UNIVERSITÉ EVRY VAL D'ESSONNE

Département Histoire

Mémoire d'histoire économique et sociale

soutenu le : 18 juin 2010

Louise CHAZOT

Les figures familiales en France à travers les livres de lecture (1881-1939)

Sous la direction de :

M. HATZFELD Nicolas

M. LOUBET Jean-Louis

Remerciements

Je tiens à remercier ceux qui m'ont aidée, soutenue et encouragée pour la réalisation de ce travail :

Messieurs Nicolas Hatzfeld et Jean-Louis Loubet pour leur direction et leur orientation, en particulier dans mes recherches.
Mes parents et grands-parents, qui ont contribué à enrichir la bibliographie avec des ouvrages que je n'aurais probablement pas trouvés sans eux.

Résumé

Une histoire des mentalités en France (1881-1939) à travers le prisme des figures familiales récurrentes telles qu'elles apparaissent dans les livres de lecture.

Mots-clés : famille, livre de lecture, apprentissage de la lecture, éducation, école primaire, père, mère, enfant, grand-père, grand'mère

Abstract

An history of mentalities in France (1881-1939) through the prism of recurring character types in families described in reading books.

Keywords : family, reading book, learning to read, education, primary school, father, mother, child, grandfather, grandmother

Table des matières

Remerciements.....2
Résumé.....3
Abstract.....4
Introduction.....7
Première partie
Les parents.....15
1 – La mère.....23
A. Caractéristiques et place de la mère : entre mutations de la société et vision traditionnelle.....*31*
B. Le rôle de la mère dans le foyer : « on y vit toujours régner l'ordre, la propreté et le travail ».....*53*
C. La mère par rapport aux autres membres de la famille : « le cœur de votre mère vit en vous ».....*63*
2-Le père.....84
A. Caractéristiques et place du père : un pilier excentré de la famille.....*92*
B. Le rôle du père dans le foyer : un exemple pour tous.....*106*
C. Le père et les autres membres de la famille : « Lorsque les enfants sont bons les pères ne sauraient être insensibles. ».....*120*
Deuxième partie
Les enfants.....138
1- Les garçons.....151
A. Caractéristiques et place du garçon : un personnage haut en couleurs.....*157*
B. Le rôle du garçon dans le foyer : le jeu comme seule activité.....*203*
C. Le garçon par rapport aux autres membres de la famille : l'épicentre de l'attention.....*218*
2- Les filles.....235
A. Caractéristiques et place de la fille : la politesse et la bonne éducation avant tout chose.*238*
B. Le rôle de la fille dans le foyer : « Apprenez, petites filles, le gentil métier de sœur, de femme et de maman ! ».....*261*
C. La fille par rapport aux autres membres de la famille : une mère secondaire ?.....*279*
Troisième partie
Les grands-parents.....291
1- Le grand-père.....295
A. Caractéristiques et place du grand-père : un patriarche parfois fragile.....*298*

B. Le rôle du grand-père dans le foyer : le détenteur de la sagesse.....302
C. Le grand-père par rapport aux autres membres de la famille : du professeur à l'ami des enfants.....312
2- La grand'mère.....323
A. Caractéristiques et place de la grand'mère : émotive, fragile, mais ingénieuse.....325
B. Le rôle de la grand'mère dans le foyer : une travailleuse infatigable.....332
C. La grand'mère par rapport aux autres membres de la famille : de l'aïeule en quête d'affection à la « mamie-gâteau ».....338
Conclusion.....345
Bibliographie.....346

Introduction

Etudier la famille sous l'angle des mentalités n'est pas une mince affaire. Contrairement à beaucoup d'autres choses quantifiables et datables, elles font partie du domaine des concepts et des idées. S'il est clair qu'elles évoluent et changent avec le temps, il est bien souvent impossible d'y définir des clivages nets avec une date précise.

L'histoire des mentalités faisant elle-même partie de l'histoire sociale, un domaine constamment confronté au problème de l'objectivité de ses sources, le problème est ici double : subjectivité des sources dans un domaine mouvant. Dès lors, comment étudier la famille en France en étant certain de se conformer à sa réalité historique, et quel est l'intérêt de s'appuyer sur les mentalités ?

Cet ouvrage se propose d'étudier l'histoire de la famille sous un angle un peu particulier. Plutôt que de chercher la vérité sur les relations familiales autrefois, nous avons cherché à définir des archétypes familiaux, des « personnages récurrents » pourrait-on dire, au sein des livres de lecture dont les instituteurs et institutrices se servaient pour faire cours entre 1881 et 1939 ; les auteurs de ces livres ont cherché à montrer des familles idéales, dont les membres, malgré leurs défauts, sont les personnages principaux des récits et sont tous (ou peu s'en faut) de braves gens. Ils ont voulu montrer à leurs lecteurs ce qu'est un enfant modèle, une mère modèle, et tous les membres de la famille à l'avenant ; ou plutôt ce qu'ils *considèrent* être des modèles, en s'appuyant sur leur propre vision des choses, sur les mentalités de leur époque.

Or, les descriptions des différents auteurs se recoupent parfois très bien, et ceux-ci abordent globalement les mêmes sujets, montrant que de véritables archétypes mentaux sont à l'œuvre.

Qui plus est, comme il s'agit de livres de lecture, et en tant que tels premiers ouvrages mis entre les mains des enfants, les auteurs se sont tout particulièrement appliqués à ne donner que de bons exemples à leurs jeunes lecteurs, plus encore que dans n'importe quel autre livre. Ils veulent leur transmettre des fondamentaux, en donnant un rôle et une place précise à chaque membre de la famille, sans ambiguïté.

A défaut de représenter la réalité, ces archétypes familiaux représentent bel et bien des mentalités de leur époque, et l'évolution de celles-ci. Les mentalités ne sont-elles pas aussi représentatives de leur temps que les faits historiques, et ne font-elles pas elles-mêmes partie

de l'histoire ? Quelle que soit le degré d'objectivité des sources, celles-ci sont toujours la preuve d'*a priori*, de préjugés, d'archétypes mentaux qui caractérisent leur époque.

Nous avons décidé de fixer des bornes à la période étudiée : de 1881, date de la loi instaurant la gratuité de l'enseignement primaire public (des livres sont antérieurs à cette date mais ont été utilisés et réédités durant la période qui nous concerne), moment à partir duquel le nombre de livres de lecture devient conséquent grâce à l'afflux d'élèves, à 1939, où le début de la Seconde Guerre Mondiale opère une cassure violente dans la vie sociale.

L'histoire de la famille, qu'on l'aborde du point de vue des mentalités collectives ou non, n'est toutefois pas chose aisée à écrire. Edward Shorter, évoquant déjà en 1977 *« la documentation d'une affligeante indigence dont nous disposons sur le sujet des mentalités collectives »* dans son ouvrage *Naissance de la famille moderne*, résume de façon assez efficace tout l'étendue du problème : *« Pour qui se propose d'écrire une histoire de la famille, de hic est que les principaux personnages, les millions d'hommes et de femmes anonymes qui ont peuplé le monde de la quotidienneté, gardent le silence. (…) Ces gens n'ont jamais eu l'idée de coucher leurs pensées les plus intimes sur le papier. (…) Or, le centre même d'une histoire de la famille serait précisément constitué par cette chronique des sentiments. Les structures qui encadrent la vie de famille sont, en définitive, assez visibles : nombre des gens composant la maisonnée ; relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres ; naissances, morts et mariages. »*[1] Agnès Walch, dans son *Histoire du couple en France de la Renaissance à nos jours*, ajoute : *« Partagés entre le désir de comprendre ceux qui nous ont devancés et la peur de travestir une réalité qui, forcément, nous échappe, nous éprouvons des difficultés à parler des sentiments d'autrefois. »*[2]

Les personnes écrivant les livres de lecture à travers lesquels nous nous proposons d'étudier la famille, malheureusement, sont généralement des instituteurs ou des institutrices issu(e)s de la bourgeoisie, n'ayant donc qu'un lien minime avec certaines des classes sociales ou des professions sur lesquelles ils écrivent (en particulier les agriculteurs, thème fréquemment exploité). Au final, la description des familles résulte avant tout de leur propre vision de ces classes sociales, vues depuis leur perspective.

Qui plus est, ce sont des livres destinés avant tout aux enfants : certes, ils trahissent les présupposés des adultes, mais en tant que tels, ils omettent volontairement certains sujets. Les livres de lecture ne parlent guère de mariages, par exemple.

---

[1] SHORTER Edward, *Naissance de la famille moderne*, Seuil, Paris, 1977

[2] WALCH Agnès, *Histoire du couple en France de la Renaissance à nos jours*, Ouest-France, Rennes, 2003

Par « livres de lecture », nous entendons les livres de lecture courante en général (parfois les syllabaires ou les méthodes de lecture, contenant souvent des textes originaux intéressants dans les dernières pages), toutes classes confondues : les livres dédiés aux élèves de primaire ne diffèrent guère, dans leur fond, des livres de second cycle. Les lectures choisies, bien que sélectionnées en suivant les mentalités d'époque (aucun texte contraire à celles-ci n'a de chances d'être retenu), ont été évitées, les auteurs des textes cités (Victor Hugo, etc…) étant la plupart du temps historiquement trop éloignés de la période étudiée.

Parfois, cependant, les introductions de ces ouvrages de lectures choisies sont révélatrices ; ici, celle de *Capi et sa troupe*, livre de lecture entièrement constitué d'un long extrait de *Sans famille* (Hector Malot, 1878), explique les raisons qui ont poussé l'éditeur à choisir ce livre (qui plus est contemporain de la période étudiée) :

« Nous avons choisi particulièrement cet épisode pour en faire un livre de lecture courante, à cause de sa haute portée morale, mais aussi parce qu'il offre aux enfants un des meilleurs modèles de style (…). L'exemple de Rémi est bon à donner aux enfants, parce qu'il montre qu'avec de l'intelligence, de la persévérance et de l'énergie on peut toujours faire face aux situations les plus difficiles. L'impression que peut faire la lecture de ce petit livre sur de jeunes esprits ne peut qu'être bonne, car elle encourage le développement des meilleures qualités du cœur et du caractère. »[3]

Malgré tout, nous avons préféré étudier principalement les livres de lecture aux textes originaux, pour mieux se rapprocher de l'état d'esprit de leur époque.

Autant que possible, nous avons également tenté de dépasser les clivages divisant les livres de lecture, sensibles en particulier avant la Première Guerre Mondiale : les livres destinés aux écoles de filles parlent peu des petits garçons, et inversement ; les livres destinés aux écoles laïques ont un contenu légèrement différent de celui de ceux destinés aux écoles catholiques. Ces différents clivages ont été aisément dépassés, cependant, car si les livres laïques diffèrent effectivement des livres catholiques en ce qui concerne les leçons de choses, ils ont un point de vue similaire sur la famille, le respect dû aux parents, etc…

Précisons également d'emblée qu'il nous a été impossible de donner des dates précises concernant l'évolution des mentalités familiales, et ce pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, par définition, il n'y a pas de changement brutal dans les mentalités, uniquement des évolutions. Tel auteur sera parfois en avance sur son temps, tel autre proposera

[3] MALOT Hector, *Capi et sa troupe, livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Paris, Hachette, 1892

dans les années 30 une histoire baignant toujours dans des mentalités datant plutôt de 1900. Tout au plus peut-on distinguer de grandes tendances suivant les décennies, des évolutions globales d'un pôle temporel à l'autre (1881-1939), ou de vagues cassures (les livres datant d'après la première guerre mondiale exaltent nettement moins la notion de défense de la patrie). Comme l'explique Martine Segalen dans *Histoire de la famille* : « *On admet aujourd'hui que les relations entre changements familiaux, industriels et urbains ne sont ni simples ni linéaires : inutile de chercher des causalités uniques dont les séquences sont soumises à caution. En reconnaissant l'impossibilité de professer une théorie globale qui identifie le changement au renforcement du contrôle de l'Etat, on est conduit à mettre en évidence (…) la force de l'institution familiale qui n'est pas seulement un objet subissant les dures lois du destin économique et social, mais au contraire un lieu de résistance sachant s'adapter aux diverses situations.* »[4]

Enfin, les livres de lecture ont été bien souvent réédités, et même de nombreuses fois pour les plus populaires ; on peut trouver des livres écrits avant 1900 encore lus dans des écoles de village durant les années 20 (*Le tour de France par deux enfants*, *Suzette*…) et étaient parfois préférés par les professeurs à des ouvrages plus récents, puisque leur succès même prouvait leur qualité. Comme on le voit, il existe un vrai décalage entre les dates d'édition de ces livres et la période pendant laquelle ils ont été lus par les élèves. La limite ancienne de date est donc très floue, ce qui explique que certains des livres cités datent de 1852 ou 1860 par exemple.

La famille est un sujet central dans les livres de lecture. Lorsqu'on a affaire à un syllabaire, les premiers mots appris directement après les lettres et les nombres sont en général ceux servant à désigner les membres de la famille, comme ici, dans cette *Méthode naturelle et raisonnée pour apprendre en même temps à parler correctement, à lire et à écrire le français* de 1913, qui débute par la phonétique :

« *FA MIY*

Pèr, mèr, frèr, se-r, gr.â pèr, gr.à mèr, .okl, t.ât, ko-z.è, ko-zin, ne ve :, nyès, pe ti fis, pe tit fiy. »[5]

[4] Martine Segalen, in BURGUIERE André (dir), *Histoire de la famille*, Armand Colin, Paris, 1986

[5] TESSON Louis, *Méthode naturelle et raisonnée pour apprendre en même temps à parler correctement, à lire et à écrire le français*, C.Amat, Paris, 1913

Dans les livres de lectures morales, les premières leçons tournent toujours autour du respect dû aux parents et de la piété filiale ; les ouvrages destinés aux écoles catholiques font même passer ce type de leçon avant celle consacrée à l'existence de Dieu.

Au fait, qu'appelle-t-on exactement « famille » ? Il y a en réalité deux manières de la voir : la famille nucléaire, composée des parents et des enfants, et la famille étendue, composée des personnes liées par le sang ou par alliance.

Dans cette étude, nous entendons par « famille » l'ensemble formé par les enfants, les parents, et les grands-parents.

Les auteurs de livres de lectures morales, eux, s'entendent pour dire que la famille est la plus petite unité sociale et que, réunies, les familles composent une nation. Dans son essai *Les pierres du foyer*, en 1918, Henry Bordeaux affirme lui aussi : « *Une patrie est une assemblée de foyers. L'idée de foyer est inséparable de l'idée de patrie. (…) La cellule nationale, comme la cellule sociale, ce n'est pas l'individu, c'est la famille. Elle est, à elle seule, une société organisée, avec un chef responsable et investi de l'autorité (…), avec une hiérarchie, avec le respect essentiel de l'épouse et de la mère (…), avec cette notion même du respect qui, de Dieu, descend sur les parents.* »[6]

Vers 1881, la famille s'entend plutôt au sens de famille étendue, tandis que dans les années 30, il s'agit plutôt d'une famille nucléaire : de la distance a été prise par rapport aux grands-parents, que les enfants ne voient plus guère qu'en vacances, alors qu'auparavant ils vivaient sous le même toit qu'eux. Edward Shorter explique ainsi ce changement d'état d'esprit : « *La famille nucléaire est un état d'esprit, plutôt qu'une quelconque structure ou distribution de la maisonnée. (…) On ne peut non plus espérer la comprendre à l'aide de diagrammes des relations de parenté ou de chiffres sur la dimension de la famille. Ce qui distingue réellement la famille nucléaire – mère, père, enfants – de tous les autres modèles de foyer du monde occidental, c'est un sens très particulier de solidarité qui lie entre eux les membres de l'unité domestique et les sépare, en même temps, du reste de la collectivité.* »[7]

De nos jours, famille reste un terme vague : « « *famille* » *continue d'être polysémique aujourd'hui et couvre un éventail de contenus qui diffèrent selon les circonstances du discours et selon les pays. La généralisation de ce terme au détriment de celui de parenté s'explique par cette souplesse qui permet d'en faire évoluer le contenu sémantique.* »[8]

---

[6] BORDEAUX Henry, *Les pierres du foyer : essai sur l'histoire littéraire de la famille française*, Plon, Paris, 1918

[7] SHORTER Edward, op. cit.

[8] BURGUIERE André (dir), *Histoire de la famille*, Armand Colin, Paris, 1986

Le fond des livres de lecture se modifie lui aussi au fil du temps ; dans un premier temps, les auteurs cherchent surtout à donner aux enfants une idée de leurs devoirs et le goût du travail, pour en quelque sorte les préparer au monde des adultes. Les différents extraits de préfaces qui suivent donnent le ton :

« C'est un récit attachant qui, sous une forme attrayante et gaie, développe un sérieux enseignement moral et scientifique, puisé aux meilleures sources, et bien fait pour rehausser dans l'esprit de la jeune fille le sentiment de la tâche si noble et si utile de la femme, dans sa modeste sphère d'activité. »[9]

« Ce petit livre a été écrit pour donner aux enfants le goût de la lecture, pour les amener doucement à réfléchir sur eux-mêmes, sur leurs défauts, sur leurs devoirs, et pour leur apprendre à exprimer aisément leurs sentiments et leurs pensées. Dans le choix des sujets, nous avons évité tout ce qui dépasse la portée d'un enfant de six à neuf ans, et nous sommes restés dans le cercle de la vie de famille et de la vie scolaire. »[10]

« Ceci est un livre de morale, mais de morale simple et familière. Pas de théorie, pas de système, tout est à la pratique. Ce sont des leçons de propreté, de politesse, de bonne tenue, de bonne grâce, de savoir-vivre. Qui dira qu'elles sont superflues ? »[11]

Peu avant la Première Guerre Mondiale, on commence à sentir un changement de ton, dans certains livres seulement ; tandis que les uns continuent de conserver le modèle moraliste montré ci-dessus, d'autres tentent de proposer une lecture plus amusante, faite d'anecdotes relatant des bêtises d'enfants, par exemple :

« Au point de vue du fond, nous avons abandonné délibérément les historiettes puériles, à l'aide desquelles on a coutume de leur servir des tranches de leur vie quotidienne, et dont le moindre défaut est de ne leur offrir aucune espèce d'intérêt. Si nous voulons développer l'imagination de nos élèves, -et chacun sait combien elle est pauvre,- il ne faut pas craindre de les transporter dans un monde plus riche et plus coloré que le leur. C'est ce que nous avons

---

[9] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

[10] VESSIOT Alexandre, *La deuxième année de lecture courante, cours élémentaire*, H. Lecène et H. Oudin, 1889, Paris

[11] Jules Steeg, inspecteur général de l'Instruction publique, in SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

tenté. (…) Nous ne redoutons rien tant que le genre ennuyeux. Notre plus vif désir serait de les voir courir à la leçon de lecture comme à une récompense. »[12]

Ce nouveau modèle de livre de lecture se généralise peu à peu pendant les années 20, avant de devenir la règle dans les années 30. A ce stade, les auteurs s'efforcent de proposer des livres plus proches des enfants, plus légers également. L'auteur le plus productif de ces années est sans conteste Ernest Perochon (1885-1942), dont les nombreux livres de lecture sont ainsi décrits dans le *Dictionnaire des écrivains français pour la jeunesse* : *« Entre 1927 et 1938, il publie sept livres de lectures pour l'école primaire, participant en cela au mouvement qui renouvelle les méthodes et les supports de l'apprentissage de la lecture dans les années trente. Ce sont souvent de courtes histoires d'animaux, fraîches et enlevées, où on perçoit beaucoup de générosité et un grand amour de la nature. »*[13] Ses ouvrages définissent à eux seuls le ton des livres de lecture des années 30 : colorées, parfois exotiques, les histoires présentent un monde enfantin rassurant, où ne se préoccupe guère plus d'expliquer le monde des adultes aux lecteurs.

Ganna Ottevaere-Van Praag, ancien professeur d'italien aux Instituts Supérieurs pour la formation d'Interprètes à Bruxelles ayant publié des études ponctuelles sur la fiction juvéniles et l'enfant dans la littérature, fait la remarque dans un de ses ouvrages à propos de ce curieux changement de ton, à contre-courant des crises des années 30 : *« A première vue, il peut paraître étrange que le ton et l'esprit des romans publiés pour la jeunesse dans les années trente ne répercutent pas davantage, à quelques rares exceptions près, les inquiétudes et les incertitudes soulevées par le premier conflit mondial, qu'ils ne prennent déjà en compte la dépression économique de 1929 ou même la perspective d'une nouvelle guerre. (…) D'une manière paradoxale, ils offrent l'image d'un monde plutôt serein et stable. Les récits sont gais, le ton est à l'optimisme. Les histoires se terminent par des dénouements heureux. (…) Des relations sans ambiguïté unissent parents et enfants. Entre les générations, les distances restent clairement délimitées. Mais tout n'est pas aussi simple et immuable : les parents, dans la fiction de tonalité réaliste, passent petit à petit à l'arrière-plan et les enfants acquièrent une indépendance relative, restreinte aux vacances. (…) On peut se demander si l'éloignement progressif de l'enfant du monde des grands, tel que le mettent en relief les œuvres romanesques, ne traduit pas, en fait, le refus d'un certain comportement adulte ? »*[14]

---

[12] PETIT Charles, *Pour lire couramment, premier livre de lecture courante à l'usage du cours préparatoire*, Delalain frères, Paris, 1911

[13] DIAMENT Nic, *Dictionnaire des écrivains français pour la jeunesse, 1914-1991*, L'école des loisirs, Paris, 1993

[14] OTTEVAERE-VAN PRAAG Ganna, *Histoire du récit pour la jeunesse au XX° siècle (1929-2000)*, Peter Lang, Berlin, 1999

Nous aurons l'occasion de voir plus en détail ce changement de ton au fil de cette étude.

Enfin, avant de commencer notre tour d'horizon des archétypes familiaux, précisons quels sont les personnages principaux des livres de lecture. Si l'on exclut les livres de lectures morales et ceux qui se présentent sous la forme d'historiettes, on obtient la répartition suivante :

Mère : 2 occurrences.[15]
Père : 1 occurrence.[16]
Petit garçon : 22 occurrences.
Petite fille : 11 occurrences.
Grand'mère : 1 occurrence.[17]
Grand-père : 0 occurrence.

Les livres de lecture s'adressant à des enfants, il semble naturel que, dans l'immense majorité des cas, leurs héros soient des enfants.

A présent, étudions la façon dont sont représentés les parents dans ces ouvrages.

[15] *Le ménage de Mme Sylvain* et *Le droit chemin*.

[16] *Les enfants de Marcel*.

[17] *Les dimanches de ma tante Emelie*.

Première partie
Les parents

« Que les enfants seraient à plaindre, et que de fautes ils commettraient, s'ils n'avaient pas leurs parents et leurs maîtres pour les guider et les soutenir ! »[18]

Si les enfants ont pris la première place dans les livres de lecture au cours de la période qui nous concerne, il n'en a pas toujours été ainsi. Certes, les personnages principaux des romans scolaires ont presque toujours été des enfants, garçons ou filles, mais, à l'origine, ils servaient avant tout de prétexte pour faire parler les adultes et ainsi enseigner au lecteur des choses instructives : le jeune héros posait une question et l'adulte y répondait, ou bien il lui arrivait une mésaventure quelconque qui lui valait une réprimande et donnait l'occasion, pour les parents, de dispenser une leçon de morale.

« - (…) Une seule fois j'ai traversé tout Paris, mais c'était sous la terre.
- Sous la terre ! Comment cela, maman ? Oh ! racontes-nous cette course, supplie Adèle.
- Je le veux bien, reprend Mme Volden. Ce que j'y ai vu vous instruira. »[19]

« Mon cher papa, dit Jean, veux-tu m'expliquer ce que c'est qu'un ultimatum, et pourquoi l'Autriche en a envoyé un à la Serbie ? Je n'entends parler que de cela depuis ce matin.
- Un ultimatum, mon enfant, c'est une note adressée par un gouvernement à un autre gouvernement contenant les dernières conditions imposées sous menace de guerre. »[20]

Ce phénomène ne semble pas se cantonner aux livres de lectures, mais s'étendre à la majorité de la littérature pour enfants, d'après Ganna Ottevaere-Van Praag : *« Ce n'est pas avant le XX° siècle, et plus précisément vers les années trente, que les personnages du roman enfantin, et, en particulier, les enfants eux-mêmes, acquièrent une « voix ». (…) Les rôles, par*

[18] JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

[19] BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916

[20] DES Madame, *Jean & Lucie, histoire de deux jeunes réfugiés, la guerre racontée aux enfants*, Fernand Nathan, Paris, 1920 ?

rapport au siècle précédent, sont inversés. L'adulte parle de moins en moins à travers un enfant interposé, et peu à peu triomphe le point de vue du petit monde. »[21]

Non seulement l'adulte *« parle de moins en moins à travers un enfant interposé »*, mais encore parle-t-il de moins en moins tout court. Dans les livres de lecture et les romans scolaires des années 30, ils ne sont bien souvent qu'un élément dans le paysage où évoluent les enfants, encadrant leur vie sans en être le centre.

En effet, plus l'on remonte le temps, plus on constate un véritable culte du père et de la mère dans ces ouvrages, et ce aussi bien dans les livres rédigés par des laïcs que dans ceux à destination des écoles catholiques ; dans les premiers, la piété filiale est justifiée par la morale et les règles de la société, dans les seconds, il s'agit de l'application de la loi du Dieu (le cinquième des dix commandements, « Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent sur la terre que l'Éternel ton Dieu t'accordera »). Dans ces derniers, il est d'ailleurs rappelé fréquemment que les parents dont les dépositaires de l'autorité de Dieu dans la famille :

« Aimez vos parents, honorez-les, obéissez-leur en tout et toujours : c'est la loi de Dieu, la prescription de la morale, la source de toute félicité ! »[22]

« Nous devons respecter nos parents et nos supérieurs, car ils tiennent auprès de nous la place de Dieu. Leur devoir est d'exercer leur autorité sur nous pour notre bien, et le nôtre est de leur montrer de la déférence. »[23]

« Nos parents tiennent auprès de nous la place de dieu ; ils sont son image et les dépositaires de son autorité : leur manquer de respect serait en manquer à Dieu même. (…) Quand même ils seraient indigents, ignorants, ou que leur raison s'affaiblirait, ne cessez pas de les vénérer, car ils ont toujours les mêmes droits à votre estime. »[24]

---

[21] OTTEVAERE-VAN PRAAG Ganna, *Le roman pour la jeunesse, approches, définitions, techniques narratives*, Peter Lang, Berlin, 1997

[22] BARRAU, Théodore-Henri, *Félix, ou le Jeune cultivateur, livre de lecture courante à l'usage des écoles rurales*, Hachette, Paris, 1868

[23] LEFORT J., *Enseignement chrétien, livre de lecture, cent histoires*, J. Lefort, Lilles, 1889, 247 pages

[24] POUSSIELGUE Ch. (?), *Lectures courantes : cours moyen : enseignement primaire : livres classiques rédigés en trois cours gradués pour chaque série du programme officiel : en rapport avec le programme du 27 juillet 1882 pour les connaissances usuelles et la morale*, A. Mame & fils, Paris, 1882 ?

Les ouvrages laïcs rappellent également cette vénération due aux parents, mais naturellement sans insister sur l'aspect religieux de la chose :

« Aimeriez-vous vos mères dix fois, cent fois, mille fois plus encore que vous ne les aimez, que votre tendresse pour elles serait, à côté de leur tendresse pour vous, comme le clocher de notre paroisse à côté de la flèche gigantesque qui porte le Saint Michel de l'Hôtel de ville. »[25]

D'autres auteurs, bien conscients sans doute que tous les parents ne sont pas des modèles de perfection, insistent néanmoins sur le respect qui leur est dû en toutes circonstances, à défaut de les vénérer :

« L'affection ne se commande pas ; mais après l'extinction dans nos cœurs de ce sentiment filial, notre devoir envers nos parents n'en subsiste pas moins tout entier, et rien ne peut nous affranchir des égards, de la déférence qui reviennent de droit à ceux qui nous ont donné le jour et ont pris soin de nos premiers ans. »[26]

Lorsque le livre se présente sous la forme de leçons de morale, très souvent, l'une des toutes premières, si ce n'est la première, concerne la piété filiale et le respect dû aux parents :

*« **Première leçon morale. Devoir envers les parents.***

Vos parents vous donnent tout ce qui vous est nécessaire.

Votre père travaille pour vous nourrir et vous élever ; votre mère vous prodigue ses soins les plus tendres. Vous devez aimer et respecter vos parents, leur obéir et leur témoigner la plus grande reconnaissance.

Celui qui n'honore pas son père et sa mère manque au premier de ses devoirs. L'enfant ingrat est un enfant sans cœur. »[27]

Le fait que ce genre de leçon soit placé au tout début des livres montre l'importance qu'on y accordait, l'idée qu'il s'agissait d'un enseignement fondamental. Dans *La première année de lecture courante : morale, connaissances usuelles, devoirs envers la patrie* de Jean-

[25] HUMBERT Auguste, *Les Dimanches de ma tante Émélie*, livre de lecture courante, E.Gauguet, Paris, 1878

[26] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

[27] NOËL. F. A., *La nouvelle lecture rationnelle, ou premier livre de lecture courante à l'usage des écoles enfantines*, Gédalge et cie, Paris, 1920

Marie Guyau, qui se présente également sous la forme de courtes leçons de morale, les premiers chapitres sont, dans l'ordre : 1) L'union dans la famille ; 2) Amour dû à nos parents ; 3) Honneur dû à nos maîtres ; 4) L'existence de Dieu. La leçon sur la piété filiale passe même avant celle sur Dieu…

Etant donné l'importance donnée à la piété filiale, les enfants qui ne respectent pas leurs parents (surtout avant les années 30) sont montrés comme des sortes de monstres. On fait planer sur eux la menace d'être malheureux toute leur vie ; dans *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs*, d'Hippolyte Marchand (1889), le personnage secondaire servant de contre exemple à Pierre Durier (le père modèle des jeunes héros), le fermier Philippe, qui cumule un nombre déjà impressionnant de défauts (il boit, il est paresseux, il néglige sa femme et son fils, il est malhonnête…), oblige son vieux père à lui céder sa maison et ses terres. Après en avoir pris possession, il les laisse aller à vaux l'eau, avant de décider de les vendre. Son père, qui restait muet jusque là, s'exclame alors :

« Philippe, tu es sur une pente funeste… Tu as dissipé ton bien, tu as maltraité ton père, tu rends ta femme malheureuse, tu donnes à ton fils un exemple déplorable… Quand tu n'auras plus rien, que feras-tu ? Incapable de travailler, quel avenir t'est réservé ?... Dans quelle boue rouleras-tu ?... Sur quel banc d'infamie t'assiéras-tu ? car tu es capable de tout. »

Et, fixant un œil hagard sur Philippe, il poussa un éclat de rire et montrant son fils du doigt : - Et c'est mon fils !... lui !... Jamais !... je le renie !... Je n'ai plus de fils, et toi, je te maudis ! »[28]

Après avoir été ainsi rejeté par son vieux père, Philippe va de mal en pis, braconne, se fait prendre en flagrant délit, tue un gendarme, et est envoyé en prison. Il est loin d'être le seul personnage « maudit » pour n'avoir pas respecter ses parents ; il en est de même, par exemple, pour le jeune héros de *Félix, ou le Jeune cultivateur*, de Théodore-Henri Barrau, fils d'une riche famille réduit à garder des moutons pour avoir manqué de respect à ses parents.

Ce principe général d'éducation (quelque chose comme « si vous désobéissez, il se produit des choses terribles »), surtout remarquable avant 1910, sera examiné en détail plus loin (thème de l'éducation par la menace, voir page 186).

Dans de rares cas, la menace qui plane sur ceux qui ne respectent pas leurs parents se manifeste sous la forme d'une vengeance quasi-divine :

« De longs et heureux jours sont promis aux enfants qui honorent leurs parents, et des malédictions terribles tombent sur ceux qui les méprisent ou les abandonnent. On me montra,

[28] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

il y a quelque temps, dans une ville du Midi, un homme affecté d'un tremblement nerveux et convulsif. C'était un objet de pitié et de mépris en même temps ; car le malheureux avait été atteint de cette triste maladie à un moment où, étant ivre, il avait osé frapper sa mère. »[29]

Puisque les destinataires de ces livres sont des enfants, les auteurs s'attardent moins sur les devoirs des parents envers leurs enfants que leur contraire, et, lorsqu'ils le font (en grande majorité dans les livres qui se présentent sous la forme de courtes leçons de morales, c'est-à-dire surtout avant 1900), c'est toujours en précisant qu'il faut être ferme avec les enfants, et que ces devoirs ne sont pas synonyme de faiblesse :

« Les principaux devoirs des parents envers leurs enfants sont : l'amour, l'entretien, l'éducation et l'édification.

Les parents sont naturellement portés à aimer leurs enfants ; mais ils doivent les aimer en Dieu et pour Dieu, et veiller à ce que leur tendresse pour eux ne dégénère point en faiblesse ni en molle complaisance. Ils doivent les nourrir et les vêtir convenablement, selon leur condition ; mais en évitant toutefois de se plier à leurs caprices, et en prenant garde de ne pas les accoutumer à la gourmandise ou à la vanité. »[30]

Ailleurs, on nous explique en des termes similaires que c'est en expliquant leurs torts et leurs erreurs aux enfants que les parents doivent les éduquer :

« C'est par la raison qu'il faut maîtriser la légèreté si naturelle à l'enfant ; c'est elle seule qui peut réprimer ses caprices, apaiser ses petites colères, corriger enfin tous ses défauts naissants ; c'est par la douceur, mais par une douceur sans faiblesse, qu'il faut l'habituer à comprendre et à aimer ses devoirs. »[31]

Mais le point de vue des enfants sur les adultes est rarement mentionné. *A priori*, cela peut sembler logique (même si les destinataires de ces livres sont des enfants, ceux qui les écrivent sont des adultes), mais il est tout de même étrange qu'on ait si rarement l'occasion de voir le monde des adultes à travers les yeux d'un des jeunes héros de ces histoires. Un livre fait exception en la matière, *Jean-Christophe* (Romain Rolland, 1932). Non seulement le lecteur y découvre le monde du point de vue du petit Jean-Christophe de sa naissance à son adolescence et en partage de près les évènements marquants (sa peur du noir, etc), mais il voit aussi, comme

[29] LEFORT J., op. cit.

[30] POUSSIELGUE Ch. (?), op. cit.

[31] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans* (4 tomes), Hachette, Paris, 1878 ?

le personnage-titre, les adultes sous un jour vaguement mystérieux. Le petit garçon a du mal à anticiper leurs réactions, à comprendre leurs discours, et partage ses impressions avec le lecteur.

Notamment, il a du mal à comprendre pourquoi personne d'autre que lui ne s'étonne de toutes les choses étranges qu'il remarque un peu partout : pourquoi les nuages vont-ils vers la gauche et pas vers la droite ? Pourquoi l'âne remue-t-il les oreilles ? Un jour, il livre son jugement sur les adultes :

« Christophe réfléchit : il pense que quand on est grand, on ne s'étonne plus de rien, on est fort, on connaît tout. Et il tâche, lui aussi, de cacher sa curiosité, de paraître indifférent. »[32]

Au-delà des missions des adultes, du respect qui leur est dû et de la manière dont les voient les enfants, le père et la mère ont des places très spécifiques au sein de la famille. En résumant à grands traits, on pourrait dire que celle de la mère est au foyer, et celle du père au travail tout en maintenant un lien fort avec les siens. Ces places semblent immuables.

Certains auteurs veulent apparemment le justifier en démontrant qu'il en a été ainsi depuis la nuit des temps. Dans *Suzette* (Marie-Robert Halt, 1889), par exemple, la petite héroïne en titre décide de remplacer la mère manquante au foyer en faisant le ménage et en s'occupant de tout après avoir lu en classe une histoire intitulée « la femme de la caverne », qui démontre que c'est à la femme de s'occuper du foyer en l'absence de l'homme :

« C'était une sombre habitation, aux parois de roc inégalement superposées, et faiblement éclairée par un brandon enflammé de sapin résineux.

L'homme, après avoir laissé tomber le gibier de sa chasse, alla s'asseoir sur une pierre dans un coin et regarda autour de lui avec surprise. Des feuillages, des branches d'églantier en fleurs ornaient le roc ; l'aire, débarrassée des débris de la veille, était jonchée de mousse et d'odorantes herbes.

Puis ses yeux regardèrent à ses pieds, où la mère, sur une peau de renard, qu'elle venait d'étendre, déposa le petit enfant, en lui donnant pour jouets des glands de chêne et des cailloux polis. Comme tout à l'heure, le père sourit, mais cette fois son sourire s'adressait à la femme.

[32] ROLLAND Romain, *Jean-Christophe, Livre de lecture cours élémentaire et moyen*, Albin Michel, Paris, 1932

Car c'était la femme qui venait de créer la première délicatesse du nid familial, pour adoucir l'homme et le charmer, pendant qu'au dehors hurlaient les loups et les autres ennemis. »[33]

Un autre ouvrage, *Par l'effort* (M. Guechot, 1909), tente de démontrer à ses lecteurs qu'il est nécessaire que l'homme travaille et fasse des efforts car il en a toujours été ainsi. Pour appuyer ces propos, l'auteur se réfère constamment à l'Histoire, et insiste sur les places respectives de l'homme et de la femme quelle que soit l'époque ; l'un au travail, l'autre à la maison. Ici, il nous parle de l'Egypte antique :

« La famille est très unie. De grand matin l'homme part au travail, sans autre vêtement qu'un pagne autour des reins. Il emporte avec lui ses provisions : deux petits pains cuits sous la cendre, un ou deux ognons (sic), parfois un peu d'huile où tremper son pain, parfois un morceau de poisson séché. Vers midi, le travail s'interrompt pendant une heure ou deux dont on profite pour manger et pour faire la sieste : il cesse entièrement au coucher du soleil. (…)

Dans la maison, règne la femme. Elle va et vient à son gré. (…) Elle se lève à la pointe du jour, ranime le feu, distribue le pain de la journée, envoie les hommes à l'atelier, les bêtes à la pâture sous la garde des petits, puis, une fois débarrassée de son monde, sort à son tour, pour aller à l'eau. Elle descend au fleuve, ou à la source la plus rapprochée, y échange les nouvelles avec ses amies, charge sa cruche sur sa tête et remonte lentement jusque chez elle, le cou raidi sous le faix. »[34]

Dans *Le droit chemin* (Marie-Robert Halt, 1902), à mi-chemin du récit, les différents personnages assistent tous ensemble à une conférence sur la place de la femme dans la famille à travers l'histoire, montrant qu'elle a d'abord été exploitée avant de gagner peu à peu de l'estime :

« Porter et traîner les fardeaux, s'épuiser dans les efforts réservés aujourd'hui aux animaux, aux bêtes de somme, telle fût la condition de la femme, aussi bien de la race blanche que de toutes les races humaines, à l'aurore des sociétés, aux temps lointains de la préhistoire, ainsi qu'en témoignent les découvertes de nos archéologues et les observations de nos modernes savants. »[35]

---

[33] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[34] GUECHOT, M, *Par l'effort, livre de lecture courante pour aider à la formation de la volonté. Cours moyen, avec résumés, questions et exercices*, Hachette, Paris, 1909

« Les conquêtes progressives du travail de l'homme sur la nature qu'il essayait d'approprier à ses besoins pouvaient seules amener un adoucissement au sort de la femme.
La première étape franchie dans cette voie, ce fut le passage de la vie errante et guerrière du sauvage chasseur à la vie sédentaire et paisible du laboureur. »[36]

« L'homme se réserve les entreprises où l'intelligence et l'énergie combinées sont indispensables ; il laisse à la femme les occupations de l'intérieur. »[37]

Les jeux des enfants ont même tendance à reprendre cet éternel schéma. Dans *Joies d'enfants* (J. Combier, 1933), nous les voyons même jouer aux hommes préhistoriques, en suivant toujours la même répartition des tâches :

« Jouons à la famille, dit Lucette. Charles sera le papa, moi la maman ; Hélène, Riqui et Paulot seront les enfants.
- Oui, dit Charles ; nous serons une famille de « sans-maison ». Il y a bien, bien longtemps, les hommes n'avaient pas de maison ; ils habitaient dans des cavernes. Là, entre ces deux pierres, ce sera l'entrée de notre caverne ; le jour, nous resteront dehors ; mais la nuit nous rentrerons, à cause des bêtes féroces. »
Paulot est inquiet : son sourire disparaît ; il saisit le tablier de Lucette et dit : « Ya pas de bêtes féroces ?
- Non, mon chéri, répond Lucette ; et puis je suis ta maman, je te défendrais s'il y en avait.
- Allons, s'écrie le papa, les femmes, faites le ménage ! Moi je vais à la chasse avec mon grand garçon ! (…) »[38]

Ces rôles apparemment immuables depuis des millénaires (du moins selon les auteurs des livres de lecture) caractérisent les places respectives du père et de la mère dans la famille, et organisent une bonne partie de leur utilité dans l'histoire.

Nous étudierons dans un premier temps l'archétype de la mère de famille, puis celui du père.

---

35 HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

36 HALT Marie Robert, op. cit.

37 HALT Marie Robert, op. cit.

38 COMBIER J., *Joies d'enfants, premier livre de lecture courante,* Bourrelier et Cie, Paris, 1933

1 – La mère

Il peut paraître curieux de commencer par la figure de la mère ; pourtant, comme nous allons le voir, elle fait office de pilier central du foyer, autour duquel gravite la vie de famille. En 1918, dans son essai *Les pierres du foyer*, Henry Bordeaux disait déjà : *« Je ne sais si la force de la famille ne dépend point davantage de la mère que du père »*… Avant d'ajouter aussitôt *« ces mères admirables, il les faut aller chercher à l'intérieur de leur maison où elles se cachent. »*[39]

Comme nous l'avons dit précédemment, les sources fiables font déjà souvent défaut en ce qui concerne l'histoire des mentalités, mais le phénomène est particulièrement sensible pour les mères de familles, presque invisibles socialement puisque n'ayant bien souvent pas de métier. Anne-Marie Sohn, dans *Chrysalides*, se heurte à ce problème des sources et n'hésite pas à le mentionner : *« L'ambition avouée d'effectuer une enquête rétrospective et « sociologique » sur les rôles féminins s'est heurtée au butoir des sources. (…) Il n'y a pas ou peu de sources se rapportant aux femmes alors qu'on trouve des dossiers d'enseignants ou de militaires, des registres électoraux ou des archives hospitalières. Le sujet étudié compliquait doublement la tâche, car il portait également sur la vie privée, elle aussi terra incognita. »*[40] Si les livres de lecture ne sauraient constituer un moyen de connaître les véritables mères ayant vécu de 1880 à 1939, celles qui ne sont pas faites d'encre et de papier, ils sont toutefois un bon moyen de cerner certains archétypes de l'époque, et de voir ce qu'on présente aux enfants comme une mère respectable.

Les véritables descriptions détaillées de personnages sont rares dans les livres de lecture, et ce à toutes les périodes. Peut-être veut-on éviter les passages descriptifs en général, d'ailleurs, puisque l'apparence des maisons ou des habits est aussi passée sous silence la plupart du temps, ou résumée en quelques mots.

Pour dresser un portrait physique général de la mère, nous devons donc compter soit sur rares descriptions, faites en quelques mots :

---

[39] BORDEAUX Henry, *Les pierres du foyer : essai sur l'histoire littéraire de la famille française*, Plon, Paris, 1918

[40] SOHN Anne-Marie, *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIX°-XX°siècles)*, deux volumes, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996

« La maman Louisa est blonde, ses joues sont pâles et ses lèvres sourient. Elle couve l'enfant de ses yeux bleus et tendres. »[41]

« C'était une femme assez grande, de taille un peu penchée ; les bandeaux de ses cheveux noirs commençaient à s'argenter de fils blancs ; mais ses yeux noirs avaient encore de l'éclat, et sa tenue élégamment simple, son aisance aimable disaient qu'elle venait de Paris. Ses mains surtout furent admirées de sa nièce, pour la gracieuse souplesse, l'adresse des doigts qui rendent si expressives les mains de l'honnête travailleuse ! »[42]

Soit sur les différentes illustrations des livres, qui constituent une meilleure source d'informations, en comparaison :

Figure 1 - Gravure de Frédéric Regamoy, *Le premier livre des petites filles*, 1886

Figure 2 - Gravure de Louis Maitrejean, *54 lectures graduées*, 1922

De façon générale (et ce, quel que soit son statut social), avant les années 30, la mère est représentée en train de s'occuper des travaux du ménage, même lorsqu'elle est en train de parler. Elle a toujours les mains occupées, qu'elle balaie, couse, cuisine ou s'occupe de ses enfants, pour prouver qu'elle est, comme dans la description déjà citée, une « honnête travailleuse ».

[41] ROLLAND Romain, Jean-Christophe, *Livre de lecture cours élémentaire et moyen*, Albin Michel, Paris, 1932

[42] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889, 328 pages

Lorsqu'on approche des années 30, les parents s'effacent de plus en plus au profit des enfants, et la mère se fait moins présente aussi bien dans le récit que dans l'iconographie. Lorsqu'elle apparaît, elle est aussi active que lors des décennies précédentes, mais l'atmosphère générale est moins travailleuse que joyeuse ; elle fait des confitures, prépare des affaires pour une promenade au grand air… Ses activités semblent moins pénibles.

Les enfants sont plus souvent présents autour d'elle sur les illustrations, et d'une façon moins formelle ; il y a moins de distance entre elle et eux.

Figure 3 - Gravure de (inconnu), *Le français par les choses et par les images,* 1928

Figure 4 - Gravure de (inconnu), *La joie des yeux,* 1935

Les codes visuels ont peu changé : la mère apparaît douce, souvent souriante, vêtue d'une longue robe qui tend à se simplifier au fil du temps et le plus souvent coiffée d'un chignon. La constance dans l'apparence des mères est cependant moins flagrante qu'en ce qui concerne les pères (voir page 62).

Notons au passage l'évolution graphique des gravures, qui va vers toujours plus de simplicité et de clarté, vers une économie des traits et des formes rondes.

Il est plutôt malaisé de dresser un portrait physique lambda de la mère telle qu'elle apparaît dans ces livres. En réalité, lorsque l'auteur décrit la mère, il a plutôt tendance à dresser son portrait moral que physique, à mentionner ses qualités et ses talents en tant que ménagère, son amour pour ses enfants et sa famille, etc. C'est d'ailleurs bien ce qui ressort principalement des illustrations : une femme laborieuse, dévouée à son foyer, et de goûts simples. Les auteurs insistent fréquemment, en toutes lettres, sur ces qualités.

« Cette union était heureuse. Marthe, de goûts simples, active et travailleuse comme son mari, le secondait dans ses travaux. »[43]

« Vous rappelez-vous, mon frère, nos lectures de Télémaque autrefois, et mon admiration de jeune fille pour sa fiancée, dont le portrait commence par ces mots : « Antiope est douce, simple et sage » ?

La fiancée de Louis ne s'appelle pas Antiope ; elle se nomme Madeleine ; mais à part cela, c'est Antiope, douce, simple et sage. »[44]

Ils vont parfois même jusqu'à en dresser une liste exhaustive, décrivant les différents talents que doit avoir une mère idéale :

« Pour bien élever ses enfants, il lui faudra : la bonté, l'intelligence, le bon sens, la patience, la fermeté, la modération, la miséricorde.

Pour la conduite de sa vie et de celle des siens : l'altruisme, la droiture, la vérité, la prudence, la bienveillance, la justice, la modestie, la générosité, la gaieté.

Pour la conduite de son ménage : l'ordre, la prévoyance, l'économie, la propreté, l'exactitude, le courage. »[45]

Il arrive que la mère « idéale » décrite par le livre ne soit pas, biologiquement parlant, la mère des jeunes héros ; il peut s'agir de leur grande sœur (voir en particulier *Suzette*, de Marie Robert Halt, même si les exemples ne manquent pas), ou plus rarement de leur grand-mère (voir *Petit-Jean*, de Charles Jeannel), voire même d'une personne complètement extérieure à la famille, comme une voisine prévenante (voir *La petite Jeanne ou le devoir*, de Zulma Carraud) ou, comme dans *Maurice ou le travail* (de Zulma Carraud également ; est-ce un hasard ou un thème cher à l'auteur ? difficile à dire), une femme du village ne s'étant jamais mariée :

« Marion Dumaine était une fille grande comme un homme, très-laide, et qui n'avait jamais trouvé à se marier ; mais c'était bien la meilleure créature du monde. Sa douceur ainsi que sa grande taille lui avaient valu le sobriquet de Grand'biche, et on ne la connaissait plus dans le pays que sous ce nom-là. (…) Tous les petits enfants du bourg le savaient bien, et ils

[43] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

[44] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[45] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

couraient vers elle du plus loin qu'ils la voyaient en l'appelant « mère Biche. » C'est qu'en effet elle était leur mère à tous. »[46]

Quelques pages plus loin, Jérôme, le père de Maurice, le jeune héros dont le nom sert de titre au livre, demande à Grand'biche de garder Maurice pendant la journée ; étant veuf, Jérôme n'est pas tranquille lorsqu'il doit partir travailler en laissant son fils seul chez lui, et Marion Dumaine pourrait faire office de « mère remplaçante » auprès de Maurice (« *Voyez-vous, ma pauvre Biche, je n'ai pas le cœur au travail quand je sens mon enfant exposé à toutes sortes d'accidents et si mal soigné : vous me soulagerez grandement en lui servant de mère. »*[47]). Il semble qu'un foyer équilibré ne puisse se passer d'une mère, comme nous allons le voir plus loin.

Bien entendu, toutes les mères décrites, qu'elles soient de substitution ou pas, ne sont pas parfaites, et les auteurs ont souvent recours au contre-exemple. La plupart des mères (et des femmes en général) qui gravitent autour de la famille des personnages principaux ont tantôt de petits travers (superstition, manque d'ordre, etc…), tantôt sont de véritables miroirs négatifs de ce que devrait être une « bonne mère », probablement pour mieux mettre en valeur quels sont les bons exemples. D'ailleurs, la mère des petits héros n'est presque jamais présentée sous un mauvais jour. Si elle a des défauts, ils sont minimes.

Les plus grands reproches faits à ces mères servant de contre-exemple sont tous des traits de caractères incompatibles avec la « nature féminine » que toute femme, mère ou non, est sensée posséder (voir page 21) ; principalement la paresse et le manque d'ordre et de propreté, souvent associés à une certaine négligence des enfants.

« Si vous étiez bien propre, bien courageuse ; si, au lieu d'aller causer dès le matin avec vos voisines, vous faisiez votre ménage et que vous eussiez soin de tenir vos enfants propres, ils se porteraient bien et vous n'auriez pas la douleur de les voir dans un si triste état. Dieu bénit le travail, parce qu'il nous a tous faits pour travailler, et c'est une bonne manière de le prier que d'avoir du cœur à son ménage. »[48]

Lorsque ces défauts sont poussés à l'extrême, on nous présente des mères non seulement paresseuses, mais encore qui font même mendier leurs enfants. Dans *La fillette bien élevée*

[46] CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875

[47] CARRAUD Zulma, op. cit.

[48] CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

(Louise Sagnier, 1896), l'une des histoires nous raconte la manière dont une femme aisée recueille une petite fille des rues, prend soin d'elle, lui enseigne la propreté, et fait tant et si bien que nul ne la considère plus comme une petite mendiante. Comme on peut s'en douter, la mère de cette enfant est loin d'être érigée en exemple par l'auteur :

« C'est une bonne petite fille, mais qui est bien mal tombée avec la mère qu'elle a. Voilà une mauvaise femme qui envoie ses enfants mendier, pour vivre des sous qu'ils lui rapportent, plutôt que de travailler pour les élever. Ah ! madame, ce que vous ferez pour cette enfant sera une charité bien placée, allez ! »[49]

Cette figure de la mère qui utilise ses propres enfants pour récolter de l'argent est même parfois employée comme menace pour rappeler leur devoir aux mères qui sont un peu moins travailleuses que les autres. D'ailleurs, le curé de la paroisse de *La petite Jeanne ou le devoir* n'hésite pas à y faire allusion lorsqu'il s'agit de ramener Marguerite à de meilleures habitudes (Jeanne étant le modèle de la mère par excellence dans le village, car elle est la seule qui prête un grand soin à son foyer et ses enfants) :

« Ecoutez bien ce que vous dit Jeanne, ajouta le curé ; vous n'êtes pas travailleuse, et, si Claude était malade seulement pendant huit jours, il faudrait envoyer vos enfants mendier. »[50]

Cette même Marguerite est d'ailleurs travaillée par sa conscience lorsqu'elle a *« couru toute la journée, un enfant sur les bras, au lieu de veiller à [ses] affaires »*, et elle le dit elle-même : *« c'est bien vrai que je ne suis pas contente ; je sens au-dedans de moi quelque chose qui me gêne, qui me tourmente. »*[51]

Notons toutefois que la mendicité n'est pas systématiquement assimilée à de la paresse ; toujours dans *La petite Jeanne ou le devoir*, lorsque la mère Nannette accueille la petite Jeanne et sa mère, mendiantes, sous son toit, elle dit : *« Mon Dieu ! il faut qu'il vous soit arrivé un bien grand malheur, pour qu'une femme, aussi jeune que vous, ait pu se décider à demander son pain ! »*[52] et la mère admet que *« c'est bien triste, allez, ma chère femme, quand on a du*

[49] SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

[50] CARRAUD Zulma, op.cit.

[51] CARRAUD Zulma, op.cit.

[52] CARRAUD Zulma, op.cit.

cœur, de vivre en ne faisant rien, aux dépens de ceux qui travaillent ! »[53] Le simple fait qu'elle préfèrerait travailler empêche de la désigner comme une mauvaise mère.

La mère paresseuse (et, à l'extrême, celle qui envoie ses enfants mendier pour elle) n'est pas le seul contre-exemple, mais il est le plus fréquent. La mère « faible », qui passe tout à ses enfants, apparaît aussi parfois en contrepoint, pour illustrer le fait qu'il faille que *« leur tendresse pour eux ne dégénère point en faiblesse ni en molle complaisance »*[54], et que la mère des personnages principaux a raison de ne pas céder à tous leurs caprices. Ces mères dont l'amour s'est changé en adoration font parfois l'objet d'histoires indépendantes ; *Enseignement chrétien* (J. Lefort, 1889), un de ces livres de lecture se présentant sous la forme de courtes leçons de morale, nous conte ainsi l'histoire de Mme Ledoux (un nom probablement choisi à dessein), qui fait de son fils un « mauvais sujet » à force d'être trop permissive :

« Mme Ledoux aimait son petit Auguste à la folie. Elle lui permettait tout, et n'avait pas la force de le réprimander. L'enfant grandit ainsi, se croyant tout permis et se permettant tout. Il ne savait rien se refuser, ses exigences étaient incessantes, et chacun souffrait autour de lui. »[55]

Un soir, Auguste pique une crise de colère car on lui a refusé quelque chose, et sa mère vient réprimander sa bonne qui a ainsi déclenché la dispute :

« Pourquoi, dit-elle à la domestique, faites-vous pleurer cet enfant ? Donnez-lui ce qu'il demande.

- Ma foi, madame, venez vous-même le lui donner, pour moi je ne m'en charge pas.

- Et pourquoi cela ? dit Mme Ledoux avec humeur.

- M. Auguste a vu l'image de la lune dans un seau d'eau et a voulu l'avoir. »

La faible mère ne put s'empêcher de rire ; mais au lieu de corriger son fils, elle lui donna autre chose pour l'apaiser. »[56]

L'auteur ne se prive pas de mentionner l'avenir de cet enfant gâté à ses jeunes lecteurs : *« Auguste grandit ainsi, ne vivant que pour ses aises, ses satisfactions et ses plaisirs. Pour y*

[53] CARRAUD Zulma, op.cit.

[54] POUSSIELGUE Ch. (?), *Lectures courantes : cours moyen : enseignement primaire : livres classiques rédigés en trois cours gradués pour chaque série du programme officiel : en rapport avec le programme du 27 juillet 1882 pour les connaissances usuelles et la morale*, A. Mame & fils, Paris, 1882 ?

[55] LEFORT J., *Enseignement chrétien, livre de lecture, cent histoires*, J. Lefort, Lilles, 1889, 247 pages

[56] LEFORT. J., op. cit.

suffire, il dépensa rapidement la fortune de sa mère et se trouva réduit à la misère. Il eût bien voulu travailler et gagner quelque chose, mais le travail était trop pénible pour ce corps toujours si choyé. Auguste s'associa à une bande de mauvais sujets, vécut comme eux et périt comme eux. »[57] Les parents présentés comme trop permissifs sont la plupart du temps des mères, mais il existe quelques rares cas où ce sont les pères qui gâtent trop les enfants.

Parfois, on évoque la superstition, sous une forme ou une autre. La mère du jeune Michel de *Géneviève et Michel* (Julia Becourt), au désespoir devant une maladie mystérieuse contractée par son mari, a recours à un « empirique », c'est-à-dire à un rebouteux :

« Elle ne néglige rien, mais, elle est trop crédule, et comme le docteur consciencieux lui ordonne peu de médicaments, pour ménager ses ressources, et qu'il lui laisse entrevoir l'issue fatale de la maladie, elle va trouver un empirique.

Pendant un mois, elle achète, à haut prix, d'infectes drogues que le malheureux Alain avale, pour faire plaisir à sa femme. (…) La bourse de Sylvie se vide en même temps que la vie d'Alain s'en va. »[58]

Petit-Jean (Charles Jeannel, 1888) nous montre aussi le cas (*a priori* unique) d'une mère violente, en la personne de la première fermière qui emploie le jeune héros dès qu'il est en âge de travailler :

« La fermière était colère ; pour la moindre chose, elle disait des injures à tout le monde : elle battait ses enfants et rendait son mari très-malheureux. »[59]

La bonté de cœur de Jean lui fait cependant voir à quel point cette mère se rend elle-même malheureuse en gardant ce comportement : *« elle était elle-même encore plus à plaindre que les autres, car tout le monde la détestait, et quand elle avait quelque peine, elle ne trouvait personne qui voulût la consoler. »*[60] Il semble que plus les mères s'éloignent d'un certain « idéal féminin » d'époque, plus elles sont à plaindre, malgré leurs torts.

---

57 LEFORT. J, op. cit.

58 BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie, usages, coutumes et produits de l'Algérie*, C.Robbe, Lille, 1890

59 JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

60 JEANNEL Charles, op. cit.

A. Caractéristiques et place de la mère : entre mutations de la société et vision traditionnelle

L'époque qui nous intéresse, dans le prolongement direct de la Révolution industrielle du XIX° siècle, est une période de mutations dans bien des domaines, y compris en ce qui concerne la place de la femme, et par extension de la mère dans la société. L'emploi des femmes devient quelque chose de nettement plus courant, ce qui remet du même coup en question la place traditionnelle de celles-ci.

De nombreux bouleversements législatifs se produisent autour de la condition féminine entre 1881 et 1939, améliorant le statut légal des femmes. En 1907, les épouses ont le droit de disposer librement de leur salaire ; en 1908, une loi prévoit le droit de prendre un congé maternité de huit semaines, non rémunéré toutefois, puis à plein salaire dans la fonction publique à partir de 1928. D'autres améliorations ont lieu (à partir de 1920, les femmes peuvent librement adhérer à un syndicat, alors qu'auparavant l'autorisation du mari était nécessaire) jusqu'en 1938 où la puissance maritale est abrogée; et même si le droit de vote ne sera accordé aux femmes que le 21 avril 1944 (et utilisé pour la première fois le 29 avril 1945), il s'agit d'une idée présente dans les projets de lois dès 1919, de même que l'égalité civile et politique.

Mais contrairement à ce que ces lois laissent penser, les mentalités évoluent très lentement et de façon discontinue. Si dans les faits le statut légal et les droits des femmes se sont améliorés, la façon dont elles sont sensées se comporter, leur place dans la société, et même l'idée des comportements féminins se maintiennent globalement. Anne-Marie Sohn, auteur de *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIX°-XX°siècles)*, résume bien cet état des choses : *« L'image de la féminité proposée aux femmes, à partir des années 1870, est hétérogène et évolutive. Les normes « officielles » superposent hiérarchie des sexes, fondée sur le christianisme mais renouvelée par le Code Civil, et vision d'une « nature » féminine spécifique cependant qu'une fraction de l'opinion adopte une représentation plus égalitaire des sexes. »*[61]

[61] SOHN Anne-Marie, *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIX°-XX°siècles)*, deux volumes, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996

Le travail de la femme n'est d'ailleurs pas particulièrement bien vu, en particulier dans les usines, du moins si on en croit certains organismes ouvriers. En 1917, le Comité fédéral national des métaux déclare que « *l'introduction de la main d'œuvre féminine systématique est en opposition absolue avec le maintien et l'existence du foyer et de la famille* », tandis que le bureau national de la CGT, en 1919, va plus loin : « *La place naturelle de la femme est au foyer et vouloir l'astreindre aux travaux de l'atelier, c'est courir à la destruction de la famille.* » Partout l'idéal féminin semble être la mère de famille, qui maintient la cohésion du foyer et élève ses enfants. L'exemple le plus extrême en est fourni par le Syndicat général des industries chimiques, qui déclare en 1920 : « *Dans une société qui devrait être bien faite, (…) la femme, compagne d'un homme, est faite d'abord pour faire des enfants, ensuite pour les débarbouiller, tenir son ménage en état de propreté, éduquer son petit, s'instruire en l'instruisant et rendre l'existence de son compagnon la plus heureuse possible de façon à lui faire oublier l'exploitation monstrueuse dont il est victime. Pour nous, voilà son rôle social (…).* » Dans une société « bien faite », les femmes n'ont pas à sortir de leur rôle traditionnel… le mot est lâché.

Les organismes militants ouvriers cités ci-dessus ne font pourtant que reprendre à leur compte un discours d'époque (initié par la médecine), qui a pour thème la fragilité féminine. A défaut d'une inégalité légale des sexes, on a recours aux « prédispositions naturelles » pour justifier le fait d'éloigner les femmes du monde du travail, lesdites prédispositions étant tout autant physiques que psychologiques : « *La description du corps met l'accent sur la « faiblesse » des femmes : petitesse de la taille et du cerveau, force musculaire limitée, ainsi que sur sa vocation maternelle : bassin large et frêles épaules. La femme ne doit pas chercher à s'affranchir de ces contraintes physiologiques, commettre des excès qui nuiraient à sa santé comme à celle de ses enfants futurs. (…) Le portrait moral se fait l'écho de la faiblesse physique : la femme est sensible, intuitive, douce, dévouée, compatissante, mais son intelligence, ses facultés de concentration sont inférieures à celles de l'homme.* »[62]

Globalement, comme nous allons le voir, les mères idéales présentées dans les livres de lecture correspondent bien à cet archétype d'époque. Elles demeurent chez elles (ce qui ne les empêche pas, surtout avant les années 30, de s'épuiser à faire le ménage), s'occupent de leurs enfants et ont un caractère avenant. Non seulement les femmes et mêmes les petites filles qui ne correspondent pas à ce portrait sont plutôt mal vues (même si on tolère parfois des petites filles qu'elles soient « vives comme des oiseaux », expression souvent reprise avec de multiples

[62] SOHN Anne-Marie, *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIX°-XX°siècles)*, deux volumes, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996

variantes), mais elles sont en plus parfois considérées comme masculines : « *Aussi, pour obéir à la nature, doit-elle combattre, sauf à se « masculiniser », des traits jugés virils comme l'ambition, l'autorité, ce qui exclut, à l'évidence, une carrière professionnelle. Ethérée, fragile, protégée, la femme reste au foyer pour élever la progéniture que la biologie lui impose. Cette image est d'abord proposée à la bourgeoisie, les médecins, n'hésitant pas, en revanche, à déclarer compatibles pour les ouvrières, faiblesse physique et travail industriel.* »[63]

C'est la douceur de tempérament qui fait une femme, à fortiori une mère, et ce même lorsqu'elle n'a pas l'apparence associée à son caractère, comme la « Grand-Biche » déjà citée de *Maurice, ou le travail*, qui « *était une fille grande comme un homme, très-laide, et qui n'avait jamais trouvé à se marier ; mais c'était bien la meilleure créature du monde.* »[64] De fait, elle a toutes les qualités d'une mère même si elle ne l'est pas, et on la représente entourée par les enfants du village :

Figure 5 – Gravure de Marie (?), *Maurice, ou le travail*, 1875

Même lorsque la mère ne peut pas faire autrement que travailler (famille monoparentale, etc), si son courage est salué, on plaint son foyer délaissé ; même les milieux plus pauvres

[63] SOHN Anne-Marie, op. cit.

[64] CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875

répondent à ce stéréotype. Agnès Walch nous le confirme dans son *Histoire du couple en France de la Renaissance à nos jours* : *« Dans leur grande majorité, les femmes de la bourgeoisie se consacrent à l'éducation de leurs enfants et au développement de leurs relations sociales. La mère est bien l'idéal bourgeois de l'époque. On le dit, on le répète : la seule carrière qui convienne à une femme, c'est le mariage. C'est un stéréotype qui contamine toutes les catégories sociales. »*[65]

Dans *Le ménage de Mme Sylvain* (Marie-Robert Halt, 1895), une amie de Suzette, qui veut se mettre à travailler et s'est vu présenter deux offres, décide par exemple de choisir le travail qui lui rapporterait le moins uniquement parce qu'il s'agit d'un travail à domicile :

« Vraiment, 60 centimes par jour gagnés chez moi, soit 200 francs par an, me donneront un profit beaucoup plus clair et plus certain que 1200 francs gagnés au dehors. Et je ne parle pas des douces joies du foyer, de la vie de famille, qui fait la moralité des unions, et permet d'élever sainement les enfants. Au foyer seul est la véritable place de l'épouse, de la mère. »[66]

Cependant, certains livres de lecture, tout en ne contredisant pas l'archétype de la mère au foyer (et de la femme en général) douce et dévouée, prennent ouvertement part au débat sur la place de la femme *via* leurs protagonistes.

Lorsque ce genre de sujet de discussion arrive, c'est toujours à cause d'un frère (petit ou grand, d'ailleurs) qui a fait une remarque méprisante sur les femmes, et en général, c'est sa sœur (petite ou grande) qui se charge de lui prouver qu'il a tort ; par exemple, le petit Léon de *Tu seras soldat*, après avoir raconté de belles histoires de patriotisme entendues en classe, déclare :

« Moi aussi, disait-il, je ferai parler de mon courage plus tard, quand je serai grand. Et pendant que nous nous battrons, nous les hommes, Suzanne restera à la maison pour faire de la charpie et soigner les blessés, car pendant la guerre, ajouta-t-il d'un petit air dédaigneux, une femme n'est pas bonne à grand'chose. »[67]

Bien entendu, sa sœur se charge d'une courte leçon de morale :

---

[65] WALCH Agnès, *Histoire du couple en France de la Renaissance à nos jours*, Ouest-France, Rennes, 2003

[66] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

[67] LAVISSE Emile, *Tu seras soldat*, A. Colin et cie, Paris, 1887

« - Tu te trompes beaucoup, répondit sa sœur, et tu ne parlerais pas de la sorte si tu connaissais l'histoire d'une jeune fille dont le patriotisme fut aussi beau que celui des instituteurs de l'Aisne. »

Et Suzanne donna tout de suite à son frère la preuve de ce qu'elle avançait. »[68]

Elle lui raconte alors l'histoire d'une jeune femme ayant espionné l'armée allemande pendant la guerre de 70 :

« (…) Au moyen des appareils dérobés, [Mademoiselle Dodu] intercepta les dépêches que les Allemands envoyaient, et elle les adressa au sous-préfet français. (…) Mademoiselle Dodu fut décorée de la croix de la Légion d'honneur. Douze femmes seulement en France ont obtenu cette haute récompense.

- Voilà, dit Suzanne, ce que l'on nous a raconté pendant la classe, et je ne l'ai pas oublié. Vous voyez, monsieur mon frère, combien vous avez tort de traiter si dédaigneusement les demoiselles. »[69]

On insiste d'ailleurs régulièrement sur l'importance du rôle des femmes en temps de guerre (*«Voilà la femme de France, dit M. Delannoy. Elle est admirable. A l'ambulance, où elle s'est faite la servante des soldats blessés et des malades ; à l'usine, où elle tourne des obus ; à la ferme, où elle travaille la terre ; à la boutique, où elle remplace l'homme absent, elle est à la hauteur de sa tâche, et rien ne la rebute, rien ne la décourage. »*[70]), tout en expliquant qu'elles ont d'autres moyens de montrer leur patriotisme que de participer directement aux affrontements ; d'une part en soutenant leurs fils partis au front :

« Ma peine est grande, mon chéri, répondit l'héroïque mère en pressant son fils contre son cœur, mais elle est moins grande que ma fierté de te voir partir volontairement et de donner deux défenseurs à la France. Pars, mon Pierre, ta mère sera aussi courageuse que toi ! »[71]

D'autre part par toutes sortes de petites actions plus symboliques qu'autre chose dans leur vie courante (acheter des produits nationaux, etc). Le tout est assez bien condensé dans le passage suivant de *Tu seras ouvrière*, où Jeanne discute de la guerre avec son employeuse après

[68] LAVISSE Emile, op. cit.

[69] LAVISSE Emile, op. cit.

[70] DES Madame, *Jean & Lucie, histoire de deux jeunes réfugiés, la guerre racontée aux enfants*, Fernand Nathan, Paris, 1920 ?

[71] DES Madame, *op. cit.*

avoir reçu une lettre l'informant du départ de son frère pour le front :

« - Moi, mademoiselle, je n'ai jamais compris comment les femmes pouvaient se montrer patriotes. Il m'a toujours semblé que le patriotisme était réservé aux hommes.

- Ma petite Jeanne, quand une sœur voit son frère tomber au sort[72]*, et que, tout en étant triste, elle sait se résigner sans maudire son pays, elle est patriote ; lorsque, en temps de guerre, une femme anime par son courage, par ses paroles, par ses exemples, les hommes de sa famille, elle est patriote ; lorsque, étant mère de famille, elle apprend à ses enfants à aimer leur patrie, elle est patriote. Si elle sent très vivement le bien et le mal que l'on fait à sa patrie, si elle s'intéresse à tout ce qui l'intéresse, si elle contribue à son bien-être par son travail, à sa réputation par sa bonne conduite, elle est patriote, toujours patriote. »*[73]

Une autre remarque fréquente des frères à leurs sœurs concerne la question du mariage, et le fait qu'il s'agisse dans les mentalités de l'époque, comme le résume Agnès Walch, de « *la seule carrière qui convienne à une femme* ». En général, elle apparaît au cours d'une discussion sur la carrière que veulent suivre les jeunes messieurs ; après avoir énuméré les différents métiers qui les intéressent, ils disent parfois que les femmes, elles, n'ont pas à réfléchir à une carrière puisqu'elles ne peuvent que se marier, après quoi une des sœurs présentes s'empresse en général de les détromper (sans pour autant militer pour le travail des femmes). Il arrive aussi que cette remarque concernant le mariage soit faite par une petite fille :

« Interrogé à son tour, Jules répondit qu'ayant du goût pour le dessin, il aurait aimé à être architecte. Malheureusement, il craignait de ne pouvoir suivre cette carrière à cause de sa mauvaise santé qui avait retardé ses études.

- Et toi, Fabienne, dit Suzanne, tu te marieras plus tard, car les femmes n'ont pas à choisir une carrière comme les hommes.

- Vous vous trompez, Suzanne, répliqua Fabienne ; mes parents ne sont pas riches, et comme je ne veux pas être à leur charge, je devrai travailler… ; d'ailleurs mon choix est fait, je passerai mes examens et je deviendrai institutrice. »[74]

[72] La conscription était déterminée par un tirage au sort.

[73] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

[74] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

Dans *Le droit chemin*, ce sujet est amené par un biais tout différent ; Pierre, le petit frère gourmand, déclare que sa sœur, ayant appris à cuisiner, n'a désormais plus qu'à se trouver un mari :

« Ce n'en était pas moins une bonne recette que celle d'Agathe ! Quand petit Pierre goûta à ce nouveau met, il s'en lécha les doigts et déclara que, sachant à présent si bien faire la cuisine, Agathe n'avait plus qu'à se marier. Car, sur la question du mariage, il partageait tout à fait l'opinion de l'Australien de la conférence[75]*, et il pensait qu'une femme c'est très commode pour vous cirer vos souliers et vous faire de bons petits plats.*

Mais voyez-vous ce blanc-bec venir nous parler de mariage !... »[76]

Plus rarement, les grands-frères mettent en avant leur force pour dévaloriser leurs sœurs, ce qui entraîne fatalement un débat, là encore, sur l'égalité des sexes. Le plus intéressant figure dans *Petit-Jean* ; il a l'avantage de condenser et de résumer toutes les tendances des mentalités de l'époque en ce qui concerne ce sujet, par le biais à la fois de la discussion des deux enfants et de l'intervention d'un voisin.

Jean commence par mettre en avant sa force pour prouver qu'il est supérieur à sa sœur :

« Comme Jean se sentait devenir grand et fort, et que Louise était timide et réservée comme doit l'être une jeune fille sage, il prenait avec elle des airs protecteurs dont Louise ne pouvait s'empêcher de se moquer tout doucement, en se rappelant qu'elle avait porté ce protecteur dans ses bras et qu'elle l'avait tenu pendant bien longtemps avec des lisières et par la main, pour l'empêcher de se casser le nez et de se faire des bosses à la tête.
Alors Jean se redressait de toute sa hauteur, parlait très-haut et très-fort de la supériorité de l'homme sur la femme, et soutenait qu'une petite fille ne devait pas se moquer, même en plaisantant, d'un garçon destiné à devenir bientôt un homme. »[77]

Puis sa sœur argue qu'avant d'être adultes, les hommes que son frère dit être si forts ont d'abord été des enfants, pour qui leur mère compte plus que tout :

---

[75] Ladite conférence se tenait quelques pages plus tôt, et comprenait, entre autres, le témoignage d'un aborigène australien, qui expliquait qu'avoir une femme est très pratique pour transporter ses bagages.

[76] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902, 316 pages

[77] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

« Louise se mettait à rire ; elle prétendait que l'homme n'est pas supérieur à la femme parce qu'il est plus fort et parce qu'il a de la barbe, mais seulement quand il est plus raisonnable et meilleur qu'elle, et elle rappelait à Jean qu'après Dieu l'homme doit tout à sa mère, qui est une femme. Que deviendrait un pauvre petit enfant sans sa mère ? disait-elle. Elle le nourrit de son lait, le veille jour et nuit, le réchauffe, l'habille, le lave, l'entoure de soins pleins de tendresse. De même que la providence de Dieu maintient autour de nous l'ordre qui nous fait vivre, la mère est la providence de son enfant, si frêle et si chétif, qu'il ne pourrait pas vivre sans elle deux jours de suite. Quand il commence à raisonner et à parler, elle l'aide à chaque instant avec patience et sans jamais se lasser, comme elle l'aide aussi à se tenir sur ses jambes et à marcher. Il n'est donc pas supérieur à celle de qui il a tout reçu. »[78]

On rejoint ici le respect, voire la vénération dû aux parents constatée en début de chapitre, et auxquels la mère n'échappe pas, bien sûr.

Ayant entendu cette discussion, un voisin des deux enfants intervient pour donner raison à la sœur, et se lance dans un discours de plusieurs pages, expliquant pourquoi les femmes ne sont pas inférieures aux hommes, avec des exemples à l'appui (comme la classique leçon sur le courage de Jeanne d'Arc). Ce faisant, l'auteur reprend au passage à son compte l'ensemble des discours de son époque sur les femmes ; tout d'abord, la fameuse nature féminine, qui l'empêcherait, entre autres, de se battre :

« Il y a dans la guerre, même la plus juste, quelque chose de violent et de cruel qui ternirait le caractère des femmes, si elles y prenaient part les armes à la main. Mais ce n'est pas le courage qui leur manque, et on en a vu des exemples. »[79]

Il évoque aussi l'égalité des sexes :

« L'homme et la femme ont des devoirs différents à remplir, mais ils sont égaux devant Dieu ; et il n'y a que des hommes sans intelligence et sans cœur qui, en raison de ce que leur corps est plus robuste, prétendent être supérieurs à leur mère, à leur sœur, à la femme qui sera un jour la compagne de leur vie et la mère de leurs enfants. »[80]

Enfin, il reprend aussi l'idée du père comme chef de famille « visible » et de la mère comme « invisible » pilier de la famille, ayant des missions différentes, sans que l'autorité du père ne doive faire de la mère son inférieure :

[78] JEANNEL Charles, op. cit.

[79] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888, 322 pages

[80] JEANNEL Charles, op. cit.

« C'est l'homme qui doit soutenir et défendre sa famille, tandis que la femme entretient l'ordre et la propreté dans le ménage, élève les enfants et donne de bons conseils à son mari. C'est l'homme qui est le chef de la famille, car il faut qu'il y ait un chef à qui tout le monde obéisse ; mais il doit affection, déférence et respect à sa femme, qui est comme la moitié de lui-même, et qui bien souvent est plus prudente et plus sage que lui. »[81]

Un autre exemple de cet occasionnel débat sur l'égalité des sexes, moins amical cette fois, a lieu dans *Suzette*, où une dispute a lieu entre l'héroïne et son frère François, qui est à ce point de l'histoire sur une mauvaise pente, puisqu'il fréquente de « mauvais sujets » et commence à boire ; elle refuse de lui donner de l'argent, sachant qu'il ira aussitôt le dépenser au cabaret :

« - C'est aujourd'hui dimanche ; donne-moi vingt sous.
Avec un soupir, Suzette secoua négativement la tête.
- Donne-moi vingt sous ! je travaille et ne suis plus un enfant, que diable !
- Il fallait t'adresser à papa avant son départ.
- Tu refuses ?
- Oui. »[82]

Le ton monte rapidement ; Suzette fait office de mère remplaçante dans ce foyer monoparental, mais son frère lui refuse ce statut et l'autorité qui l'accompagne :

« François avança sur elle, menaçant :
- Tu sais que je peux te prendre ton porte-monnaie tout entier !
Elle répondit :
- Je le sais, tu es plus fort que moi ; mais je sais aussi que tu as du cœur : un lâche seul pourrait profiter de la supériorité de ses bras pour m'enlever cet argent, surtout en l'absence de notre père, à qui seul appartient de te le donner, s'il le juge bon !
Elle parlait avec un tel chagrin qu'il baissa les yeux. Une lueur d'attendrissement venait d'y passer. Puis les relevant :
- C'est bon. Il me serait trop facile de te réduire. »[83]

[81] JEANNEL Charles, op. cit.

[82] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889, 328 pages

[83] HALT Marie Robert, op.cit.

Mais François ne compte pas en rester là, et engage un débat sur la supposée supériorité masculine :

« Sache une chose : tu me rends ridicule et je ne veux pas être ridicule ! Oui, tout le village n'a qu'une voix pour dire que chez nous c'est le monde renversé, que tu nous mènes par le bout du nez ! Le père Benoît ajoute que tu ressembles à notre grand'mère qui empêcha toujours son mari, ses enfants, d'aller à leur fantaisie et de faire comme les autres. Cependant, on le sait bien, « ombre d'homme vaut cent femmes ! »

- Ombre d'homme vaut cent femmes ?... C'est aussi du père Benoît que tu tiens cela ? eh bien ! tâche, pour valoir encore davantage, d'être, non pas une ombre d'homme comme tu l'es en ce moment, mais un homme véritable, c'est-à-dire fort contre toi-même, et sachant te conduire. Avec le plus grand plaisir, sois-en sûr, nous saurons alors reconnaître ton immense supériorité.

- Tu peux plaisanter, dit François, mais tu ne me mèneras pas, je t'en réponds bien ! »[84]

Si Suzette a la sagesse d'éviter de jeter de l'huile sur le feu sur le moment, elle parvient plus tard à faire entendre raison à François. Notons tout de même qu'à aucun moment elle ne contredit son frère lorsqu'il lui dit qu'« ombre d'homme vaut cent femmes » ; elle se contente de tourner cette phrase à son avantage.

Comme on le voit, le discours d'époque précédemment évoqué qui reconnaît l'égalité sociale et légale des sexes tout en plaçant la femme dans une position de faiblesse de part sa « nature féminine » est repris jusque dans les livres de lecture. Toutefois, ce genre de débat n'implique jamais les mères, à qui l'on doit le respect.

La question du travail des femmes, abordée précédemment, concerne également les mères. Comme on l'a dit, le travail des mères est plutôt mal vu dans les livres de lecture ; il s'agit tout au plus d'un palliatif en attendant de trouver une situation qui leur permettrait de rester chez elles. Cela ne signifie pas que ces mères travailleuses sont méprisées ; au contraire, on loue leur courage et leur sens du sacrifice ; mais elles semblent presque toujours avoir été contraintes par le destin à prendre un emploi, et cela semble nuire à l'équilibre de leur famille. La « vraie » mère est celle qui se consacre exclusivement à son foyer ; il s'agit peut-être, justement, d'une réaction au développement du travail féminin : *« La femme au foyer est l'idéal du XX° siècle, idéal qui met d'accord pratiquement toutes les tendances de l'échiquier politique et toutes les sensibilités religieuses. Il traduit la nostalgie d'un temps révolu – mais qui, historiquement, n'a jamais massivement existé et les problèmes posés par une mutation du*

[84] HALT Marie Robert, op.cit.

travail qui pousse les femmes hors de l'exploitation familiale. »[85] Il faut noter, en effet, que le travail féminin a toujours existé, mais qu'il était « invisible », se déroulant dans le foyer lui-même (soins de la ferme, artisanat familial, etc).

Les parents ont tendance à « s'effacer » des livres au profit des jeunes héros dès le début des années 30, et les mères ne sont plus assez présentes, les histoires plus assez réalistes pour permettre de savoir si les mentalités ont changé. D'après Anne-Marie Sohn, elles ont effectivement évolué : « *Dans l'entre-deux-guerres encore, les images de la femme majoritairement véhiculés par les hommes politiques, la presse, le roman, restent réfractaires au concept d'égalité des sexes, a fortiori à la liberté sexuelle féminine. Elles intègrent, néanmoins, l'idée d'une possible combinaison entre activité professionnelle et familiale. La nature féminine est toujours exaltée mais le dévouement peut s'incarner dans un métier nécessaire au bien-être du foyer, à condition qu'il se conforme à la vocation féminine. De plus, on parle plus volontiers des sexes en termes de complémentarité que de supériorité ou faiblesse.* »[86]

Par contre, il semble qu'on assiste également à un recul du travail des femmes (un tiers de la population active en 1906, 37% en 1914, 34% seulement en 1930[87]) ; « *Dans l'entre deux-guerres, la tendance est donc à une légère régression du travail féminin, moins en raison de la crise qu'en raison des efforts menés pour valoriser le labeur ménager* »[88], nous dit Agnès Walch. Il semble qu'à force de faire des mères au foyer un modèle, leur nombre ait augmenté significativement, résultat probablement aussi encouragé par la création des allocations familiales le 11 mars 1932. C'est peut-être la raison pour laquelle les mères possédant un emploi sont invisibles dans les livres de lecture des années 30 : on cherche à promouvoir davantage encore la femme au foyer, donc elle est quasiment la seule mère de référence pour les jeunes lecteurs.

Tout d'abord, un mot sur le travail des jeunes filles ; il est bien mieux perçu que le travail des mères. Il semble être de bon ton qu'une femme qui ne soit pas encore mariée possède un travail et ne soit plus à la charge de ses parents. La jeune héroïne de *Tu seras ouvrière* (L.Ch. Desmaisons, 1892), qui devient couturière après un long apprentissage, est ainsi montrée comme un modèle et un exemple à suivre pour toutes les jeunes lectrices.

Dans *Suzette* (Marie-Robert Halt, 1889), la future épouse de Louis, Madeleine (déjà présentée parmi les mères modèles en temps que femme « douce, simple et sage »), travaille

[85] WALCH Agnès, *Histoire du couple en France de la Renaissance à nos jours*, Ouest-France, Rennes, 2003

[86] SOHN Anne-Marie, *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIX°-XX°siècles)*, deux volumes, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996

[87] Statistiques extraites de WALCH Agnès, op. cit.

[88] WALCH Agnès, op. cit.

comme institutrice, mais on ne mentionne ce fait que pour mieux montrer qu'elle fera une excellente mère, puisqu'elle arrive déjà à surveiller et distraire une cinquantaine d'enfants à la fois :

« Elle n'apporte pas de dot à un bon travailleur qui peut s'en passer ; elle a mieux que quelques écus : une profession. Elle est institutrice adjointe dans une école maternelle de Paris.

Louis a voulu que je la visse au milieu de sa classe de cinquante bébés de trois à cinq ans.

Rien ne pouvait me la rendre plus chère. Ah ! comme elle sait faire manœuvrer, chanter, travailler de petit peuple, l'instruisant, l'amusant d'une façon si attentive, si sérieuse et si gaie à la fois ! Je me disais : Quelle excellente, intelligente et dévouée maman elle fait déjà ! Elle est fille de veuve et soutient sa mère, de faible santé. »[89]

Notons qu'il s'agit vraiment d'un personnage montré en exemple, car en plus de travailler, elle s'occupe de sa propre mère, selon les préceptes des livres de morale disant qu'il faut soutenir ses parents dans leur vieillesse, quoi qu'il arrive.

Les mères qui travaillent, avant les années 30 du moins (faute d'apparaître suffisamment dans les livres de lecture), apparaissent sous un jour différent ; il ne semble pas être de bon ton de travailler lorsqu'on a des enfants, ou bien il faut y être obligée par les circonstances. Elles sont toutes présentées de façon similaire : elles travaillent car elles y sont forcées par l'état de leurs finances, et dans quasiment tous les cas, elles sont veuves. Mais on loue leur courage, en particulier lorsqu'elles parviennent malgré tout à s'occuper de leurs enfants :

« La mère d'Auguste est veuve depuis plusieurs années. Comme elle n'est pas riche, elle va souvent en journée pour gagner sa vie et celle de son fils qui est sur le point de terminer ses études primaires. Quand elle doit s'absenter, elle donne à Auguste son déjeuner, et exige qu'il le mange à l'école pour qu'il soit moins longtemps dans les rues. »[90]

A la journée de travail s'ajoute ainsi l'entretien des enfants et du ménage, et on loue ces mères si dévouées et infatigables. L'exemple le plus extrême de ce genre figure dans *Le droit*

[89] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[90] TARTIERE Jean-Baptiste, *De tout un peu, pour les petits : premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture, à l'usage des élèves des classes enfantines et du cours élémentaire (garçons et filles)*, Larousse, Paris, 1890 ?

chemin, où la mère des jeunes héros (qui n'est pas veuve mais peu s'en faut puisqu'elle a fui son mari violent en emportant ses trois enfants, et que l'on apprend quelques mois plus tard que ledit mari a été retrouvé mort sur un banc) ressort en pleine nuit pour aller laver les affaires de ses enfants à une borne-fontaine.

« Devant une borne-fontaine, à la lueur d'un bec de gaz, elle savonne, rince et tord, hop ! hop ! hop ! (…) Ce qu'elle lave, ce sont les défroques d'une demoiselle qui s'appelle Agathe, et de deux messieurs qui se nomment Adrien et petit Pierre. Et cette sorcière[91]*, c'est Mme Beauclair, leur maman. (…) Sans cette mère au cœur si vaillant, qu'ils seraient à plaindre ! Mais pendant qu'ils dorment, elle veille.*

Dors, Agathe ! Dormez, petits ! demain vous serez beaux, propres, frais comme boutons de rose ! Et qui se doutera que vous êtes de petits pauvres ? personne, pas même vous !

Elle se hâte… elle a fini ! Elle emporte son attirail. Maintenant, il s'agit de sécher, de repasser tout cela avant le lever du jour. »[92]

Il semble que les enfants avaient coutume de se moquer des mères de ce genre, travaillant à de petits métiers et vivant dans des conditions assez misérables, puisqu'on trouve parfois ce genre de passage justifiant leur aspect de « sorcières ». On cherche à expliquer pourquoi elles se retrouvent dans ces conditions de vie, et pourquoi il ne faut pas les mépriser. A ce titre, la mère Victoire mentionnée dans un livre de *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire* (Guillaume Jost) est exemplaire ; non seulement elle est chiffonnière et pauvre, mais encore les enfants dont elle a la charge ne sont même pas les siens.

[91] Au début du chapitre, on nous décrit une silhouette mystérieuse qui lave son linge en pleine nuit, comme une sorcière, avant de nous révéler ici de qui il s'agit.

[92] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

Figure 6 – Gravure de A. Slom, *Lecture pratiques*, 1878

« N'avez-vous pas de chiffons à vendre ? De chiffons à vendre ? »

C'est la mère Victoire qui passe. Elle achète les vieux chiffons. Quand elle en a un grand tas, elle va les porter à l'usine qui se trouve bâtie là-bas, sur la rivière. Elle les vend un peu plus cher qu'elle ne les a achetés, et avec ce faible gain elle nourrit ses quatre pauvres petits enfants.

L'année dernière elle a perdu sa fille, la mère des quatre petits enfants que l'on voit parfois jouer devant sa porte. Quelques mois plus tard, son gendre, le bûcheron, est mort écrasé par la chute d'un arbre. C'est à la vaillante grand'mère que revient la tâche d'élever toute cette famille.

Allez, c'est une bien brave femme que la mère Victoire. Songez que c'est pour donner à manger à ces pauvres orphelins que, par la pluie, le vent, la neige, elle court de village en village et qu'elle s'écrie, « N'avez-vous pas de chiffons à vendre ? de chiffons à vendre ? » Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens. »[93]

[93] JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et*

Ce proverbe est régulièrement cité dans les livres de lecture, mais on peut supposer qu'ici, les « sottes gens » désignent plus particulièrement les jeunes lecteurs qui ont pour habitude de se moquer des pauvres, ou, pour reprendre une expression d'époque, des indigents.

L'exception qui confirme la règle figure dans *Tu seras ouvrière* (L. Ch. Desmaisons, 1892) en la personne de Mme Stephen, directrice et gérante d'une maison de couture, et en même temps mère de famille. Cependant, comme elle vit dans l'aisance, elle fait garder ses enfants par une bonne ; il est donc difficile de comparer sa situation à celle des autres mères qui travaillent, telles qu'elles sont présentées dans ces livres du moins.

Notons tout de même que, contrairement au schéma classique, c'est principalement elle qui rapporte l'argent à la maison ; lorsqu'elle meurt des suites d'une longue maladie paralysante, son entreprise a d'ailleurs bien du mal à s'en remettre, son mari n'ayant pas ses compétences :

« Mme Stephen mourut, ayant à peine quarante ans, laissant une maison importante, un mari qui n'entendait rien aux affaires, et deux enfants trop jeunes pour pouvoir, de longtemps encore, s'en occuper. »[94]

Même si Mme Stephen constitue un cas à part, il semble que l'idée du travail des femmes fasse son chemin. En revanche, s'il y a une idée qui est déjà très bien ancrée à l'époque, c'est la nécessité de l'éducation, y compris celle des mères (depuis le 15 mars 1850, la Loi Falloux obligeait les communes de plus de 800 habitants à ouvrir et entretenir une école de filles). En effet, ce n'est pas parce qu'on considère la mère au foyer comme le meilleur modèle que celle-ci doit être ignorante, et cela passe par l'éducation des filles (le sujet sera plus amplement abordé dans le chapitre sur les petites filles).

Plus les ouvrages sont vieux, plus les mères des jeunes héros font figure d'exception lorsqu'elles sont éduquées. Devenue mère, l'héroïne de *La petite Jeanne ou le devoir* (Zulma Carraud, 1852), par exemple, déclenche la perplexité chez ses voisines lorsqu'elle leur explique pourquoi il est bon de garder les enfants propres. Certains auteurs se plaignent, à travers leurs personnages, de l'ignorance de certaines mères, qui cause du tort non seulement à elles-mêmes mais encore à tout leur foyer. Ici, Maurice se plaint du manque d'éducation de ses enfants, ce qui entraîne une digression à propos du savoir des futures mères de famille :

---

instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial, Hachette, Paris, 1878

[94] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892, 246 pages

« S'ils avaient vécu dans l'intimité de monsieur le curé et de notre instituteur, ils vaudraient mieux que moi, peut-être.

- J'en doute, Maurice, dit M. Berthaud. Mais comment se fait-il que d'école ne soit pas fréquentée par la moitié des enfants qui pourraient y aller ? Si les femmes de ce pays y avaient été assidûment, elles élèveraient bien leur famille et la soigneraient avec plus d'intelligence, elles travailleraient mieux et davantage ; les maisons seraient plus propres et plus saines ; enfin, dans dix ans l'on ne reconnaîtrait plus votre village, tant il aurait changé. »[95]

Même en sortant du contexte restreint des livres de lecture, la fracture intellectuelle entre les femmes et leurs maris semble avoir été un thème récurrent à la fin du XIX° siècle. La volonté d'instruire mieux les filles pour en faire de meilleures épouses apparaît régulièrement ; voici par exemple un extrait d'un discours prononcé par Jules Simon (futur ministre de l'instruction publique) au corps législatif en 1867 : *« Les filles, même dans les pensionnats les plus élevés, reçoivent une éducation futile, toute d'arts d'agréments. Nous voulons faire des femmes les compagnes intellectuelles de leur mari, et il n'est personne qui puisse nier que l'instruction qu'on leur donne aujourd'hui ne les prépare pas à ce rôle. »*[96]

Dans le même genre, un professeur d'université s'en prend à l'enseignement secondaire, dans un article publié dans *Le Siècle* et repris dans le *Journal d'Amiens* du 16 décembre 1867, dont voici un extrait : *« Si l'enseignement secondaire féminin était sérieusement constitué, il n'y aurait pas entre nos femmes et nous ce divorce intellectuel qui est une de nos plaies sociales. Nous autres, laïques, nous nous plaçons au point de vue purement humain de nos ménages, de nos intérieurs ; et nous ne demandons pas seulement à nos femmes qu'elles sachent le catéchisme et les commandements de l'Eglise ; nous voulons qu'elles soient nos compagnes dans la large acceptation du mot, qu'elles puissent prendre leur part de nos préoccupations ordinaires, qu'elles soient à notre foyer notre conseil et notre appui, qu'elles puissent lire dans les mêmes livres que nous et y puiser les mêmes pensées ; qu'elles s'associent à nous dans ce commerce intellectuel sans lequel il n'y a pas d'union parfaite. »*

A côté de ces défenseurs de l'éducation, il semble que cette démarche ait aussi eu ses détracteurs, évidemment discrets. Certains craignent qu'une femme instruite délaisse son ménage ; Agnès Walch résume bien cet état d'esprit : *« Certains conservent l'idée que l'homme est emprisonné dans le mariage, tandis que sa douce moitié s'y sentirait comme un poisson dans l'eau, qu'elle trouverait une joie incomparable à ranger les placards, à compter le linge, à organiser les menus, et qu'il ne faudrait surtout pas modifier cet état de choses, rendu possible*

[95] CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875

[96] Cité dans : LELIEVRE Claude, LELIEVRE Françoise, *Histoire de la scolarisation des filles*, Nathan, Paris, 1991

parce que la ménagère n'a que peu d'instruction. Et ces mêmes conservateurs préviennent : si l'on émancipe les jeunes filles et si on leur ouvre l'esprit, il est certain qu'il y aura un choc d'intérêts, un duel des sexes à la maison comme au-dehors. Décidément, les hommes de cette époque ont bien du mal à faire une place à leur compagne : lorsqu'elle est peu instruite, elle les lasse, et lorsqu'elle est éduquée, elle leur fait peur ! »[97]

Les livres de lecture se placent tous en faveur de l'éducation féminine, avec toutefois quelques légères réserves (une jeune fille trop savante se fait traiter de « raisonneuse »), ce qui rend le discours adverse quasiment absent. On le retrouve toutefois, sur un mode humoristique, dans *Le droit chemin* (Marie-Robert Halt, 1902). Lors d'une conférence sur l'Histoire, on nous décrit en ces termes la façon (supposée) dont l'éducation féminine était vue à l'époque médiévale :

« Car en dehors des occupations du ménage et des travaux manuels, à quoi, disaient les parents, en ces temps éloignés, à quoi occuper les demoiselles quand elles sont riches ou même simplement aisées et peuvent se dispenser de gagner leur vie ?... à lire ?... à écrire ?... Fi donc ! Vous n'y pensez pas ? Est-ce là besogne pour des demoiselles ?... S'instruire est bon pour les garçons ; la valeur d'un homme est doublée par le savoir. Mais ce même savoir, il devient funeste alors qu'il s'agit des filles !... Ce sera la fin du monde, le jour où les femmes apprendront à lire… Voudrait-on files, tisser, coudre, si on savait lire ?... Ah ! Comme ils seraient soignés, les enfants d'une femme instruite !... Et l'infortuné mari d'une épouse qui ne serait pas ignare !... Le voyez-vous d'ici ?... Pauvre homme, cherchez alors qui vous attache des boutons à vos habits, qui vous serve et qui vous choie, qui vous fasse des petits plats. Hélas ! Il est passé le bon temps de ces douceurs ! Madame sait lire !...

Au moyen-âge, l'idée seule d'un pareil scandale faisait dresser les cheveux sous le casque aux nobles et preux chevaliers qui, d'ailleurs, donnaient eux-mêmes aux dames le bon exemple en vivant et mourant sans avoir appris ni A ni B. »[98]

Peut-être faut-il y voir une critique détournée des adversaires (contemporains, ceux-là) de l'éducation des femmes, d'autant plus si on se fie au ton ironique du passage…

La nécessité qu'ont les livres de montrer en exemple des mères cultivées, voire savantes parfois, est d'autant plus claire si on prend en compte le fait qu'elles sont les premières éducatrices des enfants. Le père prend également part à cette éducation, comme nous le verrons plus loin, mais dans l'ensemble, il semble que les mères s'expriment plus, tout

[97] WALCH Agnès, *Histoire du couple en France de la Renaissance à nos jours*, Ouest-France, Rennes, 2003

[98] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902, 316 pages

simplement parce qu'elles sont présentent au foyer alors que les pères travaillent à l'extérieur ; mais d'autres facteurs, faisant plus partie des mentalités, sont à prendre en compte, d'après Anne-Marie Sohn : « *La nécessité d'être de bons parents concerne maris et femmes. Deux points seulement séparent les modèles : les tâches ménagères sont considérées comme strictement féminines et la fonction éducative l'est en priorité. Les locuteurs se gardent bien d'expliquer cette division des rôles mais ils n'invoquent jamais à l'appui de leurs dires une fatalité de nature.* »[99]

Quelque chose vient complexifier la question du savoir transmis par les mères : bien souvent, c'est par commodité qu'on place une explication dans la bouche de la mère ; par défaut, serait-on tenté de dire. C'est particulièrement vrai dans les livres de lectures morales, où les dialogues entre parents et enfants sont prétexte à autant de leçons de morale, et ne reflètent pas forcément un besoin de montrer des parents savants.

Dans les livres se rapprochant d'avantage du récit construit, avec des personnages clairement identifié, il arrive au contraire que les mères « savantes » avouent ne pas tout savoir sur tout, ou du moins ne pas maîtriser complètement un sujet, ici l'anatomie animale :

« *Voilà qu'aujourd'hui je dois vous parler de l'intérieur du corps des animaux ; c'est une grosse besogne pour une femme ; mais je m'efforcerai d'être claire et de rester à la portée de vos jeunes intelligences.* »[100]

Cependant, plus l'on s'approche des années 20-30 (et donc plus les enfants tiennent une place importante), moins les mères sont présentes dans ces livres, et leurs bons conseils se font de plus en plus rares. Ces mères « savantes » semblent disparaître des livres quelque part vers la Première Guerre Mondiale (comme toujours, il est impossible de donner une date précise), et ne font plus partie du monde des enfants. Peut-être peut-on prendre ce constat dans l'autre sens : les livres n'auraient-ils pas cessé de transmettre tant de choses utiles justement parce que les mères, en chair et en os, des jeunes lecteurs étaient désormais aptes à leur fournir cet enseignement à la maison ? Ce n'est bien sûr qu'une hypothèse.

En regroupant l'ensemble des enseignements transmis par les mères à leurs enfants dans la vie de tous les jours (du moins en dehors des leçons de morale, où elles sont plus là par défaut

[99] SOHN Anne-Marie, *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIX°-XX°siècles)*, deux volumes, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996

[100] HUMBERT Auguste, *Les Dimanches de ma tante Émélie, livre de lecture courante*, E.Gauguet, Paris, 1878, 216 pages

qu'autre chose), deux thèmes récurrents se dégagent : l'hygiène (transmise indifféremment aux garçons et aux filles) et les soins du ménage (transmis aux filles).

La découverte des microbes par Pasteur en 1865 et de leur rôle dans les maladies humaines a donné naissance à l'hygiénisme, un ensemble de pratiques visant, globalement, à se maintenir en bonne santé, notamment en vivant dans un environnement sain (ce qui a contribué, entre autres, au recul de la tuberculose). Les mères modèles que nous présentent les livres de lecture de la fin du XIX° siècle sont obnubilées par l'hygiène, et se tiennent au courant les dernières théories hygiénistes pour en parler à leurs enfants. Le meilleur exemple de mère hygiéniste figure dans les *Lectures courantes* de Ch. Poussielgue ; la mère des jeunes enfants Henri et Louise s'y réfère constamment :

« Louise - Maman, le jardinier nous a donné beaucoup de fleurs. Elles embaument la chambre d'Henri et la mienne.

La mère - Il faudra les en sortir, car elles vous seraient nuisibles.

Henri - Est-ce que les fleurs peuvent faire du mal ?

M. - Sans doute. Leur parfum vicie l'air des appartements. Aussi l'hygiène prescrit-elle de ne jamais entretenir de fleurs dans une chambre fermée, surtout dans une chambre à coucher. »[101]

« Henri - Maman, je voudrais ne manger que de la viande.

Louise - Et moi, je ne voudrais que des fruits.

La mère - Vous avez tort l'un et l'autre. Si notre nourriture ne consistait qu'en viande, elle serait trop échauffante ; si elle ne consistait qu'en fruits, elle ne serait pas assez fortifiante : il nous faut des aliments provenant du règne animal et du règne végétal. Voilà ce que conseille l'hygiène. »[102]

Un jour, Henri, entendant constamment ce mot sans en connaître le sens, demande des explications, et on peut voir à cette occasion d'où sa mère tient ce savoir :

« Henri. - Qu'est-ce donc que l'hygiène ?

La mère. - C'est la science qui enseigne les précautions à prendre pour conserver sa santé, ou plus simplement c'est l'art de prévenir, autant qu'on peut, les accidents et les maladies.

---

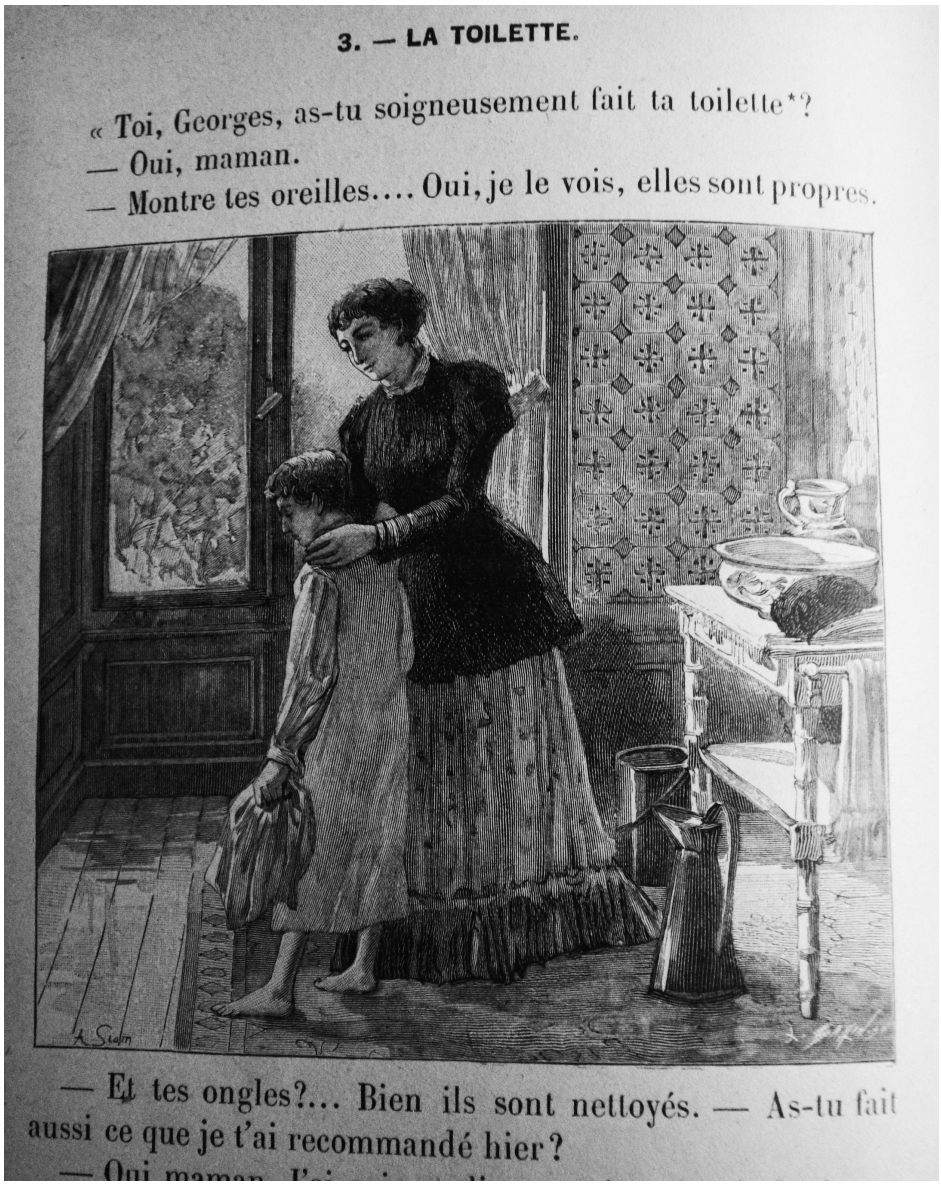
[101] POUSSIELGUE Ch. (?), *Lectures courantes : cours moyen : enseignement primaire : livres classiques rédigés en trois cours gradués pour chaque série du programme officiel : en rapport avec le programme du 27 juillet 1882 pour les connaissances usuelles et la morale*, A. Mame & fils, Paris, 1882 ?

[102] POUSSIELGUE Ch., op. cit.

H. – Maman, avez-vous étudié l'hygiène ?

M. – Un peu quand j'étais en pension. Mais depuis je l'ai apprise surtout par la pratique. »[103]

Sans pour autant se référer constamment à l'hygiène en tant que nouvelle science, comme le fait la mère d'Henri et Louise, les mères passent beaucoup de temps à apprendre la propreté à leurs enfants ; comment se laver, ne pas abimer ses habits, se comporter à table, etc. La page suivante, extraite de *Lectures pratiques* (Guillaume Jost, 1878), en offre un bon exemple.


3. — LA TOILETTE.

« Toi, Georges, as-tu soigneusement fait ta toilette*?
— Oui, maman.
— Montre tes oreilles.... Oui, je le vois, elles sont propres.

— Et tes ongles?... Bien ils sont nettoyés. — As-tu fait aussi ce que je t'ai recommandé hier?

Figure 7 - **Gravure de A. Slom, *Lecture pratiques*, 1878**

[103] POUSSIELGUE Ch., op. Cit.

L'autre grand thème de l'enseignement transmis par les mères est le ménage (et les soins du foyer en général), exclusivement destiné aux filles, comme on s'en doute. Comme nous allons le voir plus loin dans le chapitre consacré aux filles, on attend d'elles qu'elles participent, d'elles-mêmes, à l'entretien de la maison, et ce, relativement tôt. La mère de la jeune Berthe de *La fillette bien élevée*, voyant que sa fille a laissé ses habits trainer par terre dans sa chambre et qu'elle prétend ne pas savoir plier et ranger ses vêtements, ni même s'habiller et se déshabiller toute seule, s'exclame : *« Berthe, tu vas avoir onze ans dans trois mois et tu oses dire que tu ne sais pas faire ce que font des enfants beaucoup plus jeunes que toi… »*[104]

Si on trouve parfois des mères donnant de véritables leçons de cuisine ou de ménage à leurs filles, en général, il s'agit plutôt de donner le bon exemple, pour que enfants enregistrent d'eux-mêmes le comportement à adopter dans le foyer.

Dans *Le tour de l'Europe pendant la guerre* (G. Bruno, 1916), Mme Volden, tout en racontant un voyage qu'elle a fait à Paris, continue de faire la cuisine pour donner le bon exemple à sa fille Adèle :

« Tout en parlant, Mme Volden n'avait pas cessé de coudre, car elle ne perdait jamais une minute, et, en bonne ménagère qu'elle était, elle n'oubliait pas non plus le dîner qui cuisait sur le fourneau. Elle s'interrompit donc pour aller ranimer le feu, car il menaçait de s'éteindre, elle écrasa dans la passoire des pommes de terre bien cuites et les ajouta à la soupe qui bouillait dans la grande marmite, elle jeta un coup d'œil à la casserole où mijotait un bon plat de viande, bref, loin de négliger ses devoirs habituels, elle y apportait un soin plus minutieux (…).

- Quel plus beau devoir, disait-elle à sa petite Adèle, quelle science plus utile pourrai-je t'enseigner ?... Et la fillette, de tout son cœur, pour apprendre, suivait avec attention tout ce que faisait sa mère. »[105]

Dans la page suivante extraite du *Ménage de Mme Sylvain* (Marie-Robert Halt, 1895), nous voyons la jeune Marguerite apprendre à faire la vaisselle de manière plus directe :

[104] SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

[105] BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916

LA PREMIÈRE VAISSELLE DE MARGUERITE. 139

nettes, gardent encore des traces malpropres; tu les vois. Aussi faut-il procéder à une autre opération. »

Elle lui passa une première assiette:

— « Tiens, celle-ci a contenu du beurre. Crois-tu que l'eau puisse la nettoyer?

— « Je ne sais pas trop, maman.

— « Eh bien! faisons un essai qui nous renseignera. Verses-y de l'eau.

— « Froide ou chaude?

— « Froide; la chaude n'y ferait pas plus. »

— « Avec ce chiffon de papier, fais tomber ces résidus... »

L'eau, à peine versée, glissa sur le beurre sans se mélanger avec lui et tomba de l'assiette, presque aussi claire qu'auparavant.

Même expérience fut faite sur un plat ayant gardé des traces de graisse.

Maman Suzette reprit:

— « L'eau, en effet, ne se mélange pas avec la graisse, ni avec le beurre, ni avec l'huile; elle ne peut les dissoudre comme elle dissout nombre de substances, telles que le sucre, le sel, le savon, etc.

Figure 8 – Illustration de G. Dascher, *Le ménage de Mme Sylvain*, 1895

Mais le rôle des mères ne s'arrête pas à la transmission de leur savoir, et on s'aperçoit rapidement qu'elles constituent, en quelque sorte, le pilier central du foyer, sans qui rien ne tourne rond à la maison.

B. Le rôle de la mère dans le foyer : « on y vit toujours régner l'ordre, la propreté et le travail »[106]

Une expression qui revient de façon récurrente lorsque les auteurs décrivent les mères des jeunes héros, c'est qu'elles sont « l'âme de la maison ». Avant d'être de bonnes ménagères, de bonnes gestionnaires et de bonnes cuisinières, elles sont avant tout autant de présences qui donnent vie à une maisonnée :

« Mme Lauris, aux grands yeux intelligents et bons, était l'âme de la maison. Aux occupations ménagères et aux soins qu'elle donnait aux enfants, elle ajoutait le souci quotidien de leur travail de classe qu'elle suivait de près. Mère attentive, tendre, et ferme à l'occasion, elle les guidait avec sollicitude. Son grand amour pour les siens la rendait parfois inquiète, soucieuse ; mais elle se sentait tellement la « maman » adorée, que son cœur baignait dans une joie profonde, sans cesse renouvelée. »[107]

« Elle est la mère, l'âme du foyer ; elle est la consolatrice, l'aide du malade et du malheureux ; elle est l'éducatrice-née et c'est elle qui du doigt indique à la génération naissante le droit chemin de la vie. Instruite, elle comprendra mieux ce rôle. »[108]

Notons au passage comment le thème précédemment évoqué de l'instruction féminine est repris dans ce second extrait.

On peut, au premier abord, se demander pourquoi la mère, et pas un autre membre de la famille (quoique les enfants soient parfois aussi qualifiés d'âmes de la maison, mais c'est en général après qu'ils soient partis quelque part, pour montrer à quel point le foyer est vide sans eux), soit choisie pour jouer le rôle « d'âme » de la maison ; et comme il s'agit surtout d'une question de mentalité, trouver des sources à ce sujet est toujours délicat.

---

[106] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

[107] LIQUIER P., *La joie des yeux, livre de lectures suivies, cours moyen et supérieur*, Librairies-imprimeries réunies, Paris, 1935

[108] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902, 316 pages

Est-ce parce qu'il s'agit du seul membre de la famille qui occupe presque constamment la maison et qu'elle y laisse sa marque ? Pas seulement, d'après les rares auteurs qui abordent le sujet. Selon Agnès Walch, à partir du moment où l'on commence à voir le mariage comme quelque chose d'affectif plutôt qu'un arrangement selon des intérêts communs, *« la fiancée s'imagine comme une sorte de muse de la douceur conjugale, dévouée exclusivement à son foyer »*[109]. De son côté, Edward Shorter y voit un effet de la stricte division des rôles dans la maison : *« Il s'avère (…) que, dans leur domaine particulier, les femmes étaient toutes-puissantes. L'imperméabilité même de la répartition des rôles et des tâches selon le sexe assurait que, dans son petit royaume, la femme avait les mains libres ; à supposer même qu'elle laissât son mari se mêler de ce qui ne le regardait pas, les voisins et les amis se fussent chargés de le remettre à sa place. »*[110]

Le fait est que, lorsque la mère manque dans un foyer, et en particulier dans les familles monoparentales suite à son décès, les auteurs insistent sur le déséquilibre créé par son absence ; la maison perd sa gaieté en perdant son « âme » :

« Pauvre maisonnée, pauvre foyer sans âme ! La mère aussi dormait, mais au cimetière, depuis tantôt deux ans ; et c'est elle, sans doute, que cherchait, depuis ce temps-là, l'œil bleu vaguement étonné de Charlot, le dernier né. »[111]

Dans *Tu seras ouvrière* (L.-Ch Desmaisons, 1892), pourtant, la mort de la mère ne semble pas, exceptionnellement, empêcher la famille et le foyer de tourner rond, son « souvenir » étant resté vivace ; il s'agit d'un cas exceptionnel cependant :

« Depuis la mort de la mère de Jeanne, tout a bien changé dans la maison. La joie s'en est allée avec la chère disparue. Mais son souvenir est encore là pour les encourager tous : il rend Jeanne plus raisonnable, le père plus courageux, la grand'mère plus résignée et Pierre, le fils aîné, plus laborieux et plus sage. »[112]

[109] WALCH Agnès, op.cit.

[110] SHORTER Edward, *Naissance de la famille moderne*, Seuil, Paris, 1977

[111] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[112] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892, 246 pages

L'idée « d'âme » de la maison se manifeste aussi par l'idée de la présence de la mère dans la maison pour les personnages extérieurs ; le père qui travaille à l'atelier ou aux champs est réconforté par l'idée que la mère s'occupe du foyer pendant son absence, par exemple :

« Les heureux sont les hôtes d'un foyer pareil ! Sous la neige d'hiver, sous les pluies d'automne, sous les morsures du soleil d'août, le travailleur des champs se dit : pendant que je peine ici, on m'attend là-bas, on pense à moi, une main maternelle me prépare la bienvenue ce soir, au retour ! »[113]

Les foyers monoparentaux d'où la mère est absente (et n'a pas été remplacée par une grande sœur dévouée et bienveillante), par conséquent, sont marqués par une certaine inquiétude ; personne n'a l'esprit tranquille une fois hors de la maison, à commencer par le père, qui n'arrive pas à se concentrer sur son travail ; témoin le père de Maurice, qui explique à Grand'Biche la raison pour laquelle il lui propose d'habiter chez lui :

« Voyez-vous, ma pauvre Biche, je n'ai pas le cœur au travail quand je sens mon enfant exposé à toutes sortes d'accidents et si mal soigné : vous me soulagerez grandement en lui servant de mère. »[114]

Plus globalement, c'est-à-dire au-delà d'une vision « abstraite » de la mère au foyer (en tant qu'âme ou simplement présence rassurante), le rôle de la mère est surtout de tenir la maison, la nettoyer, l'entretenir. Jamais les mères des jeunes héros ne sont présentées comme de mauvaises ménagères, ni comme des paresseuses. Elles sont, avec les grandes sœurs peut-être, les seules personnes qui semblent capables de ce travail ; les foyers sans mère ni mère « remplaçante » présentent un chaos total.

Comme le résume Anne-Marie Sohn, *« les manuels scolaires de l'école laïque présentent aux élèves des femmes au foyer, patientes et bonnes ménagères »*[115], ce qui, évidemment, ne recouvre pas de réalité historique : les auteurs cherchent simplement à montrer ce qu'ils considèrent comme des qualités chez une mère de famille. Ces qualités principales peuvent être résumées en trois mots ; ordre, propreté et travail, cette citation de *Petit-Jean* (Charles Jeannel, 1888) allant réellement à l'essentiel du discours global des auteurs :

---

[113] HALT Marie Robert, op.cit.

[114] CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875

[115] SOHN Anne-Marie, *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIX°-XX°siècles)*, deux volumes, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996

« Louise continua d'habiter la chaumière où Jean avait été élevé ; on y vit toujours régner l'ordre, la propreté et le travail (…) »[116]

Ce n'est pas sans raison que les mères sont quasiment toujours représentées en train de faire quelque chose (ménage, couture, cuisine, etc), même lorsqu'elles discutent avec leurs enfants ou accueillent quelqu'un chez elles (voir figure 9).

Figure 9 - gravure de François Courdoin, *La fillette bien élevée*, 1896

Loin de trouver leur mission ingrate, les mères présentées par les auteurs comprennent son importance, et insistent parfois elles-mêmes dessus, que ce soit dans les livres de leçons morales ou d'autres n'ayant pas cette vocation (ou du moins n'ayant pas la forme qui va avec, c'est-à-dire les courtes leçons sans réelle continuité).

[116] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

« Je suis la mère de famille, l'active ménagère sur laquelle repose le soin des enfants, le soin de la maison. Le travail du logis est si grand, que j'ai peine à y suffire. Ne craignez rien cependant : mes enfants grandiront, mon mari sera heureux, nos affaires seront prospères.»[117]

« L'excellente mère de Jean pensait que la tendresse de la femme doit se manifester par les soins qu'elle apporte à entretenir la santé de sa famille, à réparer, par une alimentation saine et agréable, les forces de ceux qu'elle aime (…) »[118]

Pour reprendre (une fois de plus) l'exemple du foyer de Jérôme, le père du petit héros de *Maurice ou le travail* (Zulma Carraud, 1875), la différence entre le moment où il est seul avec son fils et celui où ils sont rejoints par la Grand'Biche est flagrante. Sa présence a non-seulement permis de rassurer Jérôme au sujet de ce qui pourrait arriver à son fils pendant qu'il est au travail, mais aussi d'instaurer une routine agréable et sécurisante dans son foyer. Même si elle n'est pas la mère biologique de Maurice, elle a indéniablement toutes les qualités qu'on pourrait attendre d'une femme au foyer :

« Tout allait à souhait dans le ménage de Jérôme, depuis que la Grand'biche le gouvernait. Quand il rentrait le soir, il trouvait le couvert mis, une soupe appétissante, son enfant d'une propreté sans pareille ; maintenant il dormait tranquille et travaillait gaiement ; on ne le reconnaissait plus. La Grand'biche était si économe, qu'il lui restait toujours quelque chose sur le peu d'argent que Jérôme lui donnait chaque dimanche pour la dépense de la semaine. Elle bêchait et arrosait le jardin, et à l'heure du goûter, tout en mangeant son pain, elle prenait l'enfant sur son bras et le promenait dans le bourg ; Maurice lui serrait la tête entre ses petites mains en lui disant :

« Maman Biche, quand je serai grand et que tu ne pourras plus marcher à force d'être vieille, je te porterai à mon tour. »[119]

Cette routine, en plus d'être réconfortante, est si sécurisante qu'elle semble parfois agir comme un véritable garde-fou pour les membres de la famille. Le cas le plus extrême est celui de la femme de Philippe, le « mauvais père » de *Tu seras agriculteur* (Hippolyte Marchand,

---

[117] GUYAU Jean-Marie, *La première année de lecture courante : morale, connaissances usuelles, devoirs envers la patrie : ouvrage contenant 88 figures instructives, des devoirs oraux, un lexique*, Armand Colin, Paris, 1878

[118] BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916

[119] CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875

1889). Pendant que son mari descend de plus en plus bas dans l'estime de ses voisins (il a ruiné sa famille, boit et braconne dans la région), madame Philippe continue, autant que possible, d'entretenir la maison et de maintenir la routine quotidienne des travaux ménagers, pour le retenir au foyer et lui éviter de tomber dans la criminalité :

« Elle n'avait pas voulu cesser d'habiter avec lui, d'abord parce qu'elle considérait comme un devoir de lui préparer ses aliments, de blanchir son linge et entretenir ses vêtements, ensuite parce qu'elle craignait que Philippe, complètement abandonné à lui-même, ne devînt encore pire qu'il n'était.

Elle espérait que sa présence le retiendrait. Elle pensait qu'un logis même pauvre et dénudé et la certitude de trouver une nourriture, quelque frugale qu'elle fût, pourraient être une sauvegarde pour lui. »[120]

Cette idée que le foyer se pare d'un côté sécurisant, bienfaisant pour le reste de la famille et que c'est la mère qui entretient cette atmosphère semble avoir un écho historique : *« l'émergence de l'idée de « foyer » dont les soins sont confiés à la femme ne repose plus seulement sur une division technique des tâches. Le « chez-soi » se pare de toutes les vertus, par opposition au monde extérieur qui incarne les désordres humains et sociaux. »*[121]

Les tâches ménagères (cuisine, ménage, etc…) comprennent une part non négligeable de raccommodage des vêtements de la famille. Probablement pour des raisons de budget, certaines mères s'ingénient même à « recycler » des vêtements lorsqu'ils sont trop usés pour être réparés, changeant des manteaux en gilets, etc…, au point que les achats d'habits neufs sont un évènement. C'est donc bien légitimement que certains auteurs n'hésitent pas à écrire :

« Qui nous habille ? Le tailleur, la couturière et parfois la maman. »[122]

Ces multiples raccommodages permettent également de mettre encore davantage en valeur les talents d'économie des mères les plus exemplaires :

« - Mille francs ! dit M. Rémi ; comment avez-vous pu faire de telles économies, vous qui êtes toujours si bien mise ainsi que vos enfants ?

[120] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

[121] Martine Segalen, in BURGUIERE André (dir), *Histoire de la famille*, Armand Colin, Paris, 1986

[122] LYONNET A., *Le français par les choses et par les images, leçons de choses, vocabulaire, syllabaire, lecture et récitation*, Librairie Istra, Paris, 1928

- Monsieur, c'est que je soigne bien mes effets et que je les entretiens dans une grande propreté, ce qui les fait durer longtemps. »[123]

Dans une moindre mesure, elles s'occupent aussi du jardin ; cependant, il semble que les parties des jardins entretenus par les mères soient plus décoratives qu'autre chose ; dans *Félix ou le jeune cultivateur* (Théodore-Henri Barraud, 1868), où le jeune héros apprend le métier de jardinier dans sa famille adoptive, M. Dulac lui montre le parterre qu'il entretient (un potager) et celui dont sa femme s'occupe (des fleurs) ; le jardin de M. Dulac est utile, celui de Mme Dulac est là pour le plaisir des yeux :

« Ce parterre est d'une très-petite étendue, mais tenu avec une propreté recherchée : c'est l'objet particulier des soins de Mme Dulac. »[124]

Malgré le fait que les auteurs érigent ces mères patientes et soigneuses en modèle, on sent parfois tout de même qu'elles ne sont pas si courantes que cela. Le cas le plus extrême figure dans *La petite Jeanne ou le devoir* (Zulma Carraud, 1852), où, une fois devenue mère, Jeanne est la seule femme du village à savoir bien s'occuper de ses enfants et de son foyer (peut-être est-ce en partie dû à la date à laquelle a été écrit ce livre à l'origine, malgré ses rééditions). Elle détone dans son environnement, et même s'attire parfois des moqueries (notamment quand ses voisines constatent qu'elle est la seule à ne pas avoir de fumier devant chez elle), l'accusant d'avoir des manières de bourgeoise alors qu'il s'agit parfois simplement de propreté élémentaire. Puis, plus l'histoire avance, plus elle devient un modèle pour toutes, et l'on vient lui demander conseil :

« Les femmes du bourg venaient souvent demander quelque service à Jeanne, qui en savait plus long qu'elles, et qui était toujours prête à obliger. Quand elles la voyaient habiller ses enfants, elles lui disaient :

« Comment donc, Jeanne, tu peignes tes petits et tu les laves comme s'ils étaient des enfants de bourgeois !

- Parce qu'ils sont des paysans, est-ce une raison pour qu'ils soient sales ? »[125]

---

[123] CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875

[124] BARRAU, Théodore-Henri, *Félix, ou le Jeune cultivateur, livre de lecture courante à l'usage des écoles rurales*, Hachette, Paris, 1868

[125] CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

Notons également que le fait de promouvoir la femme au foyer comme modèle général rapproche les classes sociales : les mères idéales, qu'elles soient pauvres ou bourgeoises, s'occupent de leur foyer avant toute chose. De ce fait, elles semblent plus proches les unes des autres que ne le sont les pères, par exemple. Ici, le père Durier en fait la remarque à son épouse, dans *Tu seras agriculteur* (Hippolyte Marchand, 1889) :

« Marthe Durier se montrait un peu inquiète à la pensée de se trouver en contact avec sa belle-sœur.

- C'est une dame, disait-elle, et moi je ne suis qu'une paysanne ; je vais paraître gauche et maladroite. (…)

- La femme de mon frère est aussi une ménagère. Elle s'occupe surtout de ses enfants et de sa maison. Vous avez des occupations communes ; je suis certain que vous vous entendrez à merveille. »[126]

Ce modèle semble *a priori* valorisant pour les mères : elles ont un rôle essentiel dans la maison, et sans elles, rien ne tourne rond ; les pères, absents dans la journée, ne peuvent pas faire fonctionner le foyer normalement, ils n'en n'ont pas le temps. Dans *Suzette* (Marie-Robert Halt, 1889), la famille de la jeune héroïne (qui décide par la suite de faire office de petite maman pour ses frères et de mettre de l'ordre dans la maison) vit depuis la mort de la mère dans un vrai taudis ; personne ne fait le ménage, les deux plus jeunes frères sont sales et mal habillés, et le père oublie régulièrement des choses importantes (comme racheter de l'huile pour les lampes). Il suffit de voir la gravure suivante pour constater à quel point les auteurs veulent montrer qu'un foyer sans mère est un foyer qui va à vau-l'eau :

[126] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889, 319 pages

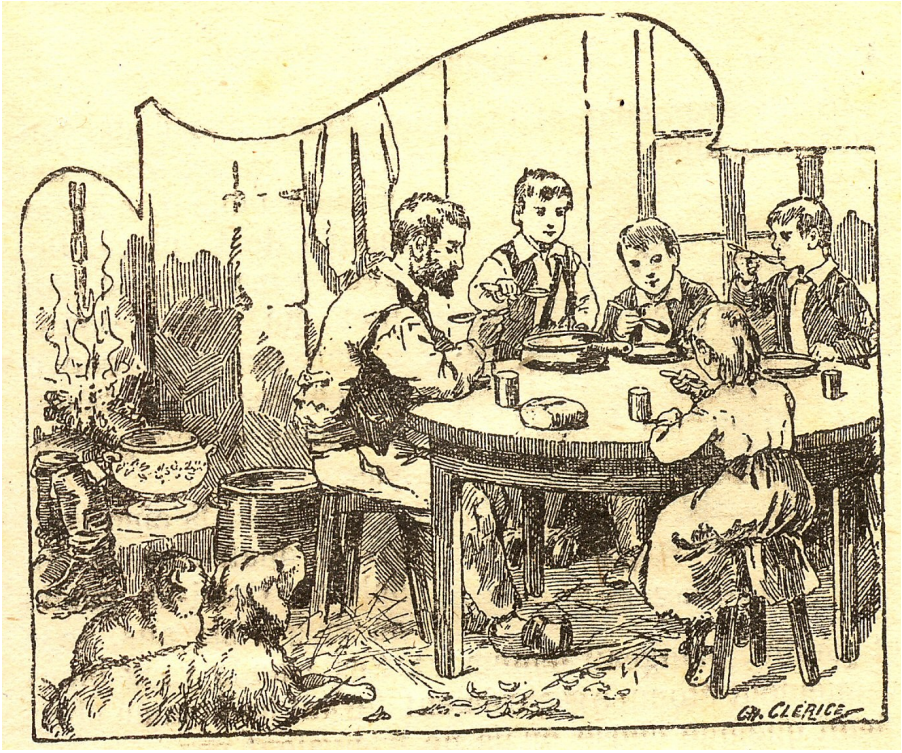


Figure 10 – Gravure de Ch. Clérice, *Suzette*, 1889

Des bottes sales traînent dans un coin, le sol est jonché de déchets, et l'un des petits frères mange debout à la table. Le père, lui, explique un peu plus loin qu'il n'arrive plus à tout gérer dans la maison en plus de son travail aux champs. Il constate qu'en plus d'avoir oublié d'acheter du pétrole pour les lampes, il a oublié de dire aux enfants de réviser leurs leçons avant de les envoyer se coucher ; il se lamente sur son sort :

« - Ah ! j'ai encore oublié ! Les leçons pour demain, les sait-on au moins ? Hum ! hum ! J'y pensais cette après-midi aux champs. (…)

J'aurais dû vous dire de prendre vos livres après souper ; encore un oubli… Et puis, pas de pétrole. Quatre enfants, une charrue, une ferme à conduire ! Trop à faire, trop à faire !... Ma pauvre femme !... Ma chère aide si tôt partie ! »[127]

Cependant, bien que la mère semble avoir un rôle primordial, ce même rôle, valorisant et valorisé, se trouve aussi être une prison. Puisqu'on considère que le destin des mères de famille est de veiller sur leurs enfants et leur mari en prenant soin de leur foyer et rien d'autre, leur champ d'action est très limité. Comme nous le résume Edward Shorter, une fois sortie de leur domaine réservé (la maison), *« de quel pouvoir les femmes disposaient-elles dans le passé ?*

[127] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

Pour obtenir le meilleur effet, il convient de répondre qu'il était nul. »[128]

Agnès Walch va plus loin, en disant qu'il s'agit d'un instrument de contrôle en réaction au tout début de l'émancipation féminine. Faire de la femme au foyer le modèle dominant, celui dont on vante tous les mérites, serait un processus pensé pour limiter les mères dans un rôle précis : *« C'est toute l'ambivalence du modèle proposé au tournant du XX° siècle. Valorisée dans son rôle d'épouse et de mère, la femme se voit offrir une carrière domestique qui insiste sur ses capacités affectives, considérées comme bien supérieures à celles de l'homme, ainsi que sur sa rigueur morale incomparable. Mais en la cantonnant dans ce rôle, ô combien noble, l'homme se protège d'une émancipation qui lui fait peur. Celui-ci soutient que le jour du mariage est le plus beau dans la vie d'une femme qui ne vit que des mouvements de son cœur. Il pense que la maternité est son unique but, l'éducation de ses enfants la seule activité où elle excelle. »*[129]

Un peu plus loin, elle ajoute : *« Si l'idéologie dominante idéalise fortement le couple, elle s'attarde principalement sur les devoirs féminins. Car les hommes, inquiets de voir le sexe faible empiéter sur des territoires qu'ils s'étaient jusque là réservés, se crispent sur ce modèle soumis et fragile. Les films français des années 1930 reflètent cet état d'esprit. Ils mettent face à face la coquette et la jeune fille naïve, heureuses de trouver la protection d'un homme mûr dans le cadre du lien matrimonial. »*[130]

Enfin, le talent des mères lorsqu'il s'agit d'économiser les rend responsables du budget de la maisonnée : ce sont souvent elles qui font les comptes, cherchent les produits au meilleur prix, ou trouvent diverses astuces pour mettre un peu d'argent de côté. Cependant, nous dit Anne-Marie Sohn, *« cette fonction de gestionnaire n'efface pas, toutefois, le devoir maternel. Elle l'intègre et le valorise. Maîtresse du ménage, l'épouse se voit confier (…) l'instruction fondamentale et la formation morale. »*[131]

---

[128] SHORTER Edward, *Naissance de la famille moderne*, Seuil, Paris, 1977

[129] WALCH Agnès, *Histoire du couple en France de la Renaissance à nos jours*, Ouest-France, Rennes, 2003

[130] WALCH Agnès, op.cit.

[131] SOHN Anne-Marie, *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIX°-XX°siècles)*, deux volumes, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996

C. La mère par rapport aux autres membres de la famille : « le cœur de votre mère vit en vous »[132]

La mère est également au centre des relations familiales : tout comme en ce qui concerne le foyer, tout semble s'organiser et s'articuler autour d'elle, alors que dans les mentalités, on a plutôt tendance à placer le père comme « chef » du foyer. Dans les faits, si c'est bien à lui de prendre les décisions importantes, c'est en réalité autour de la mère que gravite la vie de famille ; peut-être est-ce, une fois de plus, parce qu'elle est plus présente à la maison.

Sans surprise, les enfants sont très souvent en contact avec leur mère, et puisent en elle toutes sortes d'enseignements ; la bonté d'un enfant, le fait qu'il soit sage, sont rarement considérés comme des traits de caractère, mais plutôt comme la marque de l'éducation qu'il a reçue :

« *Vous êtes les meilleurs des enfants ; le cœur de votre mère vit en vous (…).* »[133]

Plus on remonte les années, plus cette idée (celle que les qualités ou les défauts des enfants découlent directement de l'éducation que leur a donné leur mère) est ancrée dans les ouvrages. On les accuse même parfois de certaines choses indépendantes de leur volonté : le fait que les enfants soient gauchers plutôt que droitiers, par exemple. L'origine de la gaucherie est encore mal comprise aujourd'hui, il semble que des éléments génétiques et hormonaux soient à prendre en compte, mais l'éducation ne peut en être la cause (on ne connaît pas de culture où les gauchers soient majoritaires, par exemple).[134] On contraignait ainsi autrefois les jeunes gauchers, à l'école, à écrire de la main droite. Le tome 2 du *Livre de lecture courante* de Th. Lebrun nous montre une situation de ce genre, lorsque le maître décide d'apprendre à écrire à ses élèves :

« ***Jean***. *Monsieur, je suis gaucher.*

[132] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[133] HALT Marie Robert, op. cit.

[134] Une étude anglo-saxonne de 1977 (Hardyck C., & Petrinovich, L. F., "Left-handedness," Psychological Bulletin, 84, 385–404, 1977) déclarait que les gauchers représentent de 8% à 15% de la population.

***Le Maître**. Vous êtes gaucher ? Eh bien, tant mieux, mon ami ; je vous apprendrai à ne plus l'être. Placez-vous, placez-vous comme je vous l'ai dit ; vous verrez que je vous ferai écrire de la main droite. »*[135]

S'ensuit un monologue du maître, dans lequel il se plaint que les mères ne disent pas plus tôt aux jeunes enfants de ne pas se servir de leur main gauche, et que Jean a ainsi pris une mauvaise habitude. Il conclut toutefois en constatant qu'il est dommage de ne pas pouvoir se servir de ses deux mains avec la même dextérité : *« Que résulte-t-il de cet étrange préjugé ? que Dieu nous a donné deux mains, et que nous n'en avons qu'une. (…) Qui pourrait calculer les avantages qui résulteraient du double secours que nous obtiendrions de deux mains également habiles ? Exerçons-les toutes les deux. »*[136]

Si les auteurs semblent placer l'éducation au-dessus de tout, en ce qui concerne le développement personnel des enfants, du moins, il n'y a qu'un ouvrage parmi ceux qui ont été lus et étudiés ici qui le dise clairement et en toutes lettres ; *L'enfance d'Alain Redon* (Alain Redon, 1916 ?) :

« Il ne faut pas croire pourtant, qu'à l'état sauvage, le chien différât très sensiblement des autres animaux recherchant des proies vivantes.

L'éducation développa en lui ces qualités si remarquables de dévouement, d'affection, d'intelligence, qui nous remplissent d'admiration, et qui ont fait de lui le fidèle compagnon de l'homme.

Ainsi l'éducation, c'est-à-dire la culture des facultés bonnes ou utiles, améliore non seulement les hommes, mais aussi les animaux, et créé dans le même individu comme un être nouveau et supérieur. »[137]

De ce fait, les mères se voient confier une mission importante, et il est normal qu'elles aient un maximum d'interactions avec les enfants dans les livres de lecture. Cependant, il s'agirait, à l'origine, d'une tendance naturelle des mères à, non seulement aimer, mais aussi prendre soin de leurs enfants ; la mère de famille qui les néglige est regardée comme une « dénaturée » :

---

[135] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans (4 tomes)*, Hachette, Paris, 1878 ?, Tome 2

[136] LEBRUN Th, op. cit.

[137] REDON ALAIN, *L'Enfance d'Alain Redon : livre de lecture courante à l'usage des garçons du cours élémentaire : morale, leçons de choses, civisme, ouvrage illustré de 110 gravures dans le texte et accompagné de causeries*, Paul Delaplane, Paris, 1916?

« Pour admirable que nous paraisse cette abnégation maternelle, ce n'est pourtant qu'une impulsion naturelle. Quelle mère, en effet, à moins d'être dénaturée, pourrait ne pas aimer son enfant plus qu'elle-même ? »[138]

Puisque la mère est la personne qui s'occupe le plus des enfants, le corollaire est que ces mêmes enfants sont d'autant plus dépendants de leur mère pour vivre et grandir. Les auteurs, pour faire passer cette idée, se servent souvent de l'exemple des oiseaux ; bien souvent, dans les livres de lecture, on constate qu'une des activités préférées des petits garçons est d'aller dénicher des oisillons pour s'amuser, ce que les auteurs dénoncent régulièrement comme une très mauvaise pratique (un livre, *Jean le dénicheur*[139], se consacre même entièrement à la défense des oiseaux contre les enfants des campagnes qui viennent saccager leurs nids !), il s'agit même d'un thème récurrent. Cela donne l'occasion aux grandes sœurs d'expliquer, patiemment, à leurs petits frères qu'il ne faut pas faire cela car les petits oiseaux, hors du nid, ne peuvent pas survivre très longtemps :

« Je sais que nous en prendrions soin ; mais ce ne serait plus la même chose. Nulle part les enfants ne sont aussi heureux qu'auprès de leur mère. Nul ne peut les aimer autant qu'elle. Il en est de même des petits oiseaux. »[140]

« Petit-Jean, si c'est pour moi que vous avez pris cette peine, je vous remercie de votre bonne intention ; mais je vous assure que j'aimerais bien mieux voir ces pauvres petits dans leur nid, sous l'aile de leur mère, que de les avoir là tout tremblants de froid, et destinés à mourir de faim. »[141]

Comme expliqué plus loin dans la partie concernant les enfants, les bébés sont très peu présents dans les livres de lecture, encore moins en temps que personnages à part entière, ayant un rôle à jouer, mais les cas où ils le sont, toutefois, permettent de constater une grande complicité entre le bébé et la mère.

---

[138] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

[139] HUMBERT Auguste, *Jean le Dénicheur, ou Misère et richesse, livre de lecture courante*, Hachette, Paris, 1874

[140] JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

[141] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

Figure 11 – Gravure de Ray Lambert, *Jean-Christophe*, 1932

L'extrait suivant, tiré du *Premier livre des petites filles* (Clarisse Juranville, 1886), montre une mère non seulement fière d'entendre sa petite fille dire son premier mot (il pourrait s'agir d'un simple apprentissage, sans réelle affection sous-jacente), mais aussi et surtout terriblement émue :

« Voulez-vous que je vous dise, ma petite amie, quel est le jour dont votre mère a gardé le meilleur souvenir ?

C'est celui où, un matin, elle s'approcha doucement de votre berceau et entr'ouvrit vos rideaux blancs : vous lui avez tendu vos petits bras et, pour la première fois, vous avez dit : Maman !

Ce mot, qu'elle vous apprenait depuis longtemps, vous ne l'aviez pas encore dit. Aussi, quel bonheur pour elle, quand elle vous l'entendit prononcer !

Ses yeux se remplirent de larmes.

Elle vous prit dans ses bras, et vous couvrit de baisers.

Elle vous dit alors : « Mon cher trésor, mon enfant bien-aimée, répète encore. »

Et vous, docile à cette douce voix, vous avez gazouillé plusieurs fois de suite : Maman ! ma… maman…

Et votre mère, triomphante, voulu montrer aussitôt votre savoir à toute la maison, même aux voisines… Il fut convenu que vous étiez presque un prodige, une enfant très avancée pour son âge !

Et votre maman inscrivit cette date dans son cœur. »[142]

[142] JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

Les meilleurs exemples de cette complicité mère-enfant se trouvent dans *Jean-Christophe* (Romain Rolland, 1932), où pour une fois, d'ailleurs, le bébé Jean-Christophe (qui grandira au fil des chapitres pour devenir un jeune pianiste) « parle » en son nom, et où l'on connaît précisément le fond de sa pensée :

« Mais le suprême bonheur est lorsque maman vient, qu'elle prend la main de Christophe assoupi, et que, penchée sur lui, à sa demande elle chante à mi-voix une vieille chanson, dont les mots ne veulent rien dire… Christophe ne s'en lasse pas. »

Un passage nous décrit Jean-Christophe et sa mère chuchotant tôt le matin, l'un dans son berceau, l'autre dans son grand lit, pendant que le père dort à côté. Tout commence lorsque le bébé Jean-Christophe est réveillé par la lumière du matin qui filtre à travers les volets, et se demande pourquoi ses parents dorment encore. Aussitôt, il commence à babiller et à rire, ce qui réveille sa mère :

« Sa mère se penche vers lui, et dit :
« Qu'est-ce que tu as donc, petit fou ? »
Alors il rit de plus belle, et peut-être même il se force à rire, parce qu'il a un public. Maman prend un air sévère, et met un doigt sur sa bouche, pour qu'il ne réveille pas le père ; mais ses yeux fatigués rient malgré elle. Ils chuchotent ensemble… »[143]

Suite à quoi le père se réveille et les réprimande tous les deux.

En plus d'avoir cette complicité avec les enfants (surtout les tout jeunes enfants), les mères sont parfois possessives à l'excès, voulant les protéger, voire les surprotéger. Les mères « remplaçantes » (grandes sœurs, etc) ont également ce réflexes ; la Grand'Biche de *Maurice ou le travail* (Zulma Carraud, 1875) ne réagit pas autrement lorsque le père de Maurice (le jeune héros ayant alors six ans) lui annonce qu'il a l'intention de l'envoyer à l'école ; elle cherche aussitôt des excuses pour le garder auprès d'elle plus longtemps :

« Est-ce bien raisonnable de vouloir faire étudier un enfant de cet âge ? dit la Grand'biche. Est-ce que cet innocent pourra rester tranquille pendant toute la classe, lui qui est vif comme un oiseau ? » Et, en disant cela, elle s'empara de Maurice comme si on eût voulu le lui ôter. »[144]

[143] ROLLAND Romain, *Jean-Christophe, Livre de lecture cours élémentaire et moyen*, Albin Michel, Paris, 1932

En grandissant, les enfants ont tendance à s'éloigner de leur mère, à perdre une bonne partie de cette complicité avec elle. Pour autant, ces différents personnages restent très proches. Notons que c'est toujours la mère qui vient réveiller les enfants le matin, par exemple :

« La maman s'approche des lits où dorment ses deux enfants, Pierre et Georges.

Il est six heures, leur dit-elle. Il est temps de se lever, mes enfants. Allons, sortez de vos lits. Quittez ce cher petit oreiller sur lequel vous venez de dormir si tranquillement. Il faut faire votre toilette, déjeuner, repasser vos leçons, pour aller à l'école. »

Les deux petits garçons se réveillent, se frottent les yeux, embrassent leur maman, et sautent du lit. Leur maman les quitte pour aller préparer le déjeuner de la famille. »[145]

« La porte s'ouvre doucement, deux yeux bleus, comme deux pervenches, se penchent sur moi ; sur mon front se pose un baiser : c'est ma mère.

- Allons, André, debout, il est sept heures !

- Sept heures ! et mes leçons que je n'ai pas apprises ! »[146]

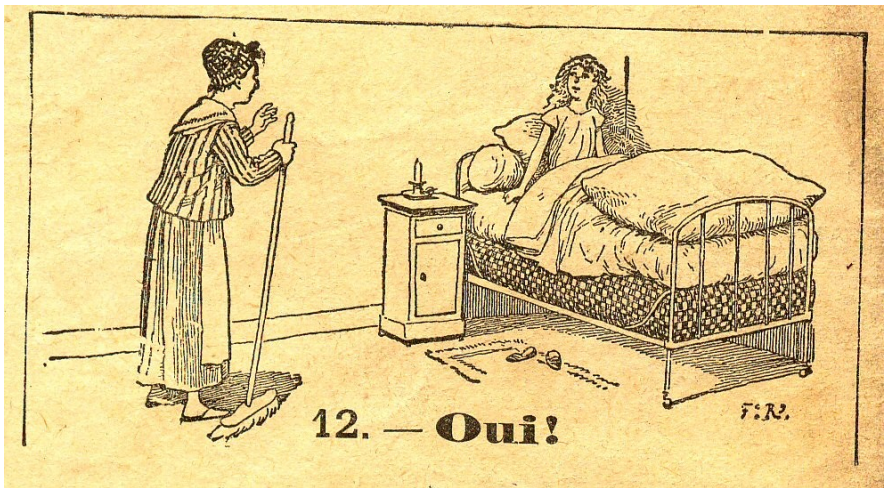


Figure 12 – Gravure de F.N? (inconnu), *Le premier livre des petites filles,* 1866

[144] CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875

[145] JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial*, Hachette, Paris, 1878

[146] FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922

Figure 13 - Gravure de Louis Maitrejean, *54 lectures graduées*, 1922

C'est aussi elle qui vérifie s'ils sont propres et bien tenus, ce qui découle logiquement de ce que nous avons vu précédemment concernant le savoir transmis par les mères, à savoir les leçons sur la propreté et l'hygiène :

« Toi, Georges, as-tu soigneusement fait ta toilette ?

- Oui, maman.

- Montre tes oreilles… Oui, je le vois, elles sont propres. Et tes ongles ?... Bien, ils sont nettoyés. As-tu fait aussi ce que je t'ai recommandé hier ?

- Oui maman. J'ai pris un linge, et je me suis lavé tout le corps en frottant.

- Est-ce que tu as eu froid ?

- Non, maman ; au contraire, j'ai eu bien chaud, et maintenant je me sens tout léger, tout dispos. Il me semble que je pourrais, sans me fatiguer, marcher toute la journée. Je me promets bien de recommencer tous les matins. »[147]

Dans l'ensemble, les mères sont un peu plus permissives et moins strictes que les pères ; elles cèdent plus facilement aux caprices, tant qu'ils ne sont pas excessifs :

« Pierre se hasarde à demander du pain d'épice.

[147] JOST Guillaume, op. cit.

Mère : *« Je sais où nous en trouverons de l'excellent. » »*[148]

Cependant, il ne faut pas croire qu'elles n'exercent pas pour autant une puissante autorité sur les jeunes héros des livres de lecture. Cette autorité est plus subtile que celle des pères ; bien sûr, il leur arrive de distribuer des punitions, de faire des sermons, mais nombre d'entre elles utilisent plutôt des stratagèmes visant à persuader les enfants de revenir dans le droit chemin d'eux-mêmes, les poussant à comprendre tout seuls leurs erreurs. On assiste ainsi à des séquences où la mère utilise des mises en scène, des ruses variées, en bref use de psychologie.

La deuxième année de lecture courante d'Alexandre Vessiot (1889) nous conte ainsi l'histoire du petit Baptiste, qui ne voulait pas apprendre sa grammaire, ce qui dégénère rapidement en une grosse crise, et se termine sur une astuce de la mère pour le pousser à s'excuser, sans même avoir à le demander.

Baptiste, après avoir refusé d'apprendre sa grammaire française, va bouder dans le jardin :

« Baptiste s'en fut à la cour avec sa grammaire à la main. Il s'assit par terre, et, son livre ouvert à côté de lui, il se mit à arracher avec colère l'herbe qui poussait entre les pavés.

Près d'une fenêtre qui ouvrait sur la cour, la maman travaillait, et, sans en avoir l'air, elle donnait de temps à autre un coup d'œil au mutin, qui, de son côté, faisait semblant de ne pas voir. « Il faut, pensait-elle, lui laisser le temps de la réflexion ; quand il aura arraché assez d'herbe, sa colère passera. »

Baptiste avait déjà nettoyé nombre de pavés, et tout autour de lui il y avait des touffes d'herbe arrachée et de la terre fraîche répandue ; cependant sa colère ne semblait pas se calmer. Et même son visage prenait un air de résolution farouche, comme s'il méditait quelque mauvais coup. »[149]

C'est alors que le petit Baptiste décide de s'enfuir de chez lui :

« La maman crût devoir intervenir, et d'une voix toujours douce : « Baptiste, lui dit-elle, te décideras-tu enfin ? »

- Non, je ne l'apprendrai pas, non, je ne veux pas l'apprendre ; j'aime mieux mendier.

---

[148] LIQUIER P., *La joie des yeux, livre de lectures suivies, cours moyen et supérieur*, Librairies-imprimeries réunies, Paris, 1935

[149] VESSIOT Alexandre, *La deuxième année de lecture courante, cours élémentaire*, H. Lecène et H. Oudin, Paris, 1889

Et là-dessus, sans plus attendre, le voilà qui se relève, et s'élance hors de la maison, en fermant sur lui les portes avec fracas. »[150]

Affolée, sa mère cherche à la rattraper, mais, n'y parvenant pas, elle envoie le grand-frère à sa poursuite. Celui-ci, ayant fait le tour de la ville sans retrouver le petit frère, revient bredouille et craint d'être grondé par son père ; mais celui-ci essaie de prendre la fuite de Baptiste avec calme et philosophie (mais non sans montrer quelque inquiétude) :

« Le père arriva. C'était un homme grave, froid, mais juste et bon. En voyant les larmes de sa femme, il commença par la consoler. Puis, quand il eut tout bien entendu et compris, comme il avait beaucoup de bon sens, il dit :

- Si Baptiste était malheureux à la maison, sa fuite me causerait de l'inquiétude ; mais cela n'est point ; il ne s'agit ici que d'un caprice, d'un entêtement passager ; voici le jour qui baisse ; l'approche de la nuit donne à réfléchir ; attendons un peu. »

C'était bien raisonné. La maman reprit son ouvrage, mais l'esprit n'y était plus, et les doigts n'allaient pas. De son côté, le père était plus inquiet qu'il ne voulait le paraître ; il se levait à chaque instant, allant et venant par la maison, et de temps à autre s'arrêtant pour prêter l'oreille du côté de la rue. »[151]

De son côté, Baptiste, qui est parti sur la route hors de la ville, voit la nuit tomber et se rend compte, certes un peu tard, qu'il a fait une bêtise. Il décide alors de rentrer chez lui. Lorsqu'il passe la porte d'entrée, un peu honteux, il voit sa mère, très solennellement, lui tendre un havresac, comme ceux que portent les mendiants :

« Voici un havresac, et tout en parlant elle lui passait le havresac au cou ; - il y a du pain dedans pour les premiers jours. Vous pouvez aller maintenant ; votre père ni moi ne voulons garder à la maison des enfants malgré eux.

Là-dessus, prenant Baptiste par la main, elle le conduisit vers la porte. (…) Il tomba à genoux, pleurant, sanglotant, et serrant entre ses bras de toutes ses forces les genoux de sa mère. (…) Puis, se tournant vers le père : « Allez, pardonne-lui, - dit-elle ; il ne le fera plus. »[152]

Ce genre de mise en scène visant à remettre les enfants dans le droit chemin apparaît régulièrement, mais deux livres en particulier nous en offrent de bons exemples ; celui d'où est

[150] VESSIOT Alexandre, op.cit.

[151] VESSIOT Alexandre, op.cit.

[152] VESSIOT Alexandre, op.cit.

extraite l'histoire du jeune Baptiste, et les *Lectures pratiques* de Guillaume Jost (1878). Toutefois, les mères des garnements présentés dans cet ouvrage associent souvent ces mises en scènes avec une punition appropriée ; voici quelques extraits :

« Paul arrivait toujours en retard à l'école.

Il eut beaucoup de mauvaises notes. On aurait pu le croire incorrigible.

Un beau dimanche, quand ce fut l'heure du déjeuner, il ne trouva rien sur la table. Il attendit longtemps, sans que personne vint le servir, et il se fâcha parce que la servante était en retard. (…)

Alors sa mère lui dit : « Tu te plains de ce que les autres soient en retard pour te servir ; mais toi, n'es-tu pas tous les jours en retard pour aller à l'école ? »

Le lendemain, Paul arrivait le premier à l'école, et bientôt il fait aussi premier de sa classe. »[153]

« Le petit Marc était un mauvais sujet. Il n'avait pas de cœur ; il aimait à battre ses camarades et à faire souffrir les animaux. Dès qu'il se croyait seul dans la cour, il courait prendre un fouet et il se mettait à poursuivre les poules, les canards et les oies.

Un jour, une oie exaspérée se précipita sur lui et le mordit au bras. Marc voulu se venger. Le lendemain, il enferma l'oie dans la petite basse-cour toute seule et se mit à la battre avec un gros bâton. Heureusement sa mère survint et le gronda.

« Elle m'a mordu hier, dit-il.

- Si tu l'avais laissée tranquille, elle ne t'aurait pas mordu. »

Le soir, pour le punir de sa cruauté, sa mère lui enleva son bon lit de plume, et Marc dormit fort mal. « Je te rendrai ton lit, dit la mère, quand tu aimeras ces bonnes bêtes à qui tu le dois. » »[154]

Ce type de réprimande plus psychologique que réellement sévère s'applique aussi aux petites filles, même si le cas est plus rare. On peut légitimement se demander pourquoi les jeunes héroïnes (ou contre-exemples) se font moins souvent disputer que leurs homologues masculins ; en réalité, elles commettent moins de « bêtises » (en tant que telles) qu'eux, du moins dans le cadre des livres de lecture. On leur reproche plus volontiers leur paresse, ou un défaut quelconque comme un mauvais caractère, un manque d'ordre, etc.

[153] JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial*, Hachette, Paris, 1878

[154] JOST Guillaume, op. cit.

L'histoire de la jeune Jacqueline est un peu le pendant féminin de celle du petit Baptiste dont nous avons parlé précédemment (les deux histoires proviennent du même ouvrage) ; ici encore, la mère trouve un stratagème pour ramener son enfant à de meilleurs sentiments :

« Elle était toute petite, Jacqueline ; mais c'était bien la plus grande boudeuse du pays. A tout propos, pour un non, pour un rien, pour moins que rien, la moue, toujours la moue ! Elle en devenait insupportable à ses parents, à ses frères, à ses sœurs, à ses petites compagnes, à tout le monde ; on l'avait surnommée la boudeuse. Du plus loin qu'on la voyait venir :

- Tiens, disait-on, voici Jacqueline la boudeuse.

Elle l'entendit plus d'une fois, mais, au lieu de se corriger, elle ne faisait qu'en bouder davantage. Sa maman était désolée d'avoir une fille de si méchante humeur ; et chaque jour elle disait à son mari :

- Que pourrions-nous donc bien faire pour guérir Jacqueline d'un si vilain défaut ?

Et chaque jour ces bons parents essayaient de quelque moyen nouveau. »[155]

Un jour, la mère de Jacqueline commence à rédiger un « cahier à bouderies », où elle note soigneusement toutes les fois où sa fille boude dans une journée, ainsi que son désespoir grandissant de la voir un jour se corriger de ce défaut. Jours après jour, Jacqueline est de plus en plus intriguée par ce mystérieux petit carnet dans lequel sa mère écrit en toute occasion. Puis sa mère fait exprès de le laisser bien en vue sur la table pendant qu'elle s'absente. Curieuse, Jacqueline l'ouvre, et aussitôt se sent coupable de causer tant de soucis à sa mère :

« A ce moment même, la maman rentrait ; Jacqueline se jeta à son cou, en l'embrassant, lui demandant pardon, et promettant qu'elle ne lui ferait plus de peine.

Elle tint parole. Ce n'est pas que, de temps à autre, quelque bouffée de mauvaise humeur ne lui montât à la tête… Mais la maman n'avait qu'à porter la main à sa poche, et à faire mine de tirer le carnet, et le petit nuage se dissipait comme par enchantement.

C'est ainsi que la tendresse ingénieuse et persévérante de cette mère finit par triompher du défaut de sa fille. »[156]

Certaines mères déploient nettement moins de subtilité, et emploient des punitions plus classiques, comme la privation de dessert :

« Les enfants doivent faire tout de suite ce qu'on leur demande. Un jour, la maman de Charles lui dit d'aller faire une commission. Il s'y refusa, disant que cela l'ennuyait.

[155] VESSIOT Alexandre, op.cit.

[156] VESSIOT Alexandre, op.cit.

La mère ne lui dit plus rien. Elle fit faire la commission par la bonne petite Marie, qui lui obéit aussitôt.

Lorsque l'heure du dîner arriva, la domestique servit un beau plat de crème, des confitures, des amandes, des raisins et autres friandises que Charles aimait beaucoup. La maman donna tout à Marie. Charles en demanda, mais sa maman lui dit : tu n'auras rien du dessert, parce que tu m'as désobéi, et dimanche prochain tu garderas tes vêtements de tous les jours. »[157]

Si les auteurs louent régulièrement « la tendresse ingénieuse et persévérante » des mères qui redoublent d'imagination pour éduquer leurs enfants, il ne semble cependant pas y avoir de consensus sur la *manière* de leur apprendre les bonnes manières, pas de punition type, ni de comportement type à adopter. Anne-Marie Sohn confirme : *« je n'ai trouvé dans les archives aucune notation sur les méthodes utilisées avec les tout-petits pour les habituer à obéir alors que les folkloristes développent ce thème et insistent sur le rôle de la peur ou de l'ironie dans cette phase éducative. »*[158]

La tendance des mères à protéger (voire surprotéger) leurs enfants s'exprime aussi, parfois, dans leur préoccupation pour leur avenir ; si les pères, comme nous le verront plus loin, s'inquiètent surtout de leur trouver un métier correct et si possible en accord avec leur personnalité (du moins en ce qui concerne les pères qu'on montre en modèle), les mères privilégient les discussions ayant l'épargne et l'économie pour sujet. En définitive, ce constat va dans le sens du rôle de gestionnaire qu'affichent les mères au foyer ; puisqu'elles s'occupent du budget familial, elles sont mieux au courant du fonctionnement de l'épargne :

« Tu me regardes, mon enfant, avec deux grands yeux étonnés, qui ont l'air de me dire : - Vingt ans, c'est si loin ! Comment songer à ce qui se passera dans vingt ans d'ici ?

Si tu n'y songes pas, mon enfant, c'est à ta mère d'y songer et d'épargner pour ton avenir. Et toi-même, d'ailleurs, ne dois-tu pas déjà apprendre à être homme et déjà penser à ton avenir ? On ne saurait acquérir trop tôt la réflexion, cette précieuse qualité de l'homme. »[159]

---

[157] BRAUD Augustin, *Nouveau Syllabaire : ou méthode simple et facile pour apprendre à lire en 24 leçons et 90 exercices*, Delagrave, Paris, 1880

[158] SOHN Anne-Marie, *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIX°-XX°siècles)*, deux volumes, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996

[159] GUYAU Jean-Marie, *La première année de lecture courante : morale, connaissances usuelles, devoirs envers la patrie : ouvrage contenant 88 figures instructives, des devoirs oraux, un lexique*, Armand Colin, Paris, 1878

Leur inquiétude générale pour leurs enfants se manifeste également de façon plus directe. Le moindre retard à la sortie de l'école les angoisse, et elles s'imaginent aussitôt les pires scénarios possibles (à commencer par un enlèvement, ou « vol d'enfant » comme l'écrivent certains auteurs, comme Hippolyte Marchand dans *Tu seras agriculteur*, 1889). Certains enfants en ont conscience, et sont assez sages pour ne pas nourrir leurs craintes :

« Ils pressent le pas. Hop ! Hop ! petits compagnons ! Rappelez-vous que vos chères mamans n'aiment pas que l'on s'attarde, sur les chemins, le soir, et que peut-être déjà ces cœurs qui vous aiment tant, s'inquiètent. »[160]

« Marthe Durier avait bien recommandé à son fils de rentrer à la maison aussitôt la classe terminée et de ne pas s'amuser sur les chemins avec ses petits camarades. Maurice, qui était très obéissant, revenait toujours directement à la maison, et, chaque soir à la même heure, on le voyait entrer dans la cour. »[161]

Marthe Durier, la mère du jeune Maurice de *Tu seras agriculteur*, fait d'autant plus partie de ces mères angoissées que l'une de ses employées de ferme n'a plus jamais revu son enfant, âgé de quatre ans, lorsqu'il a disparu (elle le suppose enlevé par des gitans) il y a de nombreuses années. Aussi, lorsqu'un jour Maurice, d'habitude si sage et ponctuel, tarde à rentrer, elle se fait aussitôt un sang d'encre :

« Une fois pourtant, ayant appris qu'il passait des soldats sur la grand'route, la curiosité l'avait entraîné, et il avait suivi les autres élèves. Absorbé par le défilé de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie, il avait complètement oublié l'heure.

Sa mère, étonnée de ne pas le voir revenir, ne s'était pas du tout d'abord tourmentée. L'enfant avait peut-être été retenu par M. Noël ; mais au bout d'une demi-heure, de trois quarts d'heure, d'une heure, l'inquiétude la prit sérieusement, et elle se demanda avec anxiété ce qui était arrivé à son enfant. Elle envoya aux informations Jeannette, qui revint en disant que Maurice était, comme ses camarades, parti à l'heure ordinaire. Les angoisses de Marthe Durier augmentaient de moment en moment. (…)

---

[160] REDON ALAIN, *L'Enfance d'Alain Redon : livre de lecture courante à l'usage des garçons du cours élémentaire : morale, leçons de choses, civisme, ouvrage illustré de 110 gravures dans le texte et accompagné de causeries*, Paul Delaplane, Paris, 1916?

[161] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

Enfin, au bout de deux heures, on aperçut au loin sur la route l'enfant accourir de toutes ses forces (…).

- Depuis deux heures je suis dans une grande inquiétude sur votre compte ; c'est très mal de faire ainsi de la peine à ses parents, cela prouve que vous ne les aimez pas… Pour punition de votre désobéissance, vous allez prendre un morceau de pain sec et aller vous coucher. »[162]

Après tout, ce genre d'angoisse (parfois justifiée) ne montre qu'encore davantage le lien fort qui unit la mère à ses enfants, qu'ils soient petits ou grands. Le jeune héros de *Tu seras commerçant*, alors qu'il est d'ors et déjà un jeune homme, fait l'objet des mêmes inquiétudes pour sa mère que s'il était encore un petit garçon. Elle l'encourage à ne pas travailler dans le bâtiment, de crainte qu'il ne se blesse ou se tue :

« Il y a la mère qui crie que c'est un métier trop dangereux. Depuis que je suis tombé de l'échafaudage du père Masson, elle est folle d'inquiétude et, si je suis de cinq minutes en retard, se figure que l'on va me rapporter sur une civière. »

On prête aussi parfois à la mère quelque don de deviner, à l'avance ou non, que les enfants ont commis une bêtise. Peut-être est-ce justement parce qu'elle connaît bien ses enfants qu'elle lit en eux comme dans un livre ouvert :

« Pourquoi faire de la peine à notre mère, qui est si bonne et qui nous aime tant ! Quand elle nous défend une chose, c'est qu'elle a des raisons pour agir ainsi. Tout à l'heure, quand nous serons près d'elle, comme nous serions embarrassés, mal à l'aise, si nous lui avions désobéi. Elle devine tout… Elle verrait dans nos yeux que nous avons quelque chose à nous reprocher. »[163]

Ou peut-être est-elle simplement très observatrice ; puisque les mères tiennent tout en ordre dans la maison, elle connaissent par cœur la place de chaque chose, et remarquent immédiatement si quelque chose a été déplacé par un petit chapardeur ou une petite gourmande, comme ici :

« La porte de la salle à manger était fermée, je n'avais pas fait de bruit, le sucre était déjà avalé, j'étais bien toute seule ; maman qui venait d'aller dans sa chambre pour mettre une pèlerine, revient, ouvre la porte, et me dit d'un air très assuré : « Victorine, tu as pris du

[162] MARCHAND Hippolyte, op. cit.

[163] JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

sucre. » Comment le savait-elle ? Elle ne le voyait pas sur ma figure, puisque je faisais alors semblant de regarder dans la rue, par le carreau. Tu sais, maman, que je t'ai avoué ma faute tout de suite ; mais je me demande encore quelquefois comment tu as pu savoir que j'avais pris du sucre.

- Je vais te le dire. Je venais en me levant de table, de poser le couvercle sur le sucrier ; je savais bien que je l'avais mis droit. Je sors, puis je rentre et je le trouve de travers ; toi seule étant là, il ne m'était pas difficile de deviner que tu y avais touché. »[164]

Cet attachement aux enfants n'a pas que des avantages ; certaines des mères présentées par les auteurs, même les plus modèles, ont tendance à être un peu trop indulgentes avec les jeunes héros, voire à trop les gâter. Elles cherchent toujours à mettre en valeur tout ce qu'il y a de bon en eux, et par conséquent, certaines d'entre elles ont du mal à voir leurs défauts, ou peut-être s'efforcent-elles juste de ne pas les voir. La mère du jeune Michel, de *Geneviève et Michel* (Julia Becour, 1890), ne parvient par exemple pas à admettre que son fils lui manque parfois de respect ; puisqu'il est « plus instruit » qu'elle et que son père, elle estime son comportement normal. Elle a une vive discussion à ce sujet avec son mari (l'extrait est certes un peu long, mais instructif) :

« Ne crions pas si haut les qualités de notre fils, dit-il, outre que tu les exagères, tu prêtes à la moquerie. On ne doit jamais ainsi vanter les mérites des siens. J'entends presque toutes les mères s'écrier qu'il n'y a pas au monde d'enfants plus extraordinaires que les leurs et quand on voit de près ces merveilles, on est tout surpris de trouver de petits sacripants, gâtés, volontaires et trop souvent irrespectueux envers leurs parents et leurs supérieurs.

- Peut-on comparer notre Michel à de pareils enfants ? Il ne fait jamais rien de mal.

- Je ne dis pas que Michel soit mauvais, il a simplement des défauts, comme tous les autres.

- Par exemple, s'écrie Sylvie indignée, je voudrais connaître ces gros défauts. Les pères ne sont jamais satisfaits.

- Et les mamans sont trop indulgentes. Si les enfants comprenaient que les mères sont aveuglées par leur tendresse, le mal ne serait pas grand ; mais, au contraire, les gamins d'à présent croient qu'on ne fait jamais assez pour eux.

- Tu n'as rien à dire de Michel.

- Michel devient orgueilleux.

- Orgueilleux, non ; il est seulement fier de son instruction et c'est assez naturel.

[164] PRIOU Louise, *Causeries paternelles, livre de lecture courante pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse*, A. Maugars, Paris, 1883

- Non, Sylvie, ce n'est pas bien. Michel prend de grands airs vis-à-vis de nous, parce qu'il a plus [de savoir que ses parents et se croit déjà supérieur à eux. Quand nous discutons avec lui, il nous arrête net par ces mots : vous ne savez pas, vous ne pouvez donc pas juger cette question ! Cela me déplaît fort, et il finira, si nous n'y mettons bon ordre, par croire que nous devons être honorés de le loger, le nourrir et de travailler pour lui. L'instruction est une belle chose ; j'ai des égards pour ceux qui la possèdent, mais quand un garnement de treize ans fait tant de façons et répète à tout propos : « Moi, je dis cela ; moi, je fais cela ; moi, je veux cela ; moi, je sais cela ! » J'en ai les oreilles qui chauffent et j'ai grande envie de lui donner une correction pour le ramener au respect de la famille et à de plus humbles sentiments. »

- Corriger notre Michel, s'écrie Sylvie, il ferait beau voir cela. Puisqu'il est plus instruit que nous, il est juste de nous taire quand il parle. »[165]

Les auteurs critiquent régulièrement ce type de faiblesse chez les mères (comme nous l'avons vu précédemment, ils déclarent qu'il ne faut jamais que la tendresse des parents pour leurs enfants dégénère *« en faiblesse ni en molle complaisance »*[166]), d'autant plus que les petites filles et les petits garçons élevés de la sorte tendent à devenir, à leur tour, des parents faibles, du moins dans le cadre des livres de lecture.

Ainsi, dans *Le ménage de Mme Sylvain*, la famille des cousins des Dumay a pour maîtresse de maison Cécile Dumay, qui passe tous leurs caprices à ses enfants, Claude et Françoise, étant elle-même une *« enfant gâtée »*, comme s'en plaint son mari :

« - « Hélas ! mon père, je ne m'abuse pas sur le compte de mes enfants et je suis encore plus navré à leur sujet que vous pouvez l'être… Pour nous élever, vous eûtes ma mère, et, pour élever les siens, Sylvain a Suzette. Moi, j'ai Cécile… Père, reprit-il, les yeux mouillés, il m'en coûte de parler, d'accuser ma femme que j'affectionne, mais Cécile est aussi une enfant gâtée et volontaire. »[167]

---

[165] BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie, usages, coutumes et produits de l'Algérie*, C.Robbe, Lille, 1890

[166] POUSSIELGUE Ch. (?), *Lectures courantes : cours moyen : enseignement primaire : livres classiques rédigés en trois cours gradués pour chaque série du programme officiel : en rapport avec le programme du 27 juillet 1882 pour les connaissances usuelles et la morale*, A. Mame & fils, Paris, 1882 ?

[167] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

Pourtant, même lorsque les mères se trouvent être parfaites en tous points vis-à-vis de leurs enfants et de leur éducation, il arrive que cela soit encore insuffisant à en faire de braves gens en grandissant. Les mauvaises fréquentations peuvent ruiner une éducation parfaite, ce qui prouve bien que les enfants ont encore une part de libre arbitre :

« J'ai connu un jeune homme qui avait été très bien élevé par une pieuse mère. On le voyait régulièrement aux offices de l'église, aux réunions d'enfants sages. (…) Chacun disait : « Après avoir eu l'honneur de servir la messe, il aura un jour l'honneur de la dire. Son excellente mère sentait son cœur se remplir d'une sainte joie à cette pensée. Mais elle mourut. Le père de Charles, tout à ses affaires, s'occupa peu de son fils. Celui-ci, se croyant grand garçon à quinze ans, se lia d'amitié avec un de ses cousins, dont les manières étaient douces et engageantes, mais dont la conduite était mauvaise. Sans s'en douter, il prit peu à peu les allures et les idées de son cousin, ne venant à l'église que par habitude et s'y tenant si mal, que ceux qui l'avaient connu autrefois en avaient le cœur attristé. Bientôt il n'y vint plus du tout ; l'enfant pieux et angélique était devenu un impie et un débauché, cachant sous une toilette soignée et des formes très polies un cœur gâté et vicieux ; ce n'était plus qu'une âme habitée par le démon. »[168]

Aussi, dans de rares cas, comme celui de la courageuse mère du *Droit chemin* (Marie-Robert Halt, 1902), les auteurs cessent de prôner le fait que toute l'éducation des enfants ou presque repose sur la mère, et celle-ci, au lieu de toujours leur interdire de faire ce qui est mal, leur laisse un minimum de libertés. Il est ici question de l'alcool ; elle décide de ne pas le leur interdire, et même d'en garder un peu à la maison sur une étagère, tout en leur expliquant qu'il s'agit d'une mauvaise chose. Elle justifie ainsi sa démarche :

« Le jeune arbre qu'une main robuste a ployé se redresse dès qu'il ne se sent plus tenu. Elle laisserait à ses fils toute leur indépendance, espérant que leur volonté libre les conduirait au bien. »[169]

Peu de temps après, elle voit son attitude vis-à-vis de ses enfants récompensée, puisque le grand-frère décide de son plein gré de vider la bouteille d'alcool dans l'évier de la cuisine.

S'il est parfois difficile de trouver des exemples de comportements familiaux dans les années 30, c'est non seulement parce que les histoires sont plus que jamais centrées sur les

[168] LEFORT J., *Enseignement chrétien, livre de lecture, cent histoires*, J. Lefort, Lilles, 1889

[169] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

enfants (ce qui relègue de fait au second plan les parents et les grands-parents), mais aussi parce qu'on constate une soudaine profusion d'histoires animalières (en particulier dans les livres d'Ernest Perochon, qui constituent à eux seuls environ la moitié des livres de lecture de la décennie !). Pourtant, même dans ces histoires mettant en scène des animaux, on retrouve parfois des thèmes abordés dans les livres présentant des familles humaines classiques.

Ce thème animalier avait déjà commencé à se développer avant la Première Guerre Mondiale, si on en juge par une histoire extraite de *Pour lire couramment* (Charles Petit, 1911) où un poussin, échappant à la surveillance de la mère poule et se faisant à moitié tuer par le chat de la ferme, sert à l'auteur à démontrer qu'il ne faut jamais désobéir à sa mère, sous forme de fable :

« Une belle poule blanche promenait ses [petits poussins nouvellement éclos. Toute la journée on entendait la poule faire : « Cloc, cloc, cloc, » ce qui était une manière de dire à tous ses petits : « Suivez-moi, mes enfants, suivez-moi, ne vous écartez pas. »

(…) Quelques jeunes étourdis, sentant pousser leur crête, se croyaient déjà grands ; ils s'en allaient à l'écart, laissant la mère [appeler, sans faire semblant d'entendre.

Un beau jour, Minet, qui s'étirait au grand soleil, aperçut un de nos étourdis ; et voyant la poule trop loin pour pouvoir défendre son petit, Minet saute dessus et l'attrape. Il arrive toujours malheur aux désobéissants. (…)

Les autres petits s'étaient rapprochés de leur mère ; et, tout épouvantés, ils levaient vers elle leurs têtes inquiètes. Elle, plus tendre encore que de coutume, leur disait : « Mes chers petits, les enfants désobéissants sont toujours malheureux et causent ainsi beaucoup de peine à leur mère. »

Les petits poussins, émus par la voix de la poule, se pressèrent tous, à qui serait le plus près d'elle. Et sous les ailes de la belle poule blanche, bientôt s'éleva un doux murmure de jeunes voix qui disaient en s'endormant : « Cui, cui, cui… Bonne mère, à présent jamais plus nous ne te désobéirons. » »[170]

Plus tard, dans les années 30, Ernest Perochon utilisera régulièrement ce genre d'historiette, et reprendra aussi le thème classique de l'enfant désobéissant qui se rend compte trop tard de son erreur et à qui il arrive toujours malheur, dans ses *Contes des cent un matins* (1929). Il y a deux histoires écrites comme des variations du même thème, l'une racontant les péripéties d'un lapereau échappé du clapier, et l'autre celles d'un alevin qui quitte sa rivière natale pour voir du pays. Bien entendu, il leur arrive tous les deux toutes sortes de choses désagréables, pour montrer aux jeunes lecteurs qu'il faut toujours écouter les bons conseils de

[170] PETIT Charles, *Pour lire couramment, premier livre de lecture courante à l'usage du cours préparatoire*, Delalain frères, Paris, 1911

sa mère :

« « Que viens-tu faire ici, jeune chinchillas ? »

- Je veux voir du pays et courir des aventures ! » répondit fièrement Lustu.

Et il raconta comment il était sorti du clapier, pendant que sa mère dormait.

« Retourne immédiatement à ton clapier, mauvais sujet ! dit la lapine du bois. Tu ne sais donc pas qu'il y a un renard par ici ! » »[171]

Plus tard, alors qu'il est seul la nuit dehors et que le renard rôde autour de son abri, Lustu se repend amèrement d'avoir désobéi, mais un peu tard :

« Je voudrais bien être au clapier ! dit Lustu en frissonnant. Comme je regrette d'avoir désobéi à ma mère et de n'avoir pas écouté les avis que l'on m'a donnés ! A l'avenir, je ne serai plus jamais ni désobéissant ni imprudent ! »[172]

Le petit poisson dernier-né, quant à lui, a des rêves de grandeur qui le poussent à mépriser le ruisseau où il est né ainsi que toute sa famille, et à les fuir :

« Or, dès les premiers jours de sa vie, le petit poisson dernier-né donna des inquiétudes à sa mère. Pendant que les autres se tenaient bien sages, bien alignés, lui ne demeurait jamais à sa place. S'il était au milieu du ruisseau, il voulait être sur le bord ; s'il était à droite, il voulait passer à gauche. Et, souvent, il allait se placer devant ses frères, tout seul au milieu du courant. Sa mère pensait : « Je crains que ce dernier-né n'ait la cervelle un peu légère et le caractère mal fait. » (…)

Un matin, il dit à sa mère : « Je ne suis pas à mon aise en ce ruisseau. Je veux aller vivre ailleurs ! »

- Quelle folie ! répondit la mère. On ne rencontre, ici, aucun de ces brochets féroces qui dévorent les petits poissons comme toi. La vie est tranquille en ces parages, la nourriture abondante, l'eau limpide et saine. Il faut être bien exigeant pour en demander davantage ! »

Le petit poisson reprit, en gonflant orgueilleusement ses ouïes : « Pour un nageur comme moi, le ruisseau est trop étroit. Au moindre élan que je prends, je vais me cogner le museau, soit contre la rive droite, soit contre rive gauche. C'est intolérable !... Je m'en vais ! Adieu ! » »[173]

---

[171] PEROCHON Ernest, *Contes des cent un matins, livre de lecture courante pour toutes les écoles. Cours élémentaire et cours moyen (1er degré)*, Delagrave, Paris, 1929

[172] PEROCHON Ernest, op. cit.

[173] PEROCHON Ernest, op. cit.

Les métaphores animales ne servent pas, bien entendu, qu'à écrire des fables sur la désobéissance des enfants à leur mère ; mais elles semblent toujours recouvrir des réalités familiales humaines à travers leurs personnages animaliers. A travers ces historiettes, on peut retrouver certains archétypes antérieurs aux années 30, ce qui tend à montrer qu'ils n'ont que peu évolué.

Par exemple, cette autre histoire extraite des *Contes des cent un matins* reprend, dans ses quelques lignes d'introduction, les archétypes de la mère anxieuse et du père fier de son enfant, même si ces parents sont ici des singes :

« Je te dirai l'histoire d'un jeune ouistiti qui était beaucoup plus curieux que tous les ouistitis de toutes les forêts d'Amérique.

Sa mère disait : « Il me fera mourir d'inquiétude : jamais je n'ai vu son pareil ! »

Mais elle était quand même très fière de lui.

Et le petit père ouistiti disait aussi : « Il n'a pas son pareil dans la forêt. Il est le ouistiti des ouistitis ! » »[174]

La mère n'a pas, on s'en doute, que des interactions avec ses enfants au sein de la famille ; pourtant, les scènes où elle parle directement à son mari, ou à ses propres parents, sont plutôt rares.

Une explication à cela serait que les histoires sont presque toujours racontées du point de vue d'enfants. Dès lors, comme ils n'ont que rarement l'occasion de voir leurs parents discuter entre eux, ce genre de passage n'apparaît que peu, ou tout simplement pas.

Lorsqu'on assiste malgré tout à une discussion entre les parents, c'est en général pour voir le père rassurer la mère sur un sujet quelconque ; ici, Marthe Durier, dans *Tu seras agriculteur* (Hippolyte Marchand, 1889) redoute la visite de sa belle sœur, une dame de Paris, car elle suppose qu'elle la regardera avec dédain ; elle se suppose moins cultivée que sa future visiteuse, et son mari tente de la réconforter sur ses qualités :

« Pierre Durier eut beaucoup de peine à lui rendre la confiance légitime qu'elle devait avoir en elle-même. Il dût lui répéter vingt fois qu'elle était très intelligente, très adroite, et que surtout elle avait la première de toutes les qualités, une nature affectueuse. »[175]

Etrangement, les interactions entre les parents se font souvent par l'intermédiaire des

[174] PEROCHON Ernest, op. cit.

[175] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

enfants ; ici, le père qui gronde son fils montre indirectement, en énumérant tout ce que la mère accomplit pour ses enfants, à quel point il considère son rôle comme primordial dans son foyer. On peut le considérer comme un compliment détourné :

« Le père – Aimes-tu bien ta maman, mon enfant ?

L'enfant – Oh, oui ! Papa, de tout mon cœur.

Le père – Alors, si tu l'aimes de tout ton cœur, pourquoi lui fais-tu de la peine ? pourquoi es-tu méchant quelquefois ? pourquoi taquines-tu ta petite sœur ? pourquoi, enfin, te montres-tu si souvent désobéissant ? tout cela cause du chagrin à ta maman.

L'enfant – Je ne le fais pas exprès.

Le père – Sans doute, mais tu le fais quand même. Et puisque tu dis aimer ta maman, tu devrais éviter de salir et déchirer tes vêtements en te roulant dans la poussière ou dans la boue. Tu sais bien que c'est ta maman qui les lave, qui répare les accrocs, qui reprise les bas. Tu pourrais lui épargner la moitié au moins de la fatigue que tu lui occasionnes.

L'enfant – Je ne pensais pas à tout cela.

Le père – Il faut y penser, mon ami. Ta mère pense bien à toi, elle. Ne t'avait-on pas défendu de te suspendre derrière les voitures qui passent ? L'autre jour tu as encore oublié cette défense et tu es revenu avec les mains et les genoux en sang. Tu as failli être tué. Ta mère a éprouvé tant de chagrin qu'elle a pleuré et n'en a pas dîné. Quand on aime sa maman de tout son cœur, on n'agit pas ainsi, on ne la fait pas pleurer. »[176]

La mère est donc la figure centrale de la famille, celle autour de laquelle tout s'organise. On la montre sous son meilleur jour courageuse, ordonnée, ingénieuse, patiente, aimante, et dans l'idéal instruite. Comme tous les personnages adultes des livres de lecture, elle se fait moins présente durant les années 30, mais son rôle n'évolue que peu, et ces changements se font surtout sentir *via* les illustrations, qui nous montrent les mères certes les mains occupées, mais souvent à des activités plus récréatives qu'une simple lessive ou de la cuisine (confection de confitures, etc).

[176] TARTIERE Jean-Baptiste, *De tout un peu, pour les petits : premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture, à l'usage des élèves des classes enfantines et du cours élémentaire (garçons et filles)*, Larousse, Paris, 1890 ?

2-Le père

Si le père, en tant que figure « visible » hors de la famille (contrairement à la mère), peut au premier abord sembler plus facile à étudier, les sources étant plus nombreuses, il convient de relativiser. Les sources relatives aux ouvriers, agriculteurs, et autres travailleurs nous montrent des pères au travail, leurs salaires, leur conditions de vie, mais pas les pères dans leur famille, et encore moins lesquels on montre en exemple, les craintes qu'ils ont pour l'avenir de leur foyer, etc. Car si c'est autour de la mère que gravite la maisonnée, le père, en tant que personne faisant vivre la famille avec l'argent gagné, n'en est pas moins essentiel au bon fonctionnement du foyer.

« La tâche de ces pères de famille est souvent très lourde. Ils ont charge d'enfants, et de combien ! Ils se sentent responsables vis-à-vis du passé qui leur a été confié pour ne pas décroître, vis-à-vis de l'avenir qu'il faut préparer »[177], nous résume Henry Bordeaux.

Comme nous l'avons vu précédemment dans la partie concernant la mère, les descriptions physiques détaillées sont plus que rares, quasiment inexistantes. De plus, le père apparaît bien plus rarement sur les illustrations, peut-être parce que son travail l'occupe en dehors du foyer et que les enfants (au centre de l'histoire) sont moins souvent en contact avec lui. Les trop rares descriptions physiques montrent des pères jeunes, taillés pour le travail, vifs et intelligents :

« Maigre et remuant, avec des yeux vifs éclairant un visage mobile, c'était un homme instruit et actif. Il avait eu des débuts pénibles, mais son optimisme, joint à un travail acharné, lui avait permis de triompher des difficultés de la vie et de se créer une honorable situation. »[178]

---

[177] BORDEAUX Henry, *Les pierres du foyer : essai sur l'histoire littéraire de la famille française*, Plon, Paris, 1918

[178] LIQUIER P., *La joie des yeux, livre de lectures suivies, cours moyen et supérieur*, Librairies-imprimeries réunies, Paris, 1935

Certaines illustrations permettent néanmoins de se faire une meilleure idée sur le père idéal, tel que les livres veulent le faire apparaître :

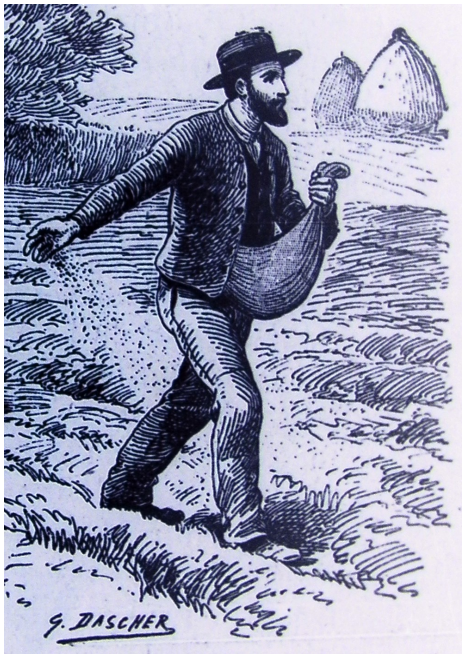


Figure 1 - Gravure de G. Dascher, *Le ménage de Mme Sylvain*, 1895

Figure 2 - Gravure de (inconnu), *La nouvelle lecture rationnelle*, 1920

Tout comme la mère, le père est souvent montré en train de travailler, que ce soit aux champs ou à l'atelier. Le message *« Le travail du père nourrit la famille »*[179] est particulièrement martelé dans les livres de lecture avant les années 20 ; certains livres (ceux qui se présentent sous la forme de leçons morales) dédient même une leçon entière à cette idée. Par la suite (années 20), il se fait plus rare, pour ne quasiment plus être mentionné dans les livres des années 30, soit parce que l'action est centrée sur les enfants, soit parce que le père a un métier qui les fait rêver (comme le père aviateur de *A l'ombre des ailes*, d'Ernest Perochon, 1936).

Plus on s'approche des années 30, plus le père se fait rare dans les illustrations, et lorsqu'il apparaît, il est le plus souvent là pour jouer avec ses enfants, organiser des activités ou simplement lire le journal.

[179] GUYAU Jean-Marie, *La première année de lecture courante : morale, connaissances usuelles, devoirs envers la patrie : ouvrage contenant 88 figures instructives, des devoirs oraux, un lexique*, Armand Colin, Paris, 1878

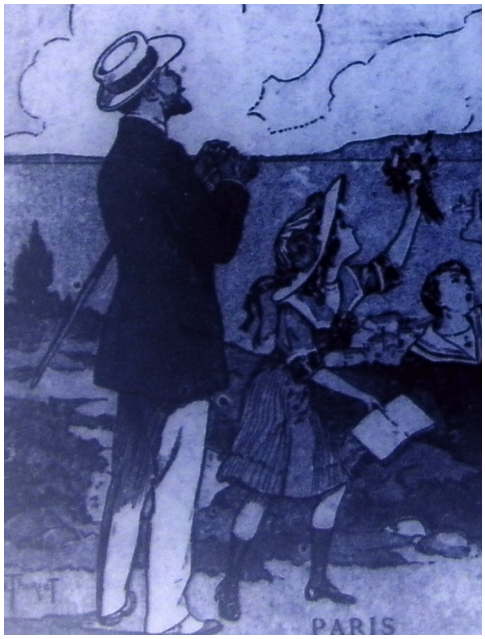


Figure 3 – Gravure de H. Thiriet, *54 lectures graduées*, 1922

Figure 4 – Gravure de (inconnu), *Le français par les choses et par les images*, 1928

Ses habits semblent moins faits pour travailler que pour les promenades ou la ville, et on le voit très souvent en compagnie de ses enfants, ce qui était assez rare auparavant, ou bien se produisait dans le cadre d'accidents ou de maladies, où il sauvait l'enfant ou lui donnait les premiers soins.

En revanche, on constate une constance étonnante dans l'apparence physique des pères : un homme à l'air plutôt sévère, barbu et moustachu. On pourrait presque croire qu'il s'agit de la même personne d'un ouvrage à l'autre tant cet archétype est présent dans les illustrations. Presque tous les pères se ressemblent.

Tout comme pour la mère, les descriptions insistent davantage sur les qualités des pères plutôt que sur leur apparence physique, et elles sont en cela fidèles aux images montrant des hommes travaillant constamment et se sacrifiant à leur famille (du moins avant les années 20), en montrant toujours le bon exemple à leurs enfants en toute circonstance :

« M. Bernard, ou plutôt le père Bernard, comme on l'appelait, était le modèle de nos courageux travailleurs de la campagne. Religieux, loyal, probe, économe, il avait, avec l'aide de sa vertueuse et excellente femme, acquis une honnête aisance et élevé ses cinq enfants : Catherine, Isidore, Antoinette, Jean et Marie. (…) [Il] avait abusé de ses forces pour parvenir à la petite position de bien-être dont il jouissait (…). »[180]

[180] HUMBERT Auguste, *Jean le Dénicheur, ou Misère et richesse, livre de lecture courante*, Hachette,

« Voyez le fermier Guillaume, il ne reste pas un instant oisif (…). Sa famille, animée par son exemple, n'a pas moins d'activité que dans la belle saison. »[181]

« Jean fut un bon cultivateur, chéri de sa famille, estimé et respecté de ses voisins ; il eut plusieurs enfants qu'il éleva dans la crainte de Dieu, dans l'amour du travail et dans la probité la plus exacte ; tout était paisible et heureux autour de lui. »[182]

Le bon père est travailleur, courageux, dévoué, sévère mais aimé des siens, faisant l'admiration de tous. Cependant, comme nous l'avons vu précédemment, la place de la mère dans le foyer est déjà considérable. Certes, son rôle est essentiel, puisque l'argent qu'il gagne fait vivre les siens, mais il l'oblige à passer la plus grande part de son temps à l'extérieur du foyer. Puisque le père est le plus souvent absent, son influence au sein de la famille est-elle pour autant négligeable ?

La question se pose également hors du cadre des livres. L'époque qui nous concerne est marquée par de nombreuses évolutions de la société, notamment en ce qui concerne les femmes, qui voient leur situation légale s'améliorer sensiblement (le divorce est établi en 1884, puis la loi du 13 juillet 1907 reconnaît à la femme mariée la libre disposition de son salaire). La place de l'homme dans le couple et dans la famille en général est alors partiellement remise en question. D'après Agnès Walch, *« l'ambiguïté est de savoir quelle place l'homme entend se réserver. Esclave et vainqueur à la fois ou seul maître à bord ? »*[183]

Bien entendu, tous les pères présentés ne sont pas des modèles, et là encore il est possible de trouver des contre-exemples : des pères paresseux, ou même voleurs… Mais comme pour les « mauvaises mères », il s'agit de personnages extérieurs à la famille du héros, placés dans le récit pour servir de repoussoir, permettant de mieux apprécier les qualités des bons pères de famille qui y apparaissent.

Contrairement aux « mauvaises mères », les torts des « mauvais pères » semblent visibles du public, ce qui les amène souvent à mal finir, et à en être punis :

« A la ferme des Deux-Epis demeurait un paysan qui n'était pas honnête. Il n'envoyait pas ses enfants à l'école, et il cherchait à tromper le monde quand il vendait des denrées.

(…) Le paysan des Deux-Epis fut condamné à payer une forte amende. Je vous assure qu'il n'eut plus envie de recommencer. Pendant que le père était en prison, ses malheureux

Paris, 1874, 141 pages

[181] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans* (4 tomes), Hachette, Paris, 1878 ?

[182] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888, 322 pages

[183] WALCH Agnès, *Histoire du couple en France de la Renaissance à nos jours*, Ouest-France, Rennes, 2003

enfants étaient forcés de mendier leur pain. Quelques braves habitants de la commune recueillirent les pauvres petits qui n'étaient pas coupables, leur donnèrent à manger et les envoyèrent à l'école. Les enfants apprirent à lire et à écrire. Ils ne portèrent pas la peine de la faute de leur père qui se repentit beaucoup du mal qu'il avait fait, et ils devinrent, dans la suite, les fermiers les plus aisés et les plus estimés du canton. »[184]

A ce propos, il serait bon d'ouvrir ici une parenthèse, puisqu'il existe une figure récurrente du « mauvais père » : le père alcoolique. Ce personnage est particulièrement présent dans les livres de la fin du XIX° siècle, début XX°. Peut-être faut-il en chercher la cause dans deux phénomènes : la révolution industrielle (qui a bouleversé la production de l'alcool et a augmenté les ventes) et l'augmentation de la durée de vie (rendant les pathologies liées à l'alcool nettement plus visibles). A la même période, des « sociétés de tempérance » et autres ligues antialcooliques se développent, déclenchant autant de campagnes pour prévenir des dangers de l'alcool. Partant de là, il semble logique que le thème antialcoolique soit repris régulièrement dans les livres de lecture de ces années.

Figure 5 – Affiche antialcoolique de Frédéric Christol, 1910

[184] JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial*, Hachette, Paris, 1878

Les livres insistent régulièrement sur le fait que personne n'est à l'abri. Dans *Suzette* (Marie-Robert Halt, 1889), on nous décrit avec tristesse la vie du village de Fragicourt, où les ouvriers passent leur temps libre au « cabaret » (selon l'expression de l'époque), ce qui fait la désolation de leur famille :

« Ces hommes de Fragicourt, braves ouvriers tisseurs, eussent été irréprochables si la semaine avait eu six jours seulement. Mais il y avait le septième, le dimanche. Ce jour-là, ils s'habillaient de leurs plus beaux habits, prenaient en poche quelque vingt, trente sous, de ces sous dont la ménagère, la mère, quand on les lui laisse, sait tirer un peu de bien-être, de propreté, de gâterie même. Et les voilà partis du côté de l'eau-de-vie.

Restées à la maison, les femmes, les mères n'y mènent pas grand bruit. Quelques-unes, le soir venu, à l'heure du souper, se hasardent à aller guetter, à travers un écartement du rideau, où en est le fils, le mari. Des soupirs, des plaintes s'échappent de leur bouche ; parfois les pauvres femmes ont avec elles de petits enfants qui pleurent… »[185]

Il s'agit plus souvent de cas particuliers que de telles accusations globales. Bien souvent, c'est un voisin de la famille des héros qui est pointé du doigt comme mauvais père par sa consommation d'alcool.

Les auteurs insistent également sur le fait que l'alcool peut rendre violent et complètement insensible le meilleur (et *a fortiori* le pire) des pères. Le fermier Philippe (déjà évoqué dans l'introduction sur les parents) de *Tu seras agriculteur*, après avoir poussé son vieux père à lui céder sa maison et ses terres (malgré sa paresse qui l'empêche d'être un bon paysan), se met à boire et fait, lui aussi, le malheur des siens :

« - Ah ! Madame Durier, s'était-elle écriée, nous sommes bien malheureux !

- Qu'y a-t-il donc ?

- Mon mari est rentré tout à fait ivre, et comme je lui reprochais sa conduite, il a saisi un couteau et s'est élancé sur moi… Je n'ai eu que le temps de me sauver ; sans cela, je ne sais pas ce qui me serait arrivé… Et pourtant, au fond, il n'est pas méchant… ; mais ses affaires ne vont pas et il boit pour oublier… Où tout cela nous mènera-t-il ? Quel exemple pour son fils… ! Il ne me donne plus jamais d'argent et je ne sais comment me procurer la nourriture nécessaire à la maison… Et le père qui est là dans un coin, qui ne prononce pas une parole, et qui, lorsqu'il nous regarde avec ses yeux égarés, semble nous maudire… Ah ! voyez-vous, madame, Durier, c'est horrible ! (…) Je n'ai pourtant pas mérité un sort pareil : je me suis toujours bien

[185] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

conduite ; j'étais laborieuse, économe et point coquette : si Philippe avait été travailleur, j'aurais été heureuse de le seconder comme vous vous secondez votre mari… »[186]

Plus tard, ruiné, maudit par son père, Philippe abandonnera sa famille, en viendra à braconner et finira en prison après avoir tué un gendarme. Il n'est d'ailleurs pas le seul « mauvais père » à abandonner sa famille après avoir plongé dans l'alcool :

« Le père de Tiennet, dont on n'avait pas de nouvelles, c'était Vincent que vous connaissez, le fils de Ludivine. Oui, Vincent, après avoir entièrement ruiné sa maison par sa triste conduite, était parti depuis trois mois, abandonnant à la pauvre vieille son enfant, déjà orphelin de mère. Misérable Vincent ! l'ivrognerie, la paresse l'avaient jeté dans ce gouffre d'égoïsme et de lâcheté. Moralité, sentiment, tout en lui s'était éteint ; son petit enfant, sa vieille mère ne lui étaient plus de rien. »[187]

A partir (toujours approximativement) de 1900, la présence de ces « mauvais pères » alcooliques décroit peu à peu, jusqu'à ce qu'ils cessent pratiquement d'apparaître, après la première guerre mondiale. Notons un « bon mot » mentionné dans *Pour lire couramment* (Charles Petit, 1911), qui montre qu'avant cela, le sujet commençait déjà à être traité de façon plus légère :

« Un ivrogne passait tout son temps à boire et à dormir. Il laissait à sa pauvre femme toutes les charges du ménage.
Comme un de ses voisins lui reprochait un jour sa paresse :
- « Je ne comprends pas, dit-il, pourquoi on me traite toujours de fainéant. Je travaille pourtant. Ainsi j'aide ma femme chaque fois qu'elle fait sa lessive.
- Vous ? pas possible !
- Oui, c'est moi qui garde le linge pendant qu'il sèche ! »[188]

Notons tout de même une sorte d'anachronisme, puisqu'on retrouve une dernière fois un père buveur au détour des pages du *Foyer détruit* (J. Pelorson, 1931) ; il faut préciser que ce

[186] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

[187] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

[188] PETIT Charles, *Pour lire couramment, premier livre de lecture courante à l'usage du cours préparatoire*, Delalain frères, Paris, 1911

livre, dans son ensemble, se situe déjà à contre-courant du style des années 30 (il s'agit d'un récit réaliste de la vie d'une famille, comprenant son lot d'accidents, voire de morts) :

« Ce misérable vit, mais c'est un ivrogne qui se fait chasser de toutes les places qu'on lui confie (…). La mère est vaillante, mais quand on a trois jeunes enfants à nourrir et à soigner, on ne peut songer à quitter sa maison pour aller travailler à l'usine. C'est la misère dans ce foyer, malgré les secours que font passer discrètement des personnes charitables. C'est l'enfer. Quand la pauvre femme a amassé quelques sous à force de veilles et de privations, le mari les lui prend ; il s'oublie même parfois à la battre. Ivrogne et brutal, voilà ce qu'il est. »[189]

Cependant, tout n'est parfois pas perdu pour ces « mauvais pères », et certains d'entre eux finissent parfois par se racheter. Cette rédemption ne va pas sans difficultés, puisque, selon une idée de l'époque, la famille est souvent considérée comme un tout : il suffit qu'un de ses membres fasse une faute pour que la honte en rejaillisse sur tous les autres. Ainsi, le fermier Antoine, qui figure dans *Suzette* (Marie-Robert Halt, 1889), a toutes les peines du monde à retrouver un travail après avoir décidé d'arrêter de boire, et est contraint de mendier pour nourrir sa famille. Heureusement pour lui, le père de Suzette décide de l'encourager sur le chemin de la rédemption, et il l'aidera par la suite en secourant sa famille:

« Les yeux d'Antoine regardèrent un moment avec fixité le fermier, qui le regardait aussi. Puis, lentement, sans un mot, il alla rouvrir la porte, jeta le bâton dans la rue et revint :

- J'ai dans ma cassine, dit-il, quatre petits qui pleurent la faim. Et pas même une loque de linge pour habiller le cinquième, une petite fille, qui vient de naître. A quatre portes on m'a repoussé, sous prétexte que je suis un homme de cabaret… alors j'ai pris ce bâton. On ne peut pas laisser mourir ainsi ses enfants, sa femme !...

- Oui, Antoine, tu es malheureusement un homme de cabaret ; mais, tu devrais le savoir, moi et les miens nous avons toujours fait profession de croire que les torts du père ne doivent pas être la condamnation des enfants ! Assieds-toi ; ma fille va revenir. »[190]

Ce thème du père qui délaisse sa famille prend exceptionnellement sa source ailleurs que dans l'alcool dans *Maurice ou le travail* (Zulma Carraud, 1875) : Monsieur Blanchard, lui, n'est pas un grand buveur mais un grand joueur, ce qui est moins dans l'air du temps mais revient à remplacer une addiction par une autre. De même, il laisse de côté sa famille et ses affaires,

[189] PELORSON J., *Le Foyer détruit. Livre de lecture courante*, J.Plothier, La Motte-Servolex (Savoie), 1931, 215 pages

[190] HALT Marie Robert, op. cit.

mais finit par se corriger. Tout se termine bien pour lui, puisqu'il se rend compte que son atelier a continué à bien fonctionner en son absence, grâce au reste de la famille :

« Je ne m'aveugle pas sur le sort que je fais à ma maison ; car je sais bien que, si le maître s'absente, tout est en souffrance, et je me demande encore comment tu fais pour payer les traites et tenir les ouvriers à l'ouvrage.

- Mon père, dit Julien, ma mère, qui a la tête aussi bonne que le cœur, a veillé nuit et jour à notre honneur et à notre fortune.

- Et Julien, ajouta Mme. Blanchard, tient les ouvriers en respect comme s'il avait trente ans.

- Vous êtes tous les deux mes anges sauveurs ; encore une fois, pardonne-moi, ma femme. Je vois clair maintenant dans ma conduite passée comme s'il s'agissait d'un autre ; Joséphine, je te promets, si Dieu m'en laisse le temps, de te mettre dans l'aisance pour le reste de tes vieux jours. »[191]

Mais, si courant que soit cet archétype du « mauvais père » en tant que personnage secondaire, il ne doit pas faire oublier la place qu'occupent la plupart des pères de famille représentés dans les ouvrages.

A. Caractéristiques et place du père : un pilier excentré de la famille

Comme nous l'avons vu précédemment, l'époque qui nous intéresse a vu une certaine évolution des mentalités concernant la place de la femme, et *a fortiori* des mères. Le problème, en ce qui concerne les pères, est qu'il est nettement plus difficile de voir comment les choses ont évolué pour eux (soit que les sociologues s'y soient moins intéressés, soit qu'ils n'aient tout simplement pas beaucoup écrit sur eux par manque de sources).

On constate malgré tout, en recoupant les informations, que malgré la conservation globale de la place traditionnelle du père (au travail plutôt qu'à la maison, et chef de famille), il y a une perte de repères partielle concernant cette figure paternelle. Il est difficile de donner des dates ou des données fiables pour prouver l'existence de cette crise d'identité, comme l'explique André Rauch dans son *Histoire du premier sexe* : *« les modèles exposés sont diffus et,*

[191] CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875

hormis la Déclaration des droits de l'homme ou l'ouverture des premiers lycées de jeunes filles, peu d'évènements font date pour servir de jalons à la crise qui affecte l'identité masculine. »[192]

Tout d'abord, même si elles ont dans l'ensemble conservé leur place, les mères ont légèrement empiété sur les activités des pères : *« les rôles traditionnels entre mari et femme avaient été remis en cause dans la famille proto-industrielle lorsque les femmes sortaient, assuraient les transactions avec le marchand-fournisseur ; dans la famille ouvrière, c'est la relation verticale entre les générations qui est brisée. Le père n'a plus ni savoir ni patrimoine à transmettre, dont il tirait autrefois le fondement de son autorité. »*[193]

D'autre part, cette légère baisse de l'autorité paternelle en fait des personnages plus doux : *« Le personnage du père sévère s'efface progressivement en raison d'un adoucissement général des mœurs familiales. »*[194]

S'il arrive de rencontrer des pères véritablement durs envers leurs enfants dans les livres de lecture, il s'agit des ouvrages les plus anciens. D'ailleurs, même dans lesdits ouvrages, ce personnage du père sévère est toujours nuancé, même dans les cas extrêmes comme celui du père de *Félix ou le jeune cultivateur* (Théodore-Henri Barrau, 1868). Félix est un jeune garçon qui a été chassé de chez lui par son père après avoir manifesté une certaine animosité envers la femme avec laquelle son père s'est remarié, après la mort de la mère de Félix. Il lui commande d'abord de quitter la maison :

« Allez, mon cher fils, me dit-il, allez apprendre à vous vaincre, et dans quelques temps revenez auprès de nous plus raisonnable et plus docile. Embrassez-moi. Adieu ! »[195]

Il laisse néanmoins, après réflexion, une dernière chance à son fils : Félix doit demander pardon à sa belle mère et montrer qu'il aime son demi-frère (que son père aime visiblement bien plus que Félix), mais c'est au-dessus des forces du jeune héros :

« O mon père, pardon ! Pardon ! je vous respecte, je suis prêt à vous obéir en tout, mais ne me forcez pas à demander pardon à une personne qui me déteste, ne m'obligez pas d'embrasser un enfant qui m'a ravi votre amour.

---

[192] RAUCH André, *Histoire du premier sexe, de la Révolution à nos jours*, Hachette littératures, Paris, 2006

[193] Martine Segalen, in BURGUIERE André, *Histoire de la famille vol. 2*, Armand Colin, Paris, 1986

[194] SOHN Anne-Marie, *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIX°-XX°siècles)*, deux volumes, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996

[195] BARRAU, Théodore-Henri, *Félix, ou le Jeune cultivateur, livre de lecture courante à l'usage des écoles rurales*, Hachette, Paris, 1868

- Levez-vous, fils dénaturé, dit-il avec colère. Je ne vous aime plus, je ne vous connais plus. »[196]

Dès lors, Félix doit partir de chez lui ; dans un premier temps il garde des moutons, puis il est accueilli par une famille à la campagne et devient jardinier. Les années passent, et il a l'occasion de devenir jardinier pour son propre père, qui ne le reconnaît pas. Il se demande si lui révéler qu'il est le fils qu'il a chassé et renié bien des années plus tôt serait une bonne idée ; mais son père adoptif l'y encourage :

« Vos fautes sont graves ; mais il y a dans le cœur d'un père un trésor inépuisable de clémence. »[197]

Et en effet, il lui pardonne aussitôt. On apprend à cette occasion que la santé de ce père, que l'on croyait si dur, n'a cessé de se dégrader depuis qu'il a ainsi renié Félix (puisqu'on ne parlait pas encore de dépression à l'époque, ce genre de situation était souvent qualifiée de mystérieuse « maladie », voir de « maladie de l'esprit », et on retrouve ce même style de termes vagues dans les livres de lecture). Dès l'instant où sa famille est de nouveau réunie, il se porte beaucoup mieux.

On se rend vite compte que ces pères « modèles » évoqués par les auteurs sont en réalité bien moins stricts (on serait tenté de dire « monolithiques ») qu'il n'y paraît ; en fait, ils tentent juste autant que possible de masquer leurs émotions, pour se donner un air endurci, ou bien ils s'investissent de tout cœur dans leur travail pour éviter de penser à leurs malheurs, quand ils sont au-delà des simples « soucis » de la vie courante. Ainsi fait le serrurier de *Maurice ou le travail* (Zulma Carraud, 1875) :

« J'ai été marié et père de famille, et dans la même année j'ai perdu ma femme et mes deux enfants. Je n'aurais jamais pu supporter une telle douleur, si je m'étais laissé aller à y songer sans cesse. Je résolus donc d'employer activement tous mes loisirs ; car le travail est, après la prière, le plus grand remède aux peines de cette vie. »[198]

Lorsque ces pères accablés de chagrin ne trouvent aucun moyen de s'investir dans autre chose que les enfants qu'ils ont perdus, ils font de véritables dépressions, qui bien sûr ne sont

[196] BARRAU, Théodore-Henri, op. cit.

[197] BARRAU, Théodore-Henri, op. cit.

[198] CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875

pas appelées ainsi. Monsieur et madame Durier, qui figurent dans *Tu seras agriculteur* (Hippolyte Marchand, 1889) en tant que « cousins de Paris », pourrait-on dire, perdent leur jeune fils Jules, qui avait toujours eu des problèmes pulmonaires et a fini par en mourir ; son père restera inconsolable jusqu'à la fin du livre :

« Les parents de Jules, quoique bien inquiets depuis longtemps, ne pouvaient sécher leurs larmes. Etienne Durier qui était inoccupé et qui, par suite, ne trouvait aucun dérivatif à sa douleur, était encore plus accablé que sa femme. Il restait absorbé des journées entières, songeant à son fils auprès de la tombe duquel il passait la plus grande partie de son temps. »[199]

Si le lecteur apprend ainsi que les pères ne sont pas ces carapaces de sévérité (voir d'insensibilité) qu'on pourrait croire, il ne semble pas en avoir été de même dans la vie courante, la vraie, où on continua longtemps de voir les pères comme des personnages insensibles au sort de leur famille. Anne-Marie Sohn nous évoque même certaines épouses qui se plaignent de leur mari (« *Bien que l'extériorisation de la douleur semble plus fréquente chez les femmes, il est normal pour les parents de pleurer la mort d'un enfant. (…) Les pères se doivent d'exprimer une douleur aussi vive. Les mères affligées ne sont pas les dernières à condamner l'insensibilité, souvent supposée, de leurs maris (…)* »[200]), les accusant de garder leur douleur silencieuse.

Dans les livres de lecture, mis à part les cas extrêmes où l'un de leurs enfants est mort, les pères apparaissent au contraire comme des êtres très sensibles, s'efforçant certes de dissimuler leurs émotions pour paraître forts auprès de leurs enfants. Ils ne veulent en aucun cas être vus en position de faiblesse, et il s'agit d'une constante, qui se poursuit jusque dans les années 30 alors que tant de choses se retrouvent modifiées par cette période :

« « Au revoir ! Au revoir, Paris ! »

Ils avaient les yeux brouillés. Et le père, lui-même, était plus ému qu'il ne le laissait paraître. »[201]

---

[199] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

[200] SOHN Anne-Marie, *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIX°-XX°siècles)*, deux volumes, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996

[201] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936,

Lorsqu'ils expriment leurs émotions directement aux autres personnages (et non pas au lecteur), c'est soit lors de dépressions (comme on l'a vu), soit par écrit, peut-être pour garder une certaine distance, malgré tout, via un mode de communication indirect :

« Alain recommande son enfant à M. et Mme Malbert et surtout à la douce Geneviève.

Il écrit une lettre très simple et très émouvante où se révèle tout entier le cœur de cet inestimable ouvrier, de ce bon et malheureux père. »[202]

Cependant, cette figure du père (sensible mais masquant autant que possible ses faiblesses) peut aussi donner lieu, tardivement, à des traits d'humour de la part des auteurs, comme dans *Les yeux clairs* (Ernest Pérochon, 1933) : dans l'histoire du petit Jean-Louis, qui veut devenir marin depuis son premier voyage en bateau, le père a un mal de mer affreux, mais essaie de garder une contenance devant son fils, à qui il dit laconiquement : *« j'aimerais mieux être en bateau sur la Seine ! »*[203]

La différence entre les livres de lecture et la réalité se fait encore plus sentir en ce qui concerne ces pères qui n'auraient à l'époque, du moins selon les sociologues (voir Martine Segalen précédemment), presque plus aucun savoir à transmettre. Au contraire, les pères modèles décrits dans les livres de lecture occupent une grande part de leur temps libre à jouer les professeurs pour leurs enfants.

Si les mères transmettent un savoir majoritairement pratique (comment se laver, s'habiller, respecter l'hygiène, faire le ménage et la cuisine, etc…), qui sert dans la vie de tous les jours, les pères semblent plus tournés vers un savoir scientifique, ou vers ce que l'on nommait les « leçons de choses ». Ils répondent patiemment aux questions des enfants. Leurs explications sont simples et claires :

« Claire dit alors à son père : « Où va-t-il si vite, ce petit ruisseau ?
- Il porte ses eaux à la rivière.
- Et quand la rivière aura reçu ses eaux, qu'en fera-t-elle ?
- La rivière les portera au fleuve, qui est plus grand que la rivière. »[204]

---

[202] BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie, usages, coutumes et produits de l'Algérie*, C.Robbe, Lille, 1890

[203] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

[204] JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

« Lili se promène sur le bord de la mer avec son papa. On voit au large des barques de pêcheurs et un grand bateau à vapeur.

« Papa, demande Lili, comment les bateaux font-ils pour passer là-bas à l'endroit où le ciel touche l'eau ?

- Mon enfant, répond le père, il te semble que le ciel touche l'eau, là-bas, à l'horizon, mais il ne la touche pas plus qu'à la place où nous nous trouvons. C'est une erreur que commettent nos yeux. »[205]

« Tiens !, s'écria Rosette, à la vue de plates-bandes chargées de fruits vermeils, des fraises au commencement du mois de mai ?

M. Le Brallec achevait une explication qu'avait de mandée Paul, et répondit : « Mais oui, mon enfant, les légumes et les fruits, dans cette région, sont plus précoces qu'ailleurs à cause de la régularité et de la douceur du climat. »[206]

« Pauline – Mais enfin, bon papa, saurais-je comment se fait l'électricité et comment elle peut produire cette belle lumière blanche qui, aujourd'hui, éclaire les demeures de notre village ?

Son père – Cela est assurément difficile à expliquer à une enfant comme toi. Essayons, tout de même. »[207]

« Henri – Papa, on nous a dit, à l'école, que la terre est ronde comme une boule, et qu'elle tourne sur elle-même et autour du soleil. Cependant on ne voit pas qu'elle soit ronde ; on ne la voit pas non plus tourner.

Le père – Il ne faut pas, Henri, t'en rapporter à tes yeux. »[208]

---

[205] TARTIERE Jean-Baptiste, *De tout un peu, pour les petits : premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture, à l'usage des élèves des classes enfantines et du cours élémentaire (garçons et filles)*, Larousse, Paris, 1890 ?

[206] LEDAY J., *A travers la morale, à travers les choses, livre de lecture courante*, J.de Gigord, Paris, 1912

[207] FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922

[208] POUSSIELGUE Ch. (?), *Lectures courantes : cours moyen : enseignement primaire : livres classiques rédigés en trois cours gradués pour chaque série du programme officiel : en rapport avec le programme du 27 juillet 1882 pour les connaissances usuelles et la morale*, A. Mame & fils, Paris, 1882 ?

Figure 6 - Gravure de Frédéric Regamoy, *Le premier livre des petites filles*, 1886

Ces réponses aux éternelles questions issues de la curiosité enfantine (et qui sont un excellent prétexte pour instruire les jeunes lecteurs et lectrices, au passage) sont naturellement données au cours de promenades (voir figure 6) ou au cours de veillées ; sur le temps libre des pères, somme toute.

Bien sûr, on retrouve aussi des « pères savants », surtout dans les livres de leçons morales, qui savent tout sur tout et donnent même de meilleures explications que les professeurs de l'école ; tout comme pour les mères, ils ne sont pas tant là en tant que personnages à part entière, mais servent de véhicules pour ce que l'auteur a à dire. De ce point de vue, le père du jeune Henri des *Lectures courantes* de Ch. Poussielgue est aussi intéressant que sa mère (déjà évoquée page 34 en tant qu'adepte de l'hygiénisme) : en effet, s'il est très savant, il reste néanmoins un personnage logique, puisqu'on nous explique d'où il tient toute sa science.

A de nombreuses reprises, il parvient à expliquer à ses enfants des notions plus que complexes :

« Henri – Papa, on nous a parlé à l'école de la classification des animaux ; mais je n'ai pas bien compris.

Le père – Tu n'as peut-être pas bien écouté.

H. – Si, papa ; j'ai même pris beaucoup de notes. (…) Mais je ne comprends pas ces grands mots de vertébrés, annelés, mollusques, zoophytes, batraciens.

P. – Ne t'en épouvante pas. Les vertébrés sont les animaux qui ont des vertèbres, c'est-à-dire un squelette sont les os principaux se rattachent à la colonne vertébrale (…). »[209]

« M. – Qui dirait que de si belles plantes soient vénéneuses ?... Oh ! je n'en voudrais pas dans notre jardin.

L. – Papa les cultive pour un pharmacien, qui les utilise comme plantes médicinales. Il veut aussi que nous apprenions à distinguer les herbes nuisibles de celles qui sont utiles ou inoffensives. »[210]

Tout comme il demande à sa mère où elle a appris tout ce qu'elle sait sur l'hygiène, Henri demande un jour à son père d'où il tient toute sa science :

« Henri – Papa, vous savez beaucoup de choses, et vous vous faites un plaisir de me les dire. Je vous en remercie bien. Mais je désirerais connaître comment vous les avez apprises.

Père – Le voici. J'ai observé, remarqué avec attention les minéraux, les plantes, les animaux qui ont été sous mes yeux. J'ai surtout observé les hommes avec qui j'ai vécu. Quand je rencontrais une chose que je ne connaissais pas, j'en demandais l'explication à mes parents ou à mes maîtres. J'ai lu de bons livres, cherchant toujours à bien comprendre ce que je lisais. J'ai interrogé chacun sur sa spécialité : les ouvriers, les industriels, les commerçants. J'ai écouté avec beaucoup d'attention les instructions qui m'ont été données à l'église et à l'école. Au fur et à mesure que j'acquérais des connaissances, je les notais pour mieux me les graver dans la mémoire et pour me les rappeler au besoin.

Et maintenant, mon cher Henri, j'ai la satisfaction de pouvoir t'enseigner ce que j'ai appris, et aider ainsi à l'œuvre de ton éducation, qui est pour toi la plus importante. »[211]

Ainsi, les pères modèles des livres de lecture ont-ils bel et bien un savoir à transmettre à leurs enfants ; si l'on se fie à ce qui précède, ils s'en font même une mission essentielle.

---

[209] POUSSIELGUE Ch. (?), *Lectures courantes : cours moyen : enseignement primaire : livres classiques rédigés en trois cours gradués pour chaque série du programme officiel : en rapport avec le programme du 27 juillet 1882 pour les connaissances usuelles et la morale*, A. Mame & fils, Paris, 1882 ?

[210] POUSSIELGUE Ch., op. cit

[211] POUSSIELGUE Ch., op. cit

Dans des cas bien précis, le père enseigne un savoir plus pratique, mais il s'agit d'activités extérieures à la maison : tailler une branche, cueillir du raisin, ou apprendre à nager :

« « Papa, dit Madeleine, je voudrais apprendre à nager.

- Oui, reprit Michel ; apprends-nous à nager, papa !

- Ce sera pour demain, répondit le père. Il y a déjà au moins dix minutes que nous sommes entrés dans l'eau. Un premier bain ne doit pas être trop prolongé. » »[212]

De ce fait, l'enseignement paternel n'empiète guère sur le savoir transmis par la mère, ce qui est un moyen comme un autre de redéfinir des relations entre les générations malgré la perte de repères des pères dont nous parlions plus haut.

Ce cloisonnement des savoirs parentaux n'est bien sûr pas sans inconvénients, surtout dans les livres qui nous présentent des familles monoparentales. Dans ce cas précis, une partie de l'éducation normalement reçue à la maison fait défaut aux enfants. Mais cela est souvent tourné avec humour, comme le montre la jeune Primevère, non seulement orpheline de mère mais aussi condamnée par sa santé à passer sa vie allongée ou assise :

« La vraie pauvresse, en effet, c'était elle, la mignonne ; c'était l'enfant privée du plus grand des biens, la santé…

- « Eh bien ! Agathe, dit-elle tristement, moi, je ne sais rien, moi, je n'apprends rien. Si, pourtant ; mon papa qui est très instruit cause avec moi et me fait lire quelques livres ; mais les travaux des petites filles il ne les connait pas. Le voyez-vous, ce pauvre papa, cousant, brodant, faisant du crochet, de la tapisserie, du tricot !... »

Tout en pleurant, elle se mit à rire et Agathe rit aussi de ce tableau original. »[213]

Cependant, toutes les activités « masculines » ne sont pas représentées par les pères. S'il est une chose dont les livres, étrangement, ne parlent quasiment pas en ce qui les concerne, c'est le service militaire ; les grands frères, eux, semblent être les seuls à incarner le bon soldat, courageux, voire héroïque, destiné à rapporter des décorations qui feront la fierté de sa famille. Les livres de lecture nous montrant des pères soldats sont rares : même dans *Jean et Lucie, histoire de deux jeunes réfugiés, la guerre racontée aux enfants* (M. Dès, 1920 ?), le père ne part pas au front (mais les trois frères de Lucie, oui).

---

[212] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[213] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

Peut-être est-ce parce que cela entraîne l'éloignement d'un personnage-clef des histoires, le narrateur ne le suivant pas et restant « à l'arrière », loin du front :

« Adieu, femmes, vous achèverez la moisson ! Adieu, enfants chéris, votre père va donner son sang pour que vous viviez libres et heureux ! » Et du seuil, d'où on les suit longtemps d'un regard voilé, ceux qui restent crient : « Au revoir ! Au revoir ! »[214]

Il y a tout de même un cas où l'on suit la vie d'un père soldat, dans *Les enfants de Marcel* (G. Bruno, 1887), mais peut-être est-ce justement parce que l'un de ses enfants l'a accompagné au front ; en effet, la mère de Louis (treize ans) était la cantinière du régiment, mais elle est morte peu avant le début du récit.

Loin de nous montrer un soldat héroïque, l'introduction de *Les enfants de Marcel* nous montre un père physiquement et mentalement épuisé, qui n'a qu'une envie, celle de retourner au pays avec le jeune Louis pour retrouver la famille qui lui reste :

« (…) Le sergent Marcel, le coude appuyé sur son sac et la tête dans sa main, réfléchissait tristement. De grosses larmes parfois arrivaient au bord de ses paupières, mais aussitôt il les arrêtait au passage du revers de sa main rude, mieux faite pour soulever un fusil que pour sécher des larmes. »[215]

Notons que, malgré la situation (la mort toute récente encore de son épouse), il s'efforce de cacher son chagrin, suivant l'archétype (remarqué précédemment) du père qui veut avoir l'air fort en toute situation, même tout en étant intérieurement brisé.

« Longtemps il s'efforça ainsi de refouler sa peine ; à la fin, le chagrin fut plus fort et le sergent Marcel se mit à sangloter ; - vrais sanglots de soldat, tout en dedans. Seules, les épaules se soulevaient par brusques soubresauts, et de longs soupirs se faisaient jour, mais si habilement étouffés qu'ils ressemblaient au bruit régulier de la respiration des camarades endormis.

Pauvre sergent Marcel ! La veille même on avait enterré sa femme, la brave cantinière du régiment, la mère de ses quatre enfants. »[216]

---

[214] DES Madame, *Jean & Lucie, histoire de deux jeunes réfugiés, la guerre racontée aux enfants*, Fernand Nathan, Paris, 1920 ?

[215] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[216] BRUNO G., op. cit.

On peut donc difficilement parler de soldats héroïques dans les rares cas qui nous montrent des pères partis à la guerre ; peut-être ont-ils plus à perdre que les grands-frères soldats. En tout cas, contrairement aux jeunes héros que nous verrons plus tard, ils donnent une vision plus réaliste des drames de la guerre et des déchirures qu'elle provoque au sein des familles. Ses répercussions se font sentir longtemps après qu'elle soit terminée ; le père des jeunes héros du célèbre *Tour de la France par deux enfants* (G. Bruno[217], 1889), André et Julien, ayant gardé des séquelles d'une blessure de guerre, s'est tué lors d'un accident du travail :

« - Le père est au ciel, dit-il.

- Comment ! s'écria Etienne avec émotion, mon brave Michel est mort ?

- Oui, répondit l'enfant. Depuis la guerre, sa jambe blessée au siège de Phalsbourg n'était plus solide : il est tombé d'un échafaudage en travaillant à son métier de charpentier, et il s'est tué.

- Hélas ! pauvre Michel ! dit Etienne, qui avait des larmes aux yeux ; et vous, enfants, qu'allez-vous devenir ? »[218]

En revanche, s'il y a bien un repère qui permet d'identifier le père, c'est bien le travail, celui qui permet de nourrir et d'entretenir sa famille. C'est ce sur quoi les auteurs insistent le plus quand il s'agit d'évoquer la place du père : il est là pour travailler et se sacrifier pour sa femme et ses enfants (voire ses propres parents lorsqu'ils sont encore à la maison). Les livres de lecture se présentant sous forme de courtes histoires morales n'oublient pas d'y consacrer une leçon. Plutôt que de montrer une multitude d'extraits de ce genre, voici une de ces leçons dans sa totalité :

« 6 – Le travail du père nourrit la famille.

« - Pourquoi, mon père, dès que le soleil est levé, nous quittez-vous, après avoir pris sur votre épaule vos instruments de travail ? Ce rude labeur qui occupe vos journées sera donc sans relâche ! Que ne vous reposez-vous pas auprès de vos enfants ?

- Mon fils, mon labeur sera sans relâche tant que vous vivrez et tant que je vivrai, car c'est ce labeur qui vous nourrit. Si je travaille, c'est pour vous. Quand je vous ai quittés, ô mes enfants, et que je suis seul aux champs ou à l'atelier, alors ma pensée se reporte vers vous, et,

[217] Notons tout de même que les deux livres dont il est question dans cette page ont été écrits par le même auteur ; il faut peut-être y voir de sa part une tentative de sensibilisation des enfants aux drames de la guerre. D'autres auteurs ont évoqué le sujet, mais jamais aussi directement que lui, aussi il me semblait essentiel de parler de ces livres en tant qu'exemples, alors qu'ils ont été écrits par la même personne.

[218] BRUNO G, *Le tour de la France par deux enfants, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1889

tandis que mon bras manie les lourds outils, tandis que la sueur découle de mon front, je songe à ma famille qui, là-bas, attend de ma peine d'aujourd'hui son pain de demain. Cette pensée redouble mon courage, et donne à mon bras une force nouvelle.

Mon fils, ne me demande point de me reposer : car le repos du père, ce serait la misère pour sa famille. Comme votre mère, quand vous étiez enfants, vous a nourris de son lait, c'est moi qui, maintenant, dois vous nourrir, vous et votre mère, de mon infatigable travail : noble tâche, que je remplis aujourd'hui, et que tu auras aussi un jour à remplir, mon fils. »[219]

D'autres livres évoquent le sujet plus brièvement, mais en utilisant toujours les mêmes thèmes :

« Et ce père laborieux, voyez comme il s'agite, s'inquiète et travaille. Il se fatigue, il s'use, il se consume, et pour qui ? N'est-ce pas pour vous ?... Non, vous ne l'aimerez jamais autant que vous devez l'aimer. »[220]

Bien plus qu'à la guerre, c'est au travail que les pères ont l'occasion de montrer leur courage, d'abord en étant infatigables, mais aussi parfois en faisant preuve d'un véritable héroïsme, comme le montre l'histoire du père de Jacques (que l'auteur n'appellera jamais autrement au cours du récit) dans *Au point du jour* (Ernest Perochon, 1930). Son métier, en lui-même, est déjà à la base épuisant et même dangereux :

« Le père de Jacques était marin. Il était pêcheur sur la côte de Bretagne. Il avait un petit bateau et il allait sur la mer avec deux matelots. Quelquefois il était plusieurs jours sans revenir. »[221]

Il a bientôt une occasion de montrer sa bravoure en allant en mer pendant une tempête pour sauver ses camarades :

---

[219] GUYAU Jean-Marie, *La première année de lecture courante : morale, connaissances usuelles, devoirs envers la patrie : ouvrage contenant 88 figures instructives, des devoirs oraux, un lexique*, Armand Colin, Paris, 1878

[220] POUSSIELGUE Ch. (?), *Lectures courantes : cours moyen : enseignement primaire : livres classiques rédigés en trois cours gradués pour chaque série du programme officiel : en rapport avec le programme du 27 juillet 1882 pour les connaissances usuelles et la morale*, A. Mame & fils, Paris, 1882 ?

[221] PEROCHON Ernest, *Au point du jour, premier livre de lecture courante*, Delagrave, Paris, 1930

« Un jour, le père de Jacques se trouva un peu malade ; il n'alla pas sur mer comme les autres pêcheurs. (…) Vers le soir, on apprit qu'un de ces bateaux avait eu sa voile déchirée par le vent, son mât cassé et qu'il était sur le point de faire naufrage.

Le père de Jacques était couché dans sa maison. Il se leva pour sortir. « Reste ici ! lui dit sa femme. Reste ici, car tu as la fièvre !

- Qu'importe la fièvre ! répondit-il. Des pêcheurs sont en danger : je dois aller à leur secours. »[222]

Malgré sa maladie, il part alors en mer et parvient à sauver tous les pêcheurs, faisant la fierté de sa famille :

« Le père de Jacques, trempé de la tête aux pieds, avait une forte fièvre. Il fut dangereusement malade. Mais il était content d'avoir aidé à sauver ses camarades. Et Jacques était fier d'avoir un père aussi brave. »[223]

L'idée du « travail infatigable » du père revient régulièrement, mais principalement avant les années 30 ; par la suite, « l'insouciance » présente dans les livres des années 30 se ressent aussi dans la façon qu'ont les auteurs de montrer les pères au travail. Ils sont désormais moins assommés de travail, et montrent une certaine joie à l'accomplir :

« Dès que le coq eut chanté, le fermier Dupré sortit de sa maison. C'était un homme de quarante-cinq ans, grand et fort. (…) Il était plein d'allégresse et de courage, aussi dispos pour le travail que s'il n'avait pas eu déjà des cheveux gris.»[224]

Mais quelle que soit la décennie, les bons parents tels qu'ils sont présentés dans les livres de lecture sont des travailleurs exemplaires, efficaces, capables de trouver rapidement un bon travail et de le garder longtemps grâce à leurs qualités :

« Alain est jardinier. Il y a treize ans qu'il s'est présenté, en demandant de l'ouvrage, chez M. Malbert, un des grands capitalistes de Lille et propriétaire du château, où se passe cette histoire. M. Malbert, en voyant les bonnes notes de l'ancien militaire, sorti de l'armée avec le grade de sergent, n'a pas hésité à lui donner la préférence. »[225]

---

[222] PEROCHON Ernest, op. cit

[223] PEROCHON Ernest, op. cit

[224] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[225] BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie,*

Lorsque le père est absent ou est décédé, il se crée ainsi autour de lui une sorte de mythe du bon travailleur, qui sert, malgré tout, de repère aux enfants et auquel ils se réfèrent régulièrement :

« - Et ton père ?

- Mon père était maçon. Ah ! c'était un brave homme, allez. L'entrepreneur qui l'occupait m'a souvent dit : « Des ouvriers comme ton père, on n'en rencontre plus. Travailleurs (sic) acharné, « bûchant » du matin au soir, et honnête et consciencieux. Je pouvais me fier à lui, l'ouvrage était toujours bien fait. C'était un rude ouvrier. Et avec çà, adroit et agile comme pas un. » Un jour, m'ont appris mes nourriciers, il était occupé à remplacer des tuiles sur un toit. Il mit son pied sur un mauvais chéneau : le chéneau céda et mon père fit une chute de dix mètres. (…)

Je me trouvais seul et j'avais deux ans. On l'enterra non loin de ma mère, dans le petit cimetière de notre village. Une croix de bois, les quelques galets blancs que j'ai apportés, un à un, plus tard, pour limiter sa place et l'embellir, des fleurs que je dépose sur sa tombe quand je puis m'y rendre, c'est tout ce qui me permet de reconnaître le lieu où repose mon père. »[226]

Tu seras soldat (Emile Lavisse, 1887) nous montre un schéma similaire, si ce n'est que le père est un courageux soldat tombé à la guerre, qu'on montre lui aussi en exemple malgré son absence :

« Dans un petit cadre à baguettes noires, au-dessus du lit de Maurice, fut suspendue la croix d'honneur de son père.

Le cœur brisé par la douleur, la courageuse mère la montra souvent à son fils ; elle se dévoua tout entière à son éducation, en cherchant à éveiller dans son jeune cœur les sentiments généreux de son père. »[227]

Deux mots, enfin, sur une activité, par excellence, masculine : la chasse. Il en est très rarement fait mention, pour la simple raison que les pères, entièrement occupés par leur travail, n'ont guère de loisirs ; lorsqu'ils en ont, ils les consacrent de préférence à leur famille (dans le cas des « mauvais pères », en revanche, ils les consacrent plutôt à se rendre au cabaret). Les références à la chasse commencent à apparaître tardivement, dans les années 30, et restent exceptionnelles :

---

usages, coutumes et produits de l'Algérie, C.Robbe, Lille, 1890

[226] PELORSON J., *Le Foyer détruit. Livre de lecture courante*, J.Plothier, La Motte-Servolex (Savoie), 1931

[227] LAVISSE Emile, *Tu seras soldat*, A. Colin et cie, Paris, 1887

« Le père de Rémi et de Lucie est un bon chasseur. Dimanche matin, dès le lever du soleil, il a pris son fusil, des cartouches et il est parti avec son chien d'arrêt.

Il est revenu dans la soirée. Il avait, dans sa gibecière, deux cailles, trois perdrix, un lapin et un beau lièvre aux longues oreilles. »[228]

Mais si le rôle des pères est principalement de travailler à l'extérieur pour nourrir leur famille, quel peut être leur rôle à l'intérieur de celle-ci ?

B. Le rôle du père dans le foyer : un exemple pour tous

Si la mère fait office de pilier central de la famille, le père est plutôt un référent, un « chef », légèrement excentré de part son travail mais à qui on s'adresse pour les grandes décisions. Il est, en quelque sorte, la partie visible de la famille, la personne qui la représente à l'extérieur, la mère ne sortant guère de chez elle.

Par conséquent, si le père est un « mauvais père », comme vu précédemment, c'est toute sa famille qui en pâtit ; inversement, s'il est un travailleur exemplaire, on montre sa famille comme un modèle de droiture et d'honnêteté :

« Les liens de famille, surtout ceux qui unissent la femme au mari, les enfants au père, sont si puissants, que la déchéance morale, la honte de l'un humilient, déshonorent tous les autres. »[229]

La *Deuxième année de lecture courante* d'Alexandre Vessiot (1889) nous montre un bon exemple des répercussions que le comportement d'un père a sur toute sa famille :

« Qu'y a-t-il de nouveau mon petit Paul ? Tu parais tout joyeux. »

[228] PEROCHON Ernest, *Au point du jour, premier livre de lecture courante*, Delagrave, Paris, 1930

[229] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

- Monsieur, répondit-il, en me regardant d'un air plein de gravité, - vous ne savez donc pas ? – et me montrant du doigt la boutonnière de sa veste, ornée d'un petit ruban rouge, - nous sommes décorés ! fit-il avec un geste plein de gravité et d'orgueil.

- Décoré ! – m'écriai-je, - décoré à ton âge ! Voilà qui est beau, voilà qui est admirable ! Mais ne puis-je savoir ?...

- Ce n'est pas moi, Monsieur, qui suis décoré, c'est papa.

- Eh bien, alors ? – fis-je d'un ton de surprise ; pourquoi ?...

Mais lui, devinant ma pensée : - Papa, c'est moi, monsieur, c'est nous, c'est toute la famille !

Au premier moment, j'avais eu une forte envie de rire ; je la réprimai aussitôt ; et embrassant l'enfant sur les deux joues, j'entrai dans la maison pour féliciter l'heureux père.

Et je me disais tout bas : « Il a raison, le petit Paul, il a raison. Quand le père est honoré, cet honneur se répand sur tous les siens ; comme aussi, hélas ! s'il vient à mal faire, la honte en rejaillit sur eux. Voilà la famille, tel est le lien étroit qui en unit les membres. On l'appelle solidarité. Ce gros mot signifie que dans la famille tous les membres ne font qu'un. »[230]

Dans le cas des décorations, il s'agit même d'une fierté familiale durable :

« Quand Robert sera grand, il tâchera d'être aussi brave que son père ; en attendant, il faut qu'il aille le remercier de donner en héritage à ses enfants le nom d'un brave, le nom d'un chevalier de la Légion d'honneur ! »[231]

Le « mauvais père » par excellence, le fermier Philippe de *Tu seras agriculteur*, nuit à la réputation de toute sa famille ; alors que sa femme et son fils sont de braves et honnêtes gens, ils sont montrés du doigt. La mère ne parvient pas à trouver de travail car on la croit aussi malhonnête que son mari, et le fils a l'impression que tout le monde le compare à son père et le prend pour un bon à rien, quoi qu'il fasse :

« - Ah ! mon cher Maurice, toi qui as pour père un honnête homme dont tu n'as reçu que nobles exemples et dont tu as le droit d'être fier, tu ne peux te rendre compte des angoisses

[230] VESSIOT Alexandre, *La deuxième année de lecture courante, cours élémentaire*, H. Lecène et H. Oudin, 1889, Paris

[231] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

d'un fils qui rougit de son père, qui n'ose prononcer son nom et qui est forcé de baisser la tête et de se cacher devant le mépris encouru par celui qu'il devrait aimer et respecter… »[232]

Aussi, le principal rôle du père à l'intérieur de la famille et du foyer est d'être un exemple ; on ne lui demande pas vraiment de participer aux tâches ménagères, mais ce rôle, qui ne demande qu'un effort de comportement, est essentiel.

Dans le cas de la famille habitant à la campagne, le père a aussi pour rôle de tout mettre en œuvre pour conserver les terres familiales et les entretenir convenablement (ce constat est surtout valable avant les années 30, comme beaucoup d'autres). Les pères de famille travaillant aux champs ont donc une double tâche : s'occuper de leurs terres, et le faire de manière à être un bon exemple pour leurs enfants :

« Les épis, tranchés d'un seul trait, se déversaient aux pieds du faucheur, comme le riche tribut de sa peine. Mme Courgenard suivait son mari et ramassait les javelles. Fauche ! fauche ! Bravo, Courgenard !

La face inondée de sueur, mais joyeux et triomphant, il se sentait regardé par Germain et même par son petit Jeannot. Il était fier de sa force et de son expérience, fier aussi de l'exemple de laborieuse habileté qu'il donnait à ses deux fils. »[233]

De ce fait, les enfants retiennent quel comportement doit avoir un bon travailleur, sans avoir besoin de longs discours ni de leçons de morale ; l'observation suffit :

« Feu mon père, de chère mémoire, m'a appris à me lever matin et à me coucher tard ; à vivre sobrement, à aller à la charrue, quelque temps qu'il fasse, quand le champ a besoin d'être labouré. Il m'a enseigné surtout à ne pas dépenser en un jour, au cabaret, ce que j'avais gagné en une semaine. »[234]

Mais si le père de famille entretient ses terres et ses champs, ça n'est pas seulement pour accomplir le rôle qu'on attend de lui au sein de la famille ou pour donner un bon exemple à

---

[232] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

[233] REDON ALAIN, *L'Enfance d'Alain Redon : livre de lecture courante à l'usage des garçons du cours élémentaire : morale, leçons de choses, civisme, ouvrage illustré de 110 gravures dans le texte et accompagné de causeries*, Paul Delaplane, Paris, 1916?

[234] NOËL. F. A., *La nouvelle lecture rationnelle, ou premier livre de lecture courante à l'usage des écoles enfantines*, Gédalge et cie, Paris, 1920

ses enfants, c'est aussi parce qu'il y est attaché ; le père de Suzette montre régulièrement son affection pour la vieille maison familiale et les champs qui l'entourent :

« Alors, tendrement, ses yeux firent le tour de la demeure paternelle. Il l'aimait autant que ses champs ; il se félicita de son lot de paysan possesseur d'un petit bien. »[235]

Plus loin dans le récit, la maison est ravagée par un incendie (accidentellement déclenché par le petit frère), et, pour consoler leur père qui se lamente, les enfants lui disent qu'ils l'aideront tous à reconstruire la maison ; à cette occasion, il montre une fois de plus son attachement à la terre :

« Vous êtes les meilleurs des enfants (…) ; oui, vous avez senti que votre père n'a pas la force de s'expatrier et qu'il veut mourir sur le coin de terre qui l'a vu naître. »[236]

Bien sûr, tous les enfants ne sont pas tentés de reprendre le flambeau de leur père en travaillant aux champs et en conservant les terres ; l'envie des jeunes gens d'aller travailler à la ville apparaît régulièrement (sans doute un écho du phénomène de l'exode rural de l'époque), et les auteurs essaient de valoriser le travail aux champs, par réaction. Les pères sont fiers de leur travail et le montrent :

« - Oui, oui, reprit le père, cela n'est rien et il faudrait être bien mal avisé de rejeter un bon métier pour lequel on a du goût, sous prétexte qu'il gâte un peu les mains. Moi, je suis fier des miennes qui sont brunies par le soleil. Elles prouvent que j'ai gagné le pain que je mange et je préfère cela à un titre de noblesse. »[237]

Ils admettent, par contre, qu'il s'agit d'un travail usant, plus usant en tout cas que de travailler en atelier ou à la ville :

« Le père Bernard avait abusé de ses forces pour parvenir à la petite position de bien-être dont il jouissait, il était devenu maladif et avait besoin de se reposer plus qu'il ne convenait à la bonne administration de sa ferme. »[238]

---

[235] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[236] HALT Marie Robert, op. cit

[237] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

Il existe des cas où le père n'est plus apte à travailler ; trois ouvrages nous montrent un père de famille handicapé, ses angoisses pour sa famille, privée d'un travailleur efficace, et parfois, sa honte d'être un fardeau pour les siens, son impression d'être devenu inutile.

Jérôme, le père du jeune héros de *Maurice ou le travail* (Zulma Carraud, 1875), celui-là même qui s'inquiétait tant pour son fils qu'il avait invité Grand'Biche à lui servir de mère, se casse un jour le fémur à 32 ans (« la cuisse », nous dit l'auteur), et en reste handicapé à vie, cloué dans un fauteuil. Il se lamente dans un premier temps sur son inutilité, mais le curé du village vient le voir, et lui explique qu'un père, quelle que soit sa condition physique, est toujours utile à sa famille :

« Que deviendrait donc ce pauvre petit, si vous n'étiez plus là ? Ne savez-vous pas qu'un père est toujours d'une grande utilité à sa famille, quelque infirme qu'il soit d'ailleurs ? »[239]

Suite à cette discussion, Grand'Biche, qui veut lui prouver qu'il peut encore être utile, vend sa croix en or pour lui acheter un fauteuil roulant ; dès lors, il passe ses journées à fabriquer de petits objets en bois, assis dans son fauteuil. Cela ne l'empêche pas de penser qu'il est devenu inutile, malheureusement :

« Avant de quitter la maison, elle levait Jérôme, l'établissait dans son fauteuil et mettait à sa portée tout ce dont il pouvait avoir besoin jusqu'à l'heure du goûter, où elle rentrait. (…) Elle achetait souvent de la viande, et Jérôme se fâchait, disant qu'il n'avait pas besoin d'être si bien nourri, lui qui n'était plus bon à rien. (…) Il répétait sans cesse que celui qui ne travaille pas n'est pas digne de vivre, et il se privait de manger. La Grand'biche en était navrée. Maurice, qui avait déjà neuf ans, sautait au cou de la bonne fille, et lui disait :

« Maman Biche, que je voudrais donc être déjà grand pour gagner tout seul notre vie ! Et alors tu ne quitterais plus mon papa. »[240]

Dans *Le foyer détruit* (J. Pelorson, 1931), M. François, le père de la famille savoyarde dont le livre nous raconte la vie de tous les jours, est revenu de la guerre avec de graves problèmes pulmonaires, qui lui coupent le souffle et l'empêchent de travailler comme il le souhaiterait. Plus positif que Jérôme, M. François décide de se battre contre ses problèmes de santé pour rester le plus longtemps possible auprès des siens, malgré les prévisions pessimistes

[238] HUMBERT Auguste, *Jean le Dénicheur, ou Misère et richesse, livre de lecture courante*, Hachette, Paris, 1874

[239] CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875

[240] CARRAUD Zulma, op. cit.

des médecins qu'il a consultés. Toutefois, cela ne l'empêche pas de se trouver diminué, lui aussi, et d'une certaine façon inutile :

« Ah ! Il avait bien changé M. François ! Ceux qui l'avaient vu autrefois si vaillant, debout de bonne heure, couché tard, toujours le premier au travail par tous les temps, en toutes saisons, ceux-là ne le reconnaissaient plus. La guerre avait fait de lui une sorte de fantôme errant, toujours triste, résigné à son malheur, consolé par le dévouement et l'affection de son épouse et de ses chers enfants. (…)

Et depuis un an, il attendait patiemment une guérison qui ne devait jamais venir. Il sentait bien, lui, qu'il était perdu. Sa femme, sa fille Marie, si tendres et si affectueuses lui faisaient toujours espérer que le temps lui ramènerait la santé et les forces. Il souriait ; il paraissait de leur avis ; il savait qu'il était irrémédiablement condamné. Est-ce qu'on vit, d'ailleurs, quand on ne peut plus travailler ? Il devait rester des journées entières assis ou couché quand il faisait mauvais temps, lisant, se traînant comme il pouvait dans la maison, cousant, s'occupant de ses doigts, instruisant ses enfants ; pauvre âme en peine qui tuait le temps comme elle pouvait ! »[241]

Notons que les activités de M. François (couture, éducation des enfants) sont, depuis l'apparition de ses problèmes de santé, plutôt des activités traditionnellement associées à la mère qu'au père.

Néanmoins, le simple fait d'avoir sa famille auprès de lui tous les jours aide ce père diminué à conserver intacte sa volonté de vivre :

« M. François, demeuré seul, pleurait malgré lui, à la pensée que l'an prochain lui ravirait peut-être tout ce bonheur. Mais il se ressaisissait aussitôt et s'écriait, exalté : « Non, non, c'est impossible ! Je vivrai, je veux vivre pour eux… On ne meurt que lorsqu'on s'abandonne. L'énergie ressuscite les forces. Je vivrai ! »[242]

Enfin, le livre *Les enfants de Marcel* (G. Bruno, 1887) nous montre le cas du sergent Marcel, dont le bras droit gravement blessé a dû être amputé. Au fil des pages, nous le voyons reprendre confiance en l'avenir, tandis qu'il apprend à écrire et travailler de la main gauche. Il lui reste toutefois la tristesse, comme les deux exemples cités précédemment, d'être un poids pour sa famille depuis qu'il ne peut plus travailler efficacement :

[241] PELORSON J., *Le Foyer détruit. Livre de lecture courante*, J.Plothier, La Motte-Servolex (Savoie), 1931

[242] PELORSON J, op. cit.

« Marcel était satisfait de l'entrain et de l'activité de son fils ; mais lui, il se voyait tristement réduit à l'inaction par la perte de son bras droit, alors que sa famille avait tant besoin de lui ! Il ne se plaignait de rien, pourtant. »[243]

Non seulement le père (qu'il soit en bonne santé ou pas) a un patrimoine sur lequel veiller, mais il doit aussi le transmettre, un jour, à ses enfants (si possible).

Un thème fréquemment présent dans les livres est que le progrès peut être une bonne chose, quitte à bouleverser les habitudes. S'il est généralement admis que les enfants puissent recevoir une éducation plus complète que celle qu'ont reçue leurs parents, ce que les pères ont tendance à encourager d'ailleurs, tous ne sont pas d'accord sur le progrès technologique et son arrivée dans leurs champs, ateliers, etc :

« Dans nos campagnes, mes enfants, nous poussons à l'extrême cette antipathie pour les nouveautés. Faisons comme nos pères, est le mot en honneur. Sans doute nous devons respecter la mémoire de nos pères : imitons-les quand ils se sont distingués par leurs vertus ; mais n'oublions pas que chaque année apporte ses progrès, et qu'il est absurde de rejeter des biens nouveaux par la seule raison qu'ils sont nouveaux. »[244]

Le grand frère de Suzette, dans l'ouvrage éponyme écrit par Marie-Robert Halt, est ainsi revenu de ses études d'agriculture avec de bonnes idées pour améliorer le rendement des terres familiales, mais le père, qui s'accroche à la tradition, ne voit pas tout cela d'un très bon œil :

« Jacques voulait être renseigné sur la situation exacte du petit bien, sur ses charges, ses ressources.

Il le parcourut en compagnie du père, qui acceptait parfaitement l'idée d'en doubler le rapport, mis sans changer grand'chose au train ordinaire et en se refusant à toute innovation, comme font d'ordinaire les gens ancrés dans leurs habitudes. »[245]

Il semble que, malgré l'enthousiasme quasi-général des pères face au progrès dans les livres de lecture, la crainte de voir les machines agricoles remplacer les agriculteurs ait été grande dans les campagnes. D'après Martine Segalen, ce n'est pas tant la peur du changement

[243] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[244] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans* (4 tomes), Hachette, Paris, 1878 ?, Tome 4

[245] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

que ressentaient les pères de famille, mais plutôt la crainte, devant ces nouvelles technologies dont ils ne connaissaient pas encore le fonctionnement, de n'avoir plus aucun savoir à transmettre : *« la famille était le lieu de l'apprentissage et de la transmission des savoir-faire culturaux ; l'enfant apprenait de son père et de son grand-père des techniques qui ne se transformaient que très lentement. La machine supprime la nécessité de l'apprentissage familial ; elle ne requiert même pas de force physique ; il suffit de la surveiller et de l'alimenter. »*[246]

En ce qui concerne l'éducation des enfants, en revanche, les pères sont quasiment unanimes : ils doivent non seulement aller à l'école, mais aussi être plus éduqués que leurs parents. Le père du jeune Maurice, de *Maurice ou le travail* (Zulma Carraud, 1875), ne sachant ni lire ni écrire, place de grands espoirs dans son enfant :

« Il faut que mon garçon vaille mieux que moi. Les gens ignorants se méfient de tout le monde, et croient toujours que les autres veulent les tromper ; et ces pensées-là gâtent le cœur, voyez-vous ! »[247]

Nous disions « quasiment unanimes », car il y a un exemple (au moins) de père qui refuse catégoriquement d'envoyer son fils à l'école, dans *L'enfance d'Alain Redon* (Alain Redon, 1916 ?). Germain Courgenard, le fils de l'homme en question, passe ainsi ses journées à garder les dindons de son père, et pour tout dire apprécie le fait de ne pas aller à l'école :

« Son père, brave homme, mais obstinément attaché aux anciens usages, ne sachant ni A ni B, s'imaginait que l'instruction n'est pas du tout nécessaire. « L'homme est sujet à l'erreur. »

Courgenard, aussi têtu qu'ignorant, avait donc résolu de retirer de l'école son fils âgé de huit ans. Germain n'en éprouvait pas grand chagrin. Il avait pour tout effort de mémoire ou de réflexion cette répugnance qui naît plus encore du manque de volonté que de la paresse d'esprit. Il ignorait que les difficultés qui, au premier abord, semblaient insurmontables s'aplanissent devant la persévérance de l'effort. « Un travail opiniâtre triomphe de tout ».

- « Ecoute, conclut Germain, garder les dindons, ça me va mieux que l'aricmétique. *»*[248]

---

[246] Martine Segalen, in BURGUIERE André (dir), *Histoire de la famille*, Armand Colin, Paris, 1986

[247] CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875

[248] REDON ALAIN, *L'Enfance d'Alain Redon : livre de lecture courante à l'usage des garçons du cours élémentaire : morale, leçons de choses, civisme, ouvrage illustré de 110 gravures dans le texte et accompagné de causeries*, Paul Delaplane, Paris, 1916?

Bien entendu, Monsieur Courgenard se met ainsi dans l'illégalité en ne scolarisant pas son fils, et ce qui devait arriver arrive : les gendarmes s'en mêlent et renvoient Germain sur les bancs de l'école, au grand agacement de son père :

« Mais soudain, la porte de la classe s'ouvre avec fracas. C'est le père Courgenard ! Rouge de colère, l'œil en feu, un bâton noueux à la main, il s'avança d'un air presque menaçant vers l'estrade de M. Pascal. Celui-ci s'arrête, stupéfait, au milieu de la phrase commencée. (…)

- « Le Gouvernement, s'écria-t-il, me met à l'amende ; il envoie des gendarmes arrêter un enfant innocent ! Est-ce lui, le Gouvernement, qui gardera mes dindons ? »
L'instituteur répondit sans se fâcher.

- « Je n'ai pas à discuter avec vous. La loi est formelle. Germain ne peut se dispenser de venir à l'école. (…) »[249]

Heureusement, le maître d'école parvient à expliquer au père Courgenard qu'il fait fausse route, et qu'être père de famille n'est pas synonyme de pouvoir absolu sur ses enfants, loin de là :

« Et si je veux que Germain soit un âne, moi ? Ne suis-je pas son père, ne suis-je pas son maître ? » (…)

- Mais croyez-vous être le maître de maltraiter Germain, de le séquestrer dans une cave obscure, de le priver d'air, de lumière, de nourriture ? Non, ce serait un crime. Eh bien ! l'ignorance est pour l'esprit une prison plus dangereuse encore qu'une cave pour le corps. L'intelligence s'y déforme, s'y étiole et finit par s'y éteindre. (…) La liberté du père de famille, vous le voyez, a pour limites les droits de l'enfant et les droits de l'Etat. »[250]

A l'intérieur même du foyer, à l'inverse de ce qui se produit pour la figure de la mère, on demande peu de choses au père. Selon Edward Shorter, par rapport à la liste des activités des femmes dans la maison, *« la liste des travaux d'homme est beaucoup plus courte. A la vérité, les hommes avaient plus de temps libre (…) Mais il ne faut pas oublier que les tâches dévolues aux hommes mettaient à l'épreuve leur force physique à un point tel qu'elles les laissaient souvent usés dès la quarantaine. »*[251]

[249] REDON ALAIN, op.cit.

[250] REDON ALAIN, op.cit.

[251] SHORTER Edward, *Naissance de la famille moderne*, Seuil, Paris, 1977

D'ailleurs, certains des pères présentés dans les livres de lecture critiquent le fait que leur femme passe presque tout son temps à faire le ménage. Sylvain, le mari de Suzette (la même Suzette que dans le livre éponyme de Marie-Robert Halt, dont celui-ci est la suite directe) dans *Le ménage de Mme Sylvain* (Marie-Robert Halt, 1895), cherche même à la convaincre que trop faire la poussière serait mauvais pour la santé :

« Sylvain arrivait du labourage avec ses deux chevaux. Il s'arrêta un instant devant la fenêtre ; un coup d'œil lui suffit.

- « Ah ! ah ! dit-il, en homme qui depuis longtemps reprochait à sa femme de se donner trop de peine, encore un nettoyage ! Eh bien ! ma chère, tu vas être fort étonnée ; j'ai là un journal que je viens d'acheter en route, je t'y lirai tout à l'heure l'opinion d'un savant sur les poussières que tu fais voltiger ici avec tant d'ardeur… Laisse-moi seulement rentrer mon attelage…

- « Bon ! répondit Suzette en souriant, j'attends la surprise. » (…)

On s'assit et Sylvain reprit, en dépliant son journal :

- « Vous pensez bien que ma seule préoccupation en ceci est d'empêcher ma chère Suzette de trop se fatiguer. »

Puis il commença la lecture. »[252]

L'article de journal décrit en détail tous les types de microbes contenus dans la poussière, et explique que les déplacer avec un plumeau les répandrait dans la maison, multipliant les risques d'attraper une maladie.

Bien sûr, Suzette n'est pas de cet avis (*« Par crainte du danger, laissera-t-on la poussière s'accumuler chez soi, y couvrir, y noyer tout, comme le veut notre savant ? »*[253]), et déclare qu'il lui suffira désormais de les nettoyer avec un chiffon mouillé pour éviter qu'elles ne s'envolent.

Globalement, dès qu'une histoire datant d'avant les années 30 nous présente un foyer monoparental sans mère, on constate que les pères ne savent pas se débrouiller pour tenir une maison propre et rangée, ni pour s'organiser.

Pour lire couramment (Charles Petit, 1911) nous montre, de façon parodique, une inversion des rôles dans le foyer et ses conséquences ; on ignore comment la femme s'est débrouillée aux champs, mais pour le mari, c'est une catastrophe :

[252] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

[253] HALT Marie Robert, op. cit.

« - « Ce n'est pas juste, dit un jour un paysan à sa femme, tu restes toujours à la maison pendant que je travaille dans les champs, au grand soleil. Il serait temps de changer de besogne.

- Comme tu voudras, repartit la femme, j'irai dans les champs, et tu feras le ménage. »

Donc le lendemain, de bon matin, la femme partit pour les champs, la faux sur l'épaule. Le mari, resté seul à la maison, se mit à battre la crème pour faire du beurre. Au bout de quelques instants, il se sentit altéré et descendit à la cave pour tirer de la bière.

Pendant que son broc se remplissait, il entendit un chien dans la cuisine. Il remonta aussitôt pour le chasser de crainte qu'il ne renversât la baratte. Malheureusement, c'était déjà fait. Il se mit alors si fort en colère qu'il oublia de fermer le robinet du tonneau et se lança à la poursuite du chien avec un gros bâton. Lorsqu'il revint et songea à sa bière, le tonneau était complètement vidé.

C'était maintenant l'heure de conduire la vache au pré. Mais il fallait aussi préparer la soupe. Comment faire pour surveiller à la fois la vache et le pot-au-feu ? Tout à coup une idée lui vint. Il mena la vache au talus voisin de la maison, et, passant la corde par la cheminée, il se l'attacha au pied. Mais à peine avait-il accroché la marmite au-dessus du feu qu'un chien vint à passer à côté de la vache en aboyant.

Effrayée, celle-ci se sauva en tirant brusquement sur la corde avec une telle force que notre cuisinier fut entraîné dans le haut de la cheminée la tête en bas.

Quelques instants après, la femme rentra et le trouva noir de suie, criant et gesticulant comme un forcené.

- « Dépêche-toi de couper la corde, femme, dit-il, et dès demain je retournerai aux champs. A chacun son métier. » »

Nous avons déjà vu, dans la partie concernant les mères, le cas du père de Suzette, qui n'a pas le temps de s'occuper de sa maison, à cause de son travail qui l'occupe toute la journée. Il n'arrive pas non plus à s'organiser pour acheter ce qui manque ou pour faire du rangement ; ici, il se rend compte qu'il n'y a plus de pétrole dans la lampe :

« A la fin, le père dit :

- Suzette, va chercher la lampe.

Les enfants, se levant alors, se rapprochèrent du chat, du chien, des bottes, du chaudron, de la soupière à ramages, devant l'âtre.

Suzette revint de la pièce à côté.

- Eh bien ! et la lampe ?

- La voici, papa, sur la table.

- Bon. Mais te voilà, toi, comme un bourgeois de Falaise[254] *; ce n'est pas tout de porter la lanterne, il faut l'allumer !*

- C'est qu'il n'y a plus de pétrole.

- Ah ! oui, soupira le père, j'ai oublié. Trop de choses à faire ou à dire. Eh bien ! nous passerons la soirée à ne voir goutte. »[255]

Il n'a aussi aucune connaissance de l'hygiène, et les conseils qu'il donne, reposant sur ce qu'on serait tenté d'appeler de vieux « trucs de grand-mère » (bien que lesdites grands-mères aient bien plus de bon sens dans la plupart des livres de lecture), sont même parfois dangereux pour la santé. Un soir, le petit frère bricoleur de Suzette casse son système pour éteindre les bougies (une ficelle et une poulie qui font descendre l'éteignoir sur la chandelle sans qu'il ait besoin de sortir du lit) et un des morceaux de ce bricolage lui tombe violemment sur le nez. Le conseil que donne alors le père pour soigner ce nez blessé est des plus étranges :

« Le papa grommela un instant, puis :

- Bon, pose-lui là-dessus une toile d'araignée, quoiqu'il ne mérite pas tant de soins. »[256]

Pour ouvrir une brève parenthèse, il semble que cette idée des toiles d'araignée qui réparent les petites blessures ait été assez répandue autrefois, suffisamment répandue en tout cas pour que les auteurs y fassent allusion dans quelques autres ouvrages, à commencer par *L'enfance d'Alain Redon* (Alain Redon, 1916 ?), où le jeune héros, surnommé « docteur » par ses amis (son père étant lui-même médecin), se blesse un jour à la tête lors d'une bagarre et se fait faire un pansement en toile d'araignée par l'un de ses camarades. Bien entendu, sa mère, connaissant les règles élémentaires de l'hygiène, le lui enlève aussitôt :

« (…) elles lui firent un pansement de coton hydrophile, imbibé d'une solution antiseptique.

Le blessé en éprouva un grand soulagement. Il le dit et ajouta qu'il préférait ce pansement à celui de toiles d'araignées que lui avait fait Fernand.

A ces mots de toile d'araignée, Thérèse ne put s'empêcher de se moquer un peu du docteur.

---

[254] Fait visiblement référence à une anecdote suffisamment connue à l'époque pour ne pas nécessiter d'explications, mais nous n'avons pas pu retrouver à quoi cette expression fait allusion.

[255] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[256] HALT Marie Robert, op. cit.

Mais la maman ne riait pas. Elle connaissait tous les dangers de la saleté. Elle savait que, dans une vieille toile d'araignée, peuvent se cacher d'invisibles germes, des microbes pernicieux et même mortels ! »[257]

En bref, une fois à l'intérieur des murs du foyer, il apparaît que les pères ne sachent guère se débrouiller. On remarquera, malgré tout, qu'ils font parfois les comptes et établissent le budget familial avec leur épouse :

Figure 7 – Gravure de G. Dascher, *Le ménage de Madame Sylvain*, 1895

La petite Suzette elle-même plaint son père et ses frères, qui, en son absence lors de son voyage à Paris (elle en est venue à remplacer sa mère au ménage et à la cuisine), risquent de remettre la maison dans l'état où elle était avant qu'elle ne décide d'y mettre de l'ordre :

« Il faut bien avoir pitié de ces pauvres hommes, tous incapables de se nourrir eux-mêmes ! Quant au ménage, bah ! il attendra. »[258]

Toutefois, plus l'on va vers les années 30, plus les pères se font astucieux, inventifs, et trouvent de bonnes idées pour améliorer l'ordinaire. On en trouve des signes avant-coureurs,

[257] REDON Alain, *L'Enfance d'Alain Redon : livre de lecture courante à l'usage des garçons du cours élémentaire : morale, leçons de choses, civisme, ouvrage illustré de 110 gravures dans le texte et accompagné de causeries*, Paul Delaplane, Paris, 1916?

[258] HALT Marie Robert, op. cit.

comme par exemple ce père de *Pour lire couramment* (Charles Petit, 1911), à qui l'auteur prête un don d'économie qu'on cite d'ordinaire en parlant des mères :

« Un villageois se rendait à la ville voisine avec son fils Thomas. Chemin faisant, ils virent sur la route un fer à cheval.

- « Va le ramasser, dit le père à son fils.

- Bah ! répond celui-ci, ce n'est vraiment pas la peine de se baisser pour si peu de chose. »

Sans mot dire, le père ramasse lui-même le fer et le met dans sa poche. Au premier village, il le vendit pour deux sous au maréchal-ferrant, et, avec ses deux sous, il acheta une livre de cerises. »[259]

Le meilleur exemple de ces pères plus débrouillards qu'avant, à l'opposé absolu du père maladroit de Suzette, est monsieur Misbert, le père des jeunes héros d'*A l'ombre des ailes* (Ernest Perochon, 1936). Peut-être sa profession d'aviateur a-t-elle quelque dans le fait qu'il déploie tant d'astuce lorsqu'il s'agit d'organiser un voyage, et il convient aussi de mentionner qu'il a lui-aussi perdu sa femme ; en tout état de cause, il a lui-même fait les bagages (même si sa fille a insisté pour l'aider, en bonne grande sœur), il a préparé les sandwichs pour le train, et a même trouvé une astuce pour garder les boissons au frais, alors qu'une mère présente dans le même wagon que la famille Misbert n'y a même pas songé :

« La mère de Claude n'avait que de l'eau dans une bouteille ordinaire et cette eau manquait tout à fait de fraîcheur. La famille Misbert était mieux pourvue. L'aviateur, en effet, emportait toujours, en ses voyages, des flacons spéciaux garnis d'une enveloppe isolante. Ce jour-là, il y avait, dans le panier aux provisions, deux bouteilles de ce genre. Au départ de Paris, Madeleine avait mis dans l'une de la limonade bien fraîche, dans l'autre du café presque bouillant. Si bien que Michel, cinq heures plus tard, pouvait dire, une bouteille dans chaque main :

« Que désire-t-on ? Je verse à volonté le froid ou le chaud ! » »[260]

Mais globalement, au sein du foyer même, le rôle du père reste limité ; une fois sorti de son rôle de travailleur dont le salaire sert de carburant au foyer, il a davantage besoin de sa maison que sa maison n'a besoin de lui. Il travaille à l'extérieur et se repose chez lui, du moins en général.

---

[259] PETIT Charles, *Pour lire couramment, premier livre de lecture courante à l'usage du cours préparatoire*, Delalain frères, Paris, 1911

[260] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

André Rauch voit aussi dans le foyer un refuge pour les pères, un espace rassurant et indispensable à leur équilibre : *« Dans le foyer, s'est ébauché un espace où le sentiment s'épanouit. Une maison, une femme, des enfants, voilà le territoire du mari-père de famille : il y puise les forces indispensables pour affronter le monde extérieur. »*[261]

Pour autant, les pères ne sont pas dénués d'interactions avec leur famille, loin de là.

C. Le père et les autres membres de la famille : « Lorsque les enfants sont bons les pères ne sauraient être insensibles. »[262]

Comme les personnages principaux des livres de lecture sont très majoritairement des enfants, il est naturel, encore une fois, que le père ait un maximum d'interactions avec les jeunes héros.

A première vue, le père apparaît comme une figure non seulement distante, mais aussi sévère, parfois même inquiétante pour les jeunes enfants. Les narrateurs mentionnent régulièrement sa voix forte, ou grave, qui les impressionne au point de parfois les effrayer. Le petit héros de *Jean-Christophe* (Romain Rolland, 1932), est dans ce cas ; même lorsqu'il ne fait rien de mal, il redoute la simple présence de son père. Ici, Jean-Christophe est surpris en train d'essayer de jouer du piano. Sa première réaction est révélatrice :

« Un jour, Melchior le surprend. Il le fait tressauter de peur avec sa grosse voix. Christophe, se croyant en faute, porte ses mains à ses oreilles pour les préserver des redoutables claques. Mais Melchior ne gronde pas, par extraordinaire. Il est de bonne humeur. Il rit.

[261] RAUCH André, *Histoire du premier sexe, de la Révolution à nos jours*, Hachette littératures, Paris, 2006

[262] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans* (4 tomes), Hachette, Paris, 1878 ?

- Cela t'intéresse donc, gamin ? demande-t-il, en lui tapant amicalement la tête. Veux-tu que je t'apprenne à jouer ? »[263]

On ne peut que rapprocher cette angoisse, involontaire sans doute, que provoquent les pères sur leurs enfants lorsqu'ils sont encore petits, d'un passage figurant au début de *Sans famille*, d'Hector Malot, d'ailleurs souvent utilisé, en tout ou en partie, comme lecture choisie. Un livre de lecture courante, *Capi et sa troupe, épisode extrait de « Sans Famille »*, consiste d'ailleurs entièrement en un extrait de ce livre, qui va du début de l'histoire à la mort du singe Joli-Cœur, et il a été réédité plusieurs fois entre 1890 et 1930.

Lorsque le petit Rémi voit enfin son père, du moins l'homme qu'il croit être son père, il décrit ainsi ses sentiments : *« cet homme qui paraissait si dur était mon père. Mon père, mon père ! c'était le mot que je me répétais machinalement. Je ne m'étais jamais demandé d'une façon bien précise ce que c'était qu'un père, et vaguement, d'instinct, j'avais cru que c'était une mère à grosse voix, mais en regardant celui qui me tombait du ciel, je me sentis pris d'un effroi douloureux. »*[264]

De fait, la figure du père est de prime abord sévère, parfois dure avec les enfants, comme dans le cas, déjà commenté, de celui de *Félix ou le jeune cultivateur* (Théodore-Henri Barraud, 1868) ; peut-être la date à laquelle ce livre a été écrit y est-elle pour quelque chose, puisqu'il s'agit ici d'un des livres de lecture les plus anciens de la bibliographie. Quoiqu'il en soit, nous y trouvons le cas d'un père qui renie son fils froidement, bien qu'il soit amené à le regretter plus tard ; il prononce à la page 47 cette phrase terrible : *« levez-vous, fils dénaturé, dit-il avec colère. Je ne vous aime plus, je ne vous connais plus. »*[265]

S'il s'agit là d'un exemple extrême de père sévère, le fait est que, si la mère est le symbole vivant de l'âme de la maison, le père en est en quelque sorte le bras armé. Tandis que la mère, la plus grande partie du temps, s'efforce de remettre les enfants désobéissants dans le droit chemin à force d'ingéniosité et de douceur, le père est celui qui gronde, et punit, le cas échéant.

Cette attitude fort différente du père et de la mère envers les enfants est particulièrement flagrante dans une historiette de *La deuxième année de lecture courante*

[263] ROLLAND Romain, *Jean-Christophe, Livre de lecture cours élémentaire et moyen*, Albin Michel, Paris, 1932

[264] MALOT Hector, *Capi et sa troupe, épisode extrait de « Sans Famille » par Hector Malot* ; livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires, Hachette, Paris, 1930, 201 pages

[265] BARRAU, Théodore-Henri, *Félix, ou le Jeune cultivateur, livre de lecture courante à l'usage des écoles rurales*, Hachette, Paris, 1868

(Alexandre Vessiot, 1889). Le petit Jacques a décidé de faire l'école buissonnière et cache ses livres de classe dans un arbre creux, avant de battre la campagne. Sa journée s'avère moins drôle que ce qu'il aurait cru, puisqu'il est sans cesse contraint de se cacher des voisins qui travaillent aux champs, et que, tous ses amis étant en classe, il n'a personne avec qui s'amuser. De plus, un voisin, ayant trouvé par hasard les livres que Jacques avait cachés, les rapporte à ses parents, qui connaissent alors la vérité ; son père commence par le gronder sévèrement :

« Nier, mentir était impossible. Aussi, quand son père en rentrant lui cria : - D'où viens-tu ? – Jacques se mit à pleurer ; c'est tout ce qu'il pouvait faire. S'il fut puni, je vous le laisse à penser. Son père, qui se levait tous les jours avant l'aube et qui gagnait sa vie à la sueur de son front, n'entendait pas que son fils devint un fainéant. »[266]

Puis sa mère, sans pour autant le défendre, le réconforte tout en lui demandant de ne plus faire l'école buissonnière :

« Dans son repentir, il ne pouvait parler ; mais ses yeux parlèrent pour lui. Sa mère comprit leur langage, et voyant qu'il souffrait, elle s'approcha et doucement lui dit :

- Jacques, mon enfant, tu ne le feras plus ?

Jacques se jeta à son cou, il promit, et ce qui vaut mieux, il tint sa promesse. On le vit bien encore courir dans les champs, mais jamais à l'heure de l'école. »[267]

Toutes les gronderies faites par les pères ne passent cependant pas par de tels éclats de voix ; d'autres, à l'image des mères, ont recours aux privations :

« Le petit Eugène n'aimait pas la mie de pain. Quand personne ne le voyait, il ne mangeait que la croûte.

Un jour, son père l'aperçut qui jetait la mie sur le fumier. Au dîner, il coupa du pain pour tout le monde, excepté pour Eugène. Eugène, croyant qu'on l'oubliait, demanda du pain.

« Je ne t'en donnerai pas aujourd'hui, parce que tu ne l'aimes pas et que tu le jettes. »

Eugène se tut et fut honteux. Tout ce qu'il mangea lui sembla très mauvais sans pain. »[268]

---

[266] VESSIOT Alexandre, *La deuxième année de lecture courante, cours élémentaire*, H. Lecène et H. Oudin, 1889, Paris

[267] VESSIOT Alexandre, op. cit.

[268] JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial*,

D'autres, plus rarement, savent user de psychologie tout en grondant sévèrement. Ici, le jeune Robert, fils du sergent Marcel des *Enfants de Marcel* (G. Bruno, 1887), jouait avec un fusil lorsqu'une balle se planta dans le mur à quelques cheveux de la tête de sa petite sœur Mariette. Aussitôt, le père accourt, le dispute, puis le laisse seul à méditer sur ce qu'il a failli commettre par négligence, ce qui tourmente Robert bien plus que ne l'auraient fait des cris ou des claques :

« - Malheureux enfant, tu as failli tuer ta petite sœur ! La balle a passé à deux doigts de sa tête. Vois ! il n'a dépendu que d'un hasard que tu aies un crime à te reprocher.

Puis, sachant que la plus grande punition pour Robert serait de l'abandonner à son chagrin, il l'enferma dans la chambre et redescendit, le front sévère, sans ajouter un mot.

Resté seul, Robert sanglota longtemps. Quand il relevait les yeux, il voyait encore le trou noir de la balle et se rappelait le visage épouvanté de sa chère petite sœur. »[269]

Nous n'avons trouvé à ce jour, sur la totalité des ouvrages consultés, qu'un seul exemple de père qui n'élève pas la voix pour réprimander ses enfants ; il s'agit de Sylvain, dans *Le ménage de Mme Sylvain* (Marie-Robert Halt, 1895). Il se pose seul en contre-exemple de cet archétype, en expliquant calmement à son fils, qui a utilisé le couteau à pain pour scier du bois, qu'il a commis une bêtise qu'il devra réparer ; en cela, il a davantage une attitude caractéristique d'une mère de livre de lecture :

« Je ne veux pas que mes enfants soient des destructeurs ; il faut respecter le travail. As-tu compris ?

- « Oui, papa.

- « Bien, mais il importe de réparer ta faute.

- « J'ai des sous dans ma tirelire, je les donnerai pour acheter un autre couteau. »

M. Sylvain accepta et se tut. Il n'avait pas élevé la voix, pas même grondé ; il avait seulement parlé à la raison de son enfant. »[270]

Mais il n'est que l'exception qui confirme la règle, et il semble que le fait d'être celui des parents qui gronde les enfants soit une des principales caractéristiques du père. Si le thème

Hachette, Paris, 1878

[269] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[270] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

du père sévère, capable de renier ses enfants, disparaît peu à peu, en revanche jamais les pères ne cessent tout à fait de gronder. Jusque dans les années 30 (pourtant marquées par des livres de lecture globalement nettement plus légers dans les termes abordés), lorsqu'une personne doit disputer un des enfants, c'est toujours le père qui s'en charge :

« Il se passa ceci que Charles et Raymond – surtout Charles, l'aîné, -furent assez sévèrement grondés pour avoir ramené les bêtes une heure plus tôt qu'à l'habitude. Ce fut leur père qui les gronda. »[271]

L'autorité paternelle s'exprime par un autre moyen, moins souvent employé par les auteurs : les enfants ne doivent parler qu'à leur tour en sa présence. S'il est en train de lire, de manger, bref s'il est occupé, on doit attendre qu'il nous demande de parler :

« Lorsque la soupe est mangée, papa Bernard, qui n'a presque rien dit encore, tant il avait faim, sans doute, boit à grands traits, pousse un soupir et se tourne vers Jeanne qui mord dans son pain à belles dents.

- Eh bien ! fillette, a-t-on été sage, ce matin ? »[272]

Charles Petit, dans le livre de lecture *Pour lire couramment* (1911), se moque d'ailleurs gentiment de cette habitude dans une courte histoire :

« Le petit Marcel arriva un jour tout courant dans la salle à manger où son père était en train de lire le journal.

- « Papa, papa, criait-il.

- Mais, mon enfant, lui dit sa mère ; tu sais bien que ton père n'aime pas à être dérangé quand il lit son journal ; tu es insupportable. »

Marcel se le tint pour dit et il s'assit tranquillement au coin de la table tout en surveillant son père du coin de l'œil avec attention. Quand, au bout d'un quart d'heure, celui-ci eut déposé le journal, Marcel s'adressant à sa mère :

- « Maman, est-ce que je puis maintenant parler à papa ?

- Mais certainement, mon chéri.

- Eh bien, je voulais dire que la bonne a laissé le robinet du tonneau ouvert ! » »[273]

---

[271] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[272] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

[273] PETIT Charles, *Pour lire couramment, premier livre de lecture courante à l'usage du cours préparatoire*, Delalain frères, Paris, 1911

Comme nous l'avons vu, les pères s'occupent dans une certaine mesure de l'éducation scientifique des enfants, la mère s'occupant plutôt du savoir pratique et de l'éducation morale. En dehors de cela, ils interviennent également en partie dans l'éducation morale, mais par un biais détourné : ils surveillent leurs fréquentations de près.

Dans *Enseignement chrétien* (Lefort J., 1889), une historiette montre à ce sujet une leçon donnée par un père à son fils pour le dissuader de fréquenter des mauvais sujets. Le fils lui-même sait à quoi s'en tenir avec ses camarades, mais ne renonce pas à leur compagnie pour autant :

« Un enfant fréquentait de mauvais camarades, malgré la défense de ses parents. Aux sages observations qui lui étaient adressées à ce sujet, il répondait : « je les connais bien, et je sais en quoi je ne dois pas les imiter ; tranquillisez-vous. » Cette réponse ne rassurait point ses parents. »[274]

Le père achète alors un panier de pêches contenant, parmi les bons fruits, une pêche abîmée. Le fils veut aussitôt l'en enlever, mais son père lui déclare que la proximité des bons fruits la rendra meilleure. Bien sûr, quelques jours plus tard, toutes les pêches sont gâtées, et le père lui fait la remarque suivante :

Son père reprit : « J'ai voulu te donner une leçon, dont le prix surpasse celui de ce panier de pêches. Tu savais, dis-tu, qu'un seul mauvais fruit peut en gâter plusieurs, et tu ne comprends pas que plusieurs mauvais sujets peuvent en gâter un bon ? Renonce dès aujourd'hui à fréquenter de mauvaises compagnies, sinon, dans peu de temps, tu seras mauvais comme ceux que tu fréquentes. »[275]

De même, le père du jeune Michel, de *Geneviève et Michel* (Julia Becour, 1890) s'inquiète de voir son fils mal parler à ses parents depuis qu'il fréquente le jeune Adolphe :

« Michel prend un ton parfois sec et dur, même envers sa mère, et la pauvre femme espère que le retour de la famille Malbert aura sur son fils une heureuse influence. Alain a le même espoir et il le développe longuement dans ses conversations avec sa femme.

- Les parents, les gens d'âge mûr, dit-il, ont l'expérience, le jugement qui manquent à la jeunesse. Jamais un gamin n'est supérieur à son père, quand bien même le père ne saurait pas lire. (…) Mlle Sensée est une personne d'un très grand esprit. Elle lisait ce qui se passait

[274] LEFORT J., *Enseignement chrétien, livre de lecture, cent histoires*, J. Lefort, Lilles, 1889

[275] LEFORT J., op. cit.

dans la tête des enfants et leur faisait à point sa petite leçon. Elle m'a dit plus d'une fois : Alain, Michel est comme une bonne plante de belle venue mais un peu faible, à laquelle il faut un bon tuteur et pas du tout de mauvaises herbes à l'entour. Je comprenais bien : - cela voulait dire : Gardez-le des sociétés douteuses. J'ai dans l'idée que cet enfant reçoit de mauvais conseils, c'est là l'ivraie qui poussera plus haut la plante, et l'étouffera. »[276]

Mais les réprimandes, les leçons de sciences et de morale ne sont bien sûr pas les seules interactions que les pères des livres de lecture ont avec leurs enfants. A partir des années 30, peut-être parce que leur travail est devenu globalement moins absorbant et qu'ils ont plus de temps libre à leur consacrer, on les voit tout mettre en œuvre pour distraire les jeunes héros lorsqu'ils s'ennuient.

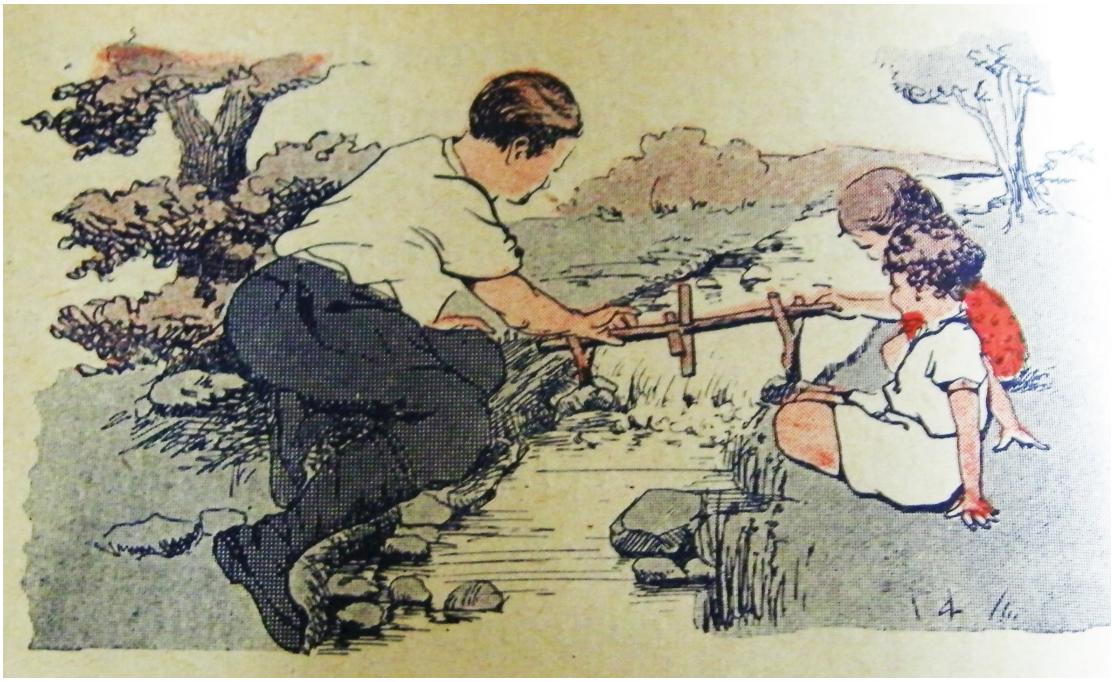


Figure 8 – Gravure de Mme J. Combier, *Joies d'enfants*, 1933

Ainsi, lorsque dans *Joies d'enfants* (J. Combiern, 1933), toute la famille part en pique-nique, le père trouve toutes sortes de moyens d'amuser Charles et Hélène. Il leur fait reconnaître les oiseaux, construire un petit moulin en bois sur la rivière (fig. 8), et leur taille des cannes dans des branches avec son canif (fig. 9) :

[276] BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie, usages, coutumes et produits de l'Algérie*, C.Robbe, Lille, 1890

Figure 9 - Gravure de Mme J. Combier, *Joies d'enfants*, 1933

Même lorsqu'un des deux enfants décide d'aller retrouver sa mère, il continue de distraire l'autre *(« Pendant qu'Hélène se repose, dit papa à Charles, allons cueillir du muguet. »*[277]).

De même, M. Misbert, partant en voyage avec ses enfants au début d'*A l'ombre des ailes* (Ernest Perochon, 1936) et voyant qu'ils s'ennuient, tente de les distraire en leur montrant le paysage qui défile derrière les vitres du train :

« Il voyait les deux enfants tristes et il essayait de les distraire.

« Regardez ces gracieux paysages de l'Ile de France ! Voyez ces coteaux avec leurs grands arbres, ces vallons frais, ces champs cultivés comme des jardins ! »

Madeleine et Michel commencèrent à regarder un peu moins distraitement le panorama qui se déroulait sous leurs yeux. Le sourire naquit sur les lèvres de Madeleine, et son frère posa des questions. »[278]

Dans un autre ouvrage d'Ernest Perochon, *Les yeux clairs* (1933), un père passe ses soirées à divertir ses deux enfants en inventant un voyage en avion (qui permet au passage à l'auteur de donner un aperçu des différentes régions françaises aux jeunes lecteurs) avec trois chaises et une carte de France :

[277] COMBIER J., *Joies d'enfants, premier livre de lecture courante*, Bourrelier et Cie, Paris, 1933

[278] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

« (…) Il est un aéroplane à toute épreuve, docile, commode, qui ne coûte rien, et plus rapide encore que celui de Védrines. C'est celui qui existe seulement dans notre imagination. Voulez-vous y monter, mes enfants ?

- Tout de suite, père, tout de suite.

- Bien, je serai le pilote de notre course aérienne. Sur cette carte, la France est étalée à nos yeux. »[279]

Tout en leur dispensant des leçons de géographie, il n'oublie pas de les faire rêver :

« - Tout va bien à bord ?

- Mais oui, nous n'avons pas quitté notre chaise…

- C'est pour le mieux. »

« - Bon papa, dit la fillette, tu oublies que nous avons laissé notre aéroplane à Orléans. Quand repartons-nous ?

- Attendez ! que je mette le moteur en marche… s'écria Maurice, en enjambant une chaise. Brr ! l'hélice tourne. Je saisis le volant. Montez vite… Je veux gagner aujourd'hui mon brevet de pilote. »[280]

Un troisième ouvrage d'Ernest Perochon, les *Contes des cent un matins* (1929), nous montre un père emmenant son fils à la pêche (ce qui montre bien que les pères ont alors bien plus de temps libre et qu'ils le consacrent désormais à leurs enfants) :

« Lucien s'est levé avant le jour ; il s'est levé dès que le coq a chanté. Son père lui a promis de l'emmener à la pêche !

Lucien s'habille sans lumière, à tâtons et sans bruit. Puis il attend, assis au pied de son lit. Son père est également levé ; Lucien l'entend marcher dans la cuisine.

Le père, enfin, appelle, d'une voix étouffée : « Lucien ! Lucien !... il est temps de se réveiller ! »

Aussitôt, Lucien descend, sur la pointe des pieds, pour ne pas déranger sa mère et ses sœurs. Non seulement il est réveillé, mais il est prêt à partir ! Il partirait tout de suite, sans boire ni manger, si son père le permettait. Est-ce qu'on ne peut pas jeûner quand on va à la pêche ? Mais la mère de Lucien, la veille, au soir, a préparé de bonnes tartines.

---

[279] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

[280] PEROCHON Ernest, op. cit.

Lucien et son père mangent donc, mais vite, vite… »[281]

Si la plupart des auteurs insistent sur la dépendance des enfants vis-à-vis de leur mère, bien peu montrent le père autrement que comme quelqu'un d'essentiel à la famille uniquement à cause de l'argent qu'il rapporte à la maison par son travail. Pourtant, *Le droit chemin*, de Marie-Robert Halt (1902) nous montre deux exemples de familles où la présence ou bien l'absence du père se fait fortement sentir.

D'une part, il y a la famille des personnages principaux ; la mère s'est enfuie de chez elle en emportant ses trois enfants pour fuir leur père, devenu alcoolique et violent. Sa fille, cependant, est inconsolable et ne peut pas s'empêcher de se remémorer l'époque où il ne buvait pas :

« Elle a jeté ses bras autour du cou maternel et le pauvre cœur s'allège enfin de son poids de douleur.

Ce sont les souvenirs si chers de son enfance, le regret de ce temps où son père, alors tendre père, ouvrier laborieux et rangé, faisait régner dans la maison, là-bas, au village natal, l'aisance et la paix. On s'endormait alors dans son doux petit lit et ce n'était jamais sans avoir reçu de lui, comme de la mère, le baiser du bonsoir !

- « Il nous aimait ! et nous, maman, oh ! alors, combien nous l'aimions ! »[282]

D'autre part, il y a la jeune Primevère, fille unique d'une famille riche mais monoparentale. Habituellement, dans ce genre de configuration, c'est la fille aînée qui remplace sa mère à la maison, or Primevère est handicapée et ne peut guère se déplacer, aussi, elle dépend entièrement de son père, et il s'efforce de rendre la vie de sa fille plus agréable :

« Primevère prenait ses repas à la mode antique, c'est-à-dire étendue sur une sorte de lit de repos, près de la table, son couvert mis à portée de sa main. Naturellement, son bon père lui facilitait la besogne. C'était un spectacle touchant que de le voir préparer sur l'assiette d'appétissantes becquées ; nulle maman au monde ne se fût montrée plus ingénieuse à stimuler un capricieux appétit d'enfant malade.

A la vue de ces minutieux préparatifs, les yeux bleus de la fillette brillèrent d'une tendresse infinie, et l'accent de la reconnaissance était dans sa voix quand elle dit : « O mon papa chéri ! Tu me gâtes ! Je n'avais pas faim, mais tu m'as présenté tout cela d'une façon si

---

[281] PEROCHON Ernest, *Contes des cent un matins, livre de lecture courante pour toutes les écoles. Cours élémentaire et cours moyen (1er degré)*, Delagrave, Paris, 1929

[282] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

tentante que l'appétit m'est venu. Et je sens que je dévorerai, ne fût-ce que pour te faire plaisir. » »[283]

En revanche, bien plus courants sont les livres de lecture qui nous montrent une certaine dépendance du père vis-à-vis de ses enfants. Ainsi, le sergent Marcel, des *Enfants de Marcel* (G. Bruno, 1887), loin de chez lui, regrette constamment de ne pas être auprès d'eux :

« Louis montrait ensuite au sergent Marcel le bas des lettres où, d'une grosse écriture d'enfant, le jeune frère avait ajouté : « Mon bon père, je vous embrasse. Votre petit Robert. »

Le sergent écoutait et regardait tout cela sans bien saisir, d'un air étonné, mais heureux. La voix de son fils et ses naïves promesses de bonheur le consolaient, comme ces chansons maternelles que l'enfant au berceau écoute satisfait, quoiqu'il ne les comprenne point. »[284]

« Chemin faisant, et tandis que Rose courait devant avec Louis au clair des étoiles, Marcel s'entretenait d'elle avec les parents de la petite. Tout le monde aimait cette fillette, car elle n'était pas seulement intelligente, elle avait encore le plus aimable caractère. De plus, la vue de Rose rappelait au sergent ses deux filles à lui-même :

- Ah ! disait-il, qu'il me tarde de revoir la France et ma vieille mère, et Lucie, et Mariette, et Robert ! Combien je me réjouis de les entendre gazouiller comme cette mignonne petite Rose ! »[285]

Les retrouvailles du père de Jean et Lucie avec ses enfants et son propre père, M. Muller, dans *Jean & Lucie* (Mme Des, 1920 ?), sont tout aussi touchantes et montrent de manière exemplaire que, malgré le fait que le père soit un personnage excentré de la famille, il n'y est pas moins attaché que la mère :

« Au bruit de la porte qui s'ouvrait, les enfants relevèrent la tête et, d'un seul élan, se jetèrent dans les bras de leur père. Ah ! de quelle étreinte il les enveloppa, serrant convulsivement sa fille sur son cœur, refoulant par un terrible effort de volonté les larmes qui

[283] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

[284] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[285] BRUNO G., op. cit.

roulaient dans ses yeux. M. Muller vint s'appuyer à son épaule et, un moment, les malheureux s'étreignirent avec désespoir. »[286]

Dans certains cas extrêmes, les enfants sont même tout ce qui rattache leur père à l'existence, et les auteurs nous en offrent plusieurs exemples. Dans *Tu seras agriculteur* (Hippolyte Marchand, 1889), l'une des familles que l'on nous présente voit la mère mourir en couches, et le père, monsieur Germain, se retrouve seul à élever sa petite fille, Suzanne. Si, au début, elle l'attriste par sa simple présence lui rappelant l'absence de la mère, Suzanne devient rapidement pour son père une nouvelle raison de vivre :

« M. Germain se sentait maintenant rattaché à la vie par cette petite fille qui grandissait et dont l'intelligence se développait. Au premier sourire de son enfant, il avait répondu par un sourire bien triste, auquel des larmes s'étaient mêlées ; puis, peu à peu, il s'était intéressé aux progrès de ce petit être qui devenait chaque jour plus gracieux, et son cœur, si cruellement brisé par la douleur, s'était fondu devant sa fille qui lui tendait les bras. Une petite maladie sans gravité que Suzanne avait faite et dont il s'était exagéré les dangers, avait achevé l'éclosion de sa tendresse. La crainte de perdre sa fille avait opéré chez lui une révolution salutaire. Il comprit qu'une nouvelle existence commençait pour lui, toute d'affection et de dévouement pour cette chère créature qui avait été la cause inconsciente de sa grande douleur et qui lui rappelait celle qu'il avait tant aimée.

L'avenir de sa fille était maintenant le mobile qui le faisait agir. Il avait repris la direction de son domaine négligé par lui pendant une année, et s'il voulait le faire prospérer, c'était pour augmenter la fortune de sa fille, à laquelle il désirait donner toutes les joies et tout le bonheur possibles. »[287]

Non seulement les enfants agissent comme une sauvegarde pour les pères, un moteur qui les pousse à aller de l'avant malgré les coups durs de la vie (souvenons-nous du père de famille handicapé du *Foyer détruit*, pensant *« Je vivrai, je veux vivre pour eux… »*[288] lorsqu'il songe à sa femme et ses enfants), mais parfois, les auteurs nous montrent de véritables électrochocs créés par la simple présence d'un enfant auprès du père lorsque celui-ci est au plus mal. Ainsi, Sylvain, vers la fin du *Ménage de Mme Sylvain*, fait une dépression après avoir quasiment ruiné sa famille en investissant dans une affaire de phosphates aux Etats-Unis, qui s'est avérée être

[286] DES Madame, *Jean & Lucie, histoire de deux jeunes réfugiés, la guerre racontée aux enfants*, Fernand Nathan, Paris, 1920 ?

[287] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

[288] PELORSON J., *Le Foyer détruit. Livre de lecture courante*, J.Plothier, La Motte-Servolex (Savoie), 1931

une arnaque. Il perd toute son énergie et fait même une grave chute en travaillant à la ferme. Pourtant, après des semaines bien tristes, c'est un simple bouquet de fleurs apporté par la petite Madeleine qui le poussera à se lever et à reprendre ses habitudes :

« Un matin que maman Suzette s'occupait dans le jardin à semer, sous châssis, des laitues et des radis de primeur, qui se vendent si bien dans les villes, Madeleine s'approcha, tenant à la main quatre violettes qu'elle venait de découvrir sous leur feuillage : c'étaient les premières de l'année, et elles embaumaient.

- « Eh bien ! mignonne, lui dit maman, va porter ces fleurs à papa. »

Madelinette y courut. Devant la suave fraîcheur de ces violettes, le visage de Sylvain s'épanouit… ses joues se colorèrent, ses yeux s'animèrent ; il semblait transfiguré. Souvent, une impression agréable produit de ces heureux changements dans l'état d'un malade.

Le papa embrassa l'enfant, et, lui prenant la main tout en se levant de sa chaise, il lui dit :

- « Viens, ma chérie, je veux aller remercier maman. »

Au bruit de ses pas, maman Suzette se retourna, et, en apercevant son mari, poussa un cri de joyeuse émotion.

- « Oui, dit-il, c'est moi ! Je suis guéri !... tout à fait guéri par ces fleurs et par la main qui me les a envoyées ! » »[289]

De même, le jeune chinois Tché des *Contes des cent un matins* (Ernest Perochon, 1929), qui fait tant d'efforts pour retrouver son père parti en Europe, le guérit par sa simple présence et lui permet ainsi de reprendre ses habitudes :

« Les aviateurs, dès le lendemain, conduisirent Tché à l'hôpital où était soigné son père. Le pauvre marchand chinois semblait bien malade. Il crut rêver en voyant arriver son fils ! Sa surprise et sa joie furent si grandes qu'il se trouva tout de suite mieux.

Quelques temps après, complètement guéri, il quitta l'hôpital et, avec l'aide de son fils, il reprit son commerce. »[290]

Ainsi, les enfants sont non seulement un réconfort pour le père, mais aussi un rappel de la cause pour laquelle ils se battent, ce pourquoi ils travaillent et sacrifient leurs journées. S'ils sont souvent sévères, cela ne doit pas faire oublier leur fragilité, parfois révélée par les auteurs

[289] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

[290] PEROCHON Ernest, *Contes des cent un matins, livre de lecture courante pour toutes les écoles. Cours élémentaire et cours moyen (1er degré)*, Delagrave, Paris, 1929

au-delà de la figure du père, de son apparence extérieure idéalisée : celle du travailleur infatigable.

Bien sûr, les interactions qu'ont les pères avec leurs enfants ne doivent pas faire oublier le reste de la famille.

Les auteurs, comme mentionné précédemment, nous montrent rarement les parents discuter entre eux, ces livres étant faits avant tout pour être lus par des enfants et adoptant donc (ou du moins s'efforçant d'adopter) leur point de vue. Par conséquent, le meilleur moyen de constater l'importance du père aux yeux de la mère est de voir ce que provoque son absence.

Ainsi, dans *Tu seras ouvrière* (L. Ch. Desmaisons, 1892), la jeune héroïne Jeanne s'était prise d'affection pour une famille de la ville, les Dupont, et avait aidé Mme Dupont à lutter contre l'alcoolisme naissant de son mari en le retenant à la maison ; elle l'avait aidée à embellir leur appartement, à préparer un bon repas, et à son retour, M. Dupont n'avait plus aucune envie de ressortir pour se rendre au cabaret, tant son foyer lui semblait soudain agréable. Pourtant, quelques mois plus tard, ses amis le poussent à boire de nouveau un petit verre avant d'aller travailler. Or, M. Dupont est ouvrier zingueur et travaille sur les toits ; il lui suffit d'un faux pas, combiné à ce verre, pour faire une chute fatale.

Malgré le fait qu'il n'était presque jamais présent dans sa famille, son absence se fait alors cruellement sentir pour son épouse :

« Depuis huit jours, Jean Dupont reposait au cimetière d'Ivry. (…) Les enfants de Dupont étaient retournés à l'école et la pauvre veuve avait repris sa besogne devant la table à repasser. En apparence, rien n'était changé dans la maison, car, lorsque Dupont était là, on ne le voyait le jour qu'en temps de chômage, puisque, sauf le dimanche, il partait de bonne heure le matin et rentrait tard le soir. Mais le deuil n'était pas seulement dans les habits de la veuve. Son cœur était bien triste. N'avait-elle pas perdu le compagnon de sa jeunesse, l'ami des bons et des mauvais jours ? Oh ! maintenant qu'il était parti pour ce pays d'où l'on ne revient pas, elle oubliait ses brusqueries, ses défauts et même ce vice qui l'avait rendue si malheureuse parfois. »[291]

L'idée que le père est pour la mère le « compagnon de sa jeunesse » se retrouve régulièrement dans les livres antérieurs aux années 30, où (même si cela reste assez rare) l'auteur nous raconte parfois la rencontre entre les parents, et il est en général précisé qu'ils

[291] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

sont des amis d'enfance. Il arrive aussi que les jeunes héros, lorsqu'on les suit jusqu'à l'âge adulte, se marient plus tard avec d'autres camarades de jeux.

Dans *Geneviève et Michel* (Julia Becour, 1890), on apprend par exemple que les parents de Michel se connaissaient depuis l'enfance :

« Mme Malbert avait depuis plusieurs années, une femme de chambre nommée Sylvie. C'était une fille qu'Alain avait connue dès son jeune âge. Alain bientôt s'ennuya d'être seul, il pensa ne pouvoir trouver une meilleure compagne que Sylvie et demanda à M. et Mme Malbert si ce mariage leur agréerait et s'ils voulaient bien donner à leur femme de chambre l'emploi de concierge alors vacant. »[292]

On retrouve la même idée dans les dernières pages de *Petit-Jean*, où le personnage-titre, revenant du service militaire, décide de demander la main d'une de ses camarades d'enfance :

« Comme on savait combien il était laborieux et honnête, Jean ne manqua pas d'ouvrage. Lorsqu'il eût fait quelques économies, et qu'il fut assuré de pouvoir faire vivre une famille, il demanda en mariage l'une des petites-filles de la vieille Annette, qui demeurait à la Maison-Brûlée. Elle était pauvre, mais il l'avait remarquée tout enfant dès le premier jour où il avait été conduit par le père Maurice. Elle s'appelait Marie ; il l'avait toujours trouvée propre, gaie, complaisante et laborieuse ; et, quoiqu'il n'en eût rien dit à son colonel, le souvenir de cette aimable fille pouvait bien être aussi une des raisons qui l'avaient fait revenir au village. »[293]

Peut-être ce phénomène est-il dû au fait que les gens voyageaient peu, ou bien les mariages, à défaut d'être arrangés comme par le passé, privilégiaient-ils la sécurité, et donc les personnes qui se connaissaient déjà de longue date ; sans doute faut-il même combiner ces deux facteurs.

On trouve néanmoins un exemple de mariage arrangé dans *Maurice ou le travail* (Zulma Carraud, 1875), lorsque Maurice épouse une demoiselle qu'il connaît à peine mais qui lui est présentée par son maître d'atelier, qui cherche à marier sa fille au meilleur de ses ouvriers :

---

[292] BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie, usages, coutumes et produits de l'Algérie*, C.Robbe, Lille, 1890

[293] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

« Comme il travaillait bien mieux le fer que les ouvriers ordinaires, son nouveau maître, comprenant tout l'avantage qu'il avait à se l'attacher, lui proposa en mariage Françoise, sa fille unique, qui avait vingt ans.

Maurice, la trouvant à son gré, l'épousa, et il fut convenu que le maréchal, qui était fort à l'aise, garderait le jeune ménage et qu'il donnerait à Maurice 300 francs par an. (…)

Tout alla bien pendant la première année ; mais dès la seconde le beau-père fit quelques difficultés quand il fallut payer les 300 francs, disant que l'enfant de Françoise augmentait la dépense. »[294]

Maurice, lorsqu'il décide de fuir l'avarice et l'autorité de ce beau-père envahissant, ne pense cependant pas un instant à laisser Françoise derrière lui :

« Ainsi tu me quittes et tu emmènes ma fille !

- J'emmène ma femme et mes enfants, et je vais monter une boutique dans mon pays. »[295]

Amis d'enfance ou non, toujours est-il que, le cas échéant, les pères sont capables de grands sacrifices pour leur épouse, comme ici M. Stephen qui s'arrête de travailler pour soigner sa femme, atteinte d'une mystérieuse maladie qui la paralyse peu à peu :

« Maintenant la maladie de Mme Stephen prend de jour en jour plus de gravité. La paralysie, qui était partielle, devient peu à peu générale, et la malade s'affaiblit de plus en plus. (…) M. Stephen-Maucourt ne la quittait plus. Il la soignait avec un dévouement admirable, pendant que la pauvre demoiselle Besson, toujours en larmes, (…) gardait les enfants dans leurs chambres, les conduisait à la promenade, les distrayait de son mieux, pour qu'ils ne pussent pas troubler le silence nécessaire à la chère malade. »[296]

Ils n'hésitent guère davantage à dépenser de l'argent pour améliorer leur confort. Toutefois, ces sacrifices sont parfois critiqués par les mères, si économes. La mère Suzette, dans *Le ménage de Mme Sylvain* (Marie-Robert Halt, 1895), est ainsi dans un premier temps très heureuse de pouvoir s'acheter une belle robe neuve, puisque sa famille n'est pas bien riche :

---

[294] CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875

[295] CARRAUD Zulma, op. cit.

[296] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

« Je lui ai donné, pour ses épingles, deux pièces d'or. Qu'elle en ajoute une autre, et voilà la robe de soie ! »

Il insista sur le plaisir qu'il aurait lui-même à la voir élégamment vêtue. Et Suzette qui, après tout, n'avait pas horreur des belles choses, se décida. Demain, dit-elle, elle irait à la ville pour acheter sa toilette et celle de Marguerite. »[297]

Mais elle se ravise ensuite, pensant que tout cet argent, mis de côté, pourrait s'avérer bien plus utile qu'une robe de soie neuve :

« Elle n'était pas riche, et le pain de la maison, jusqu'ici abondant, n'était pas assuré… Pour trois pièces d'or qu'avait données une année grasse, une année maigre en pouvait reprendre dix… cent… par la sécheresse, par la grêle, par quelque malheur imprévu ! – hélas ! il y en a tant et de toute sorte ! – Et que resterait-il alors à la ferme ?... une robe de soie !

- « Ah ! Marguerite, et toi, petite Madeleine, et vous, Paul et Pierre, mes quatre chéris, si jamais vous souffriez de privations, de quel poids serait sur mon cœur l'achat de cette futilité !... Comment, hier, devant Cécile, ai-je manqué ainsi de tout bon sens, de tout esprit de prévoyance ?... » »[298]

Ce manque de prévoyance des pères apparaît régulièrement à d'autres sujets, mais c'est encore une fois Sylvain, le mari de Suzette, qui s'avère en être le pire exemple. Ici, il veut investir dans une affaire de phosphates aux Etats-Unis, même si son épouse est très inquiète de cette prise de risque :

« Il répliqua doucement qu'étant le chef de la maison, chargé des destinées de la famille, il ne pouvait, sans manquer à son devoir, laisser échapper une occasion unique, un de ces coups de fortune qui donnent plus en un jour que tout le travail d'une longue vie.

Elle le pria encore de considérer que ce droit absolu que lui donnait la loi de disposer à son seul gré de la fortune du ménage, rendait plus grande sa responsabilité. »[299]

Il accepte finalement de consulter le père de Suzette sur la question :

- « Si malheur arrivait à cet argent par ta faute, ajouta-t-elle, je connais ton cœur : il se briserait.

[297] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

[298] HALT Marie Robert, op. cit.

[299] HALT Marie Robert, op. cit.

- « Je suis sans inquiétude, répondit-il.

- « Consulte au moins mon père.

- « Volontiers ; je le consulterai. »[300]

Il fait cependant peu de cas de l'opinion du grand-père, puisque malgré le fait que ce dernier désapprouve, Sylvain décide tout de même d'investir dans cette affaire, et sa famille finit ruinée.

Le père apparaît au final comme une figure essentielle mais excentrée de la famille, il est indispensable mais parfois distant. Sous son meilleur jour, il est travailleur, courageux, très instruit, sévère mais juste et aimant ses enfants. Cependant, plus l'on s'approche des années 30, plus les auteurs le montrent proche de ses enfants, et leur consacre de plus en plus de temps. L'impression qui se dégage est un resserrement des liens de la famille nucléaire durant cette période, même si les enfants sont alors davantage mis en valeur que leurs parents ou leurs grands-parents.

[300] HALT Marie Robert, op. cit.

Deuxième partie
Les enfants

« Mes enfants, regardez toujours ainsi, avec des yeux clairs et francs, des yeux qui sachent bien voir et qui soient prêts à la pitié comme au sourire. »[301]

Comme nous l'avons dit précédemment, les enfants sont les héros des livres de lecture dans l'immense majorité des cas ; aussi allons nous dédier un grand nombre de pages à leur étude à travers ces ouvrages.

La raison pour laquelle les personnages principaux sont souvent des enfants est évidente : ces livres sont avant tout adressés à des enfants. Cependant, dans les premiers livres de lecture (en particulier ceux se présentant sous la forme de leçons de morale), la présence de ces jeunes héros servait surtout de prétexte pour aborder divers sujets : l'enfant pose une question, et les parents, les grands-parents, les instituteurs lui répondent. Certes, dès le début, on peut trouver des histoires ayant des personnages principaux au caractère bien défini (Suzette, Petit Jean) et qui ne sont pas simplement des outils utilisés par les auteurs pour faire parler les adultes, mais il faudra attendre les années 20 et 30 pour voir cette approche se généraliser, et les enfants acquérir enfin une véritable « voix » dans les livres de lecture.

Les dialogues deviennent alors moins didactiques, et la façon de s'exprimer des enfants devient plus naturelle. Si l'on se fie à Ganna Ottevaere-Van Praag, le phénomène s'est étendu à toute la littérature enfantine au XX° siècle : *« le dialogue, dans le livre pour la jeunesse, au XX° siècle, met en lumière la façon enfantine de voir les choses ; l'auteur s'y dédouble et par le biais des répliques à la fois ironiques et poétiques des enfants ou de leurs substituts, les animaux, il ridiculise les grands et démasque une société injuste. Tons et rythmes perdent leur ancienne uniformité. »*[302]

---

[301] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

[302] OTTEVAERE-VAN PRAAG Ganna, *Le roman pour la jeunesse, approches, définitions, techniques narratives*, Peter Lang, Berlin, 1997

De même, plus nous avançons vers les années 30, plus les récits s'approchent de ce qu'on attendrait d'un livre pour enfant : davantage de fantaisie, de jeu, d'humour… Les premiers ouvrages présentaient au contraire des histoires très adultes, parfois même très sombres dans leur réalisme, comme *La petite Jeanne ou le devoir* (Zulma Carraud, 1852), où, par exemple, le père de famille se tue en se fracassant le crâne du haut de la grange. En plus de se dérouler dans un monde d'adultes, ces récits de la fin du XIX° siècle sont très prévisibles : pour reprendre l'exemple de la petite Jeanne, le simple fait qu'elle soit gentille et polie même lorsque l'histoire commence et qu'elle est encore une mendiante laisse supposer que l'auteur lui a prévu un avenir radieux.

Là encore, ce constat fait écho aux livres pour enfants contemporains de l'époque étudiée : *« Au XVIII° et au XIX° siècle, le dénouement préfabriqué de récits didactiques et moraux mettait fin à une démonstration. L'écrivain créait de toutes pièces un jeune protagoniste conventionnel et sans nuances, simple support de l'idéologie qu'il s'efforçait de répandre. S'il choisissait de le montrer pieux, soumis et bienfaisant, il le récompensait en fin de course, si, à l'inverse, il l'avait voulu méchant et rebelle, il le punissait. Les orphelins et les enfants trouvés courageux et résignés – qu'on se souvienne du petit Rémi de Sans Famille – finissaient, selon une logique qui nous semble à présent bien arbitraire, par retrouver un foyer, sinon une fortune et même une haute naissance. »*[303]

Les années 30, au contraire, nous montrent des familles paisibles, bien souvent heureuses, où les seules péripéties sont déclenchées par les bêtises sans gravité des petits protagonistes. Le récit animalier y prend également une part importante, ainsi que celui dont les héros sont des jouets doués de parole, faisant basculer le ton général des histoires dans un fabuleux bien éloigné du réalisme parfois cruel des ouvrages antérieurs.

Avant de parler des enfants en eux-mêmes, ouvrons une parenthèse sur les bébés. Il semble en effet difficile de les inclure, eux et les très jeunes enfants, dans les archétypes du petit garçon et de la petite fille.

Entre 1880 et 1939 s'opère une évolution sensible des mentalités au sujet des bébés : ils sont de plus en plus souvent considérés comme des personnes à part entière. Le principal problème est que cette évolution, peut-être plus encore que toutes celles qui ont été relevées, est impossible à dater ; tout au plus peut-on se borner à dire que les situations où le bébé est qualifié de simple « bébé » sont plus courantes au début de la période et que celles où il a un nom et un début de personnalité le sont davantage à mesure qu'on s'approche de 1939.

Au début de la période, les auteurs ont tendance à considérer le bébé comme une

[303] OTTEVAERE-VAN PRAAG Ganna, op. cit.

« chose » et non pas comme un enfant à part entière. Bien souvent, le terme générique de « bébé » ne permet même pas de savoir s'il s'agit d'un garçon ou d'une fille.

Ici par exemple, notons la différence de qualification entre « l'enfant » neutre de six mois et le « fils » de quatre ans :

« Elle accourut, portant un enfant de six mois dans ses bras, et tenant son fils de quatre ans par la main. »[304]

Il s'agit non seulement d'un être neutre et indéfini, mais aussi incompréhensible : on ne comprend pas ce qu'il veut, pourquoi il pleure, et les mères s'efforcent de faire cesser ses manifestations en lui donnant le biberon ou en le promenant :

« Bébé a mal dormi ; il est malade, il crie. Bonne mère le promène. »[305]

« Depuis un mois, bébé était fort grognon. Il dormait mal et ne se trouvait bien nulle part. Quand on l'avait sur les genoux, il voulait être dans les bras. Souvent il pleurait et se mutinait.

Mais un matin il reprit sa bonne humeur ; il riait de tout son cœur.

La maman vit alors un point blanc sur la gencive rose. »[306]

La description que fait *La fillette bien élevée* (Louise Sagnier, 1896) des bébés insiste particulièrement sur cette vision du tout jeune enfant en tant que « chose » ou qu' « animal », qu'il faut s'efforcer de faire grandir rapidement pour qu'il devienne un être humain à part entière :

« Et d'abord, une question : avez-vous le moindre mérite à aimer vos parents ? Vous leur devez d'être au monde. Vous leur devez d'avoir pu conserver votre vie alors que vous étiez semblables à une pauvre petite chose, sans défense et sans protection, incapable de pourvoir à ses besoins déjà très nombreux et très impérieux. (…)

A côté de vous, vos frères, vos sœurs, petits ou grands, ont aussi leur rôle dans ce beau conte féérique de la vie. Eux aussi vos parents les ont créés, conservés. Eux aussi se développent. Ils étaient d'abord assez semblables à de petits animaux ; ils étaient moins

---

[304] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans* (4 tomes), Hachette, Paris, 1878 ?

[305] LYONNET A., *Le français par les choses et par les images, leçons de choses, vocabulaire, syllabaire, lecture et récitation*, Libairie Istra, Paris, 1928

[306] JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

avancés même dans les premiers mois de leur existence que les petits chiens et les petits chats, qui trouvent leur nourriture. »[307]

D'autres ouvrages, comme les *54 lectures graduées* (M. Fournier, 1922), présentent un concept de transition, où l'on appelle tantôt le petit frère par son prénom, tantôt par le mot neutre « bébé », tout en donnant une interprétation à son babillage :

« Ainsi, elle s'entend très bien à préparer la bouillie de son dernier petit frère Lolo, qui a quinze mois.

(…) Déjà la maman a installé Bébé sur sa grande chaise, et quand il aperçoit Marie-Louise, tenant à la main la casserole remplie, il rit et agite ses petits bras en signe d'impatience… »[308]

Peu à peu, le bébé se voit très souvent appelé par son nom et est considéré comme une personne et non pas comme un humain en devenir. De rares livres antérieurs à 1900 commencent déjà à attribuer un nom et un caractère aux très jeunes enfants, comme *La petite Jeanne ou le devoir* (Zulma Carraud, 1852), où la fille de Jeanne, Nannette, se voit nommée clairement dès sa naissance, et attribuer un caractère de petite fille douce et patiente :

« La petite Nannette était si douce, si tranquille, qu'on ne l'entendait jamais crier. Quand elle avait tout ce qu'il lui fallait, on la posait sur le lit de la maitresse, à côté d'elle, et on ne la tenait jamais sur les bras. »[309]

Le maître de Jeanne, monsieur Tixier, insiste d'ailleurs pour que l'on ne prenne pas le calme apparent de la petite Nannette pour une incitation à ne pas s'occuper d'elle :

« Eh bien ! disait maître Tixier, cette enfant qui devait me casser la tête, je ne l'ai pas encore entendue. Vous la laissez sur le lit comme une souche : si elle était méchante, vous seriez toutes après ; et parce qu'elle est douce, vous ne vous en occupez seulement pas. C'est toujours comme ça.

- C'est bien vrai, mon père, dit Louise ; mais Jeanne ne veut jamais que je la prenne.

- Ne l'écoute pas, ma fille ; moi, je te commande de la promener.

---

[307] SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

[308] FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922

[309] CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

- Notre maître, elle en prendra l'habitude, puis elle ne voudra plus rester au lit.

- Ne voilà-t-il pas un grand malheur ! vous êtes six femmes ici, et vous ne pouvez pas tenir cette petite les unes ou les autres ! »[310]

Il s'agit cependant d'une exception dans cette seconde moitié du XIX° siècle où les bébés sont encore majoritairement considérés comme des êtres neutres et sans caractère.

Peu à peu, les bébés acquièrent une personnalité, une certaine place dans la famille, et on leur reconnaît une certaine compréhension des choses, même s'ils ne peuvent pas toujours encore l'exprimer. On en sent des prémices dans un livre tel que *Le ménage de Mme Sylvain* (Marie-Robert Halt, 1895), où la toute petite Madelinette comprend très tôt les paroles de sa mère et le montre :

« Et vite, Madelinette tend le bec. Elle a bel appétit qu'annoncent ses joues rondes et roses. Mais ce n'est pas une gloutonne avalant pour le plaisir d'avaler.

Regardez-la déguster d'un air attentif la première cuillerée de sa panade… Voilà son visage qui s'épanouit.

- « …Bon !... » dit-elle en rouvrant aussitôt la bouche. (…)

Mais, la première faim calmée, mademoiselle se met à muser, à détourner la tête, à s'agiter.

- « Non, non, ma mie, pas de cela ! dit gaiement maman Suzette en présentant de nouveau la cuillère, quand on joue, on joue, mais quand on mange, on mange. Il faut que tu apprennes cela de bonne heure, comme doivent s'apprendre toutes les choses utiles.

- « Eh ! dit Marguerite, la voilà qui comprend : vois, maman, quelle mine sérieuse elle nous fait ! » »[311]

Lorsque l'on arrive aux années 30, la grande majorité des textes et des ouvrages évoquant des bébés leur donne un nom et une personnalité ; certains vont même plus loin, comme *Jean-Christophe* (Romain Rolland, 1932), où le lecteur voit les choses du point de vue de l'enfant :

« Brusquement, l'enfant s'éveille et pleure… Il a peur de l'ombre qui habite les coins de la pièce, de l'éclat brutal de la lampe sans abat-jour, des figures énormes qui se penchent sur lui. »[312]

---

[310] CARRAUD Zulma, op. cit.

[311] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

« Le matin… Ses parents dorment. Il est dans son petit lit, couché sur le dos. Il regarde les raies lumineuses qui dansent au plafond. C'est un amusement sans fin. A un moment, il rit tout haut, d'un de ces bons rires d'enfant qui dilatent le cœur de ceux qui l'entendent. » [313]

« Il a si envie de rire, de se remuer ! Et il lui est défendu de bouger. Comment font-ils pour dormir toujours ? Quand pourra-t-on se lever ?... »[314]

Cette évolution est aussi sentie par les historiens ; Edward Shorter constate qu' *« au tout début du XX° siècle, l'indifférence à l'égard des nourrissons était encore fermement répandue dans toutes les classes populaires et dans toutes les communautés. (…) Quand arriva le début du XX° siècle, le bouleversement du comportement maternel était pratiquement accompli. L'indifférence à l'égard de la vie ou de la mort du nourrisson, universelle un siècle seulement plus tôt, était désormais confinée dans des régions marginales (…). »*[315]

Les jeunes enfants (qui ne sont déjà plus des « bébés » à proprement parler) ont déjà davantage de personnalité. Ils montrent leur joie, leur peine, sont heureux d'apprendre de nouvelles choses, etc. Certains auteurs, comme Marie-Robert Halt dans *Le droit chemin* (1902), adoptent même le langage approximatif des petits enfants pour les faire parler :

« Dédèle est une grosse chérubine aux cheveux ébouriffés, couleur de paille. Maman la met debout, par terre, sur ses grosses jambes chaussées de vieux bas déteints dont l'un lui tombe au talon. (…) Dédèle avait bien dans le regard une légère expression de sombre sauvagerie indiquant qu'elle ne devait pas être commode à toute heure ; cependant elle daigna sourire aux deux jeunes filles qui la trouvèrent charmante.

Son babil tout fourmillant de « moué », de « toué » et de « j'avons » était amusant. »[316]

« La voilà à table, assise entre ses deux mamans, en train de dévorer à belles dents une tartine de confiture ; mais tout à coup, comme frappée d'une idée subite, elle pose son pain et d'une voix énergique s'écrie :

- « Tanar ! Tanar ! Ze veux mon tanar ! Moué ! »

---

[312] ROLLAND Romain, *Jean-Christophe, Livre de lecture cours élémentaire et moyen*, Albin Michel, Paris, 1932

[313] ROLLAND Romain, op. cit.

[314] ROLLAND Romain, op. cit.

[315] SHORTER Edward, *Naissance de la famille moderne*, Seuil, Paris, 1977

[316] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

Tanar ??... Tanar ?... Les deux demoiselles s'interrogèrent de l'œil ; puis elles regardèrent M.Yvelin qui savait le grec et le latin, voire même l'allemand, l'anglais et l'italien ; mais il ne savait pas « tanar[317] *». »*[318]

Mais qu'il soit aussi petit ou plus grand, l'enfant est, sans aucun doute, la figure centrale des livres de lecture. Même lorsqu'il n'est qu'une excuse pour faire s'exprimer les adultes, ceux-ci se mettent à son niveau, et donc par extension à celui du lecteur. Si la famille gravite autour de la mère, l'histoire qui est racontée gravite autour des enfants, la majeure partie du temps. *« L'enfant moins nombreux, mieux soigné, mieux éduqué, est l'objet d'un intense investissement affectif, car, à terme, c'est à travers lui que s'effectuera l'ascension sociale de la famille. »*[319]

Certains auteurs vont même plus loin et s'adressent directement au jeune lecteur, comme ici Auguste Humbert espérant que les enfants qui le lisent soient tous bien élevés et sages, à l'image de ses protagonistes qui reçoivent des conseils de la Tante Emélie, qui est en quelque sorte leur grand'mère à tous :

« Mes bons petits lecteurs, mes sages petites lectrices… car je me plais à supposer, mes chers enfants, que tous, jeunes garçons et jeunes filles, vous êtes bons et vous êtes sages. S'il en était autrement, j'en éprouverais une si grande peine qu'il me serait, peut-être, impossible de rassembler mes idées pour écrire ces pages que je vous destine.

S'il arrive donc à quelques-uns d'entre vous de n'avoir toujours en partage la sagesse et la bonté, ces deux trésors du cœur, qui rendent bien riches, aux yeux de Dieu, ceux qui les possèdent, qu'on ne me le dise pas, et que ceux-là prennent, en me lisant, la résolution de se corriger de leurs défauts ; qu'ils acquièrent, le plus tôt possible, les deux grandes vertus dont je viens de parler. C'est convenu n'est-ce pas ? »[320]

Les héros, garçon ou fille, sont en effet généralement des enfants bien élevés aux défauts minimes, et s'ils ne le sont pas, ils sont amenés à les corriger en cours d'histoire. Les auteurs sont bien entendu tous d'accord sur le fait que la bonne éducation doit commencer le

[317] En définitive, ce mystérieux « tanar » s'avèrera être un « canard », un sucre trempé dans de l'eau de vie. La mère de la petite Dédèle, qui met une enfant si jeune en contact avec de l'alcool, se fera sévèrement rabrouer par Angélique, la bonne, qui la traitera de « mauvaise mère ».

[318] HALT Marie Robert, op. cit.

[319] BURGUIERE André (dir), *Histoire de la famille*, Armand Colin, Paris, 1986

[320] HUMBERT Auguste, *Les Dimanches de ma tante Émélie, livre de lecture courante*, E.Gauguet, Paris, 1878

plus tôt possible ; ils mettent souvent en parallèle avec leurs protagonistes modèles des enfants mal élevés et désagréables, pour faire d'autant mieux ressortir le bon caractère des premiers. Ainsi, *Le ménage de Mme Sylvain* met en parallèle deux familles, celle de Suzette et celle de ses cousins de Bois-Maillard :

« Nos enfants de Fragicourt, à qui la double nourriture matérielle et morale a été prodiguée avec intelligence et tendresse, grandissent en une belle et robuste jeunesse, pleine d'espérance. (…)

Malheureusement les enfants de Bois-Maillard ne suivent pas les traces de leurs cousins. Il était trop tard quand Jacques a ressaisi la direction de la famille. L'éducation, vous le savez, doit commencer dès le plus jeune âge et, dans cette maison, les mauvais plis étaient pris depuis bien longtemps. »[321]

Un certain consensus veut également que, quelle que soit l'époque à laquelle le livre ait été écrit, les enfants soient désormais plus gâtés, moins bien élevés :

« Le mal, continua-t-il rageusement, c'est que les pères et mères sont aujourd'hui trop familiers avec leurs enfants. Ils les gâtent, les cajolent, croient que toute difficulté s'aplanira plus tard avec le raisonnement. Erreur. Ils ne forment que des êtres qui n'ont point de respect étant petits, point de frein étant grands.

Jadis, l'enfant était tenu à distance. On l'élevait gravement, sans faiblesse. Il écoutait ses parents et s'en trouvait bien. C'est la vraie, la seule manière de former des hommes. »[322]

De même, Henri Baudrillart, journaliste et économiste (1821-1892), constatait en 1880 que *« l'affection des parents pour les enfants ne paraît jamais avoir été si vive et s'être manifestée par plus de soin. « On gâte infiniment plus qu'on ne le faisait autrefois » est une phrase que j'ai entendu répéter sur tous les tons. »*[323]

Parmi les autres thèmes récurrents, on peut aussi citer l'idée qu'il faut vite faire prendre de bonnes habitudes aux enfants, sinon il sera trop tard lorsqu'ils seront adultes :

---

[321] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

[322] BERGER Pauline, *Livre de lecture courante, cours moyen et supérieur. Voyage autour du monde. Les neveux du capitaine Francoeur*, Larousse, Paris, 1893

[323] Cité dans SHORTER Edward, *Naissance de la famille moderne*, Seuil, Paris, 1977

« Il faut être ordonné, c'est-à-dire méthodique dans le rangement de ses affaires. L'enfant qui n'a pas d'ordre, ne retrouve pas ses cahiers ni ses livres, qu'il a laissés n'importe où ; aussi, il est toujours dans les derniers de la classe. Et plus tard, quand il sera grand, s'il ne s'est pas corrigé, il sera encore le dernier partout, parce qu'on n'aura pas confiance en lui. Il n'arrivera à rien. »[324]

Dans *Le ménage de Mme Sylvain*, une voisine assez âgée de Suzette et peu douée pour faire le ménage se plaint que ses parents ne l'aient pas habituée plus tôt à ce genre de chose :

« Décidément, je n'y arriverai jamais ! Il faut être habituée à tout cela dès l'enfance. On ne m'a rien appris, je n'ai jamais mangé que sur mes genoux, et mes parents aussi ; le reste à l'avenant. »[325]

Il ne semble guère y avoir de règle concernant le nombre d'enfants par famille ; plutôt que de suivre les réalités de leur temps (*« Plus élevé le revenu, ou plus importante la position sociale, plus grande et complexe la maisonnée. La pauvreté et le travail salarié assurent au contraire qu'un petit nombre d'enfants résident avec les parents et que la parentèle est réduite. »*[326]), les auteurs montrent en général des familles très réduites quelle que soit la place sociale des parents, et la tendance s'accroit encore dans les années 30, où on nous montre rarement plus de deux enfants par famille, en général un frère et une sœur. Au contraire, Henry Bordeaux écrivait en 1918 dans son essai *Les pierres du foyer* : *« la guerre nous a donné l'inquiétude du nombre. La famille unie, consolidée, protégée par les institutions garantit seule à une nation la durée. (…) et l'on a vu les journaux ouvrir des rubriques à la gloire des familles nombreuses, exalter d'une façon nouvelle la maternité et les sacrifices qu'elle comporte, la grandeur et la noblesse de la paternité. (…) [La famille nombreuse] se traduit d'abord par une enfance plus joyeuse et plus bondissante : les maisons peuplées sont toutes fleuries de rires et de jeux. »*[327]

Il n'y a pourtant guère que dans *Les enfants de Marcel* (G. Bruno, 1887) que l'on loue les bienfaits de la famille nombreuse, ce qui montre que les auteurs préfèrent d'habitude se limiter à un petit nombre de protagonistes :

---

[324] LEDAY J., *A travers la morale, à travers les choses, livre de lecture courante*, J.de Gigord, Paris, 1912

[325] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

[326] SHORTER Edward, *Naissance de la famille moderne*, Seuil, Paris, 1977

[327] BORDEAUX Henry, *Les pierres du foyer : essai sur l'histoire littéraire de la famille française*, Plon, Paris, 1918

« - Et savez-vous, dit l'Alsacien, pourquoi la maison est si grande ? M. Christian l'avait voulue ainsi, parce qu'il souhaitait une nombreuse famille. « Beaucoup d'enfants, me disait-il, c'est la richesse du cultivateur et sa joie quand il est devenu vieux. » »[328]

Notons au passage que l'idée que les enfants soient une richesse est reprise ça et là jusque dans les années 30 (*« Vous êtes de braves enfants, dit le père. M. Vilsec possède des millions, mais son fils est un mauvais sujet. Je suis beaucoup plus riche que lui. »*[329]).

Les différents auteurs semblent également aimer comparer les enfants à des animaux bien particuliers, et les leur montrer en modèle. Si certains, comme Guillaume Jost, citent volontiers la fourmi et son organisation, son travail infatigable[330], la grande majorité d'entre eux se réfèrent plus volontiers à l'abeille industrieuse :

« Et maintenant, mes bonnes mouches à miel, dit le grand-père, hâtez-vous de construire vos rayons et de les remplir de miel. Il y a tant de petits gourmands à satisfaire ! Si au moins, gentilles abeilles, ils avaient vos qualités d'ordre, de travail, d'économie ! »[331]

« L'abeille chaque jour, vous l'avez vu, apporte des champs un butin précieux dont elle remplit un riche magasin, qu'elle trouvera quand la saison des fleurs sera passée. Faites aussi votre magasin, mes amis, amassez ici, et gardez avec soin vos richesses, pour les retrouver au besoin. »[332]

« Pourquoi les enfants ne sont-ils pas tous aussi industrieux que les abeilles ? »[333]

---

[328] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[329] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

[330] *« Les fourmis ne produisent rien de comparable au miel. (…) Pourtant quels beaux exemples elles offrent aux hommes ! Dans une fourmilière il y a autant d'ordre que dans la ville la mieux policée. Chaque fourmi a sa besogne bien définie, sa tache à remplir. »* in JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial*, Hachette, Paris, 1878, 183 pages

[331] FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922

[332] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans* (4 tomes), Hachette, Paris, 1878 ?

[333]JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de*

« Enfant, répond l'abeille,
Si, dès que je m'éveille,
Tu me vois amasser
Sans jamais me lasser,
Prends-moi pour ton modèle,
Et, d'une ardeur nouvelle,
Hâte-toi d'acquérir
Ce qui ne peut périr. »[334]

« Mariette, qui suivait un peu partout sa sœur aînée, aimait beaucoup à regarder les abeilles pendant qu'elles butinaient sur les fleurs et voltigeaient toutes dorées dans la lumière du soleil.

- Y en a-t-il ! y en a-t-il ! disait Mariette avec admiration ; comme elles travaillent !

- Oui, répondit Lucie, elles font le miel, construisent les cellules, nourrissent les larves. Les abeilles, vois-tu, forment une véritable société à l'image de la société humaine. Notre maison, à nous aussi, est une ruche où chacun doit travailler. »[335]

D'autres, plus rares, comparent plus volontiers les enfants et leur entrain, leur gaieté naturelle, et leur certaine irresponsabilité aux petits oiseaux.

« Il existe beaucoup de traits de ressemblance entre les enfants et les oiseaux.
Leur caractère et leur extérieur sont, comme dans les enfants et les papillons, l'inconstance, la légèreté et la gaîté. Se porter souvent d'un lieu à un autre, s'arrêter peu de temps en chaque endroit, être beaucoup plus en mouvement qu'en repos, aller et venir, parcourir tous les points de l'espace, sont des besoins irrésistibles de ces gracieuses créatures.
Ils sont l'image d'un être libre et indépendant. (…)
Oh ! Comme vous devriez aimer les oiseaux, qui vous ressemblent si bien ! »[336]

---

l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial, Hachette, Paris, 1878

[334] NOËL. F. A., *La nouvelle lecture rationnelle, ou premier livre de lecture courante à l'usage des écoles enfantines*, Gédalge et cie, Paris, 1920

[335] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[336] NOËL. F. A., *La nouvelle lecture rationnelle, ou premier livre de lecture courante à l'usage des écoles enfantines*, Gédalge et cie, Paris, 1920

« Bientôt un gazouillis joyeux et clair se fait entendre dans les chambres. Autres oiseaux qui s'éveillent et qui, comme la mésange et les pierrots[337]*, remplaceraient l'horloge ! Il est sept heures.*

Avant d'aller à eux, maman pose sur le coin du fourneau une grande casserolée de soupe, de cette même soupe dont le papa et le grand-père ont déjà pris leur part.
Car, vous savez, les oiseaux, ça chante, mais ça mange aussi, et ferme ! »[338]

Toutefois, même si l'on retrouve fréquemment les mêmes thèmes en ce qui concerne les descriptions du caractère des enfants, les différences entre les rôles des petits garçons et des petites filles sont énormes. Nous les détaillerons dans leurs chapitres respectifs.

Avant d'entamer lesdits chapitres, il convient cependant de rappeler deux choses importantes ; premièrement, ce qui peut être une qualité chez un petit garçon sera parfois vu comme un défaut chez une petite fille, et inversement. La curiosité en est le parfait exemple :

« Vous apportez tous en venant au monde, mes petits amis, une grande curiosité qui vous fait désirer de connaître la raison de mille choses que vous voyez, et que vous ne comprenez pas. »[339]

« La curiosité est un défaut détestable. »[340]

La deuxième chose à retenir est que la place et le rôle des petits garçons et des petites filles est tout aussi inamovible que celles des parents ; cela peut paraître étrange étant donné qu'il s'agit d'enfants, mais leurs archétypes sont tout aussi marqués, que ce soit dans leurs intérêts, leurs jeux, ou leur comportement :

« Quand la petite fille s'arrêtait devant une boutique d'étoffes ou de bijoux, Petit-Jean la tirait de toutes ses forces par sa robe pour la mener vers un marchand de joujoux ou de fusils. »[341]

« Aux heures de liberté que laissaient le travail des champs et celui de l'école, tout le monde se mettait au service du maçon. François, surtout, s'en donnait là comme quatre.

---

[337] Ancien nom familier des moineaux.

[338] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

[339] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans (4 tomes)*, Hachette, Paris, 1878 ?

[340] JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

[341] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

Pendant ce temps, Suzette faisait la cuisine chez Ludivine pour la nourriture des travailleurs. »[342]

« Riri et Dédé font un jeu. Leur sœur Nini tricote un chausson bleu. »[343]

« Paul aimait surtout à aller avec le père Kernic. Il ne manquait pas, lorsque celui-ci attelait les deux bons vieux chevaux pour labourer, de prendre un fouet et de l'accompagner. Rosette, elle, était heureuse d'aider la mère Kernic dans la fabrication délicate du beurre. Elle allait chercher de l'eau, elle apportait la vaisselle nécessaire, elle nettoyait, elle lavait, elle rangeait tout. »[344]

« D'un côté, il y avait les jouets de la sœur. Ce n'étaient que marmots, poupons, poupards, poupardeaux et poupelins ; plus, une grande, grosse, très encombrante poupée qui semblait la mère de toute la famille (…). A l'autre bout du panier, se trouvaient les jouets du frère ; des jouets mécaniques, presque neufs et fonctionnant encore très bien. »[345]

« Maurice avait promptement appris à nager. Au bout d'un mois, il traversait l'étang et s'avançait bravement dans des endroits où il n'avait pas pied. Marie, beaucoup plus craintive, se soutenait à peu près, mais elle n'osait pas quitter la rive. Dès qu'elle sentait la profondeur de l'eau augmenter, elle se raccrochait à son père, s'il était à sa portée, ou se rapprochait du bord. »[346]

Ces archétypes ont tendance à être un peu moins nets dans les années 30, même s'ils sont toujours présents ; les enfants partagent les mêmes jeux, etc :

« Madeleine entra bravement dans l'eau. Moins courageux, Michel demeurait sur le bord, ayant de l'eau à peine jusqu'aux genoux. »[347]

---

[342] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[343] LYONNET A., *Le français par les choses et par les images, leçons de choses, vocabulaire, syllabaire, lecture et récitation*, Libairie Istra, Paris, 1928

[344] LEDAY J., *A travers la morale, à travers les choses, livre de lecture courante*, J.de Gigord, Paris, 1912

[345] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

[346] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

[347] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

1- Les garçons

En tant que personnage principal le plus répandu dans les livres de lecture, le petit garçon est très fréquemment décrit par les auteurs. Si les descriptions varient forcément, le regard vif et intelligent reste une constante : les jeunes héros sont en règle générale agiles et malins.

« Le petit garçon profita si bien de ces leçons, qu'en peu d'années il devint grand et fort, et très intelligent pour son âge. Il était gai et vif comme un petit oiseau ; il aimait beaucoup à causer, et faisait mille et mille questions sur les choses qu'il ne connaissait pas. »[348]

« Un garçonnet de mise simple et soignée contemple avec intérêt la lutte de deux grands élèves (…). Ses cheveux noirs débordent de sa casquette, sa figure d'une carnation fraîche et saine, ses yeux bruns, vifs et intelligents, sa démarche délurée firent retourner quelques passants qui murmurèrent : Quel beau petit homme ! »[349]

« Venait ensuite Jean, celui dont le nom est en tête de ce livre. Il avait alors onze ans. C'était un petit bonhomme vif, intelligent, qui aurait pu apprendre tout ce qu'il aurait voulu ; et cela d'autant mieux que l'instituteur, son futur beau-frère, n'épargnait aucun soin, aucune peine pour faire de lui un bon sujet. »[350]

Ces éléments récurrents sont d'ailleurs un bon moyen pour repérer d'emblée qui est le personnage principal lorsqu'on nous décrit un groupe d'enfants. Même sans savoir que le livre s'appelle *L'enfance d'Alain Redon* (Alain Redon, 1916 ?), il est facile de deviner que, des quatre petits garçons décrits ici, le jeune héros de l'histoire est celui « au regard franc, à la physionomie douce » :

[348] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

[349] BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie, usages, coutumes et produits de l'Algérie*, C.Robbe, Lille, 1890

[350] HUMBERT Auguste, *Jean le Dénicheur, ou Misère et richesse, livre de lecture courante*, Hachette, Paris, 1874

« Quatre garçons s'avançaient de front, bras dessus, bras dessous, sur une route verdoyante. Ils avaient tous à peu près le même âge, huit à neuf ans.

Le premier, ce bon gros pataud, trapu, solide comme un tronc de chêne, s'appelait Germain Courgenard ; puis venait Fernand Martial, beau grand garçon déluré ; puis, Sylvestre Goupil, sec et pâle, aux yeux moqueurs et rusés, et enfin, Alain Redon, gentil blondin au regard franc, à la physionomie douce mais résolue. »[351]

On trouve le même genre de principe dans cet extrait des *Contes des cent un matins* (Ernest Perochon, 1929), où le héros, à défaut d'avoir le « regard franc », a, du moins, la « physionomie douce » ; il est le seul des quatre enfants présentés pour lequel on ressent immédiatement de la sympathie. Notons aussi qu'il est le seul à être nommé au début de l'histoire :

« Ils étaient quatre enfants, qui allaient au terrain de jeux (…) : un grand blond, un petit brun, un garçon comme tous les autres garçons et, enfin, le modeste Amédée.

Le grand blond avait de larges épaules et des muscles solides. On peut dire qu'il était vaniteux et sot. Il se montrait beaucoup trop fier de sa force. Il croyait tout ce que les flatteurs lui disaient et il faisait des paris stupides.

Le petit brun était malin comme un singe. On peut dire qu'il était moqueur et un peu méchant. Il n'avait pas de plus grand plaisir que de s'amuser aux dépens des autres. A cause de cette manie, on ne l'aimait pas beaucoup.

Le troisième, quand il jouait au ballon, était le capitaine de son équipe. Il jouait franc-jeu. Mais il avait le défaut d'être trop sévère ; il ne pardonnait rien et faisait toujours la leçon aux autres.

Le quatrième était Amédée. Il n'était ni sot, ni méchant, ni sévère. Il était modeste, complaisant, un peu timide et ne faisait pas beaucoup de bruit. »[352]

La physionomie « douce », la « mise simple et soignée » sont même accessoires devant le thème récurrent du regard franc et vif ; ici, le héros du *Foyer détruit* (J. Pelorson, 1931) est un orphelin malheureux, logiquement mal vêtu, mais tout cela n'est rien, puisqu'il a lui aussi les fameux yeux « clairs et vifs » :

---

[351] REDON ALAIN, *L'Enfance d'Alain Redon : livre de lecture courante à l'usage des garçons du cours élémentaire : morale, leçons de choses, civisme, ouvrage illustré de 110 gravures dans le texte et accompagné de causeries*, Paul Delaplane, Paris, 1916?

[352] PEROCHON Ernest, *Contes des cent un matins, livre de lecture courante pour toutes les écoles. Cours élémentaire et cours moyen (1er degré)*, Delagrave, Paris, 1929

« Celui qui parlait ainsi était un pauvre enfant de quinze ans, mais qui paraissait tout au plus en avoir douze ou treize, tant il était maigre, pâle, petit et fluet. Les cheveux incultes, pieds nus, des vêtements tout rapiécés, il était vêtu d'une culotte large et déchirée, tenue par une ficelle, d'une mauvaise chemise sale, d'une pauvre veste de coutil où son buste eût pu tenir deux fois. Son abord était rude et sauvage, mais les yeux bleus, clairs et vifs enfoncés fortement sous l'arcade sourcilière, un menton volontaire, annonçaient une intelligence peu commune et une volonté de fer. »[353]

Les représentations graphiques sont variées, mais qu'elle que soit la décennie, les petits garçons sont « vifs comme des petits oiseaux », toujours en mouvement, avec quelque chose à faire (contrairement à leurs sœurs qui sont représentées, en règle générale, calmes et posées) :

Figure 1 – Gravure de A. Slom, *Lecture pratiques*, 1878

Figure 2 – Gravure de G. Dascher, *Le ménage de Mme Sylvain*, 1895

Tout juste sont-ils un peu plus souvent représentés avec leurs sœurs lorsqu'on s'approche des années 20 et surtout 30, et surtout sur un pied d'égalité ; ils jouent ensemble, aident leurs parents ensemble, alors qu'auparavant il y avait en général une distance quelconque entre eux (la grande sœur soignant le petit frère qui est tombé, le grand-frère secourant sa petite sœur qui se noie, etc) :

[353] PELORSON J., *Le Foyer détruit. Livre de lecture courante*, J.Plothier, La Motte-Servolex (Savoie), 1931

Figure 3 – Gravure de Mme Combier, *Joies d'enfants*, 1933

Figure 4 – Gravure de Ray Lambert, *A l'ombre des ailes*, 1936

L'apparence ne fait pas tout, mais comme on peut déjà s'en douter, les petits héros se voient attribuer toutes les qualités par les auteurs, au risque, comme ici, de les rendre légèrement irréalistes :

« Le petit Théodore, que nous connaissons déjà, était un gentil enfant qui rendait son père et sa mère heureux par sa docilité et par ses progrès à l'école. Jamais il n'avait mérité d'être puni ; il aimait le jeu, mais il aimait encore plus l'étude, et il était souvent cité comme exemple à suivre. Malgré cette supériorité, tous ses camarades l'aimaient, parce que ce qui le distinguait surtout c'était la bonté de son cœur. »[354]

A défaut de dresser ce genre de portrait « trop parfait », on insiste sur la politesse ou la gentillesse des protagonistes, qui font oublier leurs petits travers ou les bêtises qu'ils peuvent commettre à l'occasion :

« On dit, en le voyant si aimable et si honnête : « Quel bon petit enfant ! » C'est que la politesse vient d'ordinaire d'un bon cœur et qu'elle est le fruit d'une bonne éducation. Bien entendu, il y a des orgueilleux, hautains et maniérés, qui ont une politesse à leur usage ; elle se manifeste par des cérémonies exagérées, des saluts qui en attendent d'autres plus grands ;

[354] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans* (4 tomes), Hachette, Paris, 1878 ?

laissons-là cette politesse mondaine. La vraie politesse est fille de la charité ; elle se montre partout modeste, bienveillante et souriante. »[355]

D'autres auteurs préfèrent insister à dessein sur les qualités et la gentillesse de leur héros, pour dénoncer ou critiquer les enfants qui ne les ont pas, par paresse ou par méchanceté. Ici, à travers le personnage du petit Jean, l'auteur de *54 lectures graduées* (M. Fournier, 1922) montre qu'il ne faut pas avoir peur d'aider les autres par crainte du ridicule, ne serait-ce que pour avoir bonne conscience ensuite :

« En chemin, voit-il une petite fille qui, en sortant d'une épicerie, a laissé tomber sa monnaie, il la lui ramasse. Une vieille dame hésite pour quitter le trottoir, il lui tend la main. Un infirme laisse tomber sa canne, mon ami Jean a tôt fait de la lui remettre en main.
Modeste, il n'attend aucun remerciement et se dit, en allongeant le pas :
- Il faut bien s'aider entre pauvres gens ! Sait-on jamais ce qui peut nous arriver ! Et puis, ça coûte si peu ! Dire qu'il y en a qui voudraient bien rendre service, mais qui n'osent pas ! Ils ont peur de paraître ridicule ou de salir leurs vêtements. Pour moi, quand j'ai tiré quelqu'un d'embarras, la journée se passe mieux, je suis plus heureux… »[356]

S'il y a bien une chose qui différencie les jeunes héros masculins de leurs consœurs féminines, c'est que, pour la plupart, même s'ils possèdent toutes sortes de qualités, ils sont souvent chahuteurs, voire bagarreurs, et commettent des bêtises à répétition, même s'ils apprennent de leurs erreurs.

Ici, l'auteur admet que le bon petit-Jean, de l'ouvrage éponyme, est loin d'être le plus sage et tranquille des petits garçons :

« Quoique Jean fut bon et sage, il avait pourtant des défauts ; il était colère, et quand il rencontrait un petit garçon dont la mine lui déplaisait, il lui cherchait querelle et se battait avec lui. »[357]

Un autre Jean, bon élève, sage, aimable, a pourtant une manie qui se retrouve jusque dans le titre de l'ouvrage, *Jean le dénicheur* (Auguste Humbert, 1874) ; il aime chasser les oiseaux de leur nid et dépeuple littéralement la campagne de ces petites bêtes, ce qui causera indirectement la prolifération des insectes dans les champs et causera une mauvaise récolte :

---

[355] LEFORT J., *Enseignement chrétien, livre de lecture, cent histoires*, J. Lefort, Lilles, 1889

[356] FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922

[357] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

« Il n'était pas méchant, le pauvre garçon ; on pouvait même dire qu'il avait bon cœur. (…) Jamais on ne le voyait se battre avec les enfants de son âge. (…) Jean était donc, l'hiver, le meilleur élève de la classe, le plus gentil petit garçon du village, et on le proposait pour modèle à tous les autres. (…) Jean était le plus terrible dénicheur qui fût au monde. »[358]

De plus, les contre-exemples, depuis les simples garnements jusqu'aux enfants cruels, ne manquent pas ici. Les plus inoffensifs des « mauvais petits garçons » sont peut-être les amateurs d'école buissonnière, malgré les soucis qu'ils causent à leurs parents :

« Le petit Paul était un enfant fort étourdi, aimant le jeu plus que le travail, et prenant toujours le plus long chemin pour aller à l'école. Aucun enfant du village n'était plus alerte à monter sur un arbre pour y chercher les nids d'oiseaux, à escalader une haie, à sauter un large fossé. Aucun enfant ne nageait avec autant d'adresse et de force. Aussi ne rentrait-il jamais à la maison paternelle sans avoir ses habits déchirés, ses mains et ses pieds en sang, ou sans s'être fait une bosse à la tête. »[359]

A l'autre extrémité des contre-exemples, on trouve les enfants réellement méchants, qui se battent, sont irrespectueux, ou sont cruels avec les animaux ; comme on s'en doute, ce type de personnage détestable ne tient jamais le rôle du héros de l'histoire, et sert plutôt à mettre ce dernier en valeur :

« Il ne voulait écouter ni parents, ni maître, et lorsqu'on lui demandait quelque chose, il faisait la grimace ou tirait la langue.

Son plaisir était de taquiner ses camarades plus jeunes que lui, de les pincer, de jeter leurs livres par terre, de faire tomber leur pain dans la boue. Quant aux grands, il les laissait bien tranquilles, parce qu'il les craignait. Les méchants ne sont presque jamais courageux et ne s'attaquent qu'aux faibles. »[360]

Citons toutefois le cas du jeune Michel, personnage principal du livre de lecture courante *Geneviève et Michel* (Julia Becour, 1890), qui commence l'histoire en étant un élève modèle, puis s'acoquine avec de mauvaises fréquentations qui l'entrainent dans un cambriolage, ce qui

[358] HUMBERT Auguste, *Jean le Dénicheur, ou Misère et richesse, livre de lecture courante*, Hachette, Paris, 1874

[359] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans* (4 tomes), Hachette, Paris, 1878 ?

[360] NOËL. F. A., *La nouvelle lecture rationnelle, ou premier livre de lecture courante à l'usage des écoles enfantines*, Gédalge et cie, Paris, 1920

l'amène en prison, et il met beaucoup de temps avant de redevenir le gentil garçon qu'on a connu au début du récit.

A. Caractéristiques et place du garçon : un personnage haut en couleurs

S'il y a bien un personnage aux multiples facettes dans les livres de lecture, c'est celui du petit garçon. Tantôt courageux ou peureux, impatient ou sage, chaque jeune héros ou contre-exemple a une personnalité bien à lui, alors que la plupart des autres personnages familiaux se ressemblent très souvent d'un livre à l'autre (la grande sœur patiente et soignée, le père travailleur, etc).

Un trait commun à la plupart des jeunes héros, du moins quand ils sont petits, est cependant la curiosité, comme le Petit-Jean du livre éponyme en montre ici l'exemple :

« Il courrait dans les prés et sautait sur l'herbe comme les petits agneaux qui le laissaient venir tout près d'eux sans avoir peur de lui ; il cueillait de jolies fleurs dont il faisait des bouquets pour Louise et pour la bonne Marguerite ; c'était alors que ses questions ne finissaient pas : - Qui a fait le soleil ? – A quoi sert-il ? (…) »[361]

Dans *Suzette* (Marie-Robert Halt, 1889), le petit frère François, à la vocation de bricoleur, met au service de sa grande curiosité une imagination débordante ; son intérêt constant pour la mécanique et le fonctionnement interne des choses ne va pas sans causer quelques dégâts, même si l'auteur admet que toutes ces bêtises débouchent parfois sur des découvertes instructives pour lui :

« Une demi-heure auparavant, François avait détruit une chaise, - c'était la troisième ; l'horloge, le bac à charbon avaient péri de sa main ; le jardin montrait un cerisier, deux poiriers et trois pommiers fort éclopés de son fait. Les serrures des portes et des armoires avaient été démontées plusieurs fois pour laisser voir ce qu'elles contenaient, comme il arrive aux poupées dont les petites filles curieuses crèvent la peau pour s'assurer de ce qu'il y a dedans.

[361] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

La curiosité n'est cependant pas toujours mauvaise, et celle de François avait un côté assez intéressant. Il en tirait, quoique à grands frais, des idées parfois ingénieuses. »[362]

Tous les membres de la famille, en revanche, ne partagent pas l'enthousiasme de François, et son père le gronde à de nombreuses reprises, notamment lorsqu'il lui demande de labourer le champ et qu'il le retrouve, le soir, seulement arrivé à la moitié du champ, en train d'étudier la forme du soc de la charrue en se demandant s'il ne serait pas possible d'en modifier la forme pour faciliter le travail.

En règle générale, la curiosité est à ce point valorisée par les auteurs chez les petits garçons que les « mauvais enfants » ne sont, eux, pas curieux du tout et déjà blasés. Le petit Tiennet, du *Ménage de Mme Sylvain* (Marie-Robert Halt, 1895) est un ignare, faute d'avoir la curiosité des enfants de son âge :

« Mme Valon, interrogée par Marguerite, répondit que cette borne se trouvait là pour marquer la limite entre le département de l'Aisne qu'on quittait et celui du Nord où l'on entrait.

Le plus surprit de cette nouvelle, ce fut Tiennet. Le pauvre petit ne savait pas grand'chose et il montrait assez peu de vivacité d'esprit.

Ce qui avive l'intelligence, vous le savez, c'est autant la bonne alimentation, la bonne hygiène que l'enseignement de parents dévoués, instruits eux-mêmes, et le petit Tiennet manquait, hélas ! de tout cela. Il allait à l'école, mais sans profit ; ses yeux observaient mal, ses oreilles n'entendaient guère et sa mémoire ne retenait rien. Mme Valon, doucement, lui demanda la raison de son étonnement à la vue de la borne départementale, et il répondit :

- « Je croyais que les départements sont entourés de haies et de murs, comme le sont les cours et les jardins pour empêcher les gens d'y entrer sans permission. » »[363]

La curiosité des jeunes héros se manifeste jusque sur les illustrations. Sur la figure 5, extraite d'*A l'ombre des ailes* (Ernest Perochon, 1936), on voit que Michel accorde même plus d'importance à l'Atlas qu'il a trouvé dans la malle qu'aux jouets qui y sont, comme le modèle réduit d'avion :

---

[362] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[363] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

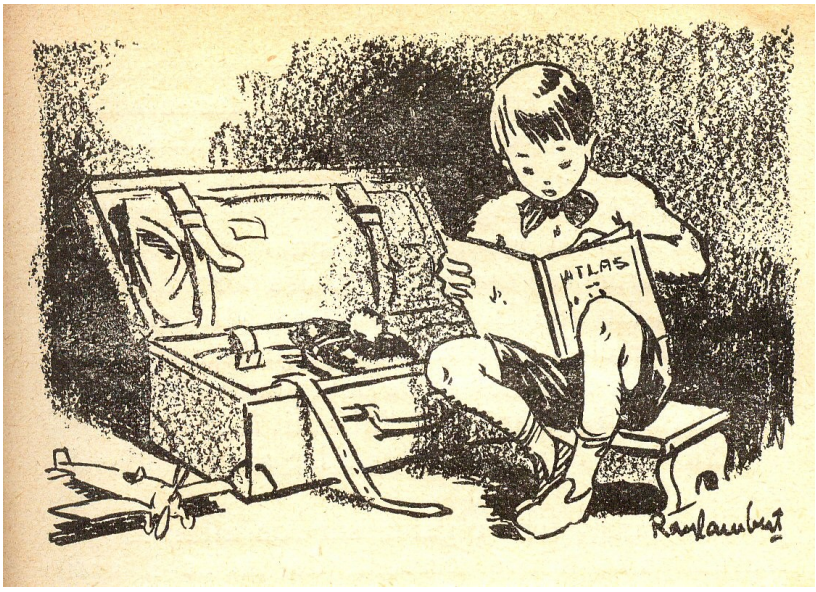


Figure 5 – Gravure de Ray Lambert, *A l'ombre des ailes*, 1936

Mais cette même curiosité n'est pas toujours bien vue, et peut passer pour de l'impolitesse. Dans *Causeries paternelles* (Louise Priou, 1883), la curiosité de Charles, le jeune héros, agace l'ensemble de sa famille lorsqu'il se met à poser des questions incessantes et insiste même lorsqu'on lui dit ignorer la réponse :

« « Dans combien de temps partons-nous, papa ? » demanda vivement Charles, dès que son père eut pris les billets.

- Bientôt sans doute, mon ami.

- Mais enfin, dans combien de minutes ?

- Je ne puis te le dire au juste, mais peu importe. Voici le train que nous devons prendre, nous avons nos, billets, donc il ne partira pas sans nous.

- C'est égal, je voudrais savoir au juste dans combien de temps nous partirons, cela me ferait prendre patience.

- Comment, prendre patience ! dit doucement Madame Belmain ; mais, trouve telle raison que tu voudras pour t'y engager ; car, que tu prennes patience ou que tu murmures d'attendre quelques instants, nous n'en partirons pas une seconde plus tôt. »[364]

Plus loin, son père se moque gentiment de lui et de ses éternelles questions, avant de lui expliquer que cette attitude lui causera du tort :

[364] PRIOU Louise, *Causeries paternelles, livre de lecture courante pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse*, A. Maugars, Paris, 1883

« Voilà tout le monde placé, les portières sont fermées, mais on ne part pas encore. Nouvelle inquiétude de Charles.

- Papa, qu'est-ce que l'on attend donc maintenant ?

- Tes ordres, sans doute, lui répond tranquillement M. Belmain.

- Oh ! tu te moques de moi.

- Je ne me moque pas de toi, mais je vois avec peine que tu ne modères en rien ta vivacité, parce qu'elle te rendra malheureux. »[365]

Peu à peu, il devient clair que la curiosité de Charles recouvre en fait une certaine impatience chez lui, et lorsqu'il prend pleinement conscience de ce défaut, il s'en désole. Heureusement, ses parents lui assurent qu'il lui est possible de se corriger ; ainsi, sa curiosité restera un simple intérêt pour ce qui l'entoure et non plus de l'impolitesse :

« Papa, quand tu étais petit, est-ce que tu t'impatientais comme moi ?

- Peut-être ; mais, comme toi, j'avais un père attentif à me corriger de mes défauts ; si je ne suis pas devenu plus parfait, ce n'a pas été sa faute. Aussi sa mémoire me reste entourée de vénération et d'amour.

- Oh ! si je pouvais être aussi bon que toi, quand je serai grand !

- Il faut le désirer vivement, dit Madame Belmain, et ne rien négliger pour y arriver, le bon Dieu ne manquera pas de t'aider. Mais, ajouta-t-elle en souriant, dans ce bon désir même, il faudra de la patience.

- J'en aurai, mère, je te le promets, tu verras. »[366]

Sa tante, Mme. Jules, l'encourage aussi dans cette voie, surtout lorsqu'elle comprend que son impatience de la matinée cachait en fait son envie d'arriver le plus vite possible à destination pour la voir. Puisqu'il a bon cœur, dit-elle, il lui sera facile de se corriger :

« Mme Jules – Tu n'as donc pas de patience, mon petit Charles ?

Charles – Bonne tante, ce matin, c'était mon cœur qui n'en avait pas. J'aurais voulu pouvoir aller plus vite que le train, afin d'arriver plus tôt près de vous.

Mme Jules – Si tu n'as pas de patience, au moins tu as un bon cœur et un aimable esprit, qui t'aideront à acquérir ce qui te manque encore. »[367]

[365] PRIOU Louise, op. cit.

[366] PRIOU Louise, op. cit.

[367] PRIOU Louise, op. cit.

Même si la curiosité semble être une caractéristique essentielle des petits garçons, il semble qu'elle s'estompe au fur et à mesure de leur croissance ; les adultes, en effet, n'affichent pas une telle curiosité.

Ainsi, le petit Jean-Christophe, voyageant avec son grand-père dans une charrette tirée par un âne, remarque que les grandes oreilles de l'animal bougent sans cesse et s'orientent dans des directions parfois curieuses, apparemment sans raison. Très intrigué, il fait remarquer le fait à son grand-père, qui hausse les épaules et n'y voit rien d'étrange. Jean-Christophe se fait alors la réflexion suivante :

« Christophe réfléchit : il pense que quand on est grand, on ne s'étonne plus de rien, on est fort, on connaît tout. Et il tâche, lui aussi, de cacher sa curiosité, de paraître indifférent. »[368]

Peut-être est-ce simplement pour imiter les adultes que les enfants perdent peu à peu leur curiosité…

Curieusement, les auteurs louent beaucoup moins l'intelligence de leurs protagonistes même s'ils la mentionnent ; certes, la plupart sont bons élèves, très bons même, mais ce fait semble relégué au second plan. Comme on l'a vu dans les descriptions, les jeunes héros sont régulièrement décrits comme intelligents, mais cela s'arrête là.

Dans son *Livre de lecture courante* (1878 ?), Th. Lebrun nous explique qu'il faut faire passer quelque chose avant l'intelligence et l'instruction, la bonne éducation :

« L'instruction sans doute est une excellente chose ; mais la bonne éducation est bien préférable. Mettez en parallèle des enfants fort avancés en science, mais indociles, turbulents, parlant un langage grossier, avec d'autres enfants moins instruits peut-être, mais doux, polis, respectueux devant la vieillesse, ayant dans le langage la modestie, la candeur et l'honnêteté qui parent si bien l'enfance, et choisissez ensuite l'école où vous enverrez votre fils. Sans aucun doute, vous préfèrerez celle de ces derniers. »[369]

Le thème de la bonne éducation préférable à l'instruction revient dans quelques autres ouvrages, tels qu'*A l'ombre des ailes*, tout au long de la période qui nous intéresse. Ici, Michel

[368] ROLLAND Romain, *Jean-Christophe, Livre de lecture cours élémentaire et moyen*, Albin Michel, Paris, 1932

[369] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans (4 tomes)*, Hachette, Paris, 1878 ?, Tome 2

voyage en train avec sa sœur et son père, et se rend vite compte qu'il préfère la compagnie d'un petit garçon timide mais poli à celle des jeunes gens bavards mais malpolis :

« Le garçon, vêtu de noir, lui aussi, avait l'air fort timide et semblait hésiter à s'asseoir. Michel lui offrit sa place près de la portière afin qu'il pût mieux voir le pays. Mais l'autre le remercia, préférant rester assis près de sa mère.

« Voilà un jeune sot ! » pensa Michel.

Deux autres enfants se trouvaient dans le couloir. Ils parlaient, riaient et semblaient fort à leur aise. Bien vêtus et de belle mine, ils attiraient beaucoup plus l'attention que le petit garçon en deuil. Michel souhaitait lier connaissance avec eux. (…)

Michel alla donc dans le couloir et s'accouda près des deux autres. Ceux-ci ne s'occupèrent point de lui. Le plus grand, qui gesticulait, le bouscula même un peu. Loin de s'excuser, le grand garçon dit :

« Tant pis !... Tu n'avais qu'à faire attention, toi ! » (…)

Michel, vexé, regagna le compartiment. Le petit garçon en deuil, assis près du couloir, avait tout entendu. Il regardait Michel avec de bons yeux timides. Il semblait vouloir parler. (…)

Michel posait des questions ; l'autre répondait et parlait aussi à Madeleine. Michel pensait :

« Je le croyais sot, et il sait beaucoup plus de choses que moi. Ce sont ces petits messieurs du couloir qui sont des lourdauds et des mal élevés. Il ne faut pas juger les gens sur la mine. »[370]

Plus globalement, la bonne éducation est une des questions centrales des livres de lecture : savoir qui est bien élevé, qui ne l'est pas…

Les jeunes héros sont rarement sans défauts, même lorsqu'ils ont une bonne éducation. Tantôt il arrive aux uns d'être désordonnés ou bagarreurs, tantôt les autres font de petits mensonges ou des bêtises sans gravité. Mais en majorité, il s'agit de défauts « sympathiques », comme celui de ce petit Charles de *Joies d'enfants* (J. Combier, 1933), la gourmandise :

« Charles va chercher les cuillers et les bols, Hélène le pain ; et maman apporte une grande casserole de chocolat au lait crémeux et fumant.

« Jusqu'au bord, maman, s'il te plaît, dit Charles. »

- Mais tu n'auras plus de place pour le pain !

[370] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

- J'en ferai, maman ; je boirai tout de suite quelques gorgées de chocolat.

- Et tu te brûleras, gourmand, dit Hélène ! »[371]

Lorsque les jeunes héros ont des défauts vraiment gênants, ils les surmontent au cours de l'histoire. Puisqu'il s'agit souvent du personnage central, le petit garçon est un des personnages les mieux placés pour évoluer, et au passage donner des leçons au lecteur. Si le jeune héros commence l'histoire en étant parfait, l'histoire mettra ses qualités à l'épreuve ; s'il a quelques défauts, il s'efforcera de les corriger et y parviendra probablement.

Dans *Félix ou le jeune cultivateur* (Théodore-Henri Barrau, 1868), le héros-titre passe toute l'histoire à tenter de revenir dans les bonnes grâces de son père, et devient peu à peu un personnage exemplaire (*« Le malheur, les bons exemples, l'habitude d'une vie laborieuse et tranquille, avaient calmé la violence de ses passions, et Félix avait maintenant autant de douceur et de patience qu'il avait toujours eu d'énergie et de courage. »*[372])

Un seul héros ne suit pas ce schéma, celui de *Geneviève et Michel* (Julia Becour, 1890). Michel est en effet un élève modèle, parfait en tous points, mais qui chancèle au cours du récit à cause de ses mauvaises fréquentations. Il se révèle très influençable, et finit par être arrêté après avoir suivi ses amis peu recommandables dans un cambriolage. Après avoir fait de la prison, il reste aigri jusqu'à la fin du livre, et ne redevient jamais le modèle qu'il était au commencement. Certes, il redevient fréquentable, mais quelques ombres demeurent au tableau, assez pour en faire un personnage un peu désagréable :

« Michel, malgré les fréquentes lettres de sa mère, malgré l'affection qu'elle lui avait toujours témoignée, accusait encore la pauvre femme de l'avoir abandonné. Il se créait un nouveau sujet de tristesse par défaut de jugement, et son ingratitude augmentait sa peine. »[373]

« Ainsi pense Michel en parcourant la rue Nationale.

C'est un grand et robuste garçon. Il a su rester, durant les deux années passées à l'abbaye sans se souiller au contact de quelques détenus dont les instincts sont vicieux et les propos grossiers.

Il comprend la nécessité du travail, mais il souhaite ne rien devoir à personne.

[371] COMBIER J., *Joies d'enfants, premier livre de lecture courante,* Bourrelier et Cie, Paris, 1933

[372] BARRAU, Théodore-Henri, *Félix, ou le Jeune cultivateur, livre de lecture courante à l'usage des écoles rurales*, Hachette, Paris, 1868

[373] BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie, usages, coutumes et produits de l'Algérie*, C.Robbe, Lille, 1890

Il ne va pas comme autrefois la tête haute, le sourire aux lèvres vers le gîte maternel. »[374]

« Michel est ému, mais son mauvais levain remue toutes les pensées qui l'assaillent depuis quelques temps. Un sourire, sourire de révolte, passe sur les lèvres de l'adolescent, et Geneviève voit cette âme, jadis si bonne, prête à sombrer encore. »[375]

Mais Michel est un cas exceptionnel. Les enfants mal élevés sont avant tout des personnages secondaires, présents pour mieux mettre en valeur le personnage principal ou pour servir d'élément déclencheur d'une péripétie.

Parfois, les auteurs s'adressent directement au lecteur pour lui désigner, clairement, quel est l'exemple à ne pas suivre :

« Je connais un petit garçon qui ressemble au hérisson. Il a un si vilain caractère que ses camarades ne veulent plus jouer avec lui. Il est bien malheureux, et pourtant personne ne le plaint. Savez-vous pourquoi ? C'est que si le hérisson ne peut quitter ses piquants, cet enfant n'aurait besoin que d'un peu de bonne volonté pour se débarrasser de sa mauvaise humeur. Ne lui ressemblez pas. »[376]

« Comment expliquer cette manie des enfants mal élevés, de salir et de gâter tout ce qu'ils touchent. Dès qu'un édifice est achevé, dès que les derniers échafaudages sont retirés, et qu'on peut approcher de ces murs si propres, les enfants s'en emparent. »[377]

Curieusement, les enfants mal élevés sont plutôt rares sur les gravures.

[374] BECOUR Julia, op. cit.

[375] BECOUR Julia, op. cit.

[376] PETIT Charles, *Pour lire couramment, premier livre de lecture courante à l'usage du cours préparatoire*, Delalain frères, Paris, 1911

[377] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans* (4 tomes), Hachette, Paris, 1878 ?, Tome 2

Figure 6 – Gravure de Ray Lambert, *Contes des 101 matins*, 1929

Ici, le petit garçon moqueur a réussi à persuader le garçon vantard de porter les bagages de toute la bande pour prouver sa force.

Peut-être ce type d'illustration est-il rare parce qu'il est difficile, en quelques traits, de faire la différence entre un enfant gentil et un garnement sans passer par la caricature…

Cette même différence entre les bons et les mauvais garçons s'exprime aussi par le biais des animaux. Le simple fait de manifester un minimum de respect pour les bêtes indique qu'on possède une certaine sensibilité, qui dès lors est aussi valable pour les êtres humains. Avant même d'en savoir plus sur le petit Jean des *54 lectures graduées*, nous savons déjà à quoi nous en tenir avec lui en voyant comment il traite les chiens du quartier et comment ceux-ci le lui rendent bien :

« Jean est, en outre, l'ami de tous les chiens du quartier. Le gros Tom, le petit Riquet, la fine Diane, le paresseux Médor, viennent frotter leurs poils à ses mollets nus. Il leur parle et les chiens le comprennent. Ah ! ce n'est pas lui qui leur attacherait une casserole à la queue ou leur lancerait traîtreusement une pierre ! »[378]

De même, le jeune lecteur ne peut que manifester de la sympathie pour le petit Raymond, d'*A l'ombre des ailes* (Ernest Perochon, 1936), lorsqu'il se lamente au sujet d'une petite bête tuée par un rapace :

[378] FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922

« « Tu vois que ce milan, qui a la réputation d'un oiseau très nuisible, n'est cependant pas toujours malfaisant, puisqu'il détruit les campagnols, dévastateurs des récoltes…

Mais Raymond n'écoutait pas la leçon. Il murmurait :

« Pauvre campagnol ! Pauvre petit campagnol ! »

Car il aimait toutes les bêtes, lui, sans trop se préoccuper de savoir si elles étaient utiles ou nuisibles. »[379]

A l'inverse, dans les leçons de morale, dès que les auteurs veulent prouver qu'un personnage secondaire est un mauvais garnement et un sans cœur, ils le décrivent en train de maltraiter un animal. Heureusement, les coupables sont toujours punis, que ce soit par leurs parents ou par l'animal qui aura voulu se venger lui-même :

« Le petit Marc était un mauvais sujet. Il n'avait pas de cœur ; il aimait à battre ses camarades et à faire souffrir les animaux. Dès qu'il se croyait seul dans la cour, il courait prendre un fouet et il se mettait à poursuivre les poules, les canards et les oies.

Un jour, une oie exaspérée se précipita sur lui et le mordit au bras. Marc voulu se venger. Le lendemain, il enferma l'oie dans la petite basse-cour toute seule et se mit à la battre avec un gros bâton. Heureusement sa mère survint et le gronda. »[380]

« Alfred avait un chat qu'il battait sans cesse. La pauvre bête fuyait le plus souvent à son approche ; mais Alfred finissait toujours par l'atteindre. Un jour, ce chat, irrité par les coups, devint furieux. Il sauta à la figure du méchant Alfred, et lui enfonça une griffe dans l'œil. Alfred resta borgne toute sa vie. »[381]

Maintenant que nous avons vu ce qui distinguait un gentil garçon d'un mauvais, nous pouvons nous demander quelles sont les qualités que l'on attend des jeunes héros. Comme nous avons pu le constater, l'amabilité, la gentillesse, la curiosité (lorsqu'elle reste modérée et polie) tiennent une place importante dans ce portrait.

---

379 PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

380 JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial*, Hachette, Paris, 1878

381 BRAUD Augustin, *Nouveau Syllabaire : ou méthode simple et facile pour apprendre à lire en 24 leçons et 90 exercices*, Delagrave, Paris, 1880

Pourtant, il y a une chose encore plus récurrente que tous ces éléments, partagée par tous les garçons lorsqu'ils sont personnages principaux : le courage. S'il ne fallait retenir qu'un aspect de leur personnalité, c'est bien celui-ci. Tous les petits héros sont prêts à secourir leurs camarades qui tombent, leur sœur qui se noie, à monter sur un cheval impressionnant, à aller chercher, la nuit, le livre que leur mère a oublié dans le jardin.

Les mauvais garçons sont également souvent des lâches :

« Un lâche, c'est le fils au père Maclou, le couvreur. Il tire les oreilles, donne des coups de poing et des coups de pied, fait mille méchancetés à ceux qui sont plus petits et plus faibles que lui ; mais quand il a affaire à un plus grand et un plus fort, il tremble, il a peur, il se sauve à toutes jambes. »[382]

Les jeunes héros n'hésitent jamais à porter secours même lorsque cela représente un danger pour eux. Dans leur grande majorité, on trouve ces exemples de courage dans les livres des années antérieures à la Première Guerre Mondiale (parmi les exemples suivants, seul le second date de 1920). Voici quelques exemples de ce type de situation :

« Ainsi, l'année dernière, me trouvant seul à la ferme avec Marie, j'aperçus une vipère qui se dressait, en siffla, contre le berceau de ma petite sœur. Je courus prendre une serpette et je coupais en deux la vilaine bête. »[383]

« Le petit Henri, âgé de dix ans et demi, avait obtenu de ses parents la permission d'aller avec sa jeune sœur Anna cueillir des fruits dans un jardin.

Les deux enfants cheminaient gaîment (sic), longeant une rivière, quand, tout à coup, faisant un faux pas, la petite Anna tombe à l'eau. Sans calculer le danger qu'il va courir, Henri s'élance dans la rivière, saisit sa jeune sœur et parvient à la maintenir sur l'eau, en appelant au secours.

Ses cris de détresse sont bientôt entendus par de braves ouvriers, qui s'empressent de venir délivrer les deux enfants. »[384]

---

[382] HUMBERT Auguste, *Les Dimanches de ma tante Émélie, livre de lecture courante*, E.Gauguet, Paris, 1878

[383] HUMBERT Auguste, *Jean le Dénicheur, ou Misère et richesse, livre de lecture courante*, Hachette, Paris, 1874

[384] NOËL. F. A., *La nouvelle lecture rationnelle, ou premier livre de lecture courante à l'usage des écoles enfantines*, Gédalge et cie, Paris, 1920

« Plusieurs enfants jouaient près d'une mare. L'un d'eux fit un faux mouvement et tomba dans l'eau assez profonde. Aussitôt la bande prend la fuite (…).

Paul, qui n'a que neuf ans, reste seul. D'une main, il se cramponne aux branches d'un arbre qui borde la mare et, de l'autre, il saisit son camarade et le tire hors de l'eau. »[385]

« Paul, bien qu'il ne sût pas nager, n'hésita pas un instant et se jeta à l'eau tout habillé. Il saisit sa sœur par le bras, et, grâce à une grosse branche d'arbre, penchée heureusement au-dessus du vivier, et qui lui servit d'appui, il regagna le bord. C'est ainsi qu'il sauva la vie à sa sœur. (…) Paul est un enfant courageux. Il sera un jour un vaillant soldat, et deviendra un citoyen utile et dévoué. »[386]

Figure 7 - Gravure de Frédéric Regamoy, *Le premier livre des petites filles*, 1886

Certains vont même plus loin, comme Louis, le fils du sergent Marcel des *Enfants de Marcel* (G. Bruno, 1887), qui organise, à lui tout seul, les soins à apporter aux blessés lors de l'effondrement d'un immeuble, appelle un médecin, et encourage, par sa simple détermination, tous les spectateurs du désastre à prendre part à ce sauvetage :

« Louis dit aussitôt à sa sœur :

[385] TARTIERE Jean-Baptiste, *De tout un peu, pour les petits : premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture, à l'usage des élèves des classes enfantines et du cours élémentaire (garçons et filles)*, Larousse, Paris, 1890 ?

[386] JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

- Va chercher du linge pour les pansements, Lucie. Tu sais bien la provision de charpie que notre grand'mère a faite en cas de besoin, et qui est dans le haut de l'armoire ? Apporte-la vite, ce sera le plus tôt fait.

Louis employa aussi le petit Robert. Se souvenant que l'eau est absolument nécessaire au chirurgien pour laver les plaies avant de les panser, il lui dit :

- Cours à la fontaine qui est à l'entrée du bourg, et tu rapporteras de l'eau à l'avance pour le médecin.

- Cet enfant a raison, s'écria-t-on de tous côtés ; il faut préparer ce qui est nécessaire. »[387]

Lorsque le médecin arrive enfin, il ne peut que louer le bon sens et le sang froid de notre jeune héros du jour, et même son talent pour faire des pansements :

« - Quoi ! dit-il, c'est toi, mon petit homme, qui a si bien commencé ce pansement !... Il n'y a pas grand'chose à y changer.

Et, pendant que le docteur faisait cette fois un pansement plus complet, Louis lui présentait ses outils de chirurgie, Lucie lui donnait la charpie et les bandes. »[388]

Mais les enfants ont d'autres occasions, souvent moins dangereuses (surtout dans les années 20 et 30, où les histoires montrent nettement moins d'accidents pouvant choquer les jeunes lecteurs), de montrer leur courage.

Parfois, il s'agit simplement de surmonter la peur du noir et de prendre conscience que la nuit, en elle-même, n'est pas une chose dont il faut avoir peur. Pour mieux mettre en valeur le courage de leur héros qui n'a pas peur dans l'obscurité, les auteurs le font en général accompagner par un autre enfant qui, lui, a effectivement peur du noir, pour tourner ce dernier en ridicule. Il semble que, tout comme le thème du héros secourable l'est à l'avant-guerre, le thème du courageux petit garçon qui n'a pas peur du noir soit caractéristique des années 20 :

« Un soir, je revenais avec mon frère d'un village éloigné. Nous étions seuls, et, pour rentrer, il fallait suivre un sentier étroit. La nuit commençait à être obscure, et nous n'étions pas rassurés.

- J'ai peur ! me dit mon frère. N'as-tu rien entendu ?

- Non, si ce n'est le vol silencieux d'un hibou ou d'une chauve-souris.

- Mais là-bas, ne vois-tu pas ? Il y a sûrement quelqu'un.

---

[387] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[388] BRUNO G., op. cit.

- Tant mieux, nous ne reviendrons pas seuls chez nos parents. »[389]

« La mère venait d'allumer la lampe, parce que déjà la nuit tombait. A la table, est assis le petit Sigfrid, qui toujours sourit et chante, et ne s'étonne de rien ; auprès de lui son cousin Benoît, qui s'effraye de tout.

- Sigfrid, dit la mère, j'ai laissé mon livre au fond du jardin, dans le berceau. Va le chercher, mon enfant.

- Oui, mère, répondit Sigfrid ; et il se leva.

- Tu n'as donc pas peur ? lui disait tout bas le cousin Benoît.

- Peur de quoi ?

- Je ne sais ; mais il fait si noir. Si, dans le coin sombre, tu allais voir quelque chose…

- Mais oui, je verrai le livre, et je le rapporterai. »[390]

Pour une fois, il est intéressant de citer l'une des questions qui suivent cette dernière histoire ; l'auteur y demande au jeune lecteur : *« Vaut-il mieux ressembler à Sigfrid qu'à Benoît ? »*[391]. Après la façon dont il a tourné Benoît en ridicule, nul doute que tous voudront ressembler au petit Sigfrid…

Les auteurs des ouvrages des années 30 sont encore moins enclins à montrer des situations violentes (accidents) ou même simplement angoissantes (rentrer tard le soir dans la nuit). Pour montrer le courage de ses héros, Ernest Perochon (qui est l'auteur d'une bonne partie des ouvrages populaires de cette décennie) les confronte simplement à des animaux impressionnants. Passée la première surprise, les petits garçons n'ont plus peur :

« Tout à coup, la tante leva les bras en s'écriant :

« Ah ! petit Malheureux ! Veux-tu descendre ! »

C'était à Michel qu'elle s'adressait. Michel arrivait juché sur le dos de l'énorme Pandour. Et il était très fier ; et il riait !

« Il n'y a pas de danger, dit Mme Dupré. Les enfants ne sont pas seuls ! »

En effet, le fermier tenait Pandour par la bride.

Alors la tante se calma ; et ce fut même avec un peu d'orgueil dans la voix qu'elle dit :

« C'est qu'il n'a peur de rien, ce petit parisien là ! » »[392]

---

[389] NOËL. F. A., *La nouvelle lecture rationnelle, ou premier livre de lecture courante à l'usage des écoles enfantines*, Gédalge et cie, Paris, 1920

[390] FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922

[391] FOURNIER M., op. cit.

[392] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

« Les bœufs s'appellent, l'un Griset, l'autre Rougeaud. Ce sont deux grosses bêtes aux longues et fortes cornes. Je crois bien que Madeleine en aurait peur. Moi, je ne les crains plus du tout. »[393]

Citons, pour terminer sur le thème du jeune héros courageux, le petit lapon nain Mac-Nac (lui aussi de la plume d'Ernest Perochon) qui, malgré sa taille et le fait qu'il soit le plus jeune de sa famille, n'hésite pas à partir chasser les loups en employant toutes sortes de ruses dangereuses. Un peu avant que ne débute le récit de ses exploits, l'auteur nous précise que ce héros, bien que nain, est courageux comme doivent l'être les héros habituels :

« Mac-Nac n'était cependant ni peureux ni douillet. C'était un garçon qui mangeait sa soupe sans souffler dessus. S'il tombait et s'il lui venait une bosse, il ne faisait pas de grimaces pour si peu. Il était, en outre, extrêmement rusé. Quand il jouait avec ses frères ou des camarades de son âge, bien qu'il fût de beaucoup le plus petit, il gagnait toujours. »[394]

Si les auteurs louent parfois la ruse de leurs héros ou mentionnent leur intelligence, la plupart de leurs héros sont terre-à-terre. Lorsqu'ils rêvent, ils font des projets pour l'avenir et non pas des divagations sur des mondes enchantés.

Ce n'est que tardivement, dans les années 30, que l'imagination des héros est mise en valeur par les auteurs, surtout chez les jeunes enfants. Que ce soit à travers leurs jeux ou leurs rêves, le monde des petits est dorénavant nettement plus coloré et éloigné du monde des adultes :

« Hop ! il saute dans le pré. Quelle jolie piste pour jouer à l'aéroplane ! Charles étend ses deux bras comme deux ailes d'avion ; il imite le moteur : vrrrrr, vrrrrr ; et il court de toutes ses forces. D'abord il fonce droit devant lui ; puis il fait des virages sur l'aile, à droite, à gauche, en inclinant ses bras. Il est tout à son jeu. »[395]

« Christophe est à la maison, assis par terre, les pieds dans ses mains. Il vient de décider que le paillasson était un bateau, le carreau une rivière. Il croirait se noyer en sortant du tapis.

---

393 PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

394 PEROCHON Ernest, *Contes des cent un matins, livre de lecture courante pour toutes les écoles. Cours élémentaire et cours moyen (1er degré)*, Delagrave, Paris, 1929

395 COMBIER J., *Joies d'enfants, premier livre de lecture courante,* Bourrelier et Cie, Paris, 1933

Il est surpris et un peu contrarié que les autres n'y fassent pas attention, en passant dans la chambre. Il arrête sa mère par le pan de sa jupe :

« Tu vois bien que c'est l'eau ! Il faut passer par le pont. »

Le pont est une suite de rainures entre les losanges rouges. »[396]

Le petit Jean-Christophe (appelé ici Christophe) est un modèle du genre, puisque tous ses jeux fonctionnent avec son imagination, et qu'il peut, dans son esprit, faire d'un caillou, d'un espace entre deux dalles ou d'un morceau de bois une source inépuisable d'amusement.

Figure 8 - Gravure de Ray Lambert, *Jean-Christophe*, 1932

Les héros d'Ernest Perochon, eux, sont plus enclins à faire des rêves hauts en couleurs :

« Raymond rêvait qu'il traversait un pays inconnu et que des bêtes de toutes sortes venaient à sa voix. Il les appelait, et elles venaient : toutes les bêtes des buissons, toutes les bêtes de la terre, et celles des eaux, et celles de l'air. Il y en avait de très grosses et il y en avait de petites ; il y avait des bêtes réputées féroces, telles que lions, tigres, aigles des montagnes ; il y avait même des bêtes de forme incertaine, telles que personne n'en a jamais vu. Raymond leur parlait ; elles lui répondaient, et il comprenait leur langage. Parmi ce peuple étrange, le petit Raymond était roi.

Charles, lui, faisait un voyage dans les airs. Il rêvait qu'il était pilote d'un avion merveilleux. Cet avion, tantôt fendait les nues à une vitesse prodigieuse, tantôt flottait nonchalamment au-dessus de paysages enchantés, tantôt voltigeait de ville en ville comme un papillon voltige de fleur en fleur. Charles faisait des pirouettes parmi les nuages, des

[396] ROLLAND Romain, *Jean-Christophe, Livre de lecture cours élémentaire et moyen*, Albin Michel, Paris, 1932

renversements sur l'aile, des glissades, se laissait tomber comme une feuille morte, puis, au moment de toucher terre, redressait brusquement sa machine et remontait tout droit, tout droit, le long d'un rayon de soleil… »[397]

« Rémi dort dans son petit lit. Il rêve qu'il est dans un très beau jardin. Dans ce jardin, il y a de très beaux arbres. Sur ces arbres, il y a de très beaux fruits. Rémi rêve qu'il mord dans des oranges grosses comme des maisons. Il voit des pommes et des poires hautes comme des montagnes.

Il pousse de toutes ses forces pour faire rouler un grain de raisin ; mais ce grain est si gros que Rémi ne peut pas le faire remuer. Tous ces fruits énormes sont jaunes comme de l'or… »[398]

La distance qui augmente entre le monde des enfants et celui des adultes au fil des décennies est tout aussi palpable dans la gravité des bêtises que commettent les petits garçons. Certes, ils continuent de se faire mal par leur ignorance ou leur imprudence jusqu'à la fin de la période qui nous intéresse, mais les auteurs sont d'autant plus enclins à montrer les conséquences désastreuses des bêtises des enfants sur leur entourage que l'ouvrage est vieux. Si l'on nous parle d'un enfant qui a joué avec des allumettes, il faut s'attendre non pas à ce qu'il se soit brûlé, mais plutôt à ce qu'il ait mis le feu à sa maison et tué tous ses occupants… On peut supposer qu'il y a là une sorte de menace volontairement amplifiée pour que les lecteurs se souviennent de ne pas faire la même chose ; se mettre soi-même en danger est une chose, mais mettre en danger sa famille en est une autre.

D'après Th. Lebrun, l'auteur d'un *Livre de lecture courante* en quatre tomes datant de 1878, le jeu le plus innocent peut devenir une énorme bêtise, comme le fait de faire des glissades sur la glace d'un trottoir, risquant d'estropier les passants :

« Pendant l'hiver, lorsqu'il gèle, les enfants s'amusent partout à glisser. Ce jeu les échauffe et les rend adroits. Si quelques-uns tombent et se blessent, c'est leur affaire : le plaisir qu'ils trouvent à cet amusement est pavé par ces petits accidents. Je le répète, puisqu'ils veulent risquer de s'estropier, ils sont bien libres de le faire ; j'y consens, je n'y trouve rien à dire. Mais qu'ils choisissent bien la place de leurs ébats, car si ce jeu devient nuisible, s'il est dangereux pour les paisibles passants des rues, on fera très-bien de le leur défendre. Ils se plaisent à faire une glissade, c'est ainsi qu'ils l'appellent. Dans un ruisseau gelé leurs pieds polissent la glace et la rendent comme un miroir. La nuit, on ne distingue pas

[397] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[398] PEROCHON Ernest, *Au point du jour, premier livre de lecture courante*, Delagrave, Paris, 1930

le piège, et le passant qui par mégarde y met le pied glisse et fait une chute d'autant plus dangereuse qu'elle est imprévue. Il n'y a pas longtemps qu'une brave dame, rentrant le soir chez elle, glissa sur un de ces miroirs perfides et se cassa la jambe. »[399]

Le cas le plus extrême de bêtise qui devrait *a priori* être sans gravité mais se révèle avoir des conséquences épouvantables figure dans *De tout un peu, pour les petits*, de Jean-Baptiste Tartière (1890 ?). Le jeune Maurice a promis de garder sa petite sœur pendant l'absence de sa mère et de ne pas la quitter des yeux un instant. Or, il finit par s'ennuyer et par rejoindre, quelques minutes, des camarades qui jouent dehors :

« La petite Suzette avait un an et commençait à marcher sans être encore très solide sur ses jambes. Maurice l'assit sur un vieux tapis où on la plaçait quelquefois, puis, pour l'amuser, il lui montra sa collection de chromos, ensuite il fit marcher sa toupie ronflante. Il aurait sans doute continué à distraire la fillette avec le même zèle, s'il n'eut entendu, juste sous la fenêtre, ses deux voisins Paul et Louis qui jouaient aux marbres. « Bah ! se dit Maurice, je puis bien au moins ouvrir la fenêtre pour les regarder faire. »

Il ouvrit la fenêtre, en effet, regarda, et… au bout de cinq minutes, il descendit jouer avec ses camarades. Avant de quitter sa sœur, afin qu'elle restât sage et tranquille sur le tapis, il lui avait donné des noix, des marrons et un petit couteau qui ne coupait pas.

Seulement, à peine seule, Suzette avait voulu aller rejoindre son frère. Elle parvint à se mettre debout et retomba presque aussitôt en avant. Or, comme elle n'avait pas lâché le petit couteau qui ne coupait pas mais qui était pointu, elle se l'enfonça dans l'œil en tombant. A ses cris déchirants, Maurice accourut : il trouva Suzette, le visage couvert de sang, qui se roulait de douleur. (…)

Tout le monde lui a pardonné maintenant, même Suzette, mais lui ne se pardonne pas : son cœur saigne et il se maudit quand il voit sa sœur privée d'un œil par sa faute. Il se reprochera toujours de n'avoir pas tenu la promesse faite à sa mère. »[400]

Si Maurice a commis une grave bêtise en mettant un couteau dans la main d'un bébé, il a surtout désobéi à sa mère, et on peut supposer qu'il s'agit de la morale de cette historiette : si vous désobéissez à vos parents, attendez-vous à d'affreuses conséquences.

---

[399] LEBRUN Th, Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans (4 tomes), Hachette, Paris, 1878 ?

[400] TARTIERE Jean-Baptiste, *De tout un peu, pour les petits : premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture, à l'usage des élèves des classes enfantines et du cours élémentaire (garçons et filles)*, Larousse, Paris, 1890 ?

Ce thème de l'enfant qui désobéit et s'en repend amèrement (soit parce qu'il déclenche une catastrophe, soit parce qu'au final désobéir ne lui a rien apporté) est très fréquent dans les livres de lecture. En voici un autre exemple qui aurait pu très mal se terminer pour le petit héros :

« Le petit Paul examinait des plantes étrangères, déposées dans des vases élégants, au milieu d'un beau jardin. Sur un arbuste peu élevé il vit un fruit d'une forme oblongue et d'une rougeur éclatante. « Quel admirable fruit, s'écria-t-il ; il n'en existe pas de plus beau dans le jardin ! Oh ! il doit avoir un goût excellent. »

Il regarda soigneusement autour de lui si personne ne l'observait, cueillit la poire et la porta à sa bouche. Mais tout à coup il sentit comme un feu ardent, et rejeta bien vite le fruit en versant des larmes. Cependant, la vive douleur qu'il ressentait ne se calmait pas.

Sa mère accourut à ses cris, et lui dit : « Désobéissant que tu es, combien de fois ne t'ai-je pas défendu de manger ce que tu ne connaissais pas ? Tu as été puni de ta désobéissance. Tu es même fort heureux de ne pas avoir avalé le fruit, car il aurait pu te coûter la vie. »

Il ne faut jamais juger sur les apparences. Les enfants qui aiment bien leurs parents ne leur désobéissent jamais. »[401]

Tout semble fait pour punir les enfants désobéissants ou imprudents ; peut-être qu'en décrivant ce genre de scène, les auteurs espèrent faire passer à leurs lecteurs le goût des idées dangereuses.

Si un sort désagréable attend les désobéissants (et parfois leur entourage), il en est de même pour les petits menteurs. Ici, la mère du menteur est presque heureuse qu'il se soit fait mordre par un chien tant que cela constitue une punition pour lui :

« Un jour, un petit menteur criait et disait qu'on lui faisait du mal. Sa maman courut : il se mit à rire car il avait menti. Le lendemain, un gros chien s'approcha du menteur pour lui prendre sa tartine de beurre. Le menteur se mit encore à crier ; mais la maman ne l'écouta pas. Le chien sauta sur la tartine et mordit la main du menteur, qui poussa les hauts cris. Quand sa maman vint, elle lui dit : je suis bien aise que le chien t'ait mordu la main. Si tu n'avais pas menti la première fois, je serais venue te défendre. Apprends à dire la vérité une autre fois.

L'enfant se corrigea et ne mentit plus du tout. »[402]

---

[401] NOËL. F. A., *La nouvelle lecture rationnelle, ou premier livre de lecture courante à l'usage des écoles enfantines*, Gédalge et cie, Paris, 1920

[402] BRAUD Augustin, *Nouveau Syllabaire : ou méthode simple et facile pour apprendre à lire en 24 leçons et 90 exercices*, Delagrave, Paris, 1880

Lorsque les bêtises sont moins graves, les auteurs évoquent une banale punition donnée par les parents… ou les voisins, quand les enfants volent leurs fruits :

« Ton frère a grimpé sur le mur de la cabane pour y cueillir une prune et une poire ; il a été vu par le garde champêtre, qui l'a enfermé pour le punir de son audace. »[403]

« Un jour un petit enfant bien gourmand voulut prendre de la confiture sans en demander à sa maman ; mais le pot, qui était sur une planche, tomba sur le nez du gourmand, et la confiture se répandit partout sur ses vêtements. Il n'eut pas de dessert à son dîné (sic), et on le fit coucher de bonne heure. »[404]

« Le petit Grégoire vit un matin de sa fenêtre, dans le verger de son voisin, une grande quantité de belles pommes rouges tombées çà et là sur l'herbe.

Il se hâta de descendre, pénétra dans le jardin par un trou de la haie en se traînant sur le ventre, et remplit de pommes les poches de sa veste et de son gilet.

Mais soudain le voisin se présenta à la porte du jardin, un bâton à la main. »[405]

Si, comme on l'a vu précédemment, les auteurs décrivent souvent l'ingéniosité des mères en ce qui concerne l'éducation de leurs enfants, la plupart d'entre eux ne réprouvent pas la punition comme méthode.

Th. Lebrun en fait même l'apologie :

« Certes il est libre aux enfants des écoles de s'ébattre, de courir, de jouer à mille jeux quand ils ne sont plus en classe. La récréation doit suivre le travail, cela est juste. Mais tous les jeux leur doivent-ils être permis ? Ils se croient libres de jeter des pierres, des débris de légumes, des saletés dans les rues. Ce jeu leur plaît, mais en usant de cette liberté ils gênent la liberté des gens raisonnables qui ont le droit de passer dans les rues afin de vaquer à leurs affaires. Si les enfants les obligent à se détourner de peur d'être blessés ou salis, ces enfants sont de petits tyrans, qui pour être libres rendent les autres esclaves. Les gens raisonnables ont raison de les punir ; la punition bien loin d'ôter la liberté l'assure. »[406]

---

[403] BRAUD Augustin, op. cit.

[404] BRAUD Augustin, op. cit.

[405] NOËL. F. A., *La nouvelle lecture rationnelle, ou premier livre de lecture courante à l'usage des écoles enfantines*, Gédalge et cie, Paris, 1920

[406] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans (4 tomes)*, Hachette, Paris, 1878 ?

D'autres bêtises sont heureusement sans gravité et ne nécessitent pas de punition ; en voici un échantillon :

« Bientôt ils furent fatigués de marcher et ils s'assirent ; puis ils furent fatigués de se reposer et ils se mirent à ramasser des cailloux pour en faire, à l'occasion, des ricochets sur l'eau ; ils en bourrèrent leurs poches à les crever ; il faut bien préparer un peu d'ouvrage aux couturières ! »[407]

« Paul a trouvé sur le chemin le couteau de papa, un couteau solide et beau qui pique et coupe comme il faut. (…) La lame glisse sur le rameau d'aubépine ; et crac, le beau couteau pique la main, coupe la peau. Oh ! Oh ! dit Paul tout penaud, un couteau n'est pas un beau cadeau, je le rend à papa aussitôt. »[408]

« Germain, Fernand, Alain et Sylvestre pressaient le pas. Une voiture qui passe, hé ! C'est pour nous autres garçons, ce qu'est l'aimant pour le fer. Elle attire ; on s'y accroche, ce qui n'est pas toujours sans danger. N'importe ! Le cocher va son train et ne se doute de rien.

Fernand Martial, grand pour son âge, léger, adroit, (…) se balançait avec l'agilité d'un singe. »[409]

Dans de rares cas, les enfants réalisent par eux-mêmes qu'ils ont fait une sottise. Le jeune Louis, lui, a décidé de se mettre à fumer à l'âge de 12 ans :

« Louis a douze ans aujourd'hui. A douze ans, on est un homme, n'est-ce pas ? Il faut bien le montrer ! Comment faire ? En achetant une pipe, pardi ! (…) C'est ce que pense notre ami Louis. »[410]

Bien entendu, la fumée le rend malade, et, de colère, il jette la jolie pipe qu'il s'était achetée en s'exclamant :

---

[407] REDON ALAIN, *L'Enfance d'Alain Redon : livre de lecture courante à l'usage des garçons du cours élémentaire : morale, leçons de choses, civisme, ouvrage illustré de 110 gravures dans le texte et accompagné de causeries*, Paul Delaplane, Paris, 1916?

[408] LYONNET A., *Le français par les choses et par les images, leçons de choses, vocabulaire, syllabaire, lecture et récitation*, Librairie Istra, Paris, 1928

[409] REDON ALAIN, op. cit.

[410] FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922

« - Maudit tabac, s'écrie-t-il en colère, tu es un véritable poison. Comment peut-on trouver du plaisir à te fumer ! »

Figure 9 - Gravure de Louis Maitrejean, *54 lectures graduées*, 1922

Enfin, citons le cas des enfants bagarreurs. Si l'on nous dit, à l'occasion, qu'un des enfants de l'histoire en vient souvent aux mains avec ses camarades, on nous en donne rarement la preuve. Et pourtant, les auteurs ne se privent pas de dire qu'un des défauts les plus fréquents des petits garçons est le fait qu'ils soient chamailleurs.

La seule scène de bagarre véritablement décrite figure dans *L'enfance d'Alain Redon :*

« Ils étaient quatre qui ne demandaient qu'à se battre. (…) Au centre, le pauvre chien Job agonisant. Sur le chien, le brave Alain, sur Alain, le Cricri vengeur ; sur le Cricri, Fernand qui cogne à tour de bras. Ce que voyant, la Sauterelle bondit vers lui ; elle le griffe, elle lui arrache les cheveux en poussant des cris perçants, tandis que Germain la tire par son tablier. Sylvestre, voyant son parti vainqueur, s'avance à son tour, prêt à gifler la courageuse petite fille ; mais, plus leste que lui, celle-ci s'échappe et s'enfuit pour rejoindre la roulotte. »[411]

L'auteur, d'ailleurs, ne se prive pas de dire à quel point cette tendance des enfants à se bagarrer est détestable, et espère que cette scène en fera passer le goût à ses jeunes lecteurs :

« Bref, bien fin eût été celui qui, dans ces quatre enfants en guenilles, sales, dépenaillés, éclopés, eût reconnu les quatre écoliers si pimpants le matin, lorsque, sur la route, ils chantaient joyeusement la fraternité.

[411] REDON ALAIN, op. cit.

Ah ! elle était jolie, leur fraternité !

Garçons du cours élémentaire, chers amis, puisse cette peinture d'une guerre d'enfants vous inspirer l'horreur de la vraie guerre !

Seriez-vous, comme on le prétend, d'incorrigibles batailleurs ?

Chaque jour, en famille, à la promenade, au jeu, ou encore au sortir de l'école, dès que, arrivés au tournant de la rue, vous échappez à l'œil du maître, à toute heure, en toute occasion, en avant, les pieds, les poings ! Et v'lan ! Pif ! Paf ! Attrape par-ci, attrape par là, la giroflée à cinq feuilles[412] *!*

Vraiment cela nuit beaucoup à votre réputation. »[413]

Le maître d'école décrit par Th. Lebrun, pourtant si partisan des punitions comme méthode d'éducation, en a pourtant trouvé une bien meilleure pour éviter les bagarres dans la cour de récréation :

« Etienne – Monsieur, c'est Joseph qui m'a appelé voleur.

Joseph – Monsieur, il m'a pris la grosse bille que vous m'avez donnée l'autre jour pour avoir écrit une dictée sans faute.

Etienne – Ce n'est pas la même : celle qu'il prétend être à lui m'a été achetée par mon papa avec beaucoup d'autres.

Joseph – Ce n'est pas vrai : ton papa les a achetées chez M. Bertrand l'épicier, qui n'en n'a jamais eu d'aussi grosses.

Etienne – Tu n'en sais rien, tu n'as jamais eu d'argent pour en acheter. Toutes celles que tu as-tu les as prises.

Joseph – Vous voyez bien, monsieur, qu'Etienne est un méchant.

Le maître – Ce que tu viens de dire est en effet fort mal, Etienne, et prouve un mauvais caractère.

Etienne – Mais, monsieur, je suis bien certain que c'est ma bille.

Le maître – Et vous ne trouvez rien de mieux à faire que de vous battre pour décider cette grande question. Eh bien, soit, battez-vous ; mais battez-vous bien, je veux être le juge des coups ; et tous vos camarades vont faire un cercle autour de vous. Allons, commencez… commencez donc… Vous ne dites mot, et vous restez tous deux à vous regarder sans combattre. Nous attendons, allons, courage !

Etienne – Monsieur, je ne veux pas lui faire de mal.

Joseph – J'aime mieux lui donner ma bille. »[414]

---

[412] Gifle.

[413] REDON ALAIN, op. cit.

[414] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des*

Peut-être, après tout, est-ce justement cet « instinct » bagarreur qui fait que les jeunes héros ne soient pas particulièrement choqués par l'idée du service militaire.

L'idée que les petits garçons seront plus tard soldats, ou que les grands-frères des petites filles rapportent des médailles comme preuve de leur courage est, en tout état de cause, un thème particulièrement récurrent dans les livres de lecture jusqu'à la fin de la Première Guerre Mondiale, après quoi une certaine horreur de la guerre remplace cet état d'esprit belliqueux et le fait disparaître tout à fait.

Lorsque les jeunes héros manquent de courage, par exemple, on leur rappelle qu'il leur en faudra plus tard :

« - Jean, est-ce que vous avez peur, vous qui voulez si bien vous battre quand vous serez soldat ? »[415]

D'autres fois, c'est le jeune héros qui vient demander au grand-frère soldat de lui parler de son quotidien. Ici, dans *Le tour de l'Europe pendant la guerre* (G. Bruno, 1926), Jean veut qu'on lui parle de la guerre, pour plus tard « aller [se] battre comme [ses] deux frères aînés », à la différence de sa sœur Adèle, qui elle trouve la guerre triste :

« - Grand frère, dit subitement Adèle, en quittant son assiette vide et en s'approchant du jeune officier, c'est triste la guerre, souvent nos mamans pleurent en y pensant. Moi, je voudrais comprendre pourquoi on la fait. Toi qui en viens, qui as été sur le point de mourir de tes blessures, explique-moi cela, dis ? Explique pourquoi tu veux y retourner encore ?

Jean regarde sa petite sœur dont les grands yeux l'interrogent avec une sorte d'inquiétude, et, pendant qu'il prend l'enfant sur ses genoux, le petit Jacques arrive à son tour :

- Oui, oui, parle-nous de la guerre, Jean. Moi aussi, quand je serai grand, j'irai me battre comme mes deux frères aînés que les Allemands ont tués et je gagnerai une belle médaille pareille à celle que tu as là sur la poitrine. »[416]

---

enfants de 8 à 12 ans (4 tomes), Hachette, Paris, 1878 ?, Tome 3

[415] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

[416] BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916

Mais en règle générale, le service militaire est plutôt évoqué lorsqu'on parle d'un grand-frère courageux. L'immense majorité des fils aînés que les personnages évoquent font ou ont fait leur service militaire, en soldats modèles et dévoués. A tel point que le « grand-frère soldat » est un personnage archétypal à lui tout seul.

Le « grand-frère soldat » n'est même pas nécessairement âgé d'une vingtaine d'années :

« Ce n'est pas encore un homme, c'est un enfant que Joseph Barra. Il a douze ans, et voilà deux ans déjà qu'il s'est engagé.

Sa mère, une pauvre veuve, avait grand'peine à le nourrir par son travail. C'était en 1792, et tous partaient, même les enfants, pour défendre la France.

- Vous n'aurez plus tant de privations à subir, dit un jour à sa mère le petit Joseph ; jusqu'à présent, vous m'avez nourri ; à mon tour je vous nourrirai.

Et malgré ses pleurs, il s'engagea pour défendre la patrie attaquée. »[417]

En tout état de cause, que le grand-frère en question ait douze ans ou bien plus, il est toujours décrit comme un soldat à la fois exemplaire et très attaché à sa famille. S'il veut se battre avec bravoure, il veut aussi pouvoir revoir ses parents et ses frères et sœurs, et il ne part pas non plus de gaieté de cœur :

« - Mon tour est venu de servir mon pays ; je ne veux pas me soustraire à ce devoir.

Et comme madame Durier, tout en l'approuvant du fond du cœur, laissait couler ses larmes :

- Voyons, ma chère mère, ne pleurez pas ; soyez forte. Moi aussi je souffrirai bien d'être séparé de vous tous, et soyez certaine que, lorsque je serai au régiment, ma pensée me reportera constamment au milieu de vous… Nous nous écrirons souvent… »[418]

« Les deux aînés étaient deux braves et beaux garçons. Paul, âgé de vingt et un ans, faisait son service militaire dans un bataillon de chasseurs alpins ; Pierre, âgé de dix-huit ans, venait, à la grande joie des siens, de sortir un des premiers de l'Ecole des Arts et Métiers de Lille. » (…)

[417] GUYAU Jean-Marie, *La première année de lecture courante : morale, connaissances usuelles, devoirs envers la patrie : ouvrage contenant 88 figures instructives, des devoirs oraux, un lexique*, Armand Colin, Paris, 1878

[418] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

« Le lendemain, Jean arriva. Ah ! Le fier chasseur qu'il faisait ! (…) Lucie le regardait avec admiration. Mais vite son cœur se serra : s'il allait être tué, son beau chasseur ! Jean, qui tenait sa petite sœur par la main en allant de la gare à l'école, comprit ce qu'elle pensait en voyant ses yeux se voiler : « du courage, ma Lucette, dit-il. Je reviendrai, va ; je n'ai pas du tout envie de quitter ma sœurette, je t'aime trop pour cela ! » »[419]

« Oh ! mon pauvre Pierre ! disait-elle (…). Il a tiré au sort, mademoiselle, et bientôt il sera soldat. Pendant trois ans, il sera absent. Grand'mère est désolée, et mon père redoute pour Pierre les rigueurs du service.

- Je suis sûre que votre frère n'est pas aussi triste que vous, lui ?

- Oh ! non, mademoiselle. C'est lui qui m'écrit, et il m'annonce très bravement la chose. Il dit qu'après tout il est bien capable de faire ce que tous ses camarades ont fait. Il est fier de son nouvel état et rêve déjà un grade élevé. »[420]

« Félix avait atteint l'âge fixé par la loi pour le tirage de la conscription. (…) M. Fauviel voulait absolument se charger du soin de lui trouver un remplaçant. Quelle fut sa surprise quand le brave jeune homme refusa ce nouveau service. « Non, dit-il, ce n'est pas dans ce moment critique, quand ma patrie est envahie par l'étranger que je refuserai de marcher ; non, je dois obéir au plus sacré des devoirs. (…) Consolez mon père et ma mère si le sort m'est fatal ; si la chance m'est favorable j'ajouterai au bonheur de ma famille en lui faisant quelque honneur. »[421]

Si la plupart d'entre eux, tout en étant conscients de leur devoir, veulent pouvoir rentrer rapidement chez eux, d'autres (au risque d'attrister leurs proches), comme le Jean du *Tour de l'Europe pendant la guerre*, veulent faire « un peu plus que [leur] devoir » :

« Trois semaines déjà se sont écoulées depuis l'arrivée de Jean à la Grand'lande. Sa vigueur est revenue, il est décidé à retourner prendre sa place à la frontière et à ne pas profiter du mois entier de congé qui lui a été accordé. Timidement sa mère a essayé de lui dire que son devoir ne l'obligeait à partir qu'à la fin du mois. Jean l'a embrassée avec tendresse, et, à demi-voix, très doucement :

---

[419] DES Madame, *Jean & Lucie, histoire de deux jeunes réfugiés, la guerre racontée aux enfants*, Fernand Nathan, Paris, 1920 ?

[420] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

[421] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans* (4 tomes), Hachette, Paris, 1878 ?

- Si ton fils veut faire un peu plus que son devoir, ne dois-tu pas être contente ?...

La mère a essuyé ses yeux humides :

- Sois béni, mon brave Jean, a-t-elle dit, et elle s'est tue. »[422]

Les auteurs, soit par crainte de choquer le jeune lecteur, soit pour se focaliser sur le foyer familial, ne racontent que rarement par le menu les exploits de ces grands-frères soldats (sauf lorsqu'il s'agit du personnage principal). En revanche, il est souvent précisé que leur comportement héroïque leur a rapporté un bon grade ou une décoration. Il semble que les familles espèrent toutes, à l'instar de ce père du *Premier livre des petites filles* (Clarisse Juranville, 1886), que leur enfant reviendra avec une médaille :

« - Père, quand est-ce que mon frère reviendra ?

- Bientôt, je l'espère, ma petite fille. Tu verras briller sur sa poitrine la croix d'honneur, l'étoile des braves. Charles s'est battu avec un courage héroïque, il a bravé cent fois la mort. »[423]

Le retour des héros à la maison est alors d'autant plus apprécié s'ils ont des décorations, preuve de leur bravoure :

« Ah ! qu'ils étaient beaux dans leur vareuse bleue, à boutons d'or ! à galons d'or ! Grandis, barbus, de vrais hommes ; et leur honnête cœur brillait sur leur visage épanoui. (…) Et tandis que les voyageurs causaient et mangeaient en gens qui viennent de faire quinze cents lieues, on admirait de nouveau leur belle mine et leurs galons, les galons de sergent-major de Sylvain, dont on rappela la cause, et les galons de sergent de Jacques.»[424]

« C'est en effet le jeune sous-lieutenant accompagné de ses oncles André et Jean-Joseph et de julien, son père. Il est décoré.

- Quoi ! tu as reçu la médaille militaire et tu ne nous l'avais pas dit, s'écrie le grand-père, M. Guillaume.

- C'est une surprise qu'il nous ménageait, répond la mère de Jean en le serrant dans ses bras. »[425]

---

[422] BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916

[423] JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

[424] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

Même Jean, de l'ouvrage *Petit-Jean* (Charles Jeannel, 1888), qui n'a plus vraiment de famille, hormis sa sœur adoptive qui s'est mariée et a fondé la sienne, désire montrer sa décoration à un voisin qu'il apprécie beaucoup, le père Maurice :

« Le surlendemain, le général fit la revue des troupes. Il fit sortir Jean hors des rangs, il le remercia tout haut, en présence de tous les officiers, de la bravoure avec laquelle il avait sauvé son colonel, et en récompense de sa belle action il lui donna lui-même la croix d'honneur au nom du ministre.

Jean fut très-étonné qu'on le récompensât d'une chose qui lui paraissait toute naturelle, et il disait qu'il était déjà trop heureux d'avoir défendu son colonel, qu'il aimait de tout son cœur ; que cependant il était très-content d'avoir la croix pour la montrer au père Maurice. »[426]

Mais les personnages principaux sont souvent des enfants trop jeunes pour être concernés par le service militaire ou même pour en avoir autre chose qu'une vague idée en tête, c'est pourquoi nous qualifions cet archétype de « grand-frère soldat » ; ce n'est que lorsque le livre suit toute l'enfance et l'adolescence voire toute la vie d'un petit garçon, comme c'est le cas pour *Petit-Jean*, que celui-ci vit une expérience dans l'armée.

En revanche, l'immense majorité des jeunes héros ont une idée assez précise de leur avenir, et de la carrière qu'ils veulent embrasser. Voyons voir quels métiers les intéressent le plus, et comment ils sont amenés à en décider.

Rappelons avant toute chose que la période qui nous intéresse est marquée par l'exode rural. L'augmentation de la productivité dans les exploitations grâce aux débuts de la mécanisation, mais aussi l'attrait de la ville, poussent une partie de la population à quitter les campagnes.

Ce phénomène est sensible jusque dans les livres de lecture, où les auteurs mettent le jeune lecteur en garde contre l'éclat trompeur des villes, où la vie n'est pas si facile qu'on veut bien le croire, et insistent particulièrement sur les bienfaits de la vie à la campagne et sur les avantages des métiers de la terre.

Ainsi, ils mettent régulièrement en scène des personnes qui retournent à la terre, très déçues par les lumières de la ville :

---

[425] BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916

[426] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

« - Je quitte la ville pour toujours, et sans regrets.

- Tu la quittes ? N'es-tu point ouvrier tourneur aux Aciéries et ne gagnes-tu point huit francs par jour ? A l'heure qu'il est, tu dois être passablement à ton aise ?

- A mon aise ? Comme tu te trompes, mon pauvre Jacques ! La vérité est que je reviens auprès de ma vieille mère avec trois écus dans ma poche, comme j'en étais parti, et j'ai de plus la santé ruinée. »[427]

Dans d'autres cas, ce sont les parents qui cèdent à la tentation d'envoyer un de leurs enfants à la ville, et qui font son malheur et le leur, pour n'en n'avoir pas fait un paysan capable de les soutenir dans leur vieillesse :

« Un de nos petits fermiers n'avait qu'un fils, qui pouvait devenir un bon cultivateur. Mais travailler des bras toute sa vie, quelle destinée !... « Femme, dit un jour le fermier, m'est avis que notre garçon peut faire mieux que remuer la terre. - Dame, notre Polyte peut tout comme un autre manier la plume. »

L'enfant fut envoyé au collège, où il resta près de dix ans. A force de privations et d'économies, les bonnes gens purent payer son instruction et son entretien. En quittant le collège, il dut aller à Paris subir des examens, étudier pour devenir notaire, avocat ou médecin. Alors il fallut vendre pièce à pièce le petit bien, le produit de la ferme ne suffisant plus a (sic) toutes les dépenses qu'exigeaient les études, et, disons aussi, les amusements de monsieur Polyte, qui ne revenait même plus au village, y trouvant la vie ennuyeuse, et ayant honte de la condition modeste de ses parents, si dévoués et si malheureux à cause de lui. Abandonné à lui-même, ce jeune homme ne réussit pas dans ses examens, et dut laisser là tous ses beaux rêves, après avoir ruiné ses parents. Trop fier pour se mettre simple clerc de notaire, il fit un commerce auquel il n'entendait rien, contracta des dettes qu'il ne put jamais payer, et traîna une existence des plus tristes, accusant de son malheur ses parents, qui en moururent de chagrin. »[428]

Quoi qu'il en soit, les enfants sont amenés, *via* le héros de l'histoire et ses réflexions sur son futur métier, ou plus directement grâce aux questions posées en fin de chapitre, à se poser la question de la carrière qu'ils veulent obtenir plus tard. Dans ce but, les auteurs leur donnent quelques pistes de réflexion utiles.

---

[427] FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922

[428] LEFORT J., *Enseignement chrétien, livre de lecture, cent histoires*, J. Lefort, Lilles, 1889

Ici, dans *Les neveux du capitaine Francoeur* (1893), Pauline Berger donne un devoir de rédaction à ses lecteurs, où ils doivent parler du métier qu'ils envisagent plus tard. Elle explique, au passage, les différentes manières qu'ont les enfants de déterminer quelle carrière leur plairait ou non :

« Paul et Robert sont arrivés à l'âge où il faut penser à l'avenir, chercher sa voie, se choisir une carrière ; c'est un moment grave dans leur existence, c'est pourquoi M. et Mme. Brunoy consentent à les laisser voyager afin d'éprouver leur vocation. A cette époque de la vie les enfants doivent prendre conseil de leurs parents, s'interroger eux-mêmes, consulter leurs propres goûts, leurs penchants, leurs aptitudes et ne pas se décider à la légère. »[429]

Pour les jeunes héros de ces ouvrages, la question du futur métier est en général amenée non pas par un professeur ou un livre, mais par les parents, qui prennent tous la question très à cœur. Dans *Geneviève et Michel* (Julia Becour, 1890), le sujet est abordé pour la première fois par les parents lorsqu'ils discutent du métier du père (jardinier) :

« Toute la soirée, Alain et Sylvie dissertent de l'avantage d'avoir une position stable qui assure le pain quotidien et, pour la première fois, il est question de la future position de Michel. Le jeune garçon pense qu'un jour il sera un homme et devra gagner sa vie, et cette pensée le rend très sérieux. »[430]

Les auteurs sont à peu près tous d'accord sur un point : les parents peuvent guider leur enfant dans son choix de carrière, l'aider à prendre les bonnes décisions, mais en aucun cas lui imposer un métier qui lui déplaît ou l'empêcher de choisir par lui-même. Les rares fois où l'on nous décrit la situation inverse, c'est-à-dire où les parents insistent pour que leur fils renonce à une certaine carrière, c'est que l'auteur veut insister sur la nécessité de reprendre l'exploitation familiale à la campagne et que le héros est fils unique.

On trouve bien quelques pères mécontents de la direction prise par certains de leurs enfants (comme dans *Suzette*), mais ils finissent par reconnaître qu'ils ne doivent pas aller contre leur vocation.

---

[429] BERGER Pauline, *Livre de lecture courante, cours moyen et supérieur. Voyage autour du monde. Les neveux du capitaine Francoeur*, Larousse, Paris, 1893

[430] BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie, usages, coutumes et produits de l'Algérie*, C.Robbe, Lille, 1890

Ici, dans *Le foyer détruit* (J. Pelorson, 1931), M. François parle d'Emile, qui veut devenir ingénieur alors que lui, son père, voulait le voir travailler la terre ; notons qu'il n'est malgré tout pas mécontent de la voie choisie par son fils :

« Mon fils Emile est à l'Ecole des Arts et Métiers. La culture n'avait aucun attrait pour lui. C'est un beau gars, robuste, actif, adroit, qui eût fait merveille à la terre. Mais pouvais-je contrarier ses goûts. Il sera ingénieur, puis marin, puisque telle est sa volonté. Qu'il y trouve le bonheur, je serai récompensé de mon sacrifice. Un père est toujours fier et content quand ses enfants suivent leur vocation et réussissent dans la carrière qui répond à leurs aptitudes. Tous les métiers sont bons. »[431]

Ailleurs, dans *Tu seras commerçant* (Joseph Chailley-Bert, 1896), un autre père se désole de voir son fils, moyen en classe, devoir se tourner vers le commerce alors qu'il aurait pu viser plus haut avec un peu d'efforts :

« C'est dommage, disait le père ; car le bonhomme n'est pas sot, et il aurait eu avec l'instruction une clef qui ouvre bien des portes ; mais quand on ne peut pas, on ne peut pas, et j'aurais beau me faire du mauvais sang, je n'y changerais rien. »[432]

Bien entendu, les mères ont aussi leur mot à dire, même si c'est en priorité au père que s'adressent les enfants pour ce genre de conseils :

« C'était une mère vaillante que Mme Brunoy, et elle pensait avec raison que puisque des revers avaient dévoré une grosse part de la fortune de son mari, il convenait que ses fils prissent la voie qui s'ouvrait à eux. Peut-être dans cette voie trouveraient-ils plus tard une situation avantageuse. Le choix d'une carrière est chose difficile et importante. Il fallait essayer. »[433]

Quant aux carrières elles-mêmes, les enfants en discutent souvent entre eux, et c'est parfois l'occasion pour eux de découvrir des métiers auxquels ils n'auraient pas songé seuls :

« - Moi, je voudrais être agriculteur.

---

[431] PELORSON J., *Le Foyer détruit. Livre de lecture courante*, J.Plothier, La Motte-Servolex (Savoie), 1931

[432] CHAILLEY-BERT Joseph, *"Tu seras commerçant !" Livre de lecture courante anecdotique, avec des notions de droit usuel et commercial, des biographies, etc*, Armand Colin, Paris, 1896

[433] BERGER Pauline, *Livre de lecture courante, cours moyen et supérieur. Voyage autour du monde. Les neveux du capitaine Francoeur*, Larousse, Paris, 1893

- Moi, je voudrais être architecte.

- Moi, je voudrais être professeur.

Ainsi parlaient des enfants qui devaient bientôt sortir de l'école et qui faisaient entre eux des projets, se communiquant leurs goûts, leurs vœux, leurs espérances pour l'avenir. »[434]

Ici, dans *De tout un peu, pour les petits* (Jean-Baptiste Tartière, 1890), c'est le maître d'école, une fois n'est pas coutume, qui encourage les enfants à discuter de leur futur métier, et des raisons qui les poussent dans cette direction. Comme on peut le remarquer, ces dernières sont assez variées :

« Achille – Monsieur, je veux être soldat pour mieux défendre la France, si des ennemis venaient un jour l'attaquer.

Louis – Je veux travailler la terre comme mon papa (…) parce que je ne quitterai pas mes parents, et puis, j'irai vendre du bétail aux foires, cela me promènera.

André – Moi, je me ferai marchand pour gagner beaucoup d'argent (…). Je le donnerai à ma mère afin qu'elle achète ce qu'elle voudra.

Marcel – Je veux être maçon pour bâtir de belles maisons. Je monterai sur de grands échafaudages.

Paul – Monsieur, je désire être boulanger. (…) Parce que papa et maman disent souvent qu'ils ont bien du mal à gagner leur pain. Quand je serai boulanger, je leur donnerai du pain blanc pour rien, tant qu'ils en voudront. »[435]

Parfois, ces raisons sont plutôt de l'ordre du rêve, surtout dans les années 30, où les enfants sont moins terre à terre. Au cours de cette décennie, les aviateurs fascinent beaucoup de petits garçons. Ceux du *Foyer détruit* (J. Pelorson, 1931) ne font pas exception (notons comment l'auteur rappelle, peut-être avec une certaine ironie, que les filles n'ont pas autant de choix de carrière et ne peuvent guère envisager que le mariage) :

« Six mois avaient ainsi passé. A l'école, à la maison, chacun travaillait ferme. Paul se préparait courageusement au rôle qu'il rêvait. Les exploits des aviateurs n'avaient pas de

---

[434] GUYAU Jean-Marie, *La première année de lecture courante : morale, connaissances usuelles, devoirs envers la patrie : ouvrage contenant 88 figures instructives, des devoirs oraux, un lexique*, Armand Colin, Paris, 1878

[435] TARTIERE Jean-Baptiste, *De tout un peu, pour les petits : premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture, à l'usage des élèves des classes enfantines et du cours élémentaire (garçons et filles)*, Larousse, Paris, 1890 ?

secrets pour lui. « Je serai aviateur », déclarait-il en se redressant, chaque fois que Franck disait : « je serai marin. » Emile, lui, rêvait d'être un jour à la tête d'une grande usine.

Depuis deux mois, Marie était mariée. »[436]

Détaillons maintenant quels sont les principaux métiers qui intéressent les enfants des livres de lecture, reflétant parfois (encore une fois, il est impossible de vérifier) les goûts personnels des auteurs, ou ce qu'ils supposent être les intérêts personnels des enfants ; bref, cela reflète quoi qu'il en soit une certaine mentalité selon les époques, que ces tendances dans le choix des métiers recouvrent une quelconque réalité sociale ou non.

Comme mentionné précédemment, les auteurs, jusque dans les années 30, valorisent beaucoup les métiers de la terre, en vantent les mérites, les avantages, et lorsque ce n'est pas par la bouche des parents que ce message est véhiculé, les enfants s'en chargent eux-mêmes.

Dans *La petite Jeanne ou le devoir* (Zulma Carraud, 1852), un des plus vieux livres de notre bibliographie mais réédité plusieurs fois, l'auteur commence déjà à louer le métier d'agriculteur *via* son héroïne, Jeanne. Une fois adulte et à la tête d'une petite famille, elle discute avec le curé du village de la carrière qui conviendrait à son petit Sylvain. Lui voudrait le voir devenir clerc de notaire :

« Jeanne dit un jour à M. le curé :

« Vous avez pour mon Sylvain de trop grandes bontés, vous en faites un monsieur ; il serait bien temps qu'il s'occupât de cultiver nos terres ; il en sait plus long qu'il ne lui en faut ; qu'il apprenne donc à présent à manier la charrue.

- Jeanne, cet enfant est si doux et en même temps si délicat, que je ne puis m'habituer à penser qu'il passera sa vie à piocher la terre. N'y a-t-il pas mille autres manières de gagner son pain ? Il est très-intelligent et beaucoup plus instruit que les autres enfants de son âge, car il a bien profité de tout ce que je lui ai appris. Je voudrais le placer chez un notaire de mes amis, à qui j'en ai déjà parlé. »[437]

Jeanne, cependant, n'aime pas vraiment cette idée, et explique pourquoi le métier d'agriculteur serait préférable pour Sylvain :

---

[436] PELORSON J., *Le Foyer détruit. Livre de lecture courante*, J.Plothier, La Motte-Servolex (Savoie), 1931

[437] CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

« - Monsieur le curé, vous en savez plus long que moi là-dessus ; mais j'aurais mieux aimé qu'il restât paysan comme son père ; c'est encore l'état qui donne le plus de bonheur et où on est le moins exposé à mal faire. »[438]

Ces deux derniers arguments trouvent écho ultérieurement chez tous les autres auteurs prônant la vie à la campagne et les métiers de la terre : c'est le plus honnête des métiers, et l'un des plus gratifiants, puisqu'en plus de se nourrir soi-même et sa famille, on nourrit les autres.

Marie-Robert Halt, à travers la bouche du père de Suzette, dans l'ouvrage éponyme (1889), fait elle aussi l'apologie des agriculteurs, dans des termes similaires :

« Quant à Jacques, il se conduisait tout seul, en aîné ; il travaillait bien avec M. Valon, qui le poussait vers la culture de la terre, et, convaincu qu'il n'y a pas de meilleure, de plus saine, de plus utile profession, le préparait avec ardeur à entrer à l'école d'agriculture. »[439]

Dans *Tu seras ouvrière* (L. Ch. Desmaisons, 1892), le père Bernard explique à son fils que les cultivateurs sont même plus utiles que les « savants » :

« - Oui, dit Pierre, mais j'aimerais bien mieux être savant que d'être laboureur ; je travaillerais moins, je gagnerais davantage et je rendrais plus de services au pays que je ne le fais en conduisant la charrue.

- Tu te trompes, Pierre, dit le père Bernard, en disant que les cultivateurs rendent de moins grands services que les savants. Les uns font des découvertes utiles, mais les artisans, ceux qui travaillent de leurs mains, appliquent ces découvertes et en font profiter leurs semblables. »[440]

L'idée que les agriculteurs appliquent les « découvertes utiles » des « savants » revient elle aussi régulièrement. Les auteurs insistent sur le fait que le métier est de moins en moins pénible grâce aux découvertes récentes et à la mécanisation, et s'efforcent de donner une image positive, moderne de l'agriculture, de montrer qu'il ne s'agit pas d'un métier du passé

[438] CARRAUD Zulma, op. cit.

[439] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[440] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

qu'il faudrait rejeter en se fondant sur des idées reçues. Ils veulent aussi montrer qu'il ne s'agit pas d'un métier d'ignorants et qu'il est tout aussi intéressant qu'un autre.

De même, le frère aîné de Suzette, Jacques, a fait plusieurs années d'études dans une école d'agriculture avant de commencer à envisager de reprendre l'exploitation de son père, pour renouveler les méthodes et les techniques utilisées pour cultiver les champs et obtenir un meilleur rendement :

« Le trio fraternel était reconstitué, car Jacques, après trois ans d'études à l'école d'agriculture, venait précisément d'en sortir.

Presque aussi grand que le papa, auquel il ressemblait beaucoup, avec une grosse voix d'homme et des moustaches qui se voyaient sans lunettes, c'était un de ces grands frères qu'on a du plaisir à regarder. On ne s'en faisait pas faute, et le papa en était tout ému.

Le jour de l'arrivée, il s'écria :

- Enfin, enfin ! le voilà, mon fils ! il va m'aider !

Il l'attendait impatiemment : le poids de sa tâche avait déjà courbé le dos et la force de l'excellent homme.

- Oui, cher père, dit Jacques en l'embrassant, me voilà avec des bras solides et quelques bonnes idées en tête ! »[441]

Les « bonnes idées » de Jacques, cependant, perturbent un peu son père dans sa routine quotidienne, avant qu'il n'admette, par la suite, que le progrès est salutaire :

« Jacques voulait être renseigné sur la situation exacte du petit bien, sur ses charges, ses ressources.

Il le parcourut en compagnie du père, qui acceptait parfaitement l'idée d'en doubler le rapport, mais sans changer grand'chose au train ordinaire et en se refusant à toute innovation, comme font d'ordinaire les gens ancrés dans leurs habitudes. »[442]

Lorsque ce ne sont pas les parents ou les professeurs qui montrent la voie des métiers de la terre aux enfants, il arrive que ce soient eux qui voient par eux-mêmes leurs avantages, et qu'ils se lancent dans cette carrière sans même y avoir été poussés par quiconque.

Ainsi, le jeune Maurice de *Tu seras agriculteur* (Hippolyte Marchand, 1889), contrairement à ce que pourrait faire croire le titre (qui ressemble assez à une injonction de la

[441] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[442] HALT Marie Robert, op. cit.

part d'un père à son enfant), décide de lui-même de d'embrasser la même carrière que son père en reprenant l'exploitation familiale :

« - Mon enfant, dit Pierre Durier, voici que tu as treize ans. Tu vas bientôt avoir terminé tes classes. Tu es un bon élève ; M. Noël, qui te trouve intelligent et travailleur, m'a dit que, si tu poursuivais tes études, tu pourrais prendre telle carrière qui te plairait… Mon intention est de te laisser absolument libre de ton choix. C'est pourquoi je viens te demander ce que tu veux faire ; il est temps maintenant de se préoccuper de ton avenir.

- Mais papa…, dit Maurice un peu interdit.

- Va, parle sans crainte, mon enfant, et si tu n'as pas encore songé à la profession que tu veux embrasser, prends le temps de réfléchir ; tu me donneras ta réponse plus tard.

- Mon choix est fait ; je veux être agriculteur comme vous.

- Ne me réponds pas à la légère.

- J'ai souvent réfléchi à ce que je ferais quand je serai grand, et j'ai toujours désiré vous imiter. (…)

Pierre Durier serra son fils dans ses bras et tous deux se remirent au travail. »[443]

Plus tardivement, en 1933, *Les yeux clairs* (Ernest Perochon) nous montre le même genre de héros qui, après mûre réflexion, décide de lui-même de devenir agriculteur. Cependant, cette fois, le personnage principal est un petit citadin, qui est donc d'autant moins enclin, au départ, à apprécier la campagne, réputée salissante et où on se fatigue tellement.

Ce sont dans un premier temps ses grands-parents (chez qui il est logé) qui commencent, sans que ce soit vraiment le but qu'ils recherchent, à lui donner le goût de la vie à la campagne et de sa routine ; mais c'est surtout un de ses camarades de classe, Camille, le meilleur élève, qui va le pousser à réfléchir sérieusement aux avantages du métier d'agriculteur. En effet, ses notes lui permettraient d'envisager n'importe quel métier, y compris instituteur, mais son choix est déjà fait :

« J'ai dit à Camille : « tu devrais être instituteur, plus tard. » Il m'a répondu sans hésiter : « Je serai cultivateur comme mon père. C'est le plus beau des métiers. »[444]

Lorsque l'on arrive à la fin de l'ouvrage, sa décision est prise, et elle surprend quelque peu ses parents :

[443] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

[444] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

« Ne songes-tu donc plus à devenir mécanicien ? » m'a demandé papa.

J'ai répondu que je préférais cultiver nos champs à Saint-Séverin-du-bois. « Si c'est vraiment là ton goût, a dit papa, nous ne et (sic) contrarierons pas. Mais tu es bien jeune ! Avant de prendre pareille détermination, il faut réfléchir sérieusement. »[445]

Le livre ce termine sur ces réflexions du jeune héros, qui fait à son tour l'apologie du métier d'agriculteur, et rêve, en une sorte d'exode rural inversé, de ramener toute sa famille auprès de lui pour vivre à la campagne :

« Ce métier demeure pénible malgré l'emploi de machines, mais c'est un métier sain et qui laisse l'homme libre, un passionnant métier.

Je ne saurais dire combien mes grands-parents sont heureux de voir leur petit fils revenir à la terre. (…) Puissent-ils vivre encore longtemps à côté de moi !

Je fais un autre rêve… Plus tard, quand mon père obtiendra sa retraite de fonctionnaire, il n'aura plus de raison de rester à Paris. Je rêve de ramener, à ce moment-là, mes parents à leur pays natal, de rassembler toute la famille à Saint-Séverin-du-bois. J'ai dit cela un jour devant papa : il n'a pas répondu mais il a souri… »[446]

Bien entendu, malgré toutes les qualités de ce métier d'agriculteur (ou en tout cas, toutes celles énumérées par les auteurs), tous les enfants ne se tournent pas vers cette profession.

Dans une moindre mesure, la mécanique les intéresse aussi. Le petit frère de Suzette, François, s'intéressait au bricolage depuis son plus jeune âge, ce qui n'était pas allé sans causer quelques dégâts (il avait même fait brûler la maison). N'étant clairement pas fait pour être agriculteur, il est tout heureux d'avoir l'autorisation paternelle pour aller étudier la mécanique à Paris :

« De l'autre côté de la porte, s'accomplissait aussi une importante affaire, entre M. Dumay et le neveu Louis :

- Vraiment ! tu veux l'emmener à Paris, le faire instruire dans la mécanique ?

- Oui, mon oncle ; mieux vaut être un bon mécanicien qu'un mauvais laboureur. Vous traitez vos terres suivant leurs qualités ; il est bon aussi de traiter les esprits suivant leurs facultés. J'ai fait causer François ; ce n'est point un sot.

- Parbleu, je le sais bien qu'il n'est point un sot !... Et Suzette est de ton avis ?

[445] PEROCHON Ernest, op. cit.

[446] PEROCHON Ernest, op. cit.

- Oh ! il y a longtemps !

- Voyez-vous ça ! (…) Eh bien, soit ! puisque tout le monde le veut, dit enfin le père.

M. François, qui, averti de la délibération, se tenait fort anxieux au jardin, fut appelé. On l'informa de la décision. Tout ému de joie, il sauta successivement au cou de tout le monde. »[447]

Mais dans le domaine de la mécanique, rien ne fascine plus les jeunes héros des années 30 que les avions (voir figure 10). Les métiers qui y sont associés (mécanicien, pilote…) les font rêver, et beaucoup d'entre eux se voient travailler sur ces machines, et même y parviennent :

« Michel était en uniforme de polytechnicien. Près de lui, on voyait un groupe de beaux jeunes gens : Charles Dupré, ancien élève d'une école d'Arts et Métiers, pilote breveté, son frère Raymond aux yeux rieurs et malins (…) »[448]

D'ailleurs, avant de se tourner résolument vers le métier d'agriculteur, le jeune héros des *Yeux clairs* voulait devenir mécanicien dans l'aviation :

« Je n'ai pas envie de devenir laboureur mais bien mécanicien d'aviation. Je n'en dis rien pour ne pas chagriner grand-père. »[449]

[447] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[448] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[449] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

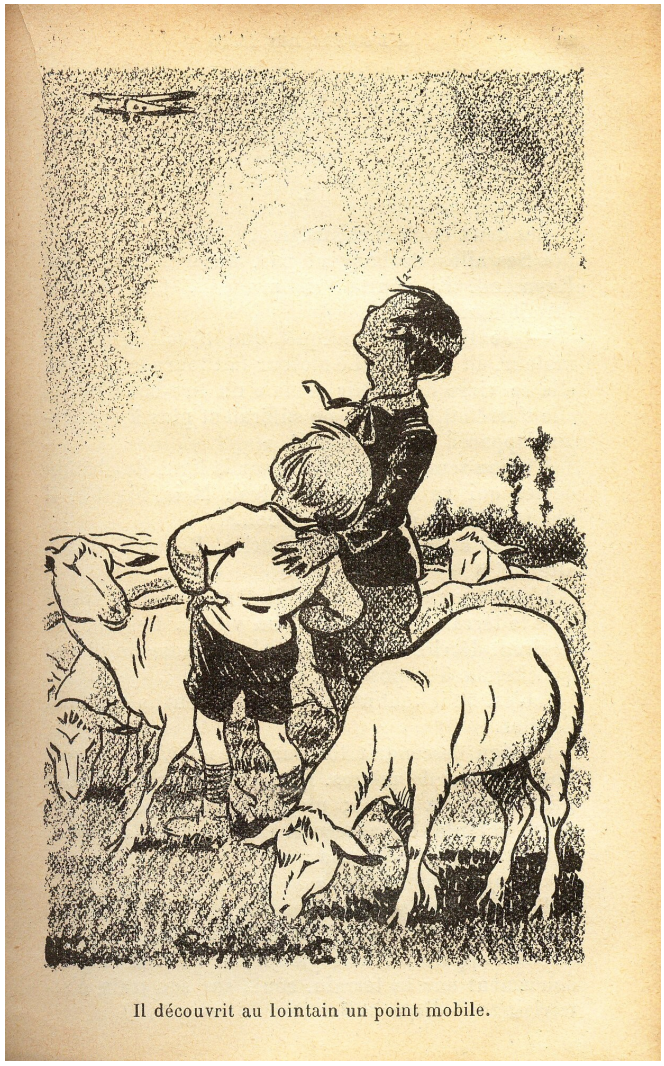


Figure 10 – Gravure de Ray Lambert, *A l'ombre des ailes*, 1936

Plus rarement, d'autres se tournent vers la mer et désirent plus que tout travailler sur un bateau, que ce soit en tant que pêcheur sur un chalutier ou comme marchand.

Dans *Les neveux du capitaine Francoeur* (Pauline Berger, 1893), toute l'histoire tourne autour du voyage initiatique autour du monde que font deux enfants, Paul et Robert, avec leur oncle, qui est capitaine de navire marchand. Au début du livre, bien qu'attirés par la perspective de l'aventure, ils ne se plaisent guère sur le bateau, et n'envisagent pas un instant de faire carrière sur un navire.

Dans les toutes premières pages, leur père se dispute avec l'oncle Francoeur au sujet de leur avenir. Il a peur de les laisser s'embarquer et le capitaine le traite de lâche, avant de le convaincre (quasiment de le forcer) à autoriser ses deux fils à partir faire le tour du monde avec lui. En fait, ce n'est que lorsqu'il promet de ne pas influencer leur future vocation que le père finit par céder :

« Ah ! c'était bien la peine de bâtir des châteaux en Espagne à leur sujet, de travailler pour eux, de penser à leur avenir. Aux heures de tristesse, je me disais : « Espère, espère, les petits grandissent, j'aurai en eux de fiers mousses, de hardis compagnons. Ils me remplaceront un jour, et le Saint-Marc ne sortira pas de la famille. Et, quand ils seront capitaines, moi, vieux au chef branlant, j'écouterai le récit de leurs courses lointaines en faisant [sauter leurs enfants sur mes genoux, ce sera encore de la joie…

- Tenez, mon oncle, je vous donne Robert.

- Peuh ! un gamin de quatorze ans.

- Un bambin aventureux, adroit comme un singe, futé comme pas un, mauvaise tête et bon cœur, un vrai Parisien… Quant à Paul -

- Quant à Paul, je l'aurai aussi. Il a seize ans, il est travailleur, intelligent, sérieux. J'en peux faire quelque chose et je le veux. (…)

- Il a déjà songé à plusieurs carrières sans en choisir aucune jusqu'ici.

- Parce que c'est la mienne qu'il lui faut. (…)

- Mais…

- Point de mais. Si la manœuvre ne lui plaît pas, il voyagera pour s'instruire. Et il en verra, du pays ! Et il en apprendra, du nouveau ! Ce sera tout profit pour ses études. Je te promets de le laisser libre, de ne pas influencer sa vocation. »[450]

Au final, ce long voyage se révèlera très formateur. A leur retour, les deux enfants savent quelle est leur vocation. Après avoir pendant un temps trouvé la mer désagréable, Robert s'est mis à l'apprécier, et veut désormais accompagner le capitaine :

« - Mon frère aime la mer, et ses fatigues, et ses dangers. Etre marin est son vœu, son rêve, son ambition ; il désire en conséquence continuer de suivre le capitaine dans tous ses voyages. (…)

- Tu décides, hein ? fit Francoeur. Décides-tu, mille sabords !

- Oui, mon oncle, je consens, dit M. Brunoy après une seconde d'hésitation, je consens puisque son bonheur est là ; mais sa mère que dira-t-elle ?

Mme Brunoy était une femme courageuse ; mais elle était mère. En pensant aux longues séparations, elle eut peine à contenir un sanglot.

- Si c'est pour son bien cependant, dit-elle, qu'il suive sa destinée !

[450] BERGER Pauline, *Livre de lecture courante, cours moyen et supérieur. Voyage autour du monde. Les neveux du capitaine Francoeur*, Larousse, Paris, 1893

- Mère chérie, je ne vous oublierai jamais ; partout je vous aimerai, dit Robert tout bas en posant câlinement sa tête sur l'épaule de Mme Brunoy. »[451]

Quant à Paul, même s'il n'a aucun goût pour la navigation, il a retiré quelques bonnes idées de ce tour du monde, et en a gardé un certain goût pour le commerce :

« - Et toi, Paul, demanda M. Brunoy, sais-tu enfin…

- Ce que je veux être ? Oui, mon cher père. Je veux travailler, travailler beaucoup, travailler sans relâche. Vous avez déjà fait trop de sacrifices pour moi. A mon tour maintenant. Ce voyage m'a aguerri, je ne crains plus la fatigue ; j'aime le commerce. Vous avez beaucoup de relations, vous me trouverez une place. L'Amérique avec ses immenses débouchés, son industrie féconde, m'offrira des chances de succès, et aussi, je l'espère, des chances de bonheur. »[452]

Jusque dans les années 30, on retrouve des jeunes héros qui se passionnent pour la navigation alors que rien ne les y destinait.

Dans *Les yeux clairs* (Ernest Perochon, 1933), une histoire indépendante de la trame principale nous raconte comment un petit parisien devint marin. On l'envoie au départ en bord de mer pour lui rendre la santé, et il en revient avec comme seule idée en tête celle de devenir pêcheur. Ses parents prennent cette résolution pour une lubie passagère et n'y prêtent guère attention, se contentant d'en rire :

« Le lendemain soir, Jean-Louis arrivait à Paris.

« Comme tu as bonne mine ! dirent ses parents. L'air de la mer t'a fait du bien ! »

- Oui ! répondit Jean-Louis. Aussi, je veux être marin.

Sa mère se mit à rire.

« Très bien ! dit-elle. En attendant, couche-toi, car le voyage a dû te fatiguer. Dors et fais de beaux rêves ! »

Jean-Louis rêva qu'il était Christophe Colomb et qu'il découvrait des terres inconnues. A son réveil, il dit encore : « Je veux être marin. »

- Très bien ! dit son père qui songeait plutôt à lui faire apprendre le métier d'ébéniste. Très bien. En attendant, il faut que tu ailles à l'école encore quelques temps. »[453]

---

[451] BERGER Pauline, op. cit.

[452] BERGER Pauline, op. cit.

[453] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

Les années passent, et Jean-Louis suit peu à peu la voie voulue par son père, mais il n'en est pas heureux. Quand ses parents se décident enfin à l'autoriser à suivre sa vocation, comme tous les auteurs le conseillent, il redevient soudain joyeux :

« Lorsque Jean-Louis eût quitté l'école, son père le mit en apprentissage chez un ébéniste du faubourg Saint-Antoine. Jean-Louis travailla de son mieux mais il songeait toujours à la mer, aux navires, aux longs voyages.

« Pourquoi es-tu si triste ? lui demandait parfois sa mère.

- C'est que j'aurais voulu être marin ! » répondait-il en baissant la tête.

A la fin, voyant qu'il s'attristait de plus en plus, ses parents lui dirent : « sois donc marin, puisque c'est ta vocation ! »

Jean-Louis eut à la fois joie et chagrin. Joie parce qu'il s'en allait sur mer ; chagrin parce qu'il lui fallait s'éloigner de ses parents. »[454]

Enfin, citons quelques autres carrières un peu plus inhabituelles citées par les enfants, pour montrer qu'ils ont d'autres idées qu'agriculteur, marin, aviateur, instituteur ou encore commerçant.

Après être monté sur le cheval de la ferme, le petit Michel d'*A l'ombre des ailes* (Ernest Perochon, 1936) a par exemple une nouvelle lubie :

« Pour avoir été juché, une seule fois, sur le dos de Pandour, il s'imaginait être un fier cavalier. Il avait même rêvé, la nuit suivante, qu'il chevauchait un pur sang, sur la piste d'un champ de course. Et, au réveil, il s'était dit :

« Je serai jockey plus tard ! » »[455]

Les petits gourmands, bien que peu nombreux, déclarent vouloir être cuisinier ou boulanger. Dans *Le droit chemin* (Marie-Robert Halt, 1902), le plus jeune fils, Pierre, décide ainsi qu'il sera pâtissier, et il en donne aussitôt les raisons, plus intéressé par la perspective de toucher des sucreries à longueur de journée que par les réalités du métier :

« Mis en joie par la bonne chère, petit Pierre fut gentil, babilla à tort et à travers. Et d'abord il fit une déclaration :

- « Je serai pâtissier ! »

Oh ! Monsieur Pierre ! pâtissier ?... oui, oui, parfaitement… il savait le métier ; il l'avait

[454] PEROCHON Ernest, op. cit.

[455] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

appris, ce matin, à l'école, de la bouche du petit frère d'un mitron, vous savez, ces bonshommes qu'on dirait habillés de papier blanc, avec une toque en calicot empesé sur la tête, et qui jouent aux billes, au coin des trottoirs… En voilà qui en mangent des gâteaux, les mitrons !... »[456]

De même, le petit Benoît des *Contes des cent un matins* (Ernest Perochon, 1929), qui veut devenir cuisinier, avec son visage tout rond, laisse supposer qu'il est lui aussi un gourmand et que cela a participé à sa vocation :

« C'était un gros garçon qu'on appelait Benoît et qui avait la face ronde comme la pleine lune.

Quand on lui demandait ce qu'il voulait faire, plus tard, il répondait toujours : « Je veux être cuisinier chez monsieur le Président de la République. Ainsi, je cuisinerai pour des ministres, des ambassadeurs et des rois. » »[457]

Pour finir, dans *Causeries paternelles* (Louise Priou, 1883), le petit Henri a une longue conversation avec son père au sujet du travail en général, puis de sa future carrière. Il ne voit aucun mal à devoir travailler plus tard (*« je me trouverais bien malheureux de rester à ne rien faire »,* dit-il), mais il a du mal à savoir quelle carrière lui conviendrait. Il discute d'abord avec son père des avantages et des inconvénients du commerce :

« Henri – Je disais que je ne sais pas ce que je veux être, mais je sais que je ne veux pas être dans le commerce.

M. Jules – Il y a des commerçants fort recommandables, et tout à fait dignes de la confiance et de l'estime publiques.

Henri – Oh ! je ne veux pas dire le contraire ; mais je sens que ce n'est pas mon goût d'acheter et de vendre ; j'aimerais mieux fabriquer, il me semble que je serais plus utile.

M. Jules – Il faut qu'il y en ait qui fabriquent, et d'autres qui vendent ; il n'y a qu'une chose importante, c'est d'être honnête dans la profession qu'on a embrassée, car nous avons besoin de celui qui vend comme de celui qui fabrique. »[458]

---

[456] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

[457] PEROCHON Ernest, *Contes des cent un matins, livre de lecture courante pour toutes les écoles. Cours élémentaire et cours moyen (1er degré)*, Delagrave, Paris, 1929

[458] PRIOU Louise, *Causeries paternelles, livre de lecture courante pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse*, A. Maugars, Paris, 1883

Pour finir, Henri a une illumination, et sait la carrière qu'il lui plairait d'embrasser :

« Henri – (…) Oh ! ce que j'aimerais bien à faire, ce qui me rendrait le plus content, ce serait de savoir écrire de belles et bonnes choses qui fissent du bien à tous ceux qui les liraient, qui les fissent m'aimer sans me connaître. (…) Je voudrais écrire pour les enfants des livres comme je suis si heureux d'en lire moi-même ; des livres dans lesquels je rappellerais tes douces leçons. »[459]

Peut-être faut-il y voir y voir une certaine implication de l'auteur, s'identifiant à son personnage…

***

Avant d'aborder le rôle que jouent les garçons dans la famille, ouvrons une parenthèse.

Un des ouvrages consultés, *La petite Jeanne ou le devoir*, comprend parmi ses personnages un enfant autiste, Louis, que l'on suit en parallèle de l'histoire principale depuis sa naissance jusqu'à l'âge adulte, en tant qu'un des fils de Jeanne, l'héroïne de l'ouvrage. Il s'agit à notre connaissance d'un cas unique dans les livres de lecture, et il mérite qu'on lui consacre quelques lignes.

En réalité, le mot « autiste » n'est jamais écrit nulle part dans l'ouvrage (il n'a été créé qu'en 1911 par Eugen Bleuler, professeur de psychiatrie également à l'origine du terme « schizophrénie »). L'auteur qualifie juste Louis d'« enfant simple ». Certains indices dans son comportement rappellent cependant l'autisme, comme des difficultés de concentration et de communication par exemple :

« S'il survenait quelqu'un qu'il ne connût pas, il allait se blottir sous quelque meuble. (…)

Elle avait de la peine à captiver son attention ; pourtant, quand elle le tenait par la main en lui adressant la parole, il semblait la mieux comprendre, surtout si elle lui parlait des anges et du bon dieu, et il revenait souvent sur ce sujet. »[460]

La nature exacte de son « infirmité » est discutée par les différents personnages de l'histoire, de temps à autre ; Jeanne reconnaît que son enfant est intelligent mais qu'il n'arrive

[459] PRIOU Louise, op. cit.

[460] CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

pas à donner son avis « comme un autre », qu'il « ne gouverne pas sa volonté » et qu'il est « comme les tous petits enfants » :

« Jeanne, dit Mme Isaure, je vais chanter pour réveiller Louis. L'effet que produit sur lui la musique est bien singulier ! Il n'est donc pas tout à fait idiot ?

- Non, madame ; quand on dit quelque sottise devant lui, il sait bien en faire la remarque. Si on lui demande son avis sur quelque chose, il le donne juste, quoiqu'il ne le dise pas comme un autre. Quelquefois il sent sa position, et alors il me dit des paroles qui me déchirent l'âme.

- Qu'a-t-il donc ? Quel est ce genre d'infirmité ?

- Je n'en sais rien, madame : c'est comme s'il ne gouvernait pas sa volonté. (…) Il est comme les tous petits enfants, il aime tout ce qui brille. »[461]

Il affiche également quelques comportements obsessionnels :

« Je suis si habituée à le voir tel qu'il est, que je n'en suis plus chagrinée ; quelquefois il passe des heures devant ses rosiers, car il aime beaucoup les fleurs, et surtout les roses. On dirait qu'il les regarde pousser. (…) »

Pendant que sa mère parlait, Louis était rentré et s'était approché du piano. Comme il touchait à tout, il avait posé un doigt sur une touche, qui rendit un son. Il fut ravi et poussa un petit cri de joie ; il recommença, et les touches lui répondaient toujours.

« Est-ce qu'il aime la musique ? dit sa marraine.

- Oh ! beaucoup, madame ; du plus loin qu'il entend une cornemuse, il prête l'oreille ; il est d'abord joyeux comme tout à l'heure, puis il finit toujours par pleurer. » »[462]

Cependant, comme l'autre fils de Jeanne, Paul, est particulièrement désagréable, Louis en devient sympathique pour tout le monde. Mme Isaure, amie de Jeanne de longue date (depuis leur enfance) le prend en affection et prend grand soin de lui.

Pour Jeanne, Louis est même plus précieux que ses autres enfants, et elle ne songe pas une seconde à le placer dans une institution :

« Vous ne sauriez croire combien cet enfant a besoin d'être aimé ; il est tout cœur. Tant que j'aurai une bouchée de pain, je la partagerai avec lui ; et si je n'en avais plus, j'irais en demander pour lui en donner. Je l'aime pour tout le monde ; j'en suis occupée la nuit comme le jour ; il n'a pas pu prendre d'heures réglées pour ses repas ; il demande du pain quand il est

[461] CARRAUD Zulma, op. cit.

[462] CARRAUD Zulma, op. cit.

couché comme s'il était levé. J'entends souvent dire que Dieu me ferait une grande grâce s'il me le reprenait ; rien ne me fait plus de peine qu'un propos semblable ; et comme on se trompe ! J'ai mis tout mon bonheur en lui ; il sent quand je souffre, et alors il devient triste. Je n'ai pas besoin de lui conter mes chagrins ; on dirait que ma tristesse coule dans son cœur (…), il me manquerait encore plus que mes autres enfants, qui peuvent se passer de moi. Tout son esprit est dans son cœur. Enfin, que voulez-vous que je vous dise, ma chère dame ? c'est tout le portrait de son père. »[463]

Même si son comportement est pour le moins étrange, il finit par être apprécié de tout le monde. Malgré ces troubles, Louis possède en effet certaines caractéristiques des garçons modèles des livres de lecture, telles que nous les avons vues plus haut. Notamment, il est très courageux, et sauve deux petites filles chargées par une vache furieuse :

« Louis, qui était descendu sans que sa mère le vît, (…) sauta aux cornes [de la vache] comme elle baissait la tête, et la retint sans bouger. Quoiqu'il n'eût que dix ans, on lui en eût bien donné quatorze pour la taille et la vigueur. (…)

« Mon cher enfant, dit Jeanne toute tremblante et en l'embrassant, tu te serais fait tuer ! (…)

- Mais cette mauvaise bête allait renverser les petites filles ; il fallait bien l'arrêter. »[464]

C'est aussi un enfant généreux :

« Elle lui fit cueillir un abricot, dans lequel il mordit avec avidité ; puis il appela sa mère et sa sœur pour leur en faire manger.

« Il est d'un grand cœur, madame, dit Nannette ; s'il a quelque chose de bon, il faut que tout le monde y goûte. »

Mme Isaure le mena dans sa chambre, lui donna des jouets et l'embrassa plusieurs fois, car il était vraiment charmant. »[465]

Enfin, il s'avère très travailleur, et prend soin du jardin de la ferme avec une attention maniaque. Lorsque l'on arrive au terme du livre, il a définitivement trouvé sa place comme laboureur :

[463] CARRAUD Zulma, op. cit.

[464] CARRAUD Zulma, op. cit.

[465] CARRAUD Zulma, op. cit.

« Jeanne était assise sur sa galerie, regardant Louis, qui labourait de l'autre côté du chemin avec un soin et une intelligence qu'on n'aurait pas attendus de lui. »[466]

Comme nous le voyons, l'archétype du garçon bien élevé, courageux et travailleur est si présent dans les livres de lecture qu'il dépasse même la notion de handicap. Fermons cette parenthèse.

***

Après avoir vu les différents éléments récurrents qui caractérisent les garçons dans les livres de lecture, nous allons à présent nous pencher sur leur place au sein de la famille.

B. Le rôle du garçon dans le foyer : le jeu comme seule activité

Comme nous l'avons vu au sujet de la mère, celle-ci est souvent qualifiée d'« âme » de la maison. Or, il arrive qu'on qualifie également les enfants, et en particulier les garçons, d'âme de la maison ; en effet, ils apportent de la joie et de l'énergie dans le foyer. La maison paraît bien vide en leur absence :

« Le retour de Maurice aux Ajoncs avait fait renaître l'animation et la gaieté. Ce grand garçon était l'âme de la maison. Pendant les deux années qu'il avait passées à l'Ecole Pratique, le temps s'était écoulé, pour la famille Durier, triste et mélancolique. »[467]

« Depuis le départ de Jean, il y a un vide à la Grand'Lande que rien ne semble devoir combler. Les enfants eux-mêmes poussent souvent de gros soupirs dont la signification n'échappe à personne. Josette n'est pas la moins angoissée, mais elle a promis à Jean d'avoir du courage pour tout le monde, et Josette a un cœur vaillant, digne de son fiancé. Elle donne

[466] CARRAUD Zulma, op. cit.

[467] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

l'exemple d'une activité si infatigable, que les plus accablés se sentent entraînés par son exemple. Elle trouve au besoin un mot très gai, et elle ramène le sourire sur les visages. »[468]

« - Ils me plaisent tout à fait et je les prends.
- Ma femme va jeter les hauts cris.
- C'est ton affaire.
- Eux partis, quel vide dans cette maison ! »[469]

Mais si les auteurs s'accordent à dire que les enfants apportent la joie dans la maison, il ne s'agit pas de la caractéristique la plus souvent mise en avant pour parler des petits garçons. D'autres choses apparaissent en évidence, à commencer par leur exclusion quasi-totale du ménage.

Contrairement à la totalité des autres personnages de la famille, on n'attend aucun travail particulier du petit garçon dans la maison. La petite fille bien élevée range ses affaires et aide sa mère à faire le ménage, et on la blâme lorsqu'elle ne le fait pas, car cela fait partie de ses devoirs, par exemple. En revanche, on tolère du petit garçon qu'il se contente de jouer dans la maison, du moment qu'il ne dérange pas le travail des autres. Et lorsqu'il décide d'aider, tout son entourage trouve cela très bien et exceptionnel, comme s'il s'agissait d'une chose qu'on n'attendrait jamais de sa part…

D'après Marie-Robert Halt, c'est même le devoir des garçons de ne pas participer du tout au ménage et au rangement dans la maison :

« - Allons ! mettons le couvert. Aide-moi, fillette ! »
Ce fut gentil de les voir, mère et fille, s'empresser, arranger soigneusement la table en mettant à la dresser cet art, ce tendre soin qui donnent une parure au plus modeste apprêt.
Pendant ce temps-là, ces Messieurs firent leur devoir, c'est-à-dire les regardèrent faire. Les messieurs sont bien aimables de ne pas disputer aux ménagères la tâche qui leur revient par droit de nature, le gracieux devoir d'embellir le foyer domestique, d'adoucir la vie de famille. »[470]

---

[468] BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916

[469] BERGER Pauline, *Livre de lecture courante, cours moyen et supérieur. Voyage autour du monde. Les neveux du capitaine Francoeur*, Larousse, Paris, 1893

[470] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

De fait, jusque dans les années 30, on trouve tout à fait normal que les petits garçons jouent pendant que les petites filles aident au ménage, à âge égal.

Parfois, ce n'est même pas le jeune héros lui-même qui refuse d'aider à entretenir la maison ; il propose même son aide, mais on refuse qu'il prenne part au ménage. Visiblement, un archétype profondément et durablement ancré dans les mentalités veut que les petits garçons ne peuvent (ou ne doivent) rien faire d'autre dans la maison que jouer, à moins qu'on le leur demande expressément, ce qui n'arrive pas souvent.

Ici, par exemple, le petit Michel d'*A l'ombre des ailes*, tout comme sa sœur, veut sincèrement aider sa tante à faire le ménage, mais c'est la tante qui refuse. Qui plus est, au lieu d'envoyer tous les enfants jouer dehors, elle décide de garder uniquement la petite fille pour l'aider, les garçons ayant le droit d'aller s'amuser :

« Si les Dupré étaient venus si tôt chez Mme Richaud, c'était avec l'idée d'emmener les deux Parisiens à la promenade. Michel ne demandait pas mieux que d'aller à la promenade. Mais Madeleine dit :

« Moi, je reste. Je ne veux pas laisser Mme Richaud faire la besogne toute seule. »

Alors Michel dit à son tour :

« S'il y a de la besogne, je veux bien rester aussi. »

Mais la tante lui donna congé.

« Je garde ma petite ménagère, dit-elle. Quant à vous, les trois garçons, allez vous amuser. »[471]

On retrouve ce même comportement d'exclusion des petits garçons lorsqu'il s'agit d'aider dans *Le ménage de Mme Sylvain* (Marie-Robert Halt, 1895) :

« Mais voilà maintenant Pierre et Paul qui viennent d'entrer pour voir un peu ce qui se passe.

Eux aussi se mirent dans la cuillère que leur présente Marguerite, s'y voient reproduits, mais avec une figure allongée qui les fait rire, et finalement demandent à prendre part au récurage.

- « Merci bien ! répond la maman en riant, les hommes récureront peut-être plus tard ; jusqu'à présent, c'est l'ouvrage des femmes. Mais ce que peuvent faire les messieurs qui sont

[471] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

ici, c'est d'aller ramasser de petits morceaux de bois, sous le hangar, pour en faire des fagots. »[472]

Notons l'idée que le ménage est « l'ouvrage des femmes » mais ne le sera peut-être plus exclusivement un jour.

Pourquoi cette exclusion des petits garçons du ménage ? Dans le cas des pères, il s'agit d'une chose justifiable : ils travaillent déjà durement hors de la maison et on cherche à leur épargner davantage de fatigue. Mais pourquoi les petits garçons, qui après tout, comme les petites filles, n'ont qu'à se préoccuper d'aller à l'école ? Nous pouvons avancer quelques théories.

Premièrement, on peut supposer que, malgré leur temps libre, les petits garçons soient englobés dans un archétype masculin global, comprenant à la fois les adultes et les enfants, selon lequel la place des hommes est au travail et non pas au ménage. Dès lors, même si les enfants, dans les faits, ne travaillent pas, ils restent à leur place et ne font donc rien. Dans la même logique, on peut supposer que les mères et les sœurs (mais surtout les mères, comme on le verra plus loin) ne veulent pas les voir empiéter sur leur domaine exclusif.

La seconde hypothèse est plus simple : comme nous l'avons déjà vu, les petits garçons sont décrits enclins à faire des bêtises, et parfois turbulents. Cette mentalité pousse peut-être à supposer que les faire participer au ménage tournerait à la catastrophe… ou, du moins, que le travail serait peut-être bâclé. Puisqu'on estime donc qu'ils ne savent pas entretenir une maison, on s'abstient de le leur apprendre.

Parfois, ce sont bel et bien ces messieurs eux-mêmes qui refusent d'aider, même lorsqu'on le leur demande expressément, en utilisant à leur avantage ce type de mentalité et en prétextant que les petits garçons n'ont pas à faire le ménage.

Dans *Suzette*, le petit François ne veut non seulement pas aider sa sœur (qui a décidé, puisqu'il s'agit d'un foyer sans mère, que ce serait désormais à elle de tout nettoyer dans la maison), mais en plus sabote son travail :

« *Elle s'était mise au ménage à six heures, après le départ du père pour les champs, et sans le prévenir. Vers dix heures, toute haletante, n'en pouvant plus, elle appela François, qui, revenant on ne sait d'où, passait en sifflant comme un merle.*

- François, où sont Jacques et Charlot ?

- Ils se promènent.

[472] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

- Ne pourrais-tu m'aider un peu ?

- A quoi ?

- Au ménage.

- Tu dis ?

- Au ménage.

François releva la tête en arrière ; son nez, déjà si bien retroussé, se retroussa encore plus, sa bouche se tendit jusqu'aux oreilles : il en sortit un grand éclat de rire.

- Le ménage, dit-il, c'est donc l'affaire des hommes ? Ah ! ah ! ah !

Après quoi, s'avançant, il commença par imprimer sur le carreau frais lavé une demi-douzaine d'empreintes de ses vilaines galoches ; puis, pour tirer de l'armoire un mouchoir, en bouleversa tous les rayons et, ayant de cette manière montré son savoir-faire, il reprit sa sifflerie. »[473]

Suzette, toutefois, considère que cette mentalité qui veut que les hommes ne puissent pas faire le ménage est surtout un bon prétexte pour ne pas avoir à le faire :

« - Oh ! le petit singe ! s'écria Suzette.

Il se retourna :

- Moi, un petit singe ?

- Non, un grand ! et qui devrait au moins se taire puisqu'il ne veut pas travailler. Tu sais bien ce que disent les nègres : que les singes ont la parole, mais que par malice ils feignent d'être muets, craignant que l'homme ne les mette à la besogne !

François haussa les épaules et tourna les talons. »[474]

On trouve toutefois, ça et là, des exceptions, comme ces petits garçons qui s'habillent tous seuls le matin sans l'aide de leur mère, dans les *Lectures pratiques* de Guillaume Jost (1878), leur père considérant qu'il s'agit d'un travail comme un autre :

« Depuis qu'ils sont assez grands pour aller à l'école, ils veulent s'habiller seuls. On ne devient adroit que si l'on apprend à se servir de ses dix doigts. S'ils sont trop jeunes pour se rendre utiles, ils peuvent déjà éviter à leurs parents bien des petites besognes.

Leur papa leur a dit qu'il faut que tous les hommes travaillent, et prennent pour cela dès le jeune âge de bonnes habitudes. »[475]

---

[473] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[474] HALT Marie Robert, op. cit.

Ailleurs, dans les *54 lectures graduées* de M. Fournier, c'est pour rendre un service que Jacques aide à barater du beurre :

« Un ! Deux ! Un ! Deux ! C'est Jacques qui bat le beurre. Il faut bien qu'il rende service à Gertrude, son ancienne nourrice ! »[476]

Enfin, on trouve aussi des petits garçons qui, tout simplement, aiment aider à faire le ménage :

« Cet enfant aimait déjà l'ordre et le travail : le matin, avant de partir, il rangeait le bois, nettoyait le devant de la maison, puis essuyait les meubles. »[477]

« Michel est un bon petit garçon, il aide sa mère à remettre en place les ustensiles de ménage, tout en babillant comme une pie. »[478]

Notons tout de même qu'en grandissant, les petits et grands frères sont plus enclins à participer aux activités de la maison. La jeune Agathe, du *Droit chemin*, sait convaincre ses frères de l'aider, avec un peu d'astuce et en flattant un peu leur vanité au passage :

« Or, personne ne doit l'ignorer, ce qui subjugue, c'est la persuasion. (…)

Donc, un matin de grand jeudi, Agathe s'était mis en tête de faire le ménage à fond ! Une surprise pour maman, et qui lui serait bien agréable, quand, vers midi, elle rentrerait, lasse de sa dure besogne de porteuse de pain.

Adrien qui, dans la pièce à côté, venait de trouver une paire de ciseaux et un morceau de vieux journal, hésitait : allait-il ajouter quelques papillons à la comète de son cerf-volant ? ou bien allait-il simplement coupasser, paperasser, histoire de tuer le temps ? Mais on l'appelle :

---

[475] JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial*, Hachette, Paris, 1878

[476] FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922

[477] CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875

[478] BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie, usages, coutumes et produits de l'Algérie*, C.Robbe, Lille, 1890

- « Adrien ! toi qui est si fort, s'il te plaît, viens m'aider ! Je ne peux pas tirer ce lit, moi, pauvre mauviette. »

Le temps de faire : Han ! le lit était au milieu de la pièce. La mauviette remercie le petit frère[479]*. Sans lui, elle eût dû renoncer à balayer et à passer le chiffon sous les lits et à faire à maman l'agréable surprise de trouver tout en ordre à son arrivée.*

- « Ah !... c'est une surprise ?

- Oui, pauvre maman, elle est si fatiguée !

- Eh bien alors, du moment où c'est une surprise, je vais l'aider ; que puis-je faire ? »

Le frotteur !... Ah ! le gentil grand frère ! »[480]

Quoi qu'il en soit, s'il faut retenir une chose, c'est que le petit garçon est l'unique membre de la famille dont on tolère (voire encourage) l'inactivité dans la maison. Dès lors, la plupart des petits garçons des livres de lecture passent le plus clair de leur temps, lorsqu'ils ne sont pas à l'école, à jouer.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les jouets ne tiennent pas une place considérable dans les livres de lecture, même s'il s'agit avant tout d'ouvrages destinés aux enfants, et donc devant se rapprocher de leur monde. Il n'y a guère que dans des ouvrages tardifs, comme *Le coffre aux joujoux, histoire pour apprendre à lire* de Marguerite Berger et Lucienne Truillet (1934), où ils prennent une place conséquente (en particulier dans le cas de ce livre, puisque même les personnages principaux sont des jouets).

Tout juste les auteurs se bornent-ils parfois à décrire certains cadeaux :

« Pour ses étrennes, Georges avait reçu un bateau, un trois-mâts, s'il vous plaît, avec des voiles blanches à tous les mâts, une belle coque peinte en rouge, un joli gouvernail peint en bleu, enfin un amour de bateau. »[481]

Ailleurs, dans un ouvrage s'intéressant plutôt au fonctionnement de l'armée, on voit un enfant jouer avec des soldats de plomb :

« Quand il était enfant, pendant ses heures de récréation, il aimait à jouer à la bataille avec des soldats de plomb.

[479] Notons l'usage curieux qui est fait des termes « petit frère » et « grand frère » dans cet extrait : pour parler du même personnage, l'auteur utilise alternativement l'un ou l'autre. Erreur ?

[480] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

[481] VESSIOT Alexandre, *La deuxième année de lecture courante, cours élémentaire*, H. Lecène et H. Oudin, Paris, 1889

« Maurice, tu arriveras en retard à la classe, criait souvent Mme Déchamps ; dépêche-toi de ranger tes soldats.

- Oui, mère, encore un coup de canon et je gagne la bataille. »

Maurice mettait des petits pois dans son canon de bois doré dont il tirait vigoureusement le ressort ; les petits pois partaient et renversaient les soldats. D'un revers de main le jeune artilleur jetait par terre ceux qui restaient encore debout. »[482]

Mais ce genre de description reste exceptionnel. En règle générale, les auteurs ont plutôt tendance à encourager les enfants à s'amuser avec peu de chose et beaucoup d'imagination.

Ainsi, le petit Paul du *Ménage de Mme Sylvain* (Marie-Robert Halt, 1895), s'émerveille pendant longtemps grâce à un petit bout de verre coloré qu'il a trouvé sur le chemin devant la maison :

« Petit Paul, dès le seuil, se mit à crier :

- « Ah ! que c'est joli ! tout est rouge ! les œufs sont rouges, et la table, et Ludivine, et Tiennet, et vous tous aussi ! »

L'œil droit complètement fermé, il tenait devant le gauche un petit tesson de verre rouge qui causait son ravissement. »[483]

Les exemples de jeux improvisés avec trois fois rien ne manquent pas dans *Jean-Christophe* (Romain Rolland, 1932), où le petit héros déploie des trésors d'imagination pour s'amuser :

« Il est plongé dans la contemplation d'une fissure entre les dalles… Le trou imperceptible grandit, il devient une vallée ; il y a des montagnes autour. Un mille-pattes remue : il est gros comme un éléphant. Le tonnerre pourrait tomber, l'enfant ne l'entendrait pas. »[484]

« Il passe des heures à regarder ses ongles, en riant aux éclats. Ils ont tous des physionomies différentes, ils ressemblent à des gens qu'il connaît. Il les fait causer ensemble, et danser, ou se battre. »[485]

---

[482] LAVISSE Emile, *Tu seras soldat*, A. Colin et cie, Paris, 1887

[483] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

[484] ROLLAND Romain, *Jean-Christophe, Livre de lecture cours élémentaire et moyen*, Albin Michel, Paris, 1932

[485] ROLLAND Romain, op. cit.

« Christophe est aussi magicien. Il marche à grands pas dans les champs, en regardant le ciel et en agitant les bras. Il commande aux nuages : « Je veux que vous alliez à droite. »

Mais ils vont à gauche.

Alors il les injurie et renouvelle l'ordre. »[486]

Là encore, un petit rien, comme une branche, peut donner lieu à des heures de jeux divers et variés, depuis l'épée jusqu'à la baguette de chef d'orchestre (figure 11) :

« On n'imagine pas le parti qu'on peut tirer d'un simple morceau de bois (…). C'est la baguette des fées. Longue et droite, elle devient une lance ou une épée ; il suffit de la brandir pour faire surgir des armées. Christophe en est le général, il marche devant elles, il leur donne l'exemple, il monte à l'assaut des talus. Quand la branche est flexible, elle se transforme en fouet. Christophe monte à cheval, saute des précipices (…). Si la baguette est petite, Christophe se fait chef d'orchestre ; il est le chef, il est l'orchestre ; il dirige, et il chante ; et ensuite, il salue les buissons, dont le vent agite les petites têtes vertes. »[487]

Figure 11 - Gravure de Ray Lambert, *Jean-Christophe*, 1932

[486] ROLLAND Romain, op. cit.

[487] ROLLAND Romain, op. cit.

Ce n'est que dans les années 30, cependant, que les auteurs (et en particulier Ernest Perochon) se plaisent à consacrer des chapitres entiers dédiés aux petits garçons et à leurs jeux, souvent partagés avec leurs sœurs. *Au point du jour* (1930) regorge d'exemples de ce genre.

Ainsi, le petit Rémi, qui voudrait bien aller à la chasse avec son père, s'entend répondre qu'il est bien trop jeune pour cela. Aussi il décide de jouer à la chasse, mais pas à chasser des lièvres et des perdrix : plutôt à imaginer une chasse épique aux aigles et aux bêtes féroces.

Dans le cadre du jeu, où il entraine sa sœur Lucie, l'imagination permet de faire d'un moineau un terrible rapace et d'un morceau de carton un fusil :

« Le jeudi suivant, Rémi chasse les aigles et les bêtes féroces dans le jardin de ses parents. Lucie le suit, un sac de toile suspendu à son épaule en guise de gibecière.
Rémi est armé d'un fusil en carton. Il court par les allées en faisant « Ouap ! Ouap ! »

Un petit oiseau s'envole et se pose sur une branche de lilas. « Un aigle ! s'écrie Rémi. Attention !

- Je crois plutôt que c'est un petit moineau ! dit Lucie.

- Non ! Je te dis que c'est un gros aigle ! Tu verras quand il sera mort ! »

Rémi vise l'oiseau avec son fusil de carton. « Ne lui fait pas de mal ! » s'écrie Lucie.

Mais Rémi n'écoute rien. Il vise avec soin, gonfle ses joues et fait : Boum ! L'oiseau s'envole un peu plus loin en chantant : « Pi ri ri ! Pi ri ! Tir li ti ti ! »

Lucie éclate de rire. « L'aigle se moque de toi, Rémi ! »

Rémi se lance à la poursuite du petit oiseau. De temps en temps il vise, gonfle ses joues et : Pan ! Pan !... Boum !... Baoum !... »[488]

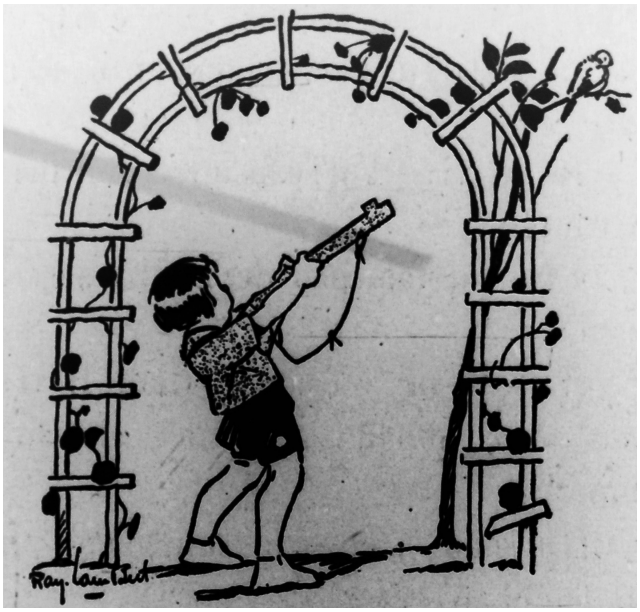


Figure 12 - Gravure de Ray Lambert, *Au point du jour*, 1930

[488] PEROCHON Ernest, *Au point du jour, premier livre de lecture courante*, Delagrave, Paris, 1930

Ce jeu n'est pas forcément du goût de sa sœur Lucie, qui doit transporter les « proies » de son frère, sous forme de branches ou de pierres, dans son sac :

« Rémi tue ensuite un lion, un tigre et un serpent boa ; c'est-à-dire qu'il vise un autre caillou, une boîte de fer-blanc et une branche sèche… Et il apporte tout cela dans le sac de Lucie ! Mais le sac est trop lourd : Lucie le laisse tomber à terre. « Je ne joue plus à ce jeu ! » dit-elle. »[489]

Toutefois, ce ne sont pas toujours les sœurs qui s'impliquent dans les jeux au départ inventés par leurs frères. Dans un autre chapitre, c'est le petit Robert qui prend part au jeu de sa sœur, en devenant le médecin attitré de sa poupée, qu'elle dit très malade. Ce « jeu de fille » n'empêche pas pour autant le petit frère d'y déployer une certaine imagination :

« - Ma fille Rosette est malade. Vous êtes médecin, n'est-ce pas, monsieur ?

- Oui, madame ! Je suis médecin, chirurgien et même dentiste.

- Alors, venez guérir ma fille, car je suis très inquiète !

- Un instant, madame ! Il faut que j'emporte mes rayons X pour examiner les os de votre fille.

- Hâtez-vous, docteur !

- Un instant, vous dis-je ! Il faut que j'emporte mon couteau de chirurgien et mes tenailles de dentiste.

- Non, docteur ! Non ! Je ne veux pas ! N'apportez ni votre couteau ni vos tenailles !

- Cela ne vous regarde pas, madame ! Vous n'y connaissez rien ! (…)

Robert entre. Il tient, dans sa main droite, une feuille de papier roulé : c'est son appareil à rayons X. Dans sa main gauche, il a, en guise de tenailles, une vieille pince à sucre. Quant à son couteau de chirurgien, qui est un couteau de bois, il le tient entre ses dents : cela lui donne un air terrible. »[490]

A un certain stade, ce jeu prend même des allures de récit surréaliste tant le petit Robert y met de fantaisie absurde.

« Il prend son papier roulé et l'applique sur son œil gauche puis sur son œil droit. Il regarde longuement la poupée avec cette sorte de lunette et il dit enfin :

« Je vois ce que c'est ! Cette pauvre enfant est très malade !

[489] PEROCHON Ernest, op. cit.

[490] PEROCHON Ernest, op. cit.

- Qu'a-t-elle donc ? » demande Jeannette qui commence à s'inquiéter. Robert lève l'index.

« Premièrement : votre fille, madame, a du sang de navet…

- Ce n'est pas possible ! »

Robert lève deux doigts. « Deuxièmement : votre fille, madame, a la tête plus grosse que le poing…

- Est-ce qu'on en meurt ? demande Léa.

- Parfaitement, madame ! Votre nièce mourra… Et pour longtemps… Peut-être pour quinze jours ! »[491]

Si les différentes histoires ou chapitres des livres de lecture nous montrent, dans leur immense majorité, les petits garçons soit en train de jouer, soit en train de discuter avec leurs parents (ou leurs frères et sœurs, ou leurs grands-parents), soit à l'école, nous ne pouvons pas dire pour autant que leur rôle au sein du foyer, à part une aide ponctuelle et leur capacité à y apporter de la joie et de l'animation, soit nul.

Les parents attendent bien un rôle particulier du petit garçon, mais dans l'avenir : ils ont tendance à placer tous leurs espoirs en lui, à espérer qu'il fasse de grandes choses, ait un bon métier, fera la fierté de sa famille, ou encore les soutiendra dans leur vieillesse.

L'idée dominante est que les enfants, grâce à l'instruction, doivent être mieux que leurs parents, tout en continuant de les respecter. Elle se trouve bien résumée par la défunte mère de Suzette (*Suzette*, Marie-Robert Halt, 1889), dont le père se souvient des paroles au sujet de leur fils aîné :

« Oh ! Denis, dit-elle, nous le ferons plus savant que nous ; nous affinerons son esprit, qui vaudra mieux que le nôtre ! Mais avant tout, n'est-ce pas ? nous lui inspirerons la volonté d'être un homme honnête et bon, car, sans cela, le reste n'est rien !... »[492]

Les auteurs reviennent aussi régulièrement sur le fait que les enfants sont l'avenir, que ce soit pour leur famille ou pour le pays, et qu'ils ne doivent pas décevoir ; aussi, ils doivent bien travailler à l'école et écouter les conseils qu'on leur donne. Le grand-frère Jean, dans *Le tour de l'Europe pendant la guerre* (G. Bruno, 1916), explique à son frère Jacques, qui voudrait être assez grand pour partir avec lui au front, que sa place est avant tout à l'école :

---

[491] PEROCHON Ernest, op. cit.

[492] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

« - Mon petit Jacques, cela est bien, mais l'heure n'est pas venue pour toi. Tu as un autre devoir à remplir, celui de t'instruire à l'école. Applique-toi bien, mon Jacques. Quand la leçon te paraîtra difficile, le livre aride, dis-toi que tu n'es pas en classe pour t'amuser mais pour t'instruire. L'écolier doit déjà travailler pour la France. La paix venue, que de ruines nous aurons à relever ! Les ignorants, les paresseux, ceux qui veulent s'amuser partout, même en classe, ne seront utiles à rien. Ne sois pas de ceux-là. »[493]

L'auteur Th. Lebrun va plus loin, en disant que les enfants sont les pères de demain, et que leurs propres enfants recevront à leur tour leurs conseils, ce qui devrait les inciter à être des élèves sages et attentifs dès maintenant :

« Vous serez pères un jour, tâchez de ne pas oublier nos conseils, et vos enfants m'en sauront gré. »[494]

D'autres auteurs envisagent l'importance de la filiation dans l'autre sens ; les enfants doivent apprendre dès aujourd'hui à être sages et attentifs (surtout en classe) non pas pour pouvoir être de bons pères, mais pour pouvoir prendre soin de leurs parents lorsque ceux-ci seront devenus vieux.

Le père Bernard de *Jean le Dénicheur* (Auguste Humbert, 1874) place ainsi de grands espoirs dans son fils Isidore, qui devra le remplacer à la ferme et prendre soin de lui dès qu'il aura terminé son service militaire :

« Isidore venait de tirer à la conscription (…). Il n'attendait plus que l'ordre de rejoindre son régiment. (…)

Le père Bernard avait abusé de ses forces pour parvenir à la petite position de bien-être dont il jouissait, il était devenu maladif et avait besoin de se reposer plus qu'il ne convenait à la bonne administration de sa ferme. Isidore était à même de le remplacer dans ces rudes travaux. Il considérait d'ailleurs cette mission comme un devoir et un plaisir tout à la fois. N'est-il pas bien juste et bien naturel, après que nos parents ont usé leurs forces à nous élever, que nous consacrions les nôtres à les soulager, à leur procurer une vieillesse calme et heureuse ? »[495]

---

[493] BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916

[494] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans* (4 tomes), Hachette, Paris, 1878 ?

[495] HUMBERT Auguste, *Jean le Dénicheur, ou Misère et richesse, livre de lecture courante*, Hachette, Paris, 1874

Julia Becour fait tenir un discours similaire à l'institutrice du jeune Michel de *Geneviève et Michel* (1890), et considère le respect de l'instruction et de la bonne éducation comme un devoir des jeunes enfants envers leurs parents ; il s'agit même du principal devoir qu'ils ont dans la famille, eux qui ne travaillent pas encore à proprement parler et qui ne participent pas à l'entretien de la maison :

« Tes parents travaillent pour vivre, ils ne peuvent te surveiller constamment et prévoir tous les dangers qui menacent ton âge. Tu passeras cette année ton certificat d'études ; ensuite tes parents, après avoir consulté tes goûts, tes aptitudes, te choisiront un état. Tu n'es pas loin du moment où ton avenir se décidera. Ecoute donc mes derniers conseils. (…) Fais ton devoir envers tes parents, l'enfant ingrat n'a jamais de bonheur, et tous les enfants reçoivent plus de leurs père et mère qu'ils ne leur rendront jamais. »[496]

Lorsque les enfants sont grands et doivent partir de la maison, suivant ces bons préceptes, certains d'entre eux prennent la peine de rassurer leurs parents : ils reviendront plus tard au foyer, pour les aider. Félix, présenté comme un garçon modèle et absolument parfait par son auteur, Th. Lebrun, ne se prive pas de le rappeler :

« Quant à Félix, il ne voulait rien : « J'ai des bras et du courage, dit-il un jour à son père, je rougirais de ne pouvoir pas à dix-sept ans me suffire à moi-même. (…) »

Vous me reverrez, mon père, je viendrai vous servir de soutien dans vos vieux jours, et je pourrai alors vous rendre les soins touchants que vous m'avez prodigués dans ma jeunesse. »[497]

A contrario, comme on s'en doute, les « fils indignes », les paresseux, les garçons irrespectueux envers leurs proches ruinent les espoirs qui ont été placés en eux et font le désespoir de leurs parents.

Dans *Suzette* (Marie-Robert Halt, 1889), le père de l'héroïne garde pendant longtemps une très mauvaise image de François, le frère de Suzette, bricoleur et curieux. François n'est, comme le dit sa sœur, *« ni fainéant ni sot »*, mais il n'est clairement pas fait pour le travail aux champs. Il le trouve fatiguant et inintéressant. Lors de son premier jour derrière la charrue, il

[496] BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie, usages, coutumes et produits de l'Algérie*, C.Robbe, Lille, 1890

[497] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans* (4 tomes), Hachette, Paris, 1878 ?

s'interrompt en plein travail pour tenter de changer la forme du soc et rendre la besogne plus simple ; cela aurait pu déboucher sur une innovation intéressante et utile, mais le père ne voit qu'une chose : un enfant désobéissant et paresseux qui a trouvé une excuse pour ne pas accomplir le travail qu'on lui a confié. Il se met en colère contre lui, mais cela ne change rien, François ne se plaît pas aux champs, et à chaque fois qu'il laboure, il fait seulement « *de l'à peu près, pauvre besogne* ».

Un soir, Suzette discute avec son père au sujet de François, et lui fait remarquer, pour le calmer un peu, que le jeune garçon n'est pas un mauvais sujet, ce qui ne fait qu'attiser encore plus la colère du père, qui rétorque :

« *- Bon, il n'est pas ! parbleu ! il n'est pas !... Mais est-ce de ce qu'il n'est pas, ou de ce qu'il est, que l'étoffe d'un honnête homme est faite ? je ne saurais me contenter que mon fils ne soit pas un voleur, un méchant ; il faut encore qu'il se montre laborieux, vertueux, bon, comme l'est Jacques, et comme le sera, j'espère, aussi Charlot. François ferait-il le premier propre à rien parmi les Dumay ? Pour notre honneur, pour notre fierté de famille, je ne veux pas cela !* »[498]

L'idée que M. Dumay se faisait de l'avenir de son fils (un brave paysan) est tellement éloignée de ce qu'il est réellement (un garçon curieux de tout qui voudrait travailler dans la mécanique) qu'il n'arrive pas à se faire à l'idée qu'il a pu se tromper à son sujet, et qu'il préfère voir en lui un paresseux que comprendre ses goûts réels. Même lorsque Suzette lui rappelle que François ne s'est jamais intéressé à l'agriculture, le père se moque en rappelant les bricolages hasardeux que réalisait François quant il était plus petit, à commencer par un éteignoir actionnable à distance (dont le mécanisme avait fini par tomber et lui casser le nez). Pas un instant il ne prend sa vraie passion au sérieux :

« *- C'est peut-être qu'il est fait pour autre chose que pour cet ouvrage-là…*
- Oui, il est fait, n'est-ce pas, pour éteindre les chandelles ! »[499]

Il lui faudra bien du temps pour accepter l'idée que son fils, même s'il ne sera jamais le brave cultivateur qu'il espérait, deviendra un homme tout aussi brave et respectable dans son domaine de prédilection, la mécanique.

---

[498] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[499] HALT Marie Robert, op. cit.

C. Le garçon par rapport aux autres membres de la famille : l'épicentre de l'attention

Comme nous l'avons vu précédemment, le petit garçon apporte de la joie dans la maison, et le foyer est bien vide sans lui. Même si son rôle à l'intérieur de celui-ci est limité, cela ne l'empêche pas d'avoir des interactions avec les autres membres de la famille ; de fait, puisque le personnage principal des histoires est souvent un petit garçon, les discussions des autres personnages avec lui vont bon train.

Certains de ces jeunes héros, toutefois, n'ont pas de famille, du moins au début de l'histoire. Celui du *Foyer détruit* (J. Pelorson, 1931) est dans ce cas avant d'être adopté, et explique comment il a réussi à se construire des repères moraux en prenant en exemple les gens qu'il voyait et trouvait sympathiques, et des repères affectifs grâce à ses souvenirs et aux choses qu'il appréciait :

« Quand on a vécu comme moi, seul, sans parents ni grands-parents, sans frère ni sœur, sans les caresses de la famille, sans ami, sans personne qui s'intéresse à vous, on donne son cœur aux vieilles pierres de la maison, aux plantes qu'on foule ou qui vous caressent en passant, aux animaux qui vous lèchent la main ou vous regardent de leurs bons yeux ! »[500]

Mais la grande majorité des héros ont bel et bien une famille, et nous pouvons dès lors voir comment ils se comportent envers leurs différents proches.

Dans *Les neveux du capitaine Francoeur* (Pauline Berger, 1893), les deux personnages principaux, Paul et Robert (partis pour faire le tour du monde avec leur oncle, à bord de son bateau), reçoivent une lettre collective, écrite à tour de rôle par leur père, leur mère et leurs deux sœurs. Grâce à cette missive, la façon dont chacun s'adresse aux deux garçons est un indice pour montrer la nature des interactions qu'ils ont d'habitude avec eux.

Le père de Paul et Robert ne se soucie que de donner des conseils :

[500] PELORSON J., *Le Foyer détruit. Livre de lecture courante*, J.Plothier, La Motte-Servolex (Savoie), 1931

« Mon cher Paul, j'ai oublié de te recommander un point important : celui de fermer tes livres. Le moment est venu de tâcher d'apprendre par toi-même. Observe, réfléchis, compare, puis soumets tes idées à ton oncle qui connaît à fond mille choses sur lesquelles il pourra t'éclairer. Je souhaite que ce voyage trempe ton caractère et donne à ton jugement de la solidité. Je pense que Robert se conduit bien, et je vous embrasse tous deux. »[501]

Leur mère se montre terriblement soucieuse de leur sécurité :

*« Mes bons petits enfants, continuait Mme Brunoy, où êtes-vous donc ? Cette lettre vous trouvera-t-elle encore aux Antilles ? Les dépêches télégraphiques parlent de violents orages, je suis bien tourmentée. Ah ! que votre absence m'est pénible ! Je vous vois en rêve entourés de précipices et j'ai peur. Soyez très raisonnables, mes enfants. Mon Paul, éveille-toi de tes songes et marche les yeux ouverts pour apercevoir tous les dangers. Je te confie ton frère. Petit Robert, ne fâche pas ton oncle par des espièglerie*s. *Ne fais pas d'imprudences. Comment ai-je pu laisser partir un feu follet comme toi ? – Ecrivez vite et souvent. Je suis bien inquiète. »*[502]

Leur grande sœur regrette de ne pas être avec eux et s'ennuie d'eux :

« Mes frères, ajoutait Thérèse, les pressentiments de mère me gagnent. Il me semble qu'il est arrivé quelque chose, et je suis bien triste. Grondez-moi. Dites que c'est à tort. Racontez-moi tout ce que vous avez vu. Tout, tu entends, Robert. J'ai ta promesse, je veux un journal qui m'apprenne par le menu tout ce qui vous arrive. Des détails, je demande beaucoup de détails. Ah ! que je voudrais être avec vous ! Quel beau voyage à faire tous ensemble si nous étions riches ! Comme on s'amuserait ! Tandis que sans vous je m'ennuie bien fort ! – A bientôt, n'est-ce pas ? »[503]

Enfin, la petite Yvonne regrette également que ses grands frères ne soient pas là pour jouer avec elle :

« Paul, j'essuie tous les jours tes pierres, j'époussète tes boîtes de papillons, ton herbier et tes livres. Je fais cela très adroitement, n'aie pas peur, et je remets bien chaque chose à sa place. Après, je vais dire à ton portrait que j'ai fini, et il a l'air bien content. Dis,

[501] BERGER Pauline, *Livre de lecture courante, cours moyen et supérieur. Voyage autour du monde. Les neveux du capitaine Francoeur*, Larousse, Paris, 1893

[502] BERGER Pauline, op. cit.

[503] BERGER Pauline, op. cit.

cela te fait plaisir que je soigne tes affaires ? Robert, si tu m'oublies, c'est mal, car moi je pense beaucoup à toi. Je ne joue plus ni au sabot, ni aux quilles, ni au petit billard de salon, parce que tu n'es pas là pour me taquiner en commençant et me faire rire après. Quelles bonnes parties nous faisions ! Avec qui joues-tu maintenant ? Si tu as de l'argent, achète-moi des jouets des pays où tu passes, nous jouerons avec quand tu reviendras. Est-ce que tu vas être encore longtemps ?[504] *(sic) Embrasse mon oncle pour moi. Nous vous aimons tous beaucoup, beaucoup fort, comme je disais quand j'étais petite. »*[505]

Cette simple lettre montre d'ors et déjà que les petits garçons sont plus proches de leurs frères et sœurs que de leurs parents. C'est ce que nous allons étudier à présent.

La sœur, grande ou petite, fait souvent partie du paysage familial du jeune héros ; on peut supposer que montrer une famille où il y a à la fois des garçons et des filles parmi les enfants, que ceux-ci soient nombreux ou pas, permet aux auteurs une plus grande variété de situations dans leurs histoires, et aussi une plus grande variété de personnages. Cela permet aussi d'équilibrer les rôles ; lorsque le personnage principal est un petit garçon turbulent, lui adjoindre une grande-sœur vigilante qui le remet gentiment dans le droit chemin est fréquent (figure 13).

Figure 13 - Gravure de Frédéric Regamoy, *Le premier livre des petites filles*, 1886

[504] Mot manquant dans le texte d'origine ?

[505] BERGER Pauline, op. cit.

Lorsque le petit garçon est un peu plus âgé, on lui adjoindra plutôt une petite sœur sur laquelle il pourra veiller :

« Jean, le soir, en promenade, partout, se faisait à son tour l'éducateur de sa petite sœur. »[506]

« Maurice, qui avait alors huit ans, conduisait sa sœur et la ramenait. Il s'était constitué son protecteur et ne souffrait pas que personne la taquinât. » [507]

La petite sœur, comme on l'a vu plus haut, sert aussi de camarade de jeu, surtout à partir des années 30. Mais en général, c'est cependant plutôt une grande sœur qu'ont les petits garçons. Loin des *a priori* qui voudraient que les frères et sœurs se disputent constamment, ils s'entendent généralement plutôt bien.

Un exemple type de frère et sœurs s'entendant à merveille nous est fourni dans *Petit-Jean* (Charles Jeannel, 1888) ; Jean est un enfant très sage, qui *« ne touchait ni au feu ni aux couteaux »*, et qui respecte et aime sa grande sœur autant que sa mère adoptive, la vieille Marguerite :

« Il ne montait pas sur les chaises et ne mettait pas la maison en désordre. Si Louise lui disait quelque chose, au lieu de lui répondre mal et de ne pas l'écouter, comme aurait fait un mauvais enfant, il lui obéissait, tout comme si c'eût été la bonne Marguerite elle-même. Jamais il n'y avait de querelles entre eux ; Louise travaillait avec attention, Petit-Jean portait auprès d'elle son petit tabouret, et ils se mettaient à causer ensemble comme deux bons amis. »[508]

Cette amitié pour le personnage de la grande sœur en fait le personnage le plus proche du petit garçon, et elle entretient dans la majorité des ouvrages (excepté peut-être dans *Suzette*, où François passe la moitié de l'histoire à la mépriser tout à fait et à mal lui parler ;

---

[506] DES Madame, *Jean & Lucie, histoire de deux jeunes réfugiés, la guerre racontée aux enfants*, Fernand Nathan, Paris, 1920 ?

[507] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

[508] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

mais il se corrige par la suite et devient un garçon modèle, aimant sa grande sœur comme tous les autres) une relation privilégiée avec lui.

Ainsi, elle est par exemple la plus apte à jouer les infirmières lorsqu'ils sont malades, non seulement parce que les parents n'en n'ont pas toujours le temps, mais aussi pour la raison suivante, qui revient dans quelques ouvrages :

« Il acceptait volontiers de sa main des médicaments qui, offerts par toute autre personne, lui eussent fait faire une grimace de dégoût. »[509]

Les grandes sœurs, grâce à cette amitié, exercent un contrôle parfois plus efficace que celui des parents sur les petits frères, bien souvent sans même que ceux-ci en aient conscience. Le modèle du genre est Agathe (cette même Agathe qui parvient à convaincre son frère de l'aider à faire le ménage et dont nous avons déjà parlé plus haut), dans *Le droit chemin* (Marie-Robert Halt, 1902). Dans ce passage, l'auteur nous explique ce qui fait qu'Agathe arrive à se faire obéir et respecter de ses frères sans même avoir à élever la voix :

« Toutes celles d'entre vous qui ont des frères savent combien cette engeance, pourtant si chère, se montre en général tyrannique, rebelle et surtout peu respectueuse de l'autorité de Mesdemoiselles leurs sœurs.

Eh bien ! Agathe exerçait réellement sur les siens un empire très salutaire, dont son cœur doux et simple n'avait pas même conscience. En voulez-vous le secret ?

Elle les aimait ! Et parce qu'elle les aimait, jamais elle n'eût songé à les dominer par ses fantaisies, ses caprices et, comme on dit, à faire avec eux la maîtresse. »[510]

Pour autant, les relations entre frères et sœurs ne sont pas toujours idylliques, mais leurs disputes sont souvent insignifiantes ; elles se résument souvent au genre de dialogue qui suit. Ici, Rosette et Paul d'*A travers la morale, à travers les choses*, ne sont pas d'accord au sujet de la feutrine et du tissu ; lui dit qu'il s'agit de la même chose tandis que sa sœur tente de lui prouver le contraire :

« Voyons, Paul, regarde la semelle de mes pantoufles de chambre, est-elle semblable à l'étoffe de ton paletot ?

- L'une est épaisse, l'autre est mince : voilà tout.

[509] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[510] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

- Ah ! s'écria Rosette, que c'est entêté un garçon !

- Merci ! fit Paul en riant. »[511]

Ici, dans les *Contes des cent un matins* (Ernest Perochon, 1929), les grandes sœurs se moquent de leur petit frère, mais le consolent juste après en lui proposant un jeu :

« A ce moment, elles aperçurent leur petit frère qui venait au-devant d'elles. Leur petit frère s'appelait Pierrot ; il n'avait que quatre ans. Elles se mirent à sauter autour de lui, en criant pour le taquiner : « Nous sommes peut-être laides comme Pierrot ! laides comme Pierrot !... »

Pierrot répondit : « Je suis laid, mais je suis fort ! »

Il prit un caillou et le porta fièrement, à bras tendu, en renversant la tête en arrière. Comme il marchait ainsi, sans regarder à terre, il mit le pied dans une rigole et tomba sur le nez !

Il se fit un peu mal. Mais il ne voulut pas laisser voir qu'il avait envie de pleurer. Il se releva donc très vite et se mit à sauter comme un lapin en criant : « Je suis leste, moi ! Je suis leste ! » Puis il chanta : « Tralala ! Lala ! Lala ! Tralala !... » Malgré tout, il avait les yeux pleins de larmes.

Alors Jeannette et Margot dirent, pour lui faire oublier son mal : « Puisque tu es si leste et que tu chantes si bien, donne-nous la main et dansons une ronde ! » »[512]

Comme nous y avons fait allusion précédemment, une des rares exceptions à cette entente presque parfaite entre frère et sœur est François, de *Suzette* (Marie-Robert Halt, 1889). Pendant son adolescence, il se met à fréquenter Vincent, un mauvais garçon plus âgé que lui qui fume et va au cabaret le dimanche. Le caractère de François se détériore rapidement à son contact, et le petit frère se met, entre autres, à réclamer de l'argent à sa sœur ou à menacer de la frapper.

Heureusement, cette situation ne dure qu'un temps, et il se rend bientôt compte que les mauvaises fréquentations, mais surtout l'alcool, peuvent aussi causer du tort à sa famille ; en effet, Vincent manque de tuer son amie Ludivine alors qu'il était ivre. François, traumatisé par cet évènement, en fait des cauchemars qui le font réfléchir, et dès le lendemain demande pardon à Suzette pour son comportement. Il jure aussi de ne plus boire, et les voilà réconciliés :

[511] LEDAY J., *A travers la morale, à travers les choses, livre de lecture courante*, J.de Gigord, Paris, 1912

[512] PEROCHON Ernest, *Contes des cent un matins, livre de lecture courante pour toutes les écoles. Cours élémentaire et cours moyen (1er degré)*, Delagrave, Paris, 1929

« Le lendemain matin, comme Suzette préparait le petit déjeuner, François parut. Il était pâle, avec les traits tirés. S'arrêtant à deux pas de sa sœur qui, toute frémissante, attendait :

- Je viens, dit-il à demi-voix, de demander pardon à Charlot ; je te demande aussi pardon. (…) Ah ! reprit-il, à quoi a-t-il tenu hier que ce qui s'est passé dans la maison de Vincent ne se soit pas passé ici ? cela a tenu à un verre d'absinthe que Vincent a bu de plus que moi. (…)

Le visage dur à force de résolution, il leva la main : - Devant toi, comme devant ma mère, je jure de ne plus franchir le seuil d'un cabaret !

Suzette lui tendit les bras :

- Non, dit-il ; quand je l'aurai mérité ; pas avant ! J'ai refusé aussi de prendre la main que me donnait Charlot.

- Ah ! François, s'écria Suzette, maintenant tu es sauvé ! car tu as la conscience et la volonté sans lesquelles une bonne résolution ne compte pas plus que la résistance d'une feuille au vent. La conscience et la volonté sont notre vraie force contre le mal. »[513]

Dans la suite de *Suzette, Le ménage de Mme Sylvain* (Marie-Robert Halt, 1895), François, désormais adulte, se souvient avoir été très turbulent dans son enfance, mais admet que son père et sa sœur l'ont maintenu dans le droit chemin :

« Il plaisantait, l'oncle François, se souvenant qu'il avait été lui-même un petit diable donnant du fil à retordre aux siens. Mais un diable beaucoup moins gâté, beaucoup plus tenu en bride, aux mains d'un père, d'une sœur qui avaient su le diriger par leur exemple et leurs conseils. »[514]

Il y a tout de même un cas de petit frère tellement insupportable que même la sœur n'arrive pas à trouver de solution pendant une bonne partie du récit. Dans *La petite Jeanne ou le devoir* (Zulma Carraud, 1852), le petit Paul cause énormément de problèmes à ses parents Jeanne et Louis et à sa sœur Nannette, tout en semblant ne pas leur manifester de réelle affection. Jeanne ne sait plus que faire, et la petite Nannette tente de la consoler :

« Il fallait toute la patience de cette bonne petite pour supporter les caprices de Paul, qui avait un mauvais caractère et ne voulait jamais faire ce qui plaisait aux autres. Jeanne en

[513] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[514] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

avait un grand chagrin ; mais elle espérait qu'il deviendrait meilleur en grandissant. (…) Nannette, qui avait bien compris le chagrin de sa mère, essayait quelquefois de la consoler.

- Ma pauvre fille, il n'y a pas de consolation pour une peine comme celle-là. Si ton frère ne vaut rien quand il sera grand, ce sera le chagrin de toute ma vie. Mon enfant, il faut cacher avec soin sa mauvaise humeur et sa dureté. Vois-tu, il n'y a pas de plus grande richesse que la bonne réputation, et elle commence en même temps que nous. Si le monde savait combien Paul est mauvais, l'enfant aurait beau se corriger par la suite, on n'en dirait pas moins qu'il ne vaut pas grand'chose : n'en parle donc à personne, pas même à nos meilleurs amis ni à M. le curé.

- Oui, ma mère, soyez tranquille ; d'ailleurs, puisque Dieu nous l'a donné comme ça, il faut l'aimer pour tout le monde ; car, au fond, il est bien malheureux. »[515]

Pourtant, la petite Nannette parvient à forger un lien d'amitié entre elle et son frère à force de patience ; finalement, seule sa sœur a pu l'amadouer (ce qui est logique puisque, comme nous l'avons vu, les sœurs semblent plus proches des petits garçons que leurs propres mères) :

« A force de douceur et de patience, Nannette vint à bout d'apprendre à Paul sa prière ; elle le faisait compter aussi deux fois par jour, et, tantôt bon gré, tantôt mal gré, il apprit tout ce qu'un petit enfant de son âge pouvait apprendre ; comme il avait assez d'intelligence et qu'il n'était mauvais qu'à la maison, on l'aimait bien ailleurs. Il s'attacha à sa sœur plus qu'on ne l'eût cru capable de le faire. »[516]

Mais les petits garçons n'ont pas toujours qu'une grande sœur comme compagne de jeux et comme aide sur le chemin de la bonne éducation ; les frères sont parfois tout aussi importants dans leur vie. Cependant, plusieurs choses différencient la relation qu'ont les frères entre eux de celle qui existe entre un frère et une sœur.

Tout d'abord, il arrive que des frères s'entendent assez mal (non pas qu'ils se disputent, mais ils se contentent de ne jamais se parler au cours du livre, par exemple ; pour reprendre un livre déjà maintes fois commenté, les trois frères de *Suzette* ne s'entendent guère).

Ensuite, ce type de situation est très peu représenté sur les gravures, qui préfèrent montrer un frère et une sœur en train de jouer que deux frères, pour une raison peu claire.

Enfin, lorsque l'auteur nous montre effectivement une fratrie heureuse, unie par l'entraide et l'amitié, c'est soit pour nous décrire les jeux que partagent les enfants, soit pour expliquer comment ils s'incitent mutuellement à bien se comporter ; quel que soit leur âge, ils

[515] CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

[516] CARRAUD Zulma, op. Cit.

sont sur un pied d'égalité et non pas dans le type de relation élève/professeur, que l'on voit parfois apparaître dans les relations frère-sœur. Certes, le grand-frère peut s'efforcer de distraire le plus jeune, mais sans exiger de sa part le respect accordé aux sœurs, par exemple.

Pour mieux comprendre la différence entre les relations frère-sœur et frère-frère, considérons cet extrait des *Lectures pratiques* de Guillaume Jost (1878), où deux frères décident de réviser une dernière fois leurs leçons avant d'aller à l'école :

« Sais-tu bien la fable que tu dois réciter aujourd'hui ? dit Georges à Pierre. Veux-tu me la dire ?

- C'est inutile. Je l'ai récitée sans faute hier soir à maman.

- Tu sais bien que papa dit qu'il faut toujours repasser le lendemain les leçons qu'on apprend la veille. On peut les avoir un peu oubliées du soir au matin. Je te réciterai ma leçon de géographie et tu me diras ta fable. »

Georges sait très bien sa leçon. Pierre est deux fois resté court dans sa fable Le renard et le bouc. Pierre est penaud ; mais il répète plusieurs fois les passages difficiles, et les récite à son frère. Cette fois il sait sa leçon ; il aura une bonne note. »[517]

S'il s'était agi d'un frère et d'une sœur, l'un des deux (le plus âgé sans doute) aurait vraisemblablement joué le rôle du professeur ici ; certes, c'est Georges qui a d'abord demandé à Pierre de lui réciter sa leçon, mais au final ils révisent ensemble, et récitent chacun leur propre devoir l'un à l'autre. Les frères s'incitent mutuellement à être meilleurs.

On retrouve cette idée des frères se soutenant l'un l'autre dans la plupart des autres ouvrages mentionnant des fratries similaires. Ainsi, toute la dynamique du célèbre *Tour de la France par deux enfants*[518] (G. Bruno, 1889) s'organise autour de l'amitié des jeunes frères André (quatorze ans) et Julien (sept ans), qui s'entraident constamment dans leur périple à travers le pays. Ici, par exemple, le plus jeune refuse d'être porté pour ne pas fatiguer davantage son grand frère :

« Lorsqu'ils se furent un peu éloignés de la ville, le grand frère s'adressa à l'enfant et, à voix très basse, comme s'il avait eu crainte que les arbres même de la route ne l'entendissent :

[517] JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial*, Hachette, Paris, 1878

[518] Cet ouvrage, bien que célèbre, n'apparaît que très peu dans ces pages puisque ses deux principaux protagonistes sont orphelins, et ont donc peu à nous apprendre sur les mentalités familiales.

- N'aie pas peur, mon petit Julien, dit-il ; personne ne nous a vus sortir.

- Oh ! je n'ai pas peur, André, dit Julien ; nous faisons notre devoir, Dieu nous aidera.

- Je sais que tu es courageux, mon Julien, mais, avant d'être arrivés, nous aurons à marcher pendant plusieurs nuits ; quand tu seras trop las, il faudra me le dire : je te porterai.

- Non, non, répliqua l'enfant ; j'ai de bonnes jambes et je suis trop grand pour qu'on me porte. »[519]

De même, dans *Les neveux du capitaine Francoeur* (Pauline Berger, 1893), l'histoire tourne autour de deux frères, Paul et Robert, et de leur entraide au cours de leur tour du monde. Lorsque l'un d'eux, Robert, se casse une jambe, l'autre décide de rester sans cesse auprès de lui quitte à rater une partie des merveilles du voyage :

« Pauvre Robert, si vif, si agile, comme il souffrit de se voir la jambe dans un appareil, condamné à rester au lit pendant six semaines ! Comme il pleura !

- Va, ce sera encore vite passé, lui dit Paul avec douceur. Je ne te quitterai pas. Il faut que j'arrive à remplacer près de toi notre mère qui t'eût si bien soigné, nos gentilles sœurs qui t'eussent distrait quand même…

Et il dorlotait Robert avec des regards si attendris que le blessé lui jeta les bras au cou et, l'embrassant, lui dit à travers ses larmes :

- Oh ! que tu es bon ! que je te remercie ! que la famille est une bonne chose ! C'est bien heureux quand on s'aime ! » »[520]

Dans *La première année de lecture courante* (Jean-Marie Guyau, 1878), le petit Gaspard cherche activement une solution pour inciter son grand-frère Alexandre à cesser de boire :

« Le jeune Gaspard voyait depuis quelque temps son frère aîné, Alexandre, revenir à la maison le visage rouge, les yeux allumés ; il soupçonna que son frère, qui s'était mis à fréquenter des ouvriers de mœurs corrompues, était entraîné par eux au cabaret. Plusieurs fois déjà il l'avait entendu répondre à sa mère avec brusquerie et même avec grossièreté ; sa mère, en proie à l'inquiétude et à la tristesse, avait souvent les yeux rouges, et retenait ses pleurs.

Le père avait dit un jour à Alexandre : « Tu fréquentes des hommes qui te perdront. Gaspard aimait beaucoup ses parents et son frère ; il chercha en lui-même s'il ne pourrait point, malgré sa jeunesse et son inexpérience de la vie, ramener son frère à de meilleurs

---

519 BRUNO G, *Le tour de la France par deux enfants, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1889

520 BERGER Pauline, *Livre de lecture courante, cours moyen et supérieur. Voyage autour du monde. Les neveux du capitaine Francoeur*, Larousse, Paris, 1893

sentiments. »[521]

Il finira par demander à son frère de lui lire un ouvrage parlant des méfaits de l'alcool ; comprenant les craintes de son petit frère à son égard et ému par sa démarche, Alexandre lui promettra bien de ne plus jamais boire.

Les frères partagent aussi une certaine fantaisie, dans leurs jeux ou simplement dans leurs conversations, surtout sensible dans les années 30 :

« Veux-tu dormir encore, toi ? demanda Charles à son petit frère.

- Attends ! Je vais te le dire ! »

Raymond ferma les yeux, les rouvrit, les referma encore et ainsi de suite.

« J'aime bien dormir, fit-il enfin ; mais, d'un autre côté, j'aime bien aussi voir le soleil. Je crois qu'un bon moyen c'est de faire comme ceci… Tiens ! »

Il ferma l'œil droit et garda l'œil gauche ouvert, ce qui l'obligea à faire une grimace.

« Ah ! que tu es laid ! » s'écria Charles en éclatant de rire. »[522]

« - « Grimpons ! grimpons la grimpette ! grimpons ! » disait Adrien, en s'efforçant d'escalader deux à deux les marches des six étages. Et petit Pierrot, avec ses petites jambes, s'efforçant d'imiter son aîné, répétait en s'essoufflant :

- « Grimpons ! grimpons ! grimpons la grimpette ! » »[523]

Lorsque la différence d'âge est vraiment importante, il arrive que les grands-frères s'occupent des plus petits, cherchent à les amuser, à les surveiller…

Jean-Christophe, de l'ouvrage éponyme, a fort à faire avec ses deux petits frères turbulents :

« Il est fier qu'on le traite en homme, et il s'acquitte de sa tâche gravement. Il amuse de son mieux les petits, en leur montrant ses jeux ; et il s'applique à leur parler, comme il a entendu sa mère causer avec le bébé. Ou bien il les porte dans ses bras, l'un après l'autre,

---

[521] GUYAU Jean-Marie, *La première année de lecture courante : morale, connaissances usuelles, devoirs envers la patrie : ouvrage contenant 88 figures instructives, des devoirs oraux, un lexique*, Armand Colin, Paris, 1878

[522] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[523] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

comme il a vu faire ; il fléchit sous le poids, serrant les dents, pressant de toute sa force le petit être contre sa poitrine, pour qu'il ne tombe pas. »[524]

Quant au Germain de *L'enfance d'Alain Redon* (Alain Redon, 1916 ?), il amuse patiemment son petit frère Jean et s'efforce de satisfaire ses petits caprices :

« Quant à Jeannot, grâce à la puissance magique de l'imagination, si vive chez les enfants de son âge, il croyait avoir déjà réalisé son rêve. Ce chariot de bois où il était assis, n'était plus un chariot de bois, mais la belle automobile rouge écarlate qu'il avait vue passer.

- « Hue ! hue ! tomobile ! Zémain ! criait-il de sa voix claire et ravie… Hue ! tomobile ! »

Germain, en bon grand frère, pressait le pas ; teuf ! teuf ! teuf, teuf ! Le chariot rustique, plus agité que rapide, roulait sur ses disques en cahotant. »[525]

En revanche, on voit rarement des petits frères être définitivement confiés à la garde d'un grand frère à la mort d'un parent ou des deux ; peut-être estimait-on qu'il valait mieux confier un enfant à une grand'mère ou une grande sœur qu'à un jeune homme qui risque de devoir l'abandonner plus tard à cause de son service militaire.

Les ouvrages de G. Bruno font ici exception, puisqu'on assiste à deux reprises, dans deux livres distincts, à une scène où un père confie un de ses enfants (ou plusieurs) à la garde d'un aîné :

« - Aimez-vous l'un l'autre, pauvres enfants qui allez désormais rester seuls ! Vivez toujours unis, sous l'œil de Dieu, comme vous voilà à cette heure devant moi, la main dans la main.

André comprit le regard paternel, il se pencha vers le mourant :

- Père, répondit-il, j'élèverai Julien et je veillerai sur lui comme vous l'eussiez fait vous-même. Je lui enseignerai, comme vous le faisiez, l'amour de Dieu et l'amour du devoir : tous les deux nous tâcherons de devenir bons et vertueux. »[526]

---

[524] ROLLAND Romain, *Jean-Christophe, Livre de lecture cours élémentaire et moyen*, Albin Michel, Paris, 1932

[525] REDON ALAIN, *L'Enfance d'Alain Redon : livre de lecture courante à l'usage des garçons du cours élémentaire : morale, leçons de choses, civisme, ouvrage illustré de 110 gravures dans le texte et accompagné de causeries*, Paul Delaplane, Paris, 1916?

[526] BRUNO G, *Le tour de la France par deux enfants, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1889

« Le devoir avant tout, mon fils. Si je meurs, tâche de me remplacer auprès de tes sœurs et de ton jeune frère. Tu leur apprendras le courage, toi qui a vécu à l'armée, cette grande école du courage. »[527]

Comme nous le voyons, les petits garçons sont plus proches de leurs frères et sœurs que des autres membres de leur famille ; ce n'est pas pour autant qu'ils n'ont pas de relations avec les autres.

En ce qui concerne les parents, *a priori*, la sévérité et le respect qui leur est dû et que nous avons déjà étudiés précédemment prédominent, et les petits garçons gardent une certaine distance, moins avec leur mère qu'avec leur père, mais qui existe toutefois. Le vouvoiement que l'on constate régulièrement dans les extraits des ouvrages cités en ces pages est valable jusqu'aux années 30 (même si la distance entre parents et enfants s'est considérablement réduite).

On peut se demander si cette attitude a une quelconque réalité historique. Peu à peu, les dialogues ont certes perdu leur platitude, et on assiste, à travers toute la période étudiée (1880-1930) à une évolution notable du langage employé par les enfants des livres de lecture pour s'adresser aux adultes : moins formel, plus spontané. Cette métamorphose ne s'est visiblement pas limitée aux livres de lecture ; Ganna Ottevaere-Van Praag confirme qu'il s'étend à tout le domaine des livres pour la jeunesse : *« A l'aube du XX° siècle, le langage tel qu'il est employé dans les dialogues de l'histoire en images se démarque de l'écriture monocorde du roman enfantin et rompt avec l'univocité d'une communication à sens unique. (…) Enfin le langage des conversations se met alors à adhérer à la psychologie et à la fonction des héros romanesques et contribue à leur individualisation. »*[528] Le style question/réponse convenu des livres de lecture d'autrefois, où les enfants servaient principalement à poser des questions aux adultes qui eux-mêmes se lançaient dans un cours ou une argumentation, disparaît peu à peu et le naturel commence à reprendre le dessus, que ce soit dans les textes ou dans les illustrations.

Progressivement, on assiste donc de plus en plus fréquemment à des scènes où la glace se rompt entre parents et enfants ; dès lors, il devient possible de mieux voir les liens forts qui les unissent.

Les livres composés de courtes leçons morales manquent rarement, par exemple, de consacrer une lecture à l'histoire d'un enfant généreux venant en aide à ses parents. Ici, le petit Pierre, seulement âgé de onze ans, désireux de porter secours à ses parents ruinés, demande

[527] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[528] OTTEVAERE-VAN PRAAG Ganna, *Le roman pour la jeunesse, approches, définitions, techniques narratives*, Peter Lang, Berlin, 1997

une avance d'un mois de salaire à l'horloger chez qui il est en apprentissage. Celui-ci, ému, préfère lui prêter une pièce de cinq francs :

« Il retourna bien vite chez ses parents, et leur remit sa pièce de cinq francs.

- Qui t'a donné cet argent ? demanda le père avec sévérité.

Pierre fut un instant interdit… ; puis il raconta la scène qui venait de se passer chez son patron.

Le père le serra dans ses bras, la mère le couvrit de baisers ; ils étaient fiers de leur enfant. Ce bon fils continua à travailler si bien que le brave horloger lui accorda chaque semaine une nouvelle gratification.

Un bon fils fait la joie et le bonheur de ses parents. »[529]

De même, malgré l'apparente sévérité de leur père, les petits garçons de toutes les décennies étudiées ne se privent pas, lorsque l'occasion leur en est donnée, de montrer à quel point ils l'aiment.

Au début du livre *Les enfants de Marcel* (G. Bruno, 1887), le personnage-titre réfléchit à ce qui risque d'arriver à son fils Louis (dont la mère, cantinière, vient de mourir quand commence l'histoire) s'il le garde près de lui au régiment :

« Et Marcel songeait aux quatre orphelins qu'elle lui laissait ! L'aîné, Louis, dormait entre ses jambes ; un bel enfant, c'était vrai, mais si jeune !... Treize ans, pas plus. Et enfant de troupe déjà ; brave et fort comme un homme, doux comme une fille !... Au régiment, qui ne l'aimait ? Il y était né, en avait toujours partagé le sort. Père et fils ne s'étaient jamais quittés ! »[530]

Le lien qui unit le père et le fils semble déjà très fort à la lecture des pensées du soldat Marcel, mais il trouve sa confirmation lorsque Louis, pressentant peut-être que son père envisage de l'éloigner pour sa sécurité, lui demande de rester auprès de lui malgré le danger :

« Pendant que le sergent prenait cette résolution, la petite ombre pelotonnée entre les genoux du père Marcel se souleva tout à coup ; deux bras d'enfant se nouèrent au cou du sergent et une voix douce murmura :

[529] NOËL. F. A., *La nouvelle lecture rationnelle, ou premier livre de lecture courante à l'usage des écoles enfantines*, Gédalge et cie, Paris, 1920

[530] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

- Père, je vous en supplie, gardez-moi.

Le père releva brusquement la tête : il était contrarié d'être surpris en larmes par l'enfant. »[531]

Marcel lui explique alors sa décision de l'envoyer chez sa grand'mère, mais Louis lui déclare alors :

« - Oh ! dit-il, vous croyez donc que je dormirai mieux dans un lit, vous sachant couché dans la neige ? Vous croyez que je mangerai à ma faim comme cela loin de vous, quand vous jeûnerez ici ? Allez, ne le croyez pas, père ; je ne mangerai plus, au contraire, je ne dormirai plus ; alors, sûrement, je tomberai malade, et voilà !... »[532]

Il y a ainsi, au-delà du vouvoiement et de la sévérité, un profond attachement entre père et fils, souvent latent mais sensible par divers petits indices dans d'autres ouvrages : des enfants qui admirent tellement leur père qu'ils veulent faire la même carrière que lui, un jeune soldat qui refuse de manger son pain blanc à l'école militaire en disant que la pensée de son père mangeant uniquement du mauvais pain dans sa pauvre maison lui coupe l'appétit… les exemples sont nombreux.

Dans les années 30, les pères, comme on l'a vu, se rapprochent davantage encore des enfants, partagent leurs jeux, les emmènent en promenade ou à la pêche… Peu à peu, la distance et la froideur disparaissent tout à fait, et père et enfant apparaissent parfois comme deux bons amis :

« Il y a, comme dessert, du fromage et des fraises. Lucien dit à son père, généreusement : « Je te donne ma part de fromage ! »

Le père sourit. « Tu as bon cœur ! Je te donne ma part de fraises ! » »[533]

La mère, quant à elle, a bien entendu une place spéciale dans le cœur des enfants. Comme nous l'avons déjà vu, elle ne peut s'empêcher de les aimer malgré leurs défauts, se lamente lorsqu'ils ne sont pas là, et leur prête toutes sortes de qualités :

---

[531] BRUNO G., op. cit.

[532] BRUNO G., op. cit.

[533] PEROCHON Ernest, *Contes des cent un matins, livre de lecture courante pour toutes les écoles. Cours élémentaire et cours moyen (1er degré)*, Delagrave, Paris, 1929

« Mon Dieu, qu'il est donc beau garçon ! Si ce pauvre Jérôme était encore là, serait-il fier de le voir comme ça ! »[534]

« M. Brunoy restait immobile, tout pâle…

Mme Brunoy dit dans un sanglot : « Mes fils ! mes chers enfants ! quand les reverrai-je ? » et les jeunes filles mêlèrent leurs larmes à celles de leur mère… »[535]

Dans *Enseignement chrétien* (J. Lefort, 1889), on peut constater les efforts déployés par une mère pour rester en contact avec son fils, qui a décidé de partir, à pied, gagner sa vie à Paris sans rien dire à ses parents :

« Arrivé à Paris, il alla aussitôt sur le quai où abordaient les bateaux venant de Melun. Là, il reconnut un batelier qui lui remit un pain, en disant : « Ta mère t'en enverra un pareil chaque semaine, si tu travailles bien. »[536]

Enfin, ce lien si fort entre mère et fils est également rassurant ; dans *Le tour de l'Europe pendant la guerre* (G. Bruno, 1916), seule l'arrivée de sa mère arrive à apaiser un peu le fils Jean, blessé, amputé, et qui risque de mourir faute de sang :

« Jean était étendu, livide, haletant, les yeux clos dans cette sorte de demi-sommeil qui précède la mort de ceux que l'épuisement emporte.

Mme Volden se pencha vers lui, retenant ses larmes. Le baiser maternel l'éveilla, il entr'ouvrit les yeux, reconnut sa mère, reconnut Josette, leur sourit, et, accablé, sembla se rendormir. »[537]

Quant aux grands-parents, que nous allons étudier en détail plus loin, après avoir surtout représenté la voix de la sagesse (tout aussi distants que les parents et tout autant dispensateurs de leçons) ils se transforment peu à peu (une fois de plus, donner une date est impossible, mais on peut estimer que l'évolution devient sensible vers 1920) en amis, attentionnés et fiers de

---

534 CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875

535 BERGER Pauline, *Livre de lecture courante, cours moyen et supérieur. Voyage autour du monde. Les neveux du capitaine Francoeur*, Larousse, Paris, 1893

536 LEFORT J., *Enseignement chrétien, livre de lecture, cent histoires*, J. Lefort, Lilles, 1889

537 BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916

leurs petits enfants ; nous y reviendrons plus en détail dans le chapitre spécifiquement dédié aux grands-parents.

Les petits garçons, en tout cas, doivent prendre en patience la tendance de leurs grands-mères à les surprotéger, comme nous le verrons plus loin :

« Lorsque Michel s'apprêtait à partir pour l'école, elle l'emmitouflait si bien qu'il finissait par s'écrier en riant :

« Pitié ! Pitié !... J'étouffe ! »

Il se fût contenté de vêtements plus légers, car, à courir sur les chemins ou à jouer dans la cour de récréation, il se défendait très bien contre le froid. Néanmoins, pour ne pas contrarier la tante, il ne refusait pas les lainages qu'elle-même avait tricotés pour lui. »[538]

Après voir étudié le thème du petit garçon dans les livres de lecture, nous voyons, malgré la diversité de caractère des jeunes héros, émerger un archétype de l'enfant idéal : même s'il est parfois turbulent et susceptible de commettre des bêtises, il a bon cœur, est travailleur et aime toute sa famille ; on n'attend rien de particulier de lui au sein du foyer, si ce n'est d'y apporter de la joie et de ne pas décevoir les espoirs que ses parents ont placés en lui.

[538] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

2- Les filles

Après les petits garçons, les petites filles et les grandes sœurs sont les personnages principaux les plus courants dans les livres de lecture. Là encore, les descriptions physiques varient forcément, mais s'entendent sur la douceur, la gaieté et, souvent, la simplicité charmante des jeunes héroïnes ou des sœurs des personnages principaux :

« C'était une adorable enfant de dix ans, blonde comme les blés, une vraie fille du Nord, malgré ses grands yeux noirs. Douce, serviable, elle était la joie de la famille, son petit oiseau chantant, sa lumière, comme lui disait le grand-père qui la gâtait un peu : « Nous t'avons bien nommée, lui disait-il souvent, ma Lucie, notre douce lumière. »[539]

« Geneviève, vêtue de cachemire blanc, est étendue sur une chaise longue (…).
Ce cadre, cette toilette, les blonds cheveux de la jeune fille et la douceur empreinte sur son visage, frappent un moment Michel (…). »[540]

« Lucie était bien telle que Michel se l'était figurée pendant cette longue et cruelle absence : les cheveux blonds et bouclés, les joues roses. Ses yeux bleus exprimaient la douceur et la tendresse ; était-il possible de désirer une plus aimable et plus gentille petite sœur ! »[541]

« Mariette, viens sur mes genoux. En voilà une qui a de la santé à revendre ! Voyez quelles bonnes joues… et une bonne humeur ! Cela ne demande qu'à jouer et à rire.

Mariette en effet, la grosse fillette que nous avons vue au commencement du récit, avait atteint ses sept ans. »[542]

« Quant à Mlle Lucie[543]*, elle ne dit rien ; son attention, d'ailleurs, semblait toute aux feuillages du jardin qu'on apercevait à travers la fenêtre ; elle ne les quitta pas du regard.*

[539] DES Madame, *Jean & Lucie, histoire de deux jeunes réfugiés, la guerre racontée aux enfants*, Fernand Nathan, Paris, 1920 ?

[540] BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie, usages, coutumes et produits de l'Algérie*, C.Robbe, Lille, 1890

[541] DUPUIS Eudoxie, *Autour du monde, voyage d'un petit algérien, livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Delagrave, Paris, 1890

[542] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[543] Remarquons à l'instant la fréquence de ce prénom chez les petites filles modèles.

C'était maintenant une grande demoiselle, svelte, de belle santé, aux yeux vifs, à la physionomie intelligente, expressive, ce qui vaut encore mieux que la beauté. Joignez à tous ces avantages une simplicité charmante, sans la moindre trace de cette coquetterie, de cette recherche à attirer l'attention qui déparent tant de jeunes filles. »[544]

« Madeleine était une fillette de treize ans au visage agréable et doux, avec des yeux déjà sérieux de petite ménagère. »[545]

Notons que cette dernière citation insiste sur la destinée des petites filles : ce sont, avant tout, des petites mamans.

« Antoinette avait dix-huit ans. C'était une vaillante fille, suivant en tous points l'exemple de sa mère et de sa sœur aînée. Par ses vertus, sa bonne conduite et son amour du travail, elle méritait l'amitié de tous les honnêtes gens (…) »[546]

« Tenez… voyez Jeanne… c'est cette fillette à la mine gracieuse et éveillée, aux joues fraîches, aux cheveux châtains qui coud en ce moment auprès d'une fenêtre du rez-de-chaussée. »[547]

Précisons tout de suite que ce rôle de petite mère que l'on fait tenir aux filles n'est pas fondé sur une quelconque réalité d'époque ; il s'agit plutôt du modèle qu'on aimerait les voir suivre à la lettre. Anne-Marie Sohn nous dépeint des fillettes rarement sages, et précise que *« le modèle vécu s'éloigne néanmoins de l'image proposée dans les manuels et la littérature enfantine, destinés à un public bourgeois. »*[548]

Contrairement aux petits garçons, vifs comme des petits oiseaux, les petites filles des illustrations sont plutôt sages et paisibles, et aident à faire le ménage :

---

[544] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

[545] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[546] HUMBERT Auguste, *Jean le Dénicheur, ou Misère et richesse, livre de lecture courante*, Hachette, Paris, 1874

[547] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

[548] SOHN Anne-Marie, *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIX°-XX°siècles)*, deux volumes, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996

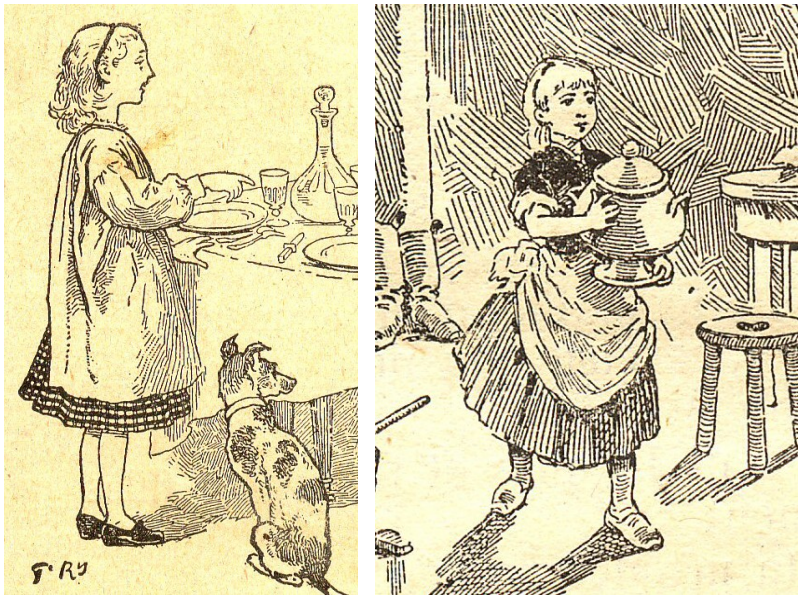


Figure 1 - Gravure de Frédéric Regamoy, *Le premier livre des petites filles*, 1886

Figure 2 - Gravure de A. Faria (?), *Suzette*, 1889

Par la suite, les petites filles restent très présentes sur les illustrations, même si on les voit plus souvent en train de jouer qu'en train d'aider leur mère. Dans les années 30, la quasi-totalité des gravures, en revanche, les montrent occupées à s'amuser avec leur frère, grand ou petit, ou à faire leurs devoirs (ou, comme sur la figure 4, en train de lire avec leur frère), comme si elles s'éloignaient toujours plus du monde des adultes.

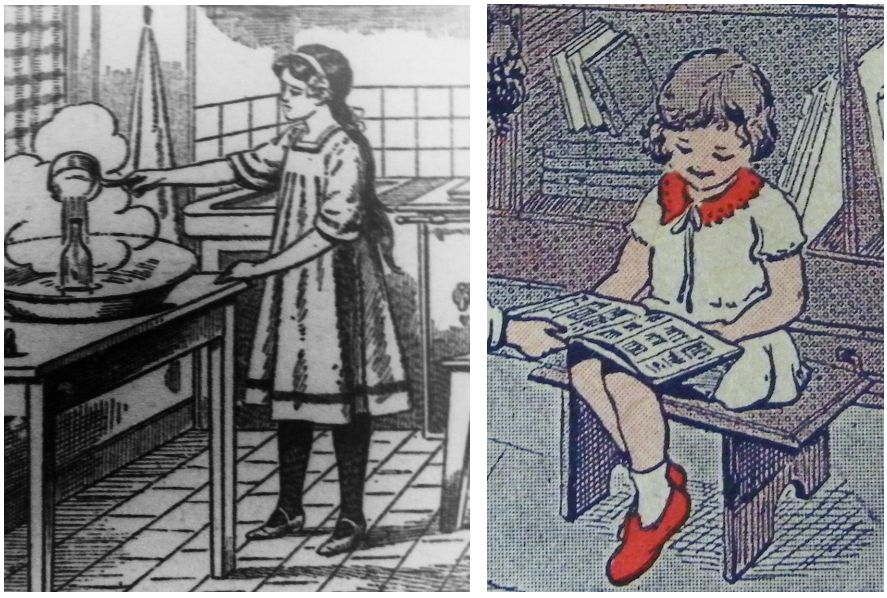


Figure 3 - Gravure de Louis Maitrejean, *54 lectures graduées*, 1922

Figure 4 - Gravure de Mme Combier, *Joies d'enfants*, 1933

Comme on s'en doute, il y a des contre-exemples à cet archétype de la petite fille sage, douce et travailleuse, et ils ne manquent pas. Tantôt ces demoiselles sont paresseuses, négligentes, tantôt elles sont malpolies ou avec un mauvais caractère, comme cette petite Jacqueline décrite dans une des histoires de *La deuxième année de lecture courante* (Alexandre Vessiot, 1889) :

« Elle était toute petite, Jacqueline ; mais c'était bien la plus grande boudeuse du pays. A tout propos, pour un non, pour un rien, pour moins que rien, la moue, toujours la moue ! Elle en devenait insupportable à ses parents, à ses frères, à ses sœurs, à ses petites compagnes, à tout le monde ; on l'avait surnommée la boudeuse. Du plus loin qu'on la voyait venir :

- Tiens, disait-on, voici Jacqueline la boudeuse. »[549]

Toutefois, comme la plupart de ces contre-exemples sont assimilables à des défauts de ces jeunes protagonistes, nous nous y intéresserons en détail plus loin.

A. Caractéristiques et place de la fille : la politesse et la bonne éducation avant tout chose

Faisons tout d'abord une remarque essentielle : dans les livres de lectures, on tolère beaucoup plus de choses des petits garçons que des petites filles. Les jeunes héros sont susceptibles de faire des bêtises, parfois très graves (témoin le petit frère de *Suzette*, qui fit brûler par accident toute la maison familiale), tandis que les petites héroïnes de ces histoires ont tout au plus des gros défauts à corriger.

Ceci étant dit, voyons voir ce que les auteurs de ces livres considèrent comme la petite fille idéale, quels sont les qualités et les défauts qu'on lui prête, comment elle est éduquée et ce qu'on envisage pour son avenir.

[549] VESSIOT Alexandre, *La deuxième année de lecture courante, cours élémentaire*, H. Lecène et H. Oudin, Paris, 1889

Précisons qu'en règle générale, les auteurs préfèrent montrer une petite fille pauvre mais polie qu'une autre de bonne famille mais mal élevée, même s'il arrive de rencontrer des jeunes filles riches et exemplaires (comme la Geneviève de *Geneviève et Michel*, Julia Becour, 1890). Une de ces enfants bourgeoises pleines de défauts le remarque au cours du récit où elle apparaît dans *La fillette bien élevée* (Louise Sagnier, 1896) :

« Une enfant de concierge, dit-elle attristée, vaut mieux, quand elle est bonne et bien élevée, qu'une fille d'ingénieur égoïste, capricieuse, orgueilleuse ; tout le monde la lui préfère et trouve sa mère bien heureuse. »[550]

Les demoiselles bien élevées, de fait, sont souvent mises en présence de petites filles malpolies pour mieux les mettre en valeur, tout comme les auteurs procèdent pour les petits garçons. La gentille et polie Geneviève citée un peu plus haut, notamment, compte parmi ses amies une petite peste mal élevée, Emma. Celle-ci parle mal à Michel sous prétexte qu'il n'est que jardinier et qu'elle le considère comme un domestique stupide, par exemple.

La préceptrice de Geneviève, Mme Sensée (un nom révélateur !), ne se prive pas de lui en faire la remarque :

« Vos amies sont bienveillantes et [elles] reçoivent une bonne éducation ; je n'en saurais dire autant d'Emma qui parle beaucoup, mais qui critique comme si une enfant de son âge avait assez de raison pour s'ériger en juge. Le besoin de trouver des défauts chez autrui est un signe d'orgueil. Emma s'imagine être au-dessus des personnes qu'elle fréquente, par les défauts qu'elle leur prête. Elle se croit supérieure à tout le monde et ne cherche pas à s'élever par le travail et les qualités morales.

Votre mère m'a déjà consultée au sujet de cette liaison et me conseillait d'éloigner Emma d'ici, mais je l'ai priée de vous laisser juger de la valeur morale de cette jeune fille. Vous avez compris qu'Emma n'est pas l'amie qu'il vous faut. »[551]

Dans *Le ménage de Mme Sylvain* (Marie-Robert Halt, 1895), c'est toute une famille de cousins que l'auteur crée pour servir de contrepoids à la famille exemplaire de Mme Sylvain ; Cécile, l'aînée de la famille, est ainsi tout l'opposé de Marguerite, l'aimable fille de Suzette.

[550] SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

[551] BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie, usages, coutumes et produits de l'Algérie*, C.Robbe, Lille, 1890

Elle est gourmande, paresseuse, mal élevée et adore attirer l'attention sur elle. Ici, elle a décidé de se cacher lorsque les invités arrivent :

« Le grand-père demande où est la petite Françoise qu'il ne voit pas là ; et le petit Claude répond :

- « Elle est allée se cacher en vous voyant tous arriver. »

Cécile, la mère, s'étonne tout haut de cette réponse.

- « Elle n'est pas allée se cacher, dit-elle ; mais cette petite est la complaisance même ; et elle a été chercher mon mouchoir que j'avais oublié dans ma chambre. »

Mme Jacques avait également oublié, qu'à presque chaque visite de parents ou d'amis, Mlle Françoise jouait la même scène, particulière aux enfants gâtés, qui, par vanité ou par caprice, se dérobent au devoir de la simple politesse. On les cherche, on s'occupe d'eux, et c'est là leur principale affaire.

Mme Jacques appela :

- « Françoise ! ma poule, si c'est le mouchoir que tu cherches encore, ne t'attarde pas : viens vite ! »

Cependant Marguerite, dont les yeux s'étaient distraitement portés vers la haie du clos, y surprit, à travers les branches, la figure de sa petite cousine qui semblait fort s'amuser de voir toute la compagnie s'occuper d'elle. »[552]

Quelles sont les qualités principales que l'on attend d'une petite fille ? L'ouvrage *La fillette bien élevée* (Louise Sagnier, 1896), outre qu'il s'efforce d'enseigner toutes sortes de choses que doit savoir une petite fille (comment bien se laver, s'habiller correctement sans être ridicule, comment embellir la maison, aider sa mère à faire le ménage, ranger des choses, écouter ses professeurs, bien se comporter en société…), nous en dresse un portrait qui se résume, somme toute, à une seule qualité qui peut faire pardonner toutes sortes de défauts ; un bon caractère :

« Une fillette bien élevée se fait une loi de montrer toujours un visage souriant. Une petite contrariété, un ennui lui arrivent, on lui refuse ce qu'elle désirait, il lui faut se priver de ce qu'elle aime ou de ce qui l'amuse, elle reste pourtant de bonne humeur. A la moindre joie qu'on lui accorde, elle est si reconnaissante et si contente qu'elle la fait partager à tous les siens. Elle est toujours gaie et, dans les moments difficiles, c'est son rire qui rend le courage à son père et à sa mère. »[553]

[552] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

[553] SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

Un autre ouvrage dresse un portrait assez précis, à travers ses chapitres et ses gravures, de la petite fille modèle : *Le premier livre des petites filles* (Clarisse Juranville, 1886). Contrairement au précédent, son ambition est avant tout d'être un livre de lecture (c'est particulièrement sensible au début de l'ouvrage, où toutes les syllabes des mots du texte sont séparées par un petit espace pour faciliter la lecture), mais l'auteur profite de l'occasion pour enseigner à ses jeunes lectrices à bien se comporter, a être polies, etc… en leur présentant toute une série de récits alternant exemples et contre-exemples. Dans cet extrait, Clémence représente la petite fille qui sait bien se comporter en présence des adultes :

« Jamais elle ne répond oui ou non tout court. Elle dit : oui, monsieur ; oui, madame, ou bien : non, papa ; non, maman. Quand sa mère cause avec de grandes personnes, Clémence n'interrompt pas leur conversation. (…) La mère de cette enfant est une heureuse mère ! »[554]

Parmi les qualités des petites filles ou des grandes sœurs qui sont les plus souvent mises en valeur en plus de la politesse et de la bonne humeur, nous pouvons citer l'obéissance et le soin lorsqu'il s'agit d'aider au ménage :

« Elle était bien obéissante, la petite Louise : quand sa grand'mère lui disait de faire quelque chose, elle le faisait vite, et du mieux qu'elle pouvait. »[555]

La générosité :

« Mon Dieu, maman, dit Isaure en retournant au château, j'ai tant de robes qui ne me servent plus ! ne pourrais-tu pas en donner une à la petite Jeanne ? J'avais le cœur gros en la voyant au lit faute de vêtements.

- Ma fille, tes robes seraient d'un mauvais usage pour cette enfant. (…)

- Comment faire alors, chère maman, pour lui donner une robe ?

- N'as-tu donc plus rien dans ta bourse, mon enfant ?

- Oh si ! oh si ! dit vivement la petite fille ; je vais lui en acheter une (…). »[556]

Cette même générosité s'exprime aussi parfois pour des animaux, notamment dans *Les dimanches de ma tante Emélie* (Auguste Humbert, 1878) mais aussi dans l'extrait suivant des *Lectures pratiques* de Guillaume Jost (1878) :

---

554 JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

555 JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

556 CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

« L'hiver était froid et rigoureux. La petite Alice ramassait tous les jours soigneusement les miettes restées sur la table et les répandait dans la cour. Ses mains tremblaient de froid, car il gelait très fort ; mais elle ne se lassait pas et prenait un plaisir extrême à voir arriver les oiseaux et à les voir becqueter leur pâture.

Les parents d'Alice furent touchés de la sollicitude de leur enfant pour les petits oiseaux. « Pourquoi agis-tu ainsi ? lui dirent-ils.

- Tout est couvert de neige et de glace, répondit l'enfant : les pauvres petites bêtes ne trouvent pas à manger ; c'est pourquoi je les nourris en me levant de table. Les gens aisés ne soutiennent-ils pas de même ceux qui sont privés du nécessaire ?

- Mais, dit le père, tu ne peux pas avoir soin de tous les oiseaux !

- Sans doute, répondit la bonne Alice, mais tous les enfants ne font-ils pas comme moi ? Tous les riches ne prennent-ils pas soin des pauvres ? »[557]

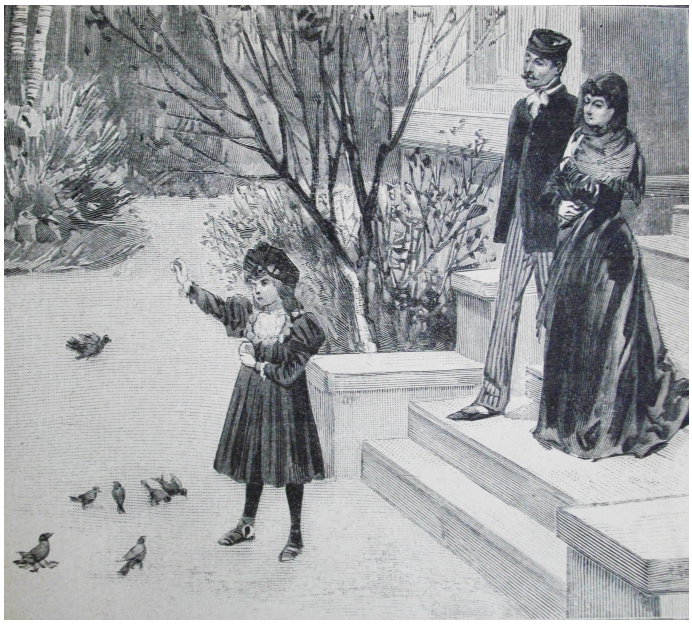


Figure 5 – Gravure de A. Slom, *Lecture pratiques*, 1878

Celles qui servent d'exemple sont aussi fréquemment courageuses, même si les petits garçons ont tendance à dire le contraire. Par exemple, dans *La petite Jeanne ou le devoir* (Zulma Carraud, 1852), l'héroïne-titre n'hésite pas à défendre une cane attaquée par un chien, au risque de se faire mordre :

[557] JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial*, Hachette, Paris, 1878

« Comme Jeanne, en s'en retournant, passait auprès du moulin, elle vit un jeune chien qui tenait une cane par la tête ; il la secouait si fort qu'il n'aurait pas tardé à lui arracher le cou, si la petite Jeanne, qui était courageuse, n'eût frappé sur lui de toutes ses forces. (…)

Cette cane avait dix-huit canetons qui étaient restés au bord de l'eau ; la meunière alla les chercher et en donna deux à Jeanne en lui disant :

- Tiens, ma petite, voilà deux canetons que je te donne, parce que tu as sauvé la vie à ma cane. »[558]

Ailleurs, on nous cite une petite fille qui a sauvé une de ses camarades dont les vêtements avaient pris feu :

« Une fillette, nommée Louise, s'étant trop approchée du poêle, le feu prit à son sarrau et la malheureuse enfant se trouva en un instant enveloppée de flammes.

A cette vue, les élèves présentes, au nombre d'une quinzaine, s'enfuirent en poussant des cris d'effroi. Une seule, Marie, âgée de huit ans, n'imita pas ses compagnes. Elle prit son manteau, en enveloppa la petite imprudente et fit tant qu'elle éteignit le feu. Elle se brûla les mains mais sa camarade n'eut aucun mal. »[559]

Certains auteurs insinuent aussi qu'elles sont plus ingénieuses, plus intelligentes peut-être que les petits garçons :

« Aux trois enfants qui accouraient, Suzette dit :

- « Une bonne nouvelle, mes petits, vous allez avoir une tante !

- « Une tante ? demandèrent Pierre et Paul.

- « Mademoiselle Lucie ! » s'écria Marguerite, les petites filles devinant plus vite que les garçons. »[560]

Dans *Le tour de l'Europe pendant la guerre*, (G. Bruno, 1916), c'est Josette qui trouve seule le moyen de sauver son fiancé Jean, amputé suite à une blessure de guerre et menacé de mourir suite à une hémorragie. Se souvenant d'avoir entendu parler d'une avancée scientifique,

---

[558] CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

[559] TARTIERE Jean-Baptiste, *De tout un peu, pour les petits : premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture, à l'usage des élèves des classes enfantines et du cours élémentaire (garçons et filles)*, Larousse, Paris, 1890 ?

[560] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

la transfusion sanguine[561], elle décide aussitôt d'en parler au médecin et de donner son sang s'il est compatible ; il s'avère qu'il l'est, et la mère de Jean félicite Josette avec émotion pour sa bonne idée :

« Jean se ranimait, le sang de Josette commençait à courir dans ses veines et ses forces renaissaient de toutes celles que perdait l'héroïque jeune fille et qu'elle lui donnait avec un si beau sourire.

La mère de Jean, témoin à la fois du miracle scientifique et du miracle de tendresse, ne put retenir son élan d'admiration reconnaissante :

- Josette, ma Josette, s'écria-t-elle, toi qui me rends mon fils, il me semble qu'à présent je t'aimerai plus que lui-même. »[562]

Le grand-père, lui aussi, loue la décision prise par Josette et la cite à tous en exemple :

« - Voyez, mes enfants, avait dit à tous le grand-père, quel exemple de réflexion et de décision Josette nous a donné. Les quelques lignes si brèves de la lettre qu'elle avait lues avec tant d'attention, lui ont suffit pour comprendre le danger qui menaçait Jean. Ce danger bien compris, elle s'est souvenue d'avoir lu un récit de guérison opéré dans un cas semblable par la transfusion du sang. En une seconde sa résolution a été prise (…). »[563]

En somme, on demande aux petites filles et aux grandes sœurs d'avoir à peu de choses près les mêmes qualités que leur mère. Cependant, contrairement aux mères, dont la moindre petite erreur est stigmatisée, on accepte que les filles aient quelques petits défauts. La jeune Jeanne si parfaite de *Tu seras ouvrière* (L.-Ch. Desmaisons, 1892), par exemple, se laisse aller à de petits commérages avec ses amies couturières sans que l'auteur y trouve à redire :

« Les quatre jeunes filles mettaient à profit l'absence de leur patronne et causaient un peu à tort et à travers. Quoi ! Jeanne aussi ? Mais oui, Jeanne aussi. On a beau être sage et raisonnable, on n'en a pas moins quinze ans et un fond de gaîté inépuisable. Jeanne faisait donc sa partie dans ce concert de rires et de joyeuses réparties qui n'étaient pas toujours

[561] Les groupes sanguins A B et O ont été découverts en 1900 par l'autrichien Karl Landsteiner, futur prix Nobel de médecine (1930). La première transfusion sanguine réussie à proprement parler a été réalisée en 1914 par le docteur Emile Jeanbrau sur un blessé de guerre. On peut supposer que c'est cette anecdote à laquelle l'auteur fait référence. De nombreuses avancées médicales, en particulier sur le sang, ont eu lieu pendant la Première Guerre Mondiale.

[562] BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916

[563] BRUNO G., op. cit.

exemptes de malice. »[564]

Curieusement, lorsqu'il s'agit d'expliquer aux jeunes lectrices (ou lecteurs) ce qui distingue une petite fille bien élevée d'une petite peste, les auteurs ont beaucoup plus souvent recours au contre-exemple que pour tous les autres membres de la famille, de sorte qu'il est presque plus facile de citer les défauts qu'ils reprochent aux petites filles que leurs qualités. Peut-être pensent-ils que la menace de mal faire est plus efficace que l'envie de bien faire.

L'auteur du *premier livre des petites filles*, par exemple, passe de nombreuses pages à tourner en ridicule les défauts des petites filles qu'elle y met en scène. Ainsi, sa mademoiselle Jordonne, qui, comme son nom l'indique, passe le plus clair de son temps à exiger toutes sortes de choses, se voit apposer cette moralité :

« Parler ainsi est, pour une petite fille, chose non seulement impolie, mais encore très ridicule. »[565]

Elle se ridiculise jusque dans l'illustration (figure 6) qui accompagne ce chapitre, dans laquelle il n'y a guère que le perroquet qui n'ait pas l'air de se moquer d'elle.

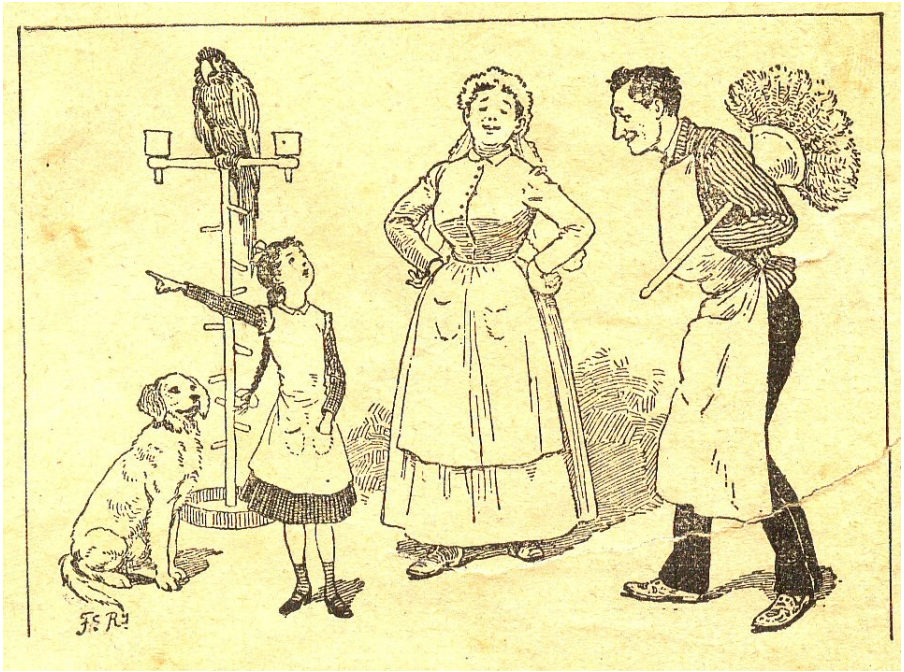


Figure 6 - Gravure de Frédéric Regamoy, *Le premier livre des petites filles*, 1886

[564] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

[565] JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

Globalement, lorsque Clarisse Juranville veut montrer dans cet ouvrage pourquoi un défaut est détestable, elle le tourne en ridicule :

« Les personnes douillettes sont ridicules. »[566]

« La colère est un très grand défaut ; elle rend laide la figure des petites filles ; elle déforme leur bouche et rougit leurs yeux. »[567]

On retrouve un peu de ce principe dans *La fillette bien élevée*, dans le chapitre où deux petites filles, Marie et Jeanne, se rendent à la foire. Ce chapitre étant conçu pour expliquer aux petites filles qu'il faut s'habiller avec goût, simplicité et élégance (*« Il faut éviter dans l'habillement la recherche et la frivolité. Une petite fille, qui passe son temps à mettre des fleurs dans ses cheveux, est blâmable »*), l'auteur y met donc en scène une petite coquette, Jeanne, opposée à Marie, habillée de façon simple et pratique. Toutes deux veulent donc aller à la foire.

Au tout début du chapitre, c'est Marie qui ne se sent pas à l'aise de devoir aller à la foire habillée normalement alors que son amie lui a dit qu'elle avait *« une robe et un chapeau neufs, très jolis »*. Pourtant, comme elle n'est pas coquette, d'ordinaire, elle ne se préoccupe guère des vêtements :

« Elle était bonne et simple cette petite Marie. Quand elle voyait le mal que prenait sa mère pour que ses trois petits frères, sa sœur aînée et elle fussent toujours propres et bien tenus, elle trouvait qu'elle avait encore trop de robes et de chapeaux. »[568]

Pourtant, lorsque Jeanne vient la chercher pour aller à la foire, Marie n'est plus gênée de ne pas avoir de toilette neuve comme son amie ; en effet, la robe et le chapeau que porte Jeanne sont parfaitement ridicules, avec de gros nœuds et des couleurs criardes (vert et rouge), au point qu'on se demande pourquoi ses parents les lui ont achetés.

Jeanne n'a pas conscience d'être ridicule et est très fière de se promener dans cette tenue. Marie n'ose pas lui faire remarquer qu'à la foire, elle est le centre de l'attention non pas parce qu'elle impressionne mais parce qu'elle amuse les badauds, qui se disent entre eux :

---

566 JURANVILLE Clarisse, op. cit.

567 JURANVILLE Clarisse, op. cit.

568 SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

« Pauvre petite, disait-on, ce n'est pas de sa faute si elle est ridicule. A cet âge, on ne sait pas s'habiller ; on aime tout ce qui est voyant et on prête à rire sans le savoir. »[569]

Quelques étudiants moins discrets que les passants décident de tourner Jeanne encore plus en ridicule qu'elle ne l'est déjà et la poussent dans la boue. Elle prend alors conscience de sa coquetterie, et décide désormais de suivre l'exemple de son amie Marie en matière de vêtements :

« Marie et Jeanne, liées par une amitié que les années fortifieront encore, rivalisent maintenant de simplicité. Elles se rappellent leur promenade à la foire ; mais elles ne font plus qu'en rire. Quand une d'elles a un nœud de ruban, une fleur aux couleurs un peu vives, l'autre lui demande en riant : « Est-ce que tu vas à la foire aujourd'hui ? » »[570]

J. Lefort utilise le même genre de démarche pour évoquer la coquetterie dans son *Enseignement chrétien* (1889). A deux reprises, un chapitre se trouve consacré à une petite fille hautaine qui se croit mieux habillée que tout le monde et dont on se moque des grands airs. Ici, c'est une petite Lucy :

« Lucy est une petite demoiselle bien habillée, prenant déjà des airs de princesse. Elle se balance agréablement dans sa démarche, fait valoir les poufs de sa toilette, et minaude l'ingénuité avec toute l'habileté des enfants gâtés. Mais qu'elle vienne à passer devant les petites filles de son âge moins bien vêtues, vous voyez sa petite tête se dresser comme celle d'une poule disposée à l'attaque. Alors ce visage d'enfant, qui ne devrait rayonner que de candeur et de bonté, est assombri tout à coup par le dédain et l'orgueil. Quel air hautain et méprisant s'y manifeste ! (…)

Je vous ai vue regarder avec un air hautain, insultant même, deux enfants pauvres qui admiraient votre mise. Vous sembliez leur dire : « Comment osez-vous me regarder, filles mal habillées ? Qu'y a-t-il entre vous et moi ? » Et vous étiez passée à peine que leur petit orgueil, provoqué par le vôtre, leur inspirait toutes sortes de moqueries méprisantes à votre adresse. Voilà ce que vous ont valu vos grands airs. »[571]

Un peu plus loin, une petite Adèle a un comportement similaire :

---

[569] SAGNIER Louise, op. cit.

[570] SAGNIER Louise, op. Cit.

[571] LEFORT J., *Enseignement chrétien, livre de lecture, cent histoires*, J. Lefort, Lilles, 1889

« Mlle Adèle n'a que huit à dix ans, et déjà elle parle beaucoup, se regarde souvent dans la glace et se trouve fort distinguée. Elle ne connaît aucune enfant de son âge ayant d'aussi belles qualités qu'elle. Et pour bien le faire remarquer partout, elle babille sans cesse sur le compte de celle-ci ou de celle-là, tout en faisant de jolies mines, qu'elle croit très agréables. D'autres fois, vous la voyez prendre des airs de grande dame, hautaine et dédaigneuse, répondant à peine aux saluts et aux paroles qu'on lui adresse, ou bien rire par derrière de la mise des autres ; elle trouve à redire sur tout. (…) Mais qu'une autre ose s'en permettre autant à son égard, et vous la verrez outrée, et prête à déclarer qu'il y a des gens bien mal élevés. Or qu'est-elle donc elle-même ? »[572]

Ce type de mise en scène, qu'on pourrait qualifier d'éducation par le ridicule, peut lui-même être inclus dans une idée plus large, que nous qualifieront d'éducation par la menace. C'est ce même principe qui pousse les auteurs à décrire toutes sortes de catastrophes arrivant aux enfants désobéissants : untel a joué avec des allumettes et a tué ses petites sœurs et lui-même dans l'incendie, unetelle s'est approchée du puits et s'est noyée, etc. Il semble que les auteurs préfèrent faire planer des menaces au dessus de leurs lecteurs plutôt que leur expliquer, précisément, pourquoi il ne faut pas jouer avec les allumettes ou s'approcher des puits. Ils ne disent pas « ne vous approchez pas des puits, ils sont très profonds : si vous jetez un caillou dedans, vous l'entendrez tomber longtemps », mais plutôt « ne vous approchez pas des puits, sinon vous vous noierez ».

De rares auteurs s'élèvent (tardivement il est vrai) contre ce principe, comme F. A. Noël, auteur de *La nouvelle lecture rationnelle* (1920) : *« Au lieu de porter [les enfants] à la peur, on doit, bien au contraire, aller avec eux au-devant de ce qui leur fait peur, afin que leurs jeunes têtes s'habituent à juger les choses sainement, et qu'ils ne connaissent que la vérité. Les enfants ne doivent avoir qu'une crainte, celle de mal faire. »*[573]

Ce principe se retrouve dans les gravures, qui offrent parfois des images franchement choquantes pour un jeune lecteur, comme celle d'une petite fille en flammes en train de hurler (dans *Le premier livre des petites filles*).

Comme beaucoup d'autres choses, cette idée d'éducation par la menace s'atténue à mesure que l'on s'approche des années 30, mais il en demeure des traces.

C'est ce principe d'éducation qu'emploient les auteurs pour convaincre leurs petites lectrices que la curiosité est un défaut détestable ; au lieu d'expliquer ce que peut causer

[572] LEFORT J., op. Cit.

[573] NOËL. F. A., *La nouvelle lecture rationnelle, ou premier livre de lecture courante à l'usage des écoles enfantines*, Gédalge et cie, Paris, 1920

l'indiscrétion, l'auteur préfère, ici, menacer la petite curieuse d'être envoyée en pension :

« Victorine apprenait sa leçon, pendant que sa mère, assise à un petit bureau, écrivait une lettre. La fillette n'était guère appliquée, et sa mère, était obligée de lui dire souvent : « Mais regarde donc sur ton livre ! » Une dame étant venue pour affaire pressée, la mère de Victorine sortit et la lettre commencée resta sur le bureau. L'enfant, cédant à une tentation de curiosité, s'approcha et lut ce qui suit : « Madame la supérieure, ma fille perd son temps ici ; et je suis bien décidée à la mettre en pension chez vous, pour qu'elle y achève son instruction. Il m'en coûte de me séparer d'elle ; mais il le faut, c'est pour son bien. »

La petite fille se mit à pleurer ; et sa mère étant rentrée, elle la supplia de ne pas la séparer d'elle, promettant de mieux s'appliquer… Alors, sa mère la regardant sévèrement, lui dit : « Qu'as-tu fait ? Tu as lu une lettre qui n'est pas pour toi ; tu as abusé de ma confiance, et tu veux que je te garde près de moi ? Non, ma fille, tu mérites d'être punie et pour ta paresse et pour ton indiscrétion. » »[574]

Comme nous l'avons dit, ce principe s'atténue jusque dans les années 30 mais ne disparaît jamais complètement ; J. Combier, dans *Joies d'enfants* (1933), n'explique pas non plus pourquoi la curiosité est mauvaise et menace simplement la curieuse d'être punie.

La mère d'Adèle use en effet (comme bien des mères vues précédemment) d'un stratagème pour savoir si sa fille tiendra sa promesse et cessera de mettre son nez dans les affaires des autres ; elle lui demande de porter une boîte et la clef qui l'ouvre à sa tante, en la gardant bien de l'ouvrir. Bien entendu, Adèle ne peut résister à la tentation et en subit les conséquences :

« Au bout d'un instant, elle n'y tint plus et prit la petite clef. Crac ! en un tour de main, la boîte fut ouverte. Quelle ne fut pas la stupéfaction d'Adèle lorsqu'elle vit qu'il n'y avait rien dedans !

La mère, qui voulait s'assurer de la discrétion de sa fille, avait enfermé une mouche dans le coffret. Adèle ne la vit pas s'envoler, ou du moins n'y prit pas garde. Mais la tante, qui était dans le secret, s'aperçut bien vite que la boîte avait été ouverte, et elle punit sévèrement la petite curieuse. »[575]

Mais ce principe d'éducation par la menace ne signifie pas que les auteurs n'aient jamais recours à l'éducation par l'exemple. Dans un des chapitres de *La fillette bien élevée*, nous assistons ainsi aux progrès d'une petite mal élevée, Berthe, sur les pas de la fille du concierge,

[574] LEFORT J., *Enseignement chrétien, livre de lecture, cent histoires*, J. Lefort, Lilles, 1889

[575] COMBIER J., *Joies d'enfants, premier livre de lecture courante,* Bourrelier et Cie, Paris, 1933

mademoiselle Marguerite, qui lui servira de modèle et l'amènera, peu à peu, à se corriger et à devenir une petite fille agréable pour tous.

Le principal défaut de Berthe, celui qui entraîne l'existence de tous les autres, est ici la paresse ; elle n'aide personne et gêne tout le monde. Au début de l'histoire, l'auteur joue constamment sur la différence entre elle et Marguerite :

« Du haut du perron de la maison de l'ingénieur, qui occupait tout le côté droit de cette cour, une jeune femme surveillait le déchargement.

Une jolie fillette de dix à onze ans tournait autour d'elle, montant et descendant sans cesse les marches, allant à la porte du jardin pour y jeter un coup d'œil, revenant vers la maison pour regarder par les fenêtres les pièces du rez-de-chaussée. Elle était aussi active que « la mouche du coche », et aussi peu utile qu'elle. (…)

Pendant ce temps, dans le petit pavillon occupé par le concierge, à côté de la porte d'entrée de la cour, une autre fillette, du même âge à peu près, allait et venait aussi. Mais chacun de ses pas avait son utilité, car elle aidait sa mère à étirer et à plier le linge de la lessive.

Elle jetait bien de temps à une autre un cop d'œil dans la cour où tout ce mouvement excitait sa curiosité. Mais elle n'en travaillait pas moins activement pour cela. »[576]

Marguerite souhaiterait vivement devenir son amie, mais le comportement de Berthe la rebute quelque peu, même si sa mère lui explique qu'il s'agit juste une enfant gâtée, trop habituée à ce qu'on fasse tout pour elle.

Berthe elle-même semble n'avoir pas conscience de ses défauts et de la peine qu'elle fait à sa mère ; ici, sa mère retrouve tous ses vêtements éparpillés et en tas dans sa chambre :

« - Mais, ma pauvre enfant, regarde dans quel état est ta chambre ! Vois ce que tu as fait de tes effets !

- Il ne fallait pas m'envoyer coucher, hier soir, toute seule, comme un pauvre chien, au lieu de venir me déshabiller et ranger mes affaires, dit tranquillement Berthe en regardant autour d'elle.

- Ma chérie, tu sais bien que cet emménagement m'a beaucoup fatiguée, tu sais qu'hier au soir j'avais un extrême besoin de repos. Tu parles comme une enfant sans cœur.

- Mais non, maman, je dis que je ne sais pas me déshabiller et mettre mes affaires en place, voilà tout. »[577]

---

[576] SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

[577] SAGNIER Louise, op. cit.

Marguerite s'efforce ensuite de ramener Berthe à de meilleurs sentiments, de lui montrer combien il est agréable de vivre dans une maison qu'on a aidé à ranger, comment cela donne bonne conscience, mais dans un premier temps celle-ci n'y est guère sensible. Elle passe ensuite par une phase de haine envers Marguerite, cette fille de concierge qui se permet *« d'avoir des qualités qu'elle-même ne [possède] pas »*. Enfin, son amitié finit par lui manquer, et elle finit, en la fréquentant et en l'imitant, par devenir une petite fille très aimable et très agréable. Par la suite, Berthe se rend compte qu'elle a changé pour le mieux :

« Berthe faisait un retour sur elle-même. Elle se revoyait, trois mois plus tôt, inutile et encombrante (…). »[578]

Nous pouvons considérer que la paresse, la coquetterie, la curiosité et l'impolitesse sont les défauts les plus fréquemment cités par les auteurs en parlant des petites filles. D'autres citent quelques fois leur habitude de discuter de tout :

« Je ne comprend pas l'expression : « devoirs envers soi-même. »

- Ha ! fit en souriant M. Pauley.

- Oui, devoir, c'est avoir une dette, n'est-ce pas ? Si je me dois quelque chose, je suis à la fois débitrice et créancière. Comment expliquer cela ?

- Voyez la petite raisonneuse. »[579]

En bas de page, J. Leday explique en détail ce qu'est une « raisonneuse » et pourquoi il s'agit d'un défaut désagréable :

*« **76. Raisonneuse**. – Un raisonneur est celui qui discute tout sans motif légitime, qui importune, qui, au lieu d'accepter docilement une observation, cherche de mauvaises excuses pour se justifier. »*[580]

Mais il ajoute aussitôt qu'ici, *« cela est dit sur un ton badin, c'est-à-dire par plaisanterie. »*

D'autres petites filles (à l'image de la mademoiselle Jordonne de Clarisse Juranville sont accusées d'être beaucoup trop autoritaires, que ce soit envers leurs proches ou leurs camarades de classe :

[578] SAGNIER Louise, op. Cit.

[579] LEDAY J., *A travers la morale, à travers les choses, livre de lecture courante*, J.de Gigord, Paris, 1912

[580] LEDAY J., op. cit.

« Louise était une petite fille qui voulait toujours dominer, c'est-à-dire être la maîtresse partout où elle se trouvait avec d'autres enfants.

A la maison, quand elle s'amusait avec son frère et sa sœur, tous deux plus jeunes qu'elle, ceux-ci devaient obéir à tous ses caprices et Dieu sait si elle en avait ! – Sinon, elle prenait tout de suite un petit air fâché et leur disait : « Je ne joue plus, là ! » »[581]

Lorsque les défauts des petites filles se rapprochent de ceux des petits garçons, les auteurs les qualifient rapidement de garçons manqués. Une fois de plus, ce qui est tolérable chez un petit garçon l'est nettement moins chez une petite fille.

Dans *Tu seras ouvrière* (L. Ch. Desmaisons, 1892), l'amie de la famille, une couturière appelée la Rousselote a élevé une fille au bon caractère, mais très remuante :

« En attendant, Martine vagabondait à travers champs, grimpant aux arbres, dénichant les oisillons, agaçant les bêtes au pâturage et rentrant le soir en loques, les cheveux emmêlés et de la poussière jusqu'au cou. La Rousselotte grondait. Martine, sans écouter les gronderies, mangeait comme un vrai petit loup et dormait ensuite comme une marmotte. C'était une de ces créatures si vives, si pétulantes qu'elles sont à l'étroit partout ; si insouciantes que les reproches glissent sur elles sans laisser de trace et si gaies, si serviables, si drôlettes qu'on ne peut s'empêcher de les aimer malgré leurs défauts. »[582]

Même si Martine est gentille et polie en dehors de son caractère quelque peu aventureux, la Rousselotte lui préfère la petite Jeanne, l'héroïne de l'histoire, qui est son apprentie :

« La Rousselotte aimait beaucoup cette sage petite Jeanne et, bien souvent, elle lui comparait, dans son esprit, la joyeuse mais espiègle Martine et songeait tristement : « Si ma petite ressemblait à la fille des Bernard, je serais plus tranquille quand je me sens malade. Peut-être que cette bonne amitié de Jeanne changera l'humeur de ma turbulente fille. »[583]

Ailleurs, dans *Tu seras agriculteur* (Hippolyte Marchand, 1889), c'est la petite Suzanne qu'on traite de garçon manqué. Est-ce parce qu'elle a été élevée par un père veuf qu'elle se comporte ainsi, ou son goût pour les « jeux violents et bruyants » n'a-t-il rien à voir avec ce constat ? L'auteur ne répondra jamais clairement à cette question :

---

[581] TARTIERE Jean-Baptiste, *De tout un peu, pour les petits : premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture, à l'usage des élèves des classes enfantines et du cours élémentaire (garçons et filles)*, Larousse, Paris, 1890 ?

[582] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

[583] DESMAISONS L.-Ch., op. cit.

« Adorée de son père, dont elle était l'espoir et la consolation, elle était très gâtée et faisait tout ce qui lui passait par la tête. Heureusement, la faiblesse paternelle n'avait pas eu une mauvaise influence sur le caractère de Suzanne dont le cœur était excellent ; son seul défaut était d'être trop espiègle et de se plaire à tous les jeux violents et bruyants. N'étaient ses vêtements, on l'aurait volontiers prise pour un garçon. Grimper aux arbres, monter sur les chevaux, conduire les voitures, franchir les haies et les barrières, étaient ses plaisirs favoris. »[584]

Cet état d'esprit n'empêchera nullement la petite Suzanne, une fois adulte, de se marier avec un des jeunes héros du livre et de fonder une famille tout à fait respectable, ce qui laisse penser que le fait d'être un « garçon manqué » soit vu comme un défaut sans conséquences.

Avant de passer aux principales caractéristiques des petites filles, mentionnons rapidement le cas de Geneviève, de *Geneviève et Michel* (Julia Becour, 1890), qui est une enfant modèle en tous points, excepté le fait qu'elle soit handicapée :

« Geneviève, l'unique enfant de Mme Malbert, est une jolie fillette de treize ans, mais son teint est pâle comme les fleurs étiolées poussant à l'ombre, et ses yeux bleus ont une expression mélancolique.

Délicate dès son jeune âge, Geneviève a fait une chute et depuis lors ne marche plus. Le repos complet, la position horizontale peuvent seuls amener sa guérison complète. Elle est donc toujours étendue sur une chaise longue ou dans une voiture que l'on pousse dans le jardin. »[585]

Elle a un excellent caractère qui lui vaut l'amitié de bien des gens, y compris celle de Michel, le jeune héros de cette histoire, et démontre à elle seule que seul compte le fait d'être bien élevée ; son handicap passe inaperçu à côté de sa gentillesse :

« Geneviève est studieuse et ne s'ennuie pas, malgré sa triste position. Elle regarde par contre avec regret les longues allées du jardin où elle courait si volontiers autrefois.

---

[584] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

[585] BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie, usages, coutumes et produits de l'Algérie*, C.Robbe, Lille, 1890

Geneviève est très douce, très polie envers ses inférieurs, qui, pour lui plaire, font plus que leur service et sont ingénieux pour lui éviter un moment d'ennui. »[586]

En revanche, les auteurs ne mettent pas plus l'imagination des petites filles en valeur que celle de leurs mères : tout comme elles, elles peuvent être intelligentes, ingénieuses, mais très rares sont celles qui affichent une imagination aussi débordante que certains des petits garçons que nous avons étudiés précédemment.

Ici encore, une évolution sensible a lieu vers les années 30 ; les livres d'Ernest Perochon, du moins, nous présentent des petites filles pleines de fantaisie. Elles sont, à ce niveau du moins, à peu près sur le même plan que les petits garçons. Nous pouvons en juger par cet extrait d'un rêve fait par Lucie dans *Au point du jour* (1930) :

« Dans un petit lit, semblable à celui de Rémi, Lucie rêve, elle aussi. Lucie rêve qu'elle est dans un très beau château. Dans ce château, il y a de très belles poupées. Ces poupées ont de très belles robes. Lucie rêve qu'elle a plus de cent poupées.

Toutes ces poupées sont de belles dames très grandes. Elles savent fermer les yeux, dire bonjour et elles chantent d'une voix douce et pure. Elles ont des bijoux d'or et d'argent. Elles ont des robes de soie et de velours ; des robes si belles que Lucie ose à peine y toucher.»[587]

Figure 7 - Gravure de Ray Lambert, *Au point du jour*, 1930

[586] BECOUR Julia, op. cit.

[587] PEROCHON Ernest, *Au point du jour, premier livre de lecture courante*, Delagrave, Paris, 1930

Mais il s'agit d'une évolution tardive et cantonnée aux ouvrages d'un seul écrivain, aussi il est difficile de savoir si cela répond à une mentalité d'époque ou non (même si cela s'inscrit logiquement dans la tendance des ouvrages des années 30 de coller davantage au monde des enfants qu'à celui des adultes).

En revanche, s'il y a bien un sujet sur lequel les auteurs s'entendent, c'est celui de l'éducation des petites filles. Si elles ne vont pas à l'école ni ne reçoivent un bon enseignement de la part de leur famille, elles ne deviendront pas des mères exemplaires :

« Sans [l'école] vous resteriez des ignorantes, c'est-à-dire que non seulement votre intelligence demeurerait semblable à celle des petits enfants, mais encore vous seriez incapables, plus tard, de gagner honorablement votre vie, de bien diriger votre ménage, et de bien élever vos enfants. »[588]

« Voyez-vous, je travaille sans me décourager jamais, parce que je veux aider ma mère, plus tard. Je veux, quand elle sera vieille, gagner sa vie et la mienne. Je ne sais pas encore bien comment j'y arriverai, mais je sais qu'une jeune fille qui n'est pas instruite ne peut pas trouver une bonne place. Voilà pourquoi je travaille beaucoup et pourquoi je tiens toujours à être première. »[589]

« Nannette avait quatorze ans ; elle savait parfaitement lire, écrire et compter, et tenait la maison aussi bien que sa mère, qui pouvait alors travailler pour les autres tous les jours. »[590]

L'éducation permet non seulement de former les futures mères (comme nous l'avons précédemment vu dans le chapitre les concernant), mais aussi de gommer les différences entre les riches et les pauvres ; dans *La fillette bien élevée*, la petite mendiante Antoinette devient, à force de leçons dispensées par la bienfaitrice qui l'accueille chaque dimanche (surtout pour l'arracher à sa mère, qui l'oblige à mendier pour elle), une demoiselle fort respectable :

« Je profitai de ce jour-là pour lui apprendre à balayer, à laver et même un peu à jardiner. Tous ces travaux si nouveaux pour Antoinette l'amusaient beaucoup ; aussi devint-elle

---

588 SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

589 SAGNIER Louise, op. cit.

590 CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

vitre très adroite et très soigneuse. Quand elle avait fini, je l'emmenais à la campagne, et ces dimanches qu'elle aimait tant lui paraissait trop courts.

Qui aurait reconnu un an plus tard la petite mendiante échevelée dans cette fillette propre, presque élégante sous ses vêtements si simples, polie, prévenante, agréable à voir ? »[591]

De plus, différents ouvrages font état de petites filles qui s'ennuient lorsqu'elles ne vont pas à l'école, et qu'elles préfèrent largement apprendre leurs leçons (ou aider leur mère au ménage, ce qui revient après tout à apprendre comment tenir une maison) que n'avoir rien à faire, ce qui les distingue des petits garçons qui passent le plus clair de leur temps, hors de l'école, à s'amuser.

La jeune Nannette de *La petite Jeanne ou le devoir* (Zulma Carraud, 1852), vivant à une époque où les écoles de filles n'existent pas encore, s'ennuie ainsi à ne rien faire jusqu'à ce que sa mère décide de s'improviser institutrice :

« Nannette s'ennuyait un peu de ne pouvoir rien faire ; sa mère lui donna du gros chanvre à filer ; elle entreprit de lui apprendre le catéchisme, ce qui ne fut pas long ; car Nannette avait bonne mémoire. »[592]

Quant à cette petite Marguerite de *De tout un peu pour les petits* (Jean-Baptiste Tartière, 1890 ?), elle montre bien à quel point elle aime aller à l'école :

« Marguerite, grande fille de six ans, ne s'ennuie pas non plus à l'école où elle va depuis quelques jours.

Chaque soir, après la classe, elle arrive toute joyeuse à la maison et saute au cou de sa maman pour l'embrasser bien fort. Puis elle lui rend compte de ce qu'elle a fait à l'école. Hier, elle a prétendu qu'elle avait passé encore une très agréable journée. »[593]

Par contre, on demande rarement aux petites filles de faire étalage de leur savoir. Non pas que les parents ou les grands-parents demandent fréquemment aux petits garçons de réciter leurs leçons ou de montrer leur science, mais comme nous allons le voir, certains auteurs montrent quelque mépris à l'égard de celles qui passent pour savantes.

---

[591] SAGNIER Louise, op. Cit.

[592] CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

[593] TARTIERE Jean-Baptiste, *De tout un peu, pour les petits : premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture, à l'usage des élèves des classes enfantines et du cours élémentaire (garçons et filles)*, Larousse, Paris, 1890 ?

Il n'y a guère que dans *Les enfants de Marcel* (G. Bruno, 1887) que l'auteur met en valeur l'instruction d'une fillette et la fait louer par les membres de sa famille :

« Mlle Rose, d'un air entendu, continuait à examiner la page de son ami.

- Voyez-vous cette petite ! dit la maman, si elle fait de l'embarras !... Puisque vous êtes si savante, mademoiselle, dites-nous ce que veut dire le mot citoyen, dont vous parliez tout à l'heure. Le savez-vous ? Il me semble vous l'avoir expliqué déjà ?

Rose rougit, car elle ne se le rappelait plus.

- Mère, dit-elle laissez-moi chercher un peu ; je vais peut-être me souvenir.

Gravement, elle mit sa tête blonde dans ses mains et réfléchit. Tout à coup elle s'écria :

- Je me rappelle enfin, mère. Vous m'avez dit que citoyen vient de cité. (…)

[elle explique le sens du mot en détail.]

- Bravo ! fit le sergent ; je n'aurais pas mieux répondu. Cette petite parle comme un livre ! »[594]

En dehors de cette exception, dans la plupart des cas, les petites filles « savantes » sont assez mal vues, et ce pour une bonne raison : les auteurs ne les emploient guère que pour démontrer que le savoir n'est rien lorsqu'on ne sait pas se tenir correctement.

Le meilleur exemple figure dans *De tout un peu pour les petits* ; dans un chapitre, une petite Aline, qui ne sait pas manger proprement, se cherche des excuses en expliquant qu'autrefois, personne n'employait de fourchette :

« C'est très vilain, lui disait encore hier sa grande sœur ; voilà que tu vas avoir huit ans et tu manges comme un bébé malpropre, comme une enfant mal élevée.

- Bah ! a répondu Aline, d'un ton suffisant, autrefois tout le monde prenait la viande avec ses doigts- il n'y avait pas de fourchette - on ne se servait de cuiller que pour la bouillie et la soupe. Les rois et les reines de France mangeaient de la sorte, et personne ne le trouvait vilain. Il paraît qu'aujourd'hui encore les Arabes ne se servent pas de fourchette. »[595]

Aussitôt, son père lui explique que tout son savoir ne vaut pas grand-chose si elle se comporte comme une enfant malpolie :

---

[594] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[595] TARTIERE Jean-Baptiste, *De tout un peu, pour les petits : premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture, à l'usage des élèves des classes enfantines et du cours élémentaire (garçons et filles)*, Larousse, Paris, 1890 ?

« Vois-tu, ma chérie, ajoute le papa, c'est bien de connaître les usages d'il y a quelques siècles, même les usages des Arabes, mais connaître les usages d'aujourd'hui, les usages de son pays et s'y conformer, c'est mieux. Le savoir-vivre doit marcher de front avec le savoir. »[596]

Pourtant, on peut supposer que toutes les petites filles très instruites (et qui le montrent) ne soient pas des mal élevées, mais on ne montre pas ces dernières en exemple.

Même lorsqu'elles sont quasiment adultes, comme cette jeune maîtresse d'école américaine mentionnée dans *Les enfants du capitaine Francoeur* (Pauline Berger, 1893) et qui explique en détail le développement des Etats-Unis à ses visiteurs français (le capitaine, ses deux neveux et Raleigh, un ami), les jeunes filles savantes sont mal vues. Notez la réaction du capitaine, qui préfèrerait que l'institutrice se taise :

« Elle ajouta : - Le pétrole est actuellement au troisième rang dans les exportations des Etats-Unis, après le coton et le blé. Il fournit un éclairage brillant, propre, élégant, mais il demande une précaution extrême pour être manié tant il est prompt à s'enflammer.

- Miss, vous faites honneur à la Jeune-Union, dit Raleigh. Ce n'est qu'en Amérique qu'on voit les femmes s'exprimer aussi clairement sur les choses savantes. Honneur au pays qui élève ainsi nos enfants !

Francoeur pensait à part lui : - Pour sûr, Thérèse et Yvonne[597]*, à vingt ans, ne parleront pas en public avec cette aisance. Autre pays, autres mœurs. J'aime qu'une jeune fille ne fasse pas étalage de sa science ; qu'elle soit avant tout simple et modeste… »*[598]

De fait, l'avenir envisagé pour les petites filles, contrairement aux petits garçons qui peuvent s'orienter vers une grande variété de métiers (comme nous l'avons vu), est presque toujours le même. Elles seront épouses puis mères de famille. Il n'y a guère d'exceptions.

Lorsque l'histoire comporte deux personnages principaux, frère et sœur, on nous montre bien souvent le garçon trouver un bon métier et la fille se marier et fonder une famille :

« [Louise] s'était mariée avec un brave laboureur ; Jean fut bien content quand il embrassa ses deux jolis petits enfants. »[599]

---

[596] TARTIERE Jean-Baptiste, op. Cit.

[597] Thérèse et Yvonne sont les nièces du capitaine Francoeur.

[598] BERGER Pauline, *Livre de lecture courante, cours moyen et supérieur. Voyage autour du monde. Les neveux du capitaine Francoeur*, Larousse, Paris, 1893

[599] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

« Et Lucie, la petite réfugiée de jadis, maintenant entourée de tous ses parents, s'en va, douce lumière du nouveau nid familial, vers l'avenir, vers le devoir. »[600]

Il y a une exception à ce destin, finalement très uniforme, qui attend l'ensemble des petites filles : lorsque les parents sont pauvres, ils encouragent leur fille à entrer en apprentissage pour garantir son avenir.

Toute l'histoire de *Tu seras ouvrière* (L.-Ch. Desmaisons, 1892) est axée autour de la petite Jeanne qui apprend peu à peu le métier de couturière. C'est même, au départ, son père qui a proposé de l'orienter vers cette carrière en voyant ses travaux de couture à la maison :

« Toute fière, la bonne vieille alla chercher l'ouvrage de Jeanne pour le montrer au père. Jeanne était toute rougissante de plaisir. Ses regards brillants allaient de son père à sa grand'mère, épiant sur le visage de l'un, l'étonnement joyeux, et sur celui de l'autre, le plaisir qu'on éprouve à une bonne nouvelle.

- Décidément, dit le père en riant, je crois que Jeannette veut être couturière.

- Oh ! papa, que je le voudrais ! s'écria la petite fille. (…) Je me moquerai bien d'avoir les doigts piqués. »[601]

De même, lors d'une conversation portant sur les futurs métiers des enfants où elle s'entend dire qu'elle ne pourra que se marier, la jeune Fabienne de *Tu seras agriculteur* (Hippolyte Marchand, 1889) répond qu'elle deviendra institutrice pour ne pas être à la charge de ses parents :

« Interrogé à son tour, Jules répondit qu'ayant du goût pour le dessin, il aurait aimé à être architecte. Malheureusement, il craignait de ne pouvoir suivre cette carrière à cause de sa mauvaise santé qui avait retardé ses études.

- Et toi, Fabienne, dit Suzanne, tu te marieras plus tard, car les femmes n'ont pas à choisir une carrière comme les hommes.

- Vous vous trompez, Suzanne, répliqua Fabienne ; mes parents ne sont pas riches, et comme je ne veux pas être à leur charge, je devrai travailler… ; d'ailleurs mon choix est fait, je passerai mes examens et je deviendrai institutrice. »[602]

---

[600] DES Madame, *Jean & Lucie, histoire de deux jeunes réfugiés, la guerre racontée aux enfants*, Fernand Nathan, Paris, 1920 ?

[601] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

[602] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

Mais rares sont les auteurs qui envisagent un métier pour l'avenir des petites filles ; comme nous l'avons évoqué précédemment, la mentalité de l'époque sur le sujet se résume en une phrase d'Agnès Walch : « *la seule carrière qui convienne à une femme, c'est le mariage* »[603].

Une conférence d'une certaine Mme Duquème, institutrice citée dans *Lire et écrire, l'alphabétisation des français de Calvin à Jules Ferry*, précise qu'être une future mère ne doit pas pour autant signifier que tout l'apprentissage de ce futur « métier » doive se faire au foyer, mais que les institutrices doivent aussi y préparer leurs élèves : « *Quelques élèves feront choix d'un état ; mais la plupart des filles deviendront femmes et mères. Est-ce que ce métier-là ne vaut pas la peine qu'on s'y prépare comme on prépare un examen ? Certainement oui. Il faut faire des leçons régulières et graduées de couture et ne pas perdre de vue les exigences de la vie. Donnons des habitudes d'ordre et de propreté, en classe d'abord. Enseignons les notions d'économie domestique. L'art le plus délicat, le plus noble, étant celui d'élever des enfants, il est de notre devoir d'enseigner la puériculture à nos futures mères de famille.* »[604]

[603] WALCH Agnès, *Histoire du couple en France de la Renaissance à nos jours*, Ouest-France, Rennes, 2003

[604] Cité dans FURET F. et OZOUF J., *Lire et écrire, l'alphabétisation des français de Calvin à Jules Ferry*, Editions de Minuit, Paris, 1977

B. Le rôle de la fille dans le foyer : « Apprenez, petites filles, le gentil métier de sœur, de femme et de maman ! »[605]

Si la mère (et, exceptionnellement, le fils) est l'âme du foyer, la petite fille a en commun avec son homologue masculin le fait d'apporter la joie dans la maison. Un foyer sans enfants pour y mettre de la gaieté paraît bien sombre aux auteurs des ouvrages de lecture, qui insistent régulièrement sur cet aspect. Il semble d'ailleurs qu'ils n'aient pas été les seuls, d'après Agnès Walch : *« Dans les nombreuses petites brochures sur la vie familiale, qui fleurissent à partir de la fin du XIX° siècle et qui se perpétuent jusqu'à la seconde guerre mondiale, l'enfant est présenté comme la « mascotte » du ménage ; il empêcherait le malheur de s'y introduire ; il serait le pivot de la paix ; de ses petits bras, il réunirait papa et maman quand il les verrait bouder. »*[606]

Suivant cet exemple, la plupart des petites filles modèles décrites dans les livres de lecture sont parfois qualifiées de « joie de la famille » ou d'une expression similaire ; quoi qu'il en soit, elles doivent soutenir leurs parents par leur bonne humeur :

« C'était une adorable enfant de dix ans, blonde comme les blés, une vraie fille du Nord, malgré ses grands yeux noirs. Douce, serviable, elle était la joie de la famille, son petit oiseau chantant, sa lumière, comme lui disait le grand-père qui la gâtait un peu : « Nous t'avons bien nommée, lui disait-il souvent, ma Lucie, notre douce lumière. »[607]

« Martine n'a gardé de ses étourderies d'autrefois qu'un grand fond de gaieté. C'est un oiseau que cette jeune fille. Du matin au soir elle chante en faisant le ménage ou en tirant l'aiguille, et c'est une joie pour les Bernard, une bénédiction que de l'avoir auprès d'eux, si vive, si alerte, animant la vieille demeure de ses bons rires et de son frais visage. »[608]

---

[605] REDON ALAIN, *L'Enfance d'Alain Redon : livre de lecture courante à l'usage des garçons du cours élémentaire : morale, leçons de choses, civisme, ouvrage illustré de 110 gravures dans le texte et accompagné de causeries*, Paul Delaplane, Paris, 1916?

[606] WALCH Agnès, op. cit.

[607] DES Madame, *Jean & Lucie, histoire de deux jeunes réfugiés, la guerre racontée aux enfants*, Fernand Nathan, Paris, 1920 ?

Dès lors, on attend de ces petites demoiselles qu'elles aient le sourire en permanence, quoi qu'il arrive (un thème déjà évoqué plus haut), au risque parfois de l'exagération ; ici, dans *Le droit chemin* (Marie-Robert Halt, 1902), la mère de la petite Agathe et ses trois enfants s'arrêtent dans un asile de nuit après avoir abandonné leur maison pour fuir le père de famille, alcoolique et violent. Agathe se souvient avec émotion de son père tel qu'il était avant l'alcool, et combien elle l'aimait, et se met tout naturellement à pleurer. Mais sa mère lui demande, malgré la situation, de garder le sourire pour qu'elle-même ne se mette pas à pleurer :

« Oh ! tu pleures, dit la mère, et certainement il y a de quoi pleurer, ma chérie. C'est douce chose, pour un enfant, que le foyer paisible et joyeux de son père ! Mais moi, ta mère, songe un peu, me voici seule, sans aide et sans appui, sans autre consolation que vous, mes trois orphelins. Eh bien ! j'ai compté sur toi ! Je me suis dit : mon Agathe sera mon aide dans la lutte pénible pour la vie ! Elle sera la seconde mère de ses petits frères, elle leur donnera ses soins et l'exemple, et elle me secondera dans mes efforts pour les arracher au vice de l'ivrognerie dont peut-être ils ont tous les deux, en naissant, apporté le germe… Oui, je m'étais dit : ma bonne Agathe, déjà sérieuse malgré sa jeunesse, sera la compagne de mon travail et de mes maux… Et vas-tu m'attrister, au lieu de me soutenir ? »[609]

De même, la petite Madeleine d'*A l'ombre des ailes* (Ernest Perochon, 1936), se refuse à avoir l'air triste lors du départ, car elle ne veut pas que ses sentiments négatifs soient communiqués à l'ensemble de la famille ; elle s'interdit donc, elle aussi, de se déparer de son sourire :

« A l'idée de quitter Paris, de s'éloigner de tout ce qui lui était familier pour s'en aller en un pays inconnu, chez cette vieille parente qu'elle n'avait jamais vue, un peu de tristesse et d'angoisse lui serrait le cœur. Elle ne le laissait pas voir et gardait un air enjoué en aidant son père à préparer les malles. »[610]

Ce rôle des petites filles perdure jusque dans les années 30 ; les auteurs y mettent cependant une précision : il ne suffit pas qu'elles soient souriantes et joyeuses, il faut aussi qu'elles soient actives, qu'elles aident leur mère, fassent leurs devoirs, etc. Tout cela était évident auparavant, mais il semble que les auteurs veuillent le rappeler, en cette décennie où

[608] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

[609] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

[610] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

les rôles familiaux évoluent très légèrement et où les enfants passent désormais plus de temps à jouer qu'à aider.

J. Combier rappelle le fait avec astuce dans *Joies d'enfants* (1933) :

« Vous pensez si la maman de Mireille l'aimait ! Cependant cette maman se disait : « Ma fille ne sait que jouer et rire ; elle ne travaille jamais ! »

Et un soir, en l'embrassant, elle lui dit : « Ma mignonne, tu es un gentil papillon ! Tu voles de fleur en fleur. C'est agréable, n'est-ce pas ? Mais tu ne fais rien d'utile. Que je serais contente si tu imitais l'abeille, si tu pensais à butiner, à faire du miel ? » » [611]

La petite Mireille ne comprend pas immédiatement la métaphore, car elle est persuadée que le papillon est utile, et qu'il fabrique quelque chose. Elle se rend au jardin pour observer les insectes et se faire sa propre opinion, et découvre que le papillon se contente de se nourrir de fleur en fleur sans rien faire pour ses semblables. Elle prend alors une résolution :

« La petite abeille va faire la cire parfumée, le miel que j'aime tant. Et le beau papillon ? Rien ! Oh ! moi, je veux ressembler à l'abeille. (…) Et Mireille sera désormais active comme une abeille, en restant gracieuse comme un papillon. »[612]

Quelle que soit la décennie, s'il y a bien un sujet sur lequel les auteurs sont d'accord, c'est que les petites filles doivent de bonne heure apprendre à se rendre utile, et que leur mère (ou leur grand'mère, ou bien encore une voisine, une grande sœur, voire une amie) doive leur enseigner tout ce qu'il faut savoir pour tenir une maison : *« Apprenez, petites filles, le gentil métier de sœur, de femme et de maman ! »*[613]

Plusieurs ouvrages sont entièrement ou peu s'en faut consacrés à cet enseignement, comme *La fillette bien élevée* (Louise Sagnier, 1896), par exemple ; d'autres n'y consacrent que quelques chapitres, de façon intermittente ; mais le fait est qu'il n'y a, à notre connaissance du moins, pas de livre de lecture spécialement écrit à destination des écoles de filles qui ne contienne pas au moins une leçon sur le ménage, le rangement ou encore la couture.

---

611 COMBIER J., *Joies d'enfants, premier livre de lecture courante*, Bourrelier et Cie, Paris, 1933

612 COMBIER J., op. cit.

613 REDON ALAIN, *L'Enfance d'Alain Redon : livre de lecture courante à l'usage des garçons du cours élémentaire : morale, leçons de choses, civisme, ouvrage illustré de 110 gravures dans le texte et accompagné de causeries*, Paul Delaplane, Paris, 1916?

Figure 8 - Gravure de Frédéric Regamoy, *Le premier livre des petites filles*, 1886

Généralement, on ne se préoccupe guère de savoir si cela plaît ou non aux jeunes héroïnes, mais le fait est que les petites filles montrées en exemple aiment vraiment tous ces travaux, à commencer par ceux d'aiguille. Certaines y ont même des « dispositions naturelles » :

« La distraction enfantine préférée de Lucie avait été (…) de colorier des images de fleurs, d'oiseaux, de papillons, de broder en tapisserie sur canevas avec des laines aux jolies teintes.

Et si vous eussiez dirigé vos regards vers une chaise à deux pas de la table où s'étalait le trousseau, vous auriez vu de ces jolies broderies qu'elle destinait à maman Suzette, ou plutôt à sa grande sœur Suzette, comme elle l'appelait maintenant.

Pourquoi une jeune fille si bien douée, suivant l'exemple de son père et de sa mère, n'était-elle pas entrée dans l'honorable carrière de l'enseignement ? C'est que ses parents avaient constaté de bonne heure son goût pour les travaux à l'aiguille, et, comme ils savaient que sans dispositions naturelles on n'arrive à rien, ils avaient tout particulièrement soigné l'éducation manuelle de leur fille et lui avaient fait apprendre la couture qui demande du goût et de l'habileté. »[614]

Sans aller jusqu'à en faire leur passion, la plupart des petites filles aiment cet enseignement ; la petite Jeanne, en visite chez ses protectrices et amies Sophie et Isaure, se plaint de ne pas savoir tricoter :

[614] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

« Sophie lui fit voir les bas qu'elle lui tricotait et qui étaient presque finis.

« Moi, je ne suis pas aussi avancée, dit Isaure ; je n'en suis encore qu'au premier bas : c'est que je ne travaille pas aussi vite que ma sœur, parce que je suis plus vite qu'elle.

- Que je voudrais donc bien en faire autant ! dit Jeanne.

- Veux-tu que je t'apprenne à tricoter ?

- Je le veux bien, mademoiselle. »[615]

Mêmes les garçons manqués, comme la Sauterelle (Lia, de son vrai nom) de *L'enfance d'Alain Redon* (Alain Redon, 1916 ?), finissent par apprécier les travaux d'aiguille (sans doute bien plus créatifs et amusants que le ménage ou le repassage, il est vrai). Avant que la famille de Lia et Nadi ne se lie d'amitié avec la famille Redon, le petit frère se plaint de sa sœur :

« C'est vrai, dit Nadi, et la Sauterelle n'est qu'un garçon manqué : elle se fait des accrocs aussi bien que nous, mais elle ne sait pas mieux les repriser… »[616]

Mais peu de temps après, Lia fait connaissance avec Thérèse, la sœur du jeune Alain Redon, et celle-ci lui apprend à repriser, ce qui l'amuse au final davantage que de courir les chemins :

« Assise à côté de Thérèse, Lia, d'une main qui devenait de plus en plus adroite, guérissait les blessures faites en jouant par monsieur Nadi aux manches de sa blouse ou aux genoux de sa culotte. Cours, mon aiguille ! »[617]

Plus globalement, on peut dire que le rôle de la petite fille ne s'envisage jusqu'aux années 30 que dans celui de future mère de famille. Elle doit tout apprendre de ce futur « métier » et s'y préparer activement. Le meilleur compliment que l'on puisse faire à une jeune fille est qu'elle sera une bonne mère plus tard :

« Aline ne néglige rien pour devenir une ménagère modèle. Sous la direction de sa maman, elle a appris à nettoyer et à ranger la maison, à faire la cuisine, la lessive, à repasser et à raccommoder le linge.

---

[615] CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

[616] REDON ALAIN, *L'Enfance d'Alain Redon : livre de lecture courante à l'usage des garçons du cours élémentaire : morale, leçons de choses, civisme, ouvrage illustré de 110 gravures dans le texte et accompagné de causeries*, Paul Delaplane, Paris, 1916?

[617] REDON ALAIN, op. cit.

Mais, comme on lui a enseigné à l'école, elle sait qu'une vraie mère de famille doit non seulement s'occuper des travaux du ménage, surveiller l'éducation de ses enfants, mais encore s'instruire autant qu'il lui est possible. (…)

Le bon docteur rend parfois visite à notre amie. Il dit à la fillette :

- Je voudrais toujours rencontrer, partout où je vais, une garde-malade aussi avisée que vous, mademoiselle Aline. Ah ! l'excellente maman que vous serez un jour ! »[618]

Cet enseignement, comme on s'en doute, ne sert pas exclusivement à assurer l'avenir des petites filles ; il va de pair avec le fait de participer aux travaux ménagers. En aidant sa mère, l'héroïne apprend le ménage, le repassage, la vaisselle, et réciproquement.

Les petites filles modèles semblent très sensibles à ce devoir, et refusent de s'y soustraire, jusque dans les années 30, où cet archétype persiste.

Ici, dans *Le Ménage de Mme Sylvain* (Marie-Robert Halt, 1895), la petite Marguerite insiste pour aider sa mère, même si cette dernière (anciennement Suzette, et donc habituée dès l'enfance à faire seule le ménage) lui propose d'aller jouer avec ses frères :

« Tout en parlant, elle se dirigeait vers la maison ; Marguerite courut à elle :

- « Mère, c'est aujourd'hui congé ; je voudrais t'aider un peu. »

Maman Suzette la regarda un instant avec des yeux qui la remerciaient de sa bonne intention.

- « Va jouer avec tes petits frères, ma mignonne, c'est plus de ton âge.

- « Mais, autrefois, reprit Marguerite, toi, tu faisais le ménage toute seule, étant presque aussi jeune que moi ; grand-père et Mme Valon, notre institutrice, me l'ont dit. »[619]

Le grand-père Dumay se joint alors à la mère pour dire que la situation de Suzette et celle de Marguerite sont entièrement différentes : Suzette était seule à la maison, sans mère pour faire le ménage. Mais Marguerite a d'autres arguments :

« - « Oui, dit Marguerite qui avait le cœur tendre, et la maman que j'ai, je veux la garder longtemps ; c'est pour cela que je lui demande de se laisser aider.

- « Eh bien ! répondit la mère, émue de ces filiales paroles, viens, tu m'aideras. »

Toutes deux entrèrent dans la maison, pendant que les garçons, fatigués de poursuivre un papillon, revenaient près de leur grand-père et de Madelinette. »[620]

---

618 FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922

619 HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

620 HALT Marie Robert, op. cit.

Une situation semblable apparaît dans *A l'ombre des ailes* (Ernest Perochon, 1936), où la tante Richaud n'exige rien de Madeleine mais où cette dernière préfère l'aider malgré tout :

« Maintenant, dit Madeleine, dites-moi ce que je dois faire. »
La tante Richaud se mit à rire.
« Ce que tu dois faire ?... Mais rien du tout !... ou, plutôt, fais ce que tu voudras, à condition de ne pas te fatiguer. Pour le peu de besogne que j'ai, mes vieux bras suffiront bien. Va au jardin si tu veux : tu cueilleras des fleurs et tu feras un bouquet. »
Mais Madeleine dit :
« Je vous assure, ma tante, que j'ai l'habitude de travailler. Chez nous, je faisais une bonne partie du ménage. Je cueillerais des fleurs avec beaucoup plus de plaisir si la besogne était terminée.
- Voilà qui est bien parler ! dit la tante. Après tout, tu as tout à fait raison : à ton âge, il faut commencer son apprentissage de ménagère. »[621]

Madeleine s'avère par la suite si bonne ménagère et met une telle énergie à aider Mme Richaud que celle-ci s'en plaindrait presque :

« La tante Richaud la regardait avec admiration, mais aussi avec un peu d'inquiétude. Et, de temps en temps, cette femme terrible disait :
« Ne travaille pas si fort : tu aurais chaud… Repose-toi maintenant : tu dois être fatiguée. »
Elle disait aussi, d'un air un peu comique :
« Que vais-je devenir, moi, si je n'ai plus rien à faire ? »[622]

Le livre *La fillette bien élevée* (Louise Sagnier, 1896) insiste fortement sur l'aide que les petites filles doivent apporter à leur mère, et ce à de nombreuses reprises :

« De très bonne heure une enfant intelligente et active trouve le temps d'aider sa mère à laver et à raccommoder le linge. »[623]

« Vous pensez sans doute, en effet, que toutes les questions relatives à la maison ne vous regardent pas et que vos mères seules en doivent prendre le souci.

[621] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[622] PEROCHON Ernest, op. cit.

[623] SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

Vous avez tort, si vous pensez ainsi. Vous pouvez, dans une large mesure, contribuer à rendre la maison désagréable ou agréable à votre père, à vos frères, à tous ceux qui vivent avec vous. »[624]

« J'aurais beaucoup de chagrin si on disait de moi ce que tu disais tout à l'heure de cette petite demoiselle : une enfant qui est un embarras pour sa mère doit être bien malheureuse. »[625]

Pour énumérer les principales activités auxquelles on attend (voir demande) que les petites filles participent, on peut donc citer les travaux d'aiguille (« *Cours, mon aiguille, dans la laine, et dans le coton et dans la toile, partout où tu as à faire ! Car le rapiécetage d'une maisonnée de deux hommes et de deux gamins est une rude besogne. (…)* »[626]), le fait de mettre la table (« *- Allons ! mettons le couvert. Aide-moi, fillette !* »[627]), et de faire le ménage et le rangement lorsque la mère est fatiguée ou a besoin d'aide.

Marie-Robert Halt va même plus loin, en expliquant que le ménage est même préférable, en tant que jeu, à tout autre amusement pour les petites filles, car il est éducatif. Ses héroïnes aiment « jouer à faire le ménage », en particulier la jeune Agathe du *Droit chemin* (1902) :

« Mais Agathe aimait bien aussi les jours de congé. Non pas pour jouer à la poupée : vous pensez bien que la pauvre petite n'en était plus à perdre son temps à des jeux si enfantins ; rien ne vaut le malheur pour mûrir l'enfance et, de frivole et légère qu'elle est, la rendre sérieuse et sensée.

Pourtant cela ressemblait bien un peu à jouer à la petite mère, au ménage. Seulement c'était le vrai ménage de la maison, les vraies chambres à balayer avec le vrai balai, à mettre en ordre, les vraies chaises à essuyer, les vrais meubles à astiquer, à faire reluire.

Et les enfants, c'étaient… vous l'avez deviné ? Mais n'allez pas le leur dire, car ces deux messieurs ne s'en doutaient nullement, et, en l'absence de Maman, ils se croyaient bien l'un et l'autre les maîtres de la maison. »[628]

---

624 SAGNIER Louise, op. cit.

625 SAGNIER Louise, op. cit.

626 HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

627 HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

628 HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

En plus d'aider leurs mères, on demande aux petites filles d'être ordonnées. Elles doivent ranger elles-mêmes leurs affaires dans leurs armoires et leurs commodes, et que tout y soit dans un ordre impeccable.

Tout pousse à mépriser les enfants désordonnées ; comme le montre la figure 9, on n'hésite pas à montrer du doigt les demoiselles qui ne savent pas plier correctement leurs vêtements. Au cas particulier, la mère de la fautive a même convié toute la famille à constater les dégâts.

Figure 9 - Gravure de A. Slom, *Lecture pratiques*, 1878

L'histoire qui accompagne cette gravure insiste également sur les inconvénients qu'il y a à ne pas ranger ses affaires (« *Elise, quand elle était petite fille, n'avait jamais eu d'ordre. Que de fois elle croyait avoir perdu un objet, un mouchoir, un col, un fichu, qu'elle avait jeté négligemment au milieu d'autres objets.* »[629]).

[629] JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial*, Hachette, Paris, 1878

A contrario, comme on s'en doute, les petites filles exemplaires sont des modèles d'organisation, de soin, de rangement et de propreté :

« Examinons cette chambrette. Tout y est dans un ordre parfait. Rien ne traîne sur les meubles. Les chaises sont à leur place. (…) Elle trouve facilement ce qu'il lui faut, et alors elle ne perd pas de temps. C'est une grande qualité que l'ordre, et toutes les petites filles devraient ressembler à Laura. Dans une maison, il faut une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. »[630]

« De très bonne heure une enfant bien élevée a le souci de soigner elle-même son corps, c'est-à-dire de l'entretenir dans un parfait état de propreté. Elle a à cœur de décharger sa mère, toujours si occupée, d'un travail dont elle seule profite. »[631]

Cette mentalité est toujours sensible dans les années 30, même dans les livres les moins susceptibles d'y faire allusion ; dans *le coffre aux joujoux* (Marguerite Berger et Lucienne Truillet, 1934), un livre dont la totalité des personnages sont des jouets, il est ainsi mentionné que la poupée nommée Zizi n'a pas une vie semblable à celle d'une vraie petite fille, sans quoi elle devrait aussi ranger ses affaires, se laver, s'habiller (*« Si Zizi était une petite fille, elle s'habillerait toute seule, elle se débarbouillerait seule aussi. Comme elle serait gentille ! Mais Zizi est une poupée. »*[632])…

Dans certains cas (en particulier dans les foyers monoparentaux où il manque la mère), on attend même de la fille aînée qu'elle remplace la mère et s'occupe de tout l'entretien de la maison. L'exemple le plus extrême du genre figure sous la forme d'une courte histoire racontée dans *La première année de lecture courante* (Jean-Marie Guyau, 1878), où une fillette de onze ans élève seule son petit frère. L'histoire est sensée dater de 1763, mais le fait même qu'on montre son héroïne en exemple à toutes les jeunes lectrices la rend suffisamment intéressante pour mériter d'en citer l'essentiel (la suite racontant la façon dont la « petite mère » protégea son petit frère contre des loups qui étaient entrés dans la maison) :

*« **8 – La petite mère**.*

« C'est là qu'habitait, en 1763, Françoise Mariette, une enfant de onze ans. La misère et

---

630 JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

631 SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

632 BERGER Marguerite et TRUILLET Lucienne, *Le coffre aux joujoux, histoire pour apprendre à lire*, Société universitaire d'éditions et de librairie, Paris, 1934

le deuil avaient naguère visité la chaumière (…).

En mourant, la mère de Françoise lui avait mis sur les bras le petit Jean, et elle lui avait dit : « Sois pour lui une seconde mère ! ». L'enfant de onze ans a accepté cette tâche, et son âme courageuse ne faillira point à la remplir.

Les deux enfants n'ont pas d'argent et pas de pain ; iront-ils mendier tous les deux aux portes du village ? Non ; la jeune Françoise a des doigts agiles, et sait gagner sa vie en travaillant. Vite à l'ouvrage ! Tandis que son jeune frère dort dans son berceau, elle coud, file, tricote sans relâche, et l'on peut voir en passant la petite fille, assise sous la vigne qui ombrage la porte de la maison, travailler d'une main alerte, le visage pensif, comme une jeune mère.

Le dévouement de Françoise ne tarda pas à être connu dans le village ; chacun apportait de l'ouvrage à l'ouvrière de onze ans. Elle suffit à tout. Par elle revient bientôt dans la chaumière un peu d'aisance et de bonheur. Françoise trouve assez d'argent pour payer les mois d'école de son petit frère (…).

Cinq années se sont passées. Mariette est à présent une jeune fille ; elle a quinze ans. Son frère est un bambin de six ans ; il part tous les matins pour l'école, après avoir embrassé sa sœur, qu'il appelle sa petite mère. »[633]

Même s'il s'agit d'un exemple extrême, plusieurs livres de lecture nous présentent des sœurs aînées qui remplacent leur mère au foyer, et y sacrifient leurs journées.

La plus représentative est sans doute Suzette, dont nous avons déjà fréquemment parlé. Tout le livre éponyme, *Suzette* (Marie-Robert Halt, 1889), se consacre au récit de ses progrès en tant que « petite mère » : faire le ménage, apprendre à cuisiner, à économiser, à gérer le budget familial, contrôler ses turbulents petits frères… Ce livre semble avoir rencontré un certain succès, puisqu'il a donné lieu à une suite (*Le ménage de Mme Sylvain*) ainsi qu'à un journal (*La semaine de Suzette*). Si l'on se fie à une critique publiée dans le *Glaneur de Saint-Quentin* du 31 juillet 1883, il a même été particulièrement bien reçu lors de sa première édition[634] : « *Suzette, le principal personnage du sujet, est une jeune orpheline, qui, auprès des siens et sous la direction d'une digne institutrice, se forme à remplacer la mère absente. L'auteur y a introduit avec un tact infini, une foule de notions morales et instructives, sans crainte de jeter de temps à autre, dans son texte, quelques notes gaies. (…) Il n'est pas une institutrice qui ne voudra mettre Suzette entre les mains de ses élèves ; il n'est pas une mère*

[633] GUYAU Jean-Marie, *La première année de lecture courante : morale, connaissances usuelles, devoirs envers la patrie : ouvrage contenant 88 figures instructives, des devoirs oraux, un lexique*, Armand Colin, Paris, 1878

[634] L'édition que nous avons consultée date de 1889.

qui ne tiendra à offrir à sa fille ce charmant volume. »[635] Les nombreuses rééditions dont le livre a fait l'objet sont un autre indice de son succès.

En tout état de cause, cette courageuse petite Suzette, qui prend soin à elle seule de ses trois frères et de son père, est constamment montrée en exemple. A l'origine, c'est une histoire racontée par son institutrice et décrivant comment la « femme de la caverne » a, la première, décidé d'organiser et d'embellir le foyer pour les siens, qui donne à Suzette l'idée de la prendre en exemple. Dès lors, elle décide qu'elle veillera à tout dans la maison qui, depuis la mort de sa mère, n'est entretenue par personne :

« Oui, madame, je me rappelle bien maman… Mais papa, par bonté, me trouvant encore trop jeune, ne veut pas que je me fatigue trop. Et voilà pourquoi, - ajouta-t-elle en souriant à travers ses larmes, - voilà pourquoi je ne me fatigue pas du tout, laissant les épluchures à terre et les araignées au plafond. Il est plus commode de laisser aller les choses que de les gouverner. Mais certainement Madame, je vais me mettre au ménage, car j'ai bien compris que c'est à moi à embellir notre maison, à la rendre riante, agréable, comme faisait la femme de la caverne, et comme faisait ma mère. »[636]

Sa première journée de « petite mère » n'est pas de tout repos, son petit frère François s'amusant notamment à saboter une partie de son travail, mais Suzette est récompensée, le soir, par la joie de son père qui trouve une maison propre en rentrant du travail :

« Cependant le grand nettoyage s'acheva. Le soir, le père, au retour des champs, s'arrêta sur le seuil de la porte, regarda autour de lui, aspira l'odeur d'une fricassée de pommes de terre, une bonne odeur depuis longtemps oubliée ; son visage s'éclaira : voilà le sourire attendu !

M. Dumay se tourna vers Suzette, et, les yeux mouillés :

- Est-ce que ta pauvre maman serait revenue ?

- Hélas ! non, papa, dit-elle, en se jetant dans ses bras ; mais si je pouvais lui ressembler ! »[637]

---

635 *Le Glaneur de Saint-Quentin*, 31 juillet 1883

636 HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

637 HALT Marie Robert, op. cit.

Figure 10 – Gravure de A. Faria (?), *Suzette*, 1889

Peu à peu, Suzette organise de mieux en mieux ses journées et a de plus en plus de temps libre ; elle gère aussi le budget de la famille et découvre qu'il est possible de faire quelques économies avec quelques actions très simples (acheter certains produits en gros pour les payer proportionnellement moins cher, par exemple). A la fin de l'année, elle a réussi à mettre de côté deux cent quarante francs.

Son père déclare bientôt qu'elle a de meilleures idées que la défunte mère elle-même :

« Le père mit ses lunettes, les promena du haut en bas de la comptabilité proprette qui se voyait là, et courut à l'addition, aux deux pièces d'or présentes et probantes.

- Bien ! dit-il, enchanté ; ta mère n'a pas trouvé ça, parce qu'elle était moins instruite que tu ne l'es. C'est d'un cœur ingénieux et tendre que naissent les bonnes idées ménagères. D'une économie aussi sage nous viennent un peu plus d'abondance, de bien-être. Et vive ma fillette qui est une bonne petite mère ! »[638]

Elle se sent à tel point indispensable dans la famille qu'elle craint que tout le bien-être qu'elle a réussi à y rétablir ne s'écroule si elle l'abandonne ne serait-ce qu'un instant. A mi-

[638] HALT Marie Robert, op. cit.

chemin du récit, elle se voit offrir la possibilité de rendre visite à une amie à Paris, mais elle réfléchit à deux fois avant d'accepter, redoutant ce qui pourrait arriver à la maison en son absence :

« Voyons ! S'en aller pendant une quinzaine, abandonner les rênes de la maison, pour une ménagère, ce n'est pas une mince affaire ! Qui va faire le ménage et la soupe ? Qui, le samedi, tirera de l'armoire, sans tout bousculer, les vêtements de rechange, les chemises, les mouchoirs, les chaussettes ?

En songeant ainsi, elle regardait ses trois frères (…). Comment, en restant ici, traiteraient-ils la marmite ? Comment mangeraient le père et l'aîné, les deux travailleurs ? »[639]

Ses craintes se trouvent justifiées à son retour, puisque ses frères ont utilisé le prétexte de l'incapacité (par nature et par droit) des garçons à faire le ménage pour ne rien faire du tout:

« Suzette sourit. On a beau se dire : Il va m'en coûter un fameux coup de torchon ! On n'est pas fâchée de constater son utilité en ce monde et l'importance de la place qu'on tient au foyer. Oui, sans vous, petite ménagère, rien ne va plus ici. Reparaissez, et, par la vertu de votre baguette, tout redeviendra propre et délicat !

- Les bottes, le chaudron n'ont qu'à bien se tenir, hein ? dit en riant doucement M.Dumay, qui lisait sur le visage de sa fille. Ce sont ces vilains garçons qui ont remis les choses en cet état par leur refus de…

- …D'empiéter sur les droits de notre sœur, dit François en riant aussi. »[640]

Suzette est la « petite mère » la plus exemplaire et la plus connue, mais elle n'est pas la seule. Dans *Les enfants de Marcel*, Louis se rend compte que sa sœur Lucie a décidé de remplacer sa mère, et l'observe discrètement

« Lucie tenait ses sabots à la main, pour n'éveiller personne. Avec une adresse merveilleuse, elle se mit à préparer le déjeuner sans faire le plus léger bruit. Mais, à travers les rideaux de mousseline qui tombaient sur la vitre, Louis voyait sa sœur sans qu'elle le vit, et il ne perdait pas un seul de ses mouvements. Il put admirer comme elle savait déjà faire les choses avec méthode et intelligence.

Il s'aperçut ainsi que, dès la veille, elle avait songé à tout préparer pour faire vite et bien. Elle avait si grand soin, le soir, de ranger toutes ses petites affaires, que du premier coup

[639] HALT Marie Robert, op. cit.

[640] HALT Marie Robert, op. cit.

d'œil elle les trouvait sous sa main : grâce à cette bonne habitude, jamais elle ne perdait à chercher les choses un temps précieux. (…)

La marmite était bien posée, quoique assez basse, afin de chauffer plus vite ; aussi elle ne tarda pas à chanter doucement, faisant plus de bruit que la discrète petite ménagère, qui, pendant ce temps, préparait le pain dans les écuelles de faïence. (…)

Et, tandis que Robert mangeait de grand appétit, Lucie avait pris sur ses genoux la petite Mariette, et doucement, patiemment, par menues bouchées, elle lui faisait manger la bonne soupe au lait. (…) En un mot, c'était une vraie fille de France, active, joyeuse et vaillante.

Louis, en la regardant, se sentait ému.

- Elle est tout le portrait de notre mère ! songeait-il. »[641]

Ce thème, là encore, reste présent jusqu'aux années 30, puisqu'on le retrouve aussi dans une historiette des *Yeux Clairs* (Ernest Perochon, 1933), où une autre petite, également appelée Lucie, décide de remplacer sa mère décédée (notons qu'elle reprend également le rôle de la fille souriante qui apporte la joie et l'optimisme dans le foyer envers et contre tout) :

« La mère morte, la famille fut un moment sans âme. Le père, écrasé de chagrin, ne retrouvait pas son courage. Ce fut Lucie, la fille aînée, qui le réconforta. Elle aussi, pourtant, avait le cœur déchiré ; mais devant son père accablé, devant son frère et sa petite sœur sans soutien, elle avait senti qu'un grand devoir s'imposait à elle.

« Il faut manger, ma petite Françoise !... disait-elle. Claude ! Il est l'heure d'aller en classe !... » Le soir, quand elle voyait son père accoudé sur la table, le dos rond et la tête basse, elle s'approchait doucement : « Papa ! Tu ferais bien de te coucher. »

Elle n'allait plus à l'école. Vaillamment, elle s'était mise à la besogne. Elle n'était ni forte ni très adroite, au début, mais elle s'ingéniait à répéter les gestes qu'elle avait vu faire à sa mère. Et, à force de patience et de volonté, elle arrivait à tenir la maison en ordre. (…) Le soir, quand le père revenait du travail, il trouvait chaque chose à sa place dans la maison bien propre. Et, sur la table préparée, la soupe fumait comme naguère. « Tu es vaillante et bonne », disait-il. Il avait toujours au cœur son grand chagrin, mais il retrouvait peu à peu son courage. »[642]

---

[641] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[642] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

Précisons, toutefois, que ce type de remplacement n'intervient pas toujours dans des circonstances aussi tragiques : une maladie passagère de la mère de famille peut suffire pour que sa fille aînée la remplace momentanément dans la maison :

« Sa mère est malade depuis un mois, et c'est elle qui la soigne et fait le ménage (…) Elle veille à tout comme une petite maman. »[643]

Le fait que la fille aînée remplace parfois la mère semble même trouver un écho historique, puisque selon Anne-Marie Sohn, durant la période étudiée, *« les devoirs ménagers pèsent également sur les filles et sont mentionnés dans trois situations : lorsque la jeune fille tient le ménage dans une famille monoparentale, lorsque la mère s'absente, lorsque les parents exigent sa collaboration. »*[644]

Cependant, même si les petites filles sont tout particulièrement mises en valeur en tant que futures mères, et si la plupart des auteurs les encouragent fortement dans cette voie, les auteurs les montrent aussi quelques fois (de plus en plus fréquemment à mesure qu'on s'approche des années 30) en train de jouer.

Le jeu, après tout, est aussi un moyen (tout comme pour les petits garçons) d'apporter de la joie dans une maison, même si les auteurs partisans de l'imitation de la mère comme unique jeu valable pour une petite fille sont bien sûr contre, puisqu'il ne s'agit pas d'une activité productive :

« Elle avait toujours pensé qu'à leur âge, une enfant n'avait qu'à jouer, manger, dormir, et puis faire toutes ses volontés. L'excessive bonté d'une mère trop faible lui avait permis de croire qu'il en devait être ainsi. »[645]

Il n'est cependant pas aisé de trouver des passages décrivant des petites filles dans leurs jeux, tant les mentalités les poussent à se mettre au ménage et au rangement le plus tôt possible. Qui plus est, lorsqu'elles jouent avec leur frère, grand ou petit, elles ne participent pas toujours ; comme ici, dans *Le premier livre des petites filles*, où le jeu consiste à imiter des jardiniers :

---

643 JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

644 SOHN Anne-Marie, *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIX°-XX°siècles)*, deux volumes, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996

645 SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

« C'est Auguste qui fait la besogne difficile ; sa petite sœur ne fait guère que regarder. »[646]

Avant les années 30, il faut noter que les jeux des petites filles, quand les auteurs en mentionnent, ne sont guère originaux ; dans la majorité des cas, les demoiselles qui ont assez de loisirs pour jouer sont d'une famille aisée, et elles jouent avec une belle poupée.

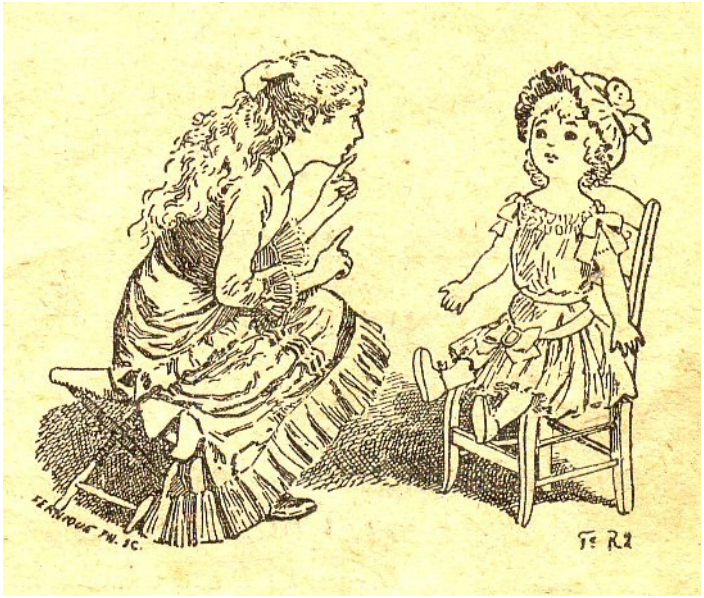


Figure 11 - Gravure de Frédéric Regamoy, *Le premier livre des petites filles*, 1886

« Lise a une poupée presque aussi grande qu'elle. Elle s'appelle Rosette, parce qu'elle a le teint rose.

Lise est la petite maman de Rosette ; elle l'élève très bien, ne lui passe pas ses caprices, car elle se rappelle les leçons que sa maman lui a données. »[647]

« La salle d'étude est assez spacieuse pour y jouer à l'aise. Les poupées sont tirées de l'armoire où Geneviève les laisse bien souvent en repos, on procède à leur toilette. »[648]

Finalement, jouer à la poupée n'est qu'un moyen supplémentaire de s'entraîner au rôle de mère. On retrouve le thème de la poupée jusque dans les années 30, mais les petites filles

[646] JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

[647] JURANVILLE Clarisse, op. cit.

[648] BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie, usages, coutumes et produits de l'Algérie*, C.Robbe, Lille, 1890

font preuve de bien plus d'imagination (à l'image des petits garçons, dont les jeux ne changent guère mais gagnent en fantaisie). Le dialogue entre les petites Léa et Jeannette qui jouent à la poupée, dans *Au point du jour* (Ernest Perochon, 1930), est assez surréaliste, comme peuvent l'être, parfois, les discussions d'enfants telles qu'on peut en entendre aujourd'hui :

« La tante de Jeannette lui a donné de petits meubles de poupée et une batterie de cuisine. Jeannette est très contente ; elle a invité Léa, son amie, à venir jouer avec elle. Jeannette montre à Léa ses chaises, sa petite table, son guéridon, son armoire à glace et le lit où elle a couché Rosette, sa poupée. Elle lui montre aussi ses assiettes, ses tasses, ses plats et son fourneau. (…)

Léa est assise devant une petite table. En face d'elle, sur une chaise, il y a Rosette, la poupée aux yeux bleus. Jeannette apporte un petit plat dans lequel il y a un bout de carton avec un peu d'eau.

« Voici un poulet rôti ! dit Jeannette. Prenez une aile, madame !... Et toi aussi, Rosette ! L'aile est un excellent morceau…

- Et vous, madame, demande Léa, que mangerez-vous ?

- Oh ! ne vous inquiétez pas ! J'ai gardé une autre aile à la cuisine !

- Tiens ! fait Léa, voilà une chose étonnante ! Où prenez-vous donc vos poulets, madame ? Dans mon pays, ils n'ont que deux ailes…

- Je les achète à Pampariperlune, à cent kilomètres au-delà de la lune.

- Ah ! je comprends, madame !... Et votre poisson où le prenez-vous ? Est-ce du poisson d'eau douce ou du poisson de mer ?

- Oh ! moi, madame, je n'achète que du poisson d'eau sucrée.

- Tien ! Tiens ! Tiens !... On apprend beaucoup de choses, madame, en déjeunant chez vous ! » »[649]

Les poupées mises à part, il n'y a guère de variété dans les jeux des petites filles ; lorsqu'elles partagent les amusements de leurs frères, elles sont souvent mises à l'écart ou cantonnées à des rôles moins drôles (*« je serai un chasseur et toi, une perdrix rouge… Tu étendras les bras et tu voleras en faisant : Ti ti ri ! Ti ti ri !... Moi, je te viserai, je te tuerai et tu tomberas par terre, raide morte. »*[650]).

[649] PEROCHON Ernest, *Au point du jour, premier livre de lecture courante*, Delagrave, Paris, 1930

[650] PEROCHON Ernest, op. Cit.

C. La fille par rapport aux autres membres de la famille : une mère secondaire ?

Même si le personnage principal est dans la majorité des cas un petit garçon, les livres destinés aux écoles de filles restent assez nombreux pour que les petites filles soient des personnages plutôt centraux dans les interactions familiales. Qui plus est, leur rôle de « petite mère » les destine à se rapprocher tout particulièrement de leurs frères et sœurs les plus jeunes.

Avec la mère (et quelque fois la grand'mère lorsqu'elle est amenée à la remplacer), la petite fille est ainsi le seul personnage de la famille à interagir avec les tous jeunes enfants ; dans *54 lectures graduées*, nous assistons ainsi à tout un chapitre dans lequel une jeune Marie-Louise prend soin de son petit frère, encore bébé, et lui prépare à manger :

« Marie-Louise a confectionné la bouillie de Bébé. Elle y ajoute un peu de sel. Maintenant elle va faire manger son petit frère, qui est au jardin, auprès de sa maman occupée à coudre.

Déjà la maman a installé Bébé sur sa grande chaise, et quand il aperçoit Marie-Louise, tenant à la main la casserole remplie, il rit et agite ses petits bras en signe d'impatience… »[651]

Comme on s'en doute, Marie-Louise est très fière qu'on la qualifie de « maman », (comme vu précédemment, c'est un compliment pour les grandes sœurs) :

« Quand Marie-Louise le promène dans sa petite voiture, les passants s'arrêtent, lui sourient et semblent dire :

- Voyez, comme cette fillette s'entend bien à élever son petit frère. C'est une véritable maman.

Et Marie-Louise poursuit son chemin en rougissant, tant elle est heureuse de cet éloge… »

La petite Rosette d'*A travers la morale, à travers les choses* (J. Leday, 1912) use d'une patience similaire pour faire manger son petit frère à peine plus âgé :

[651] FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922

« Docile, le petit garçon vint se placer à côté de la fillette, et celle-ci, comme une bonne petite maman, s'occupe aussitôt de lui. Elle lui noua une serviette autour du cou et lui coupa le morceau de poulet froid, qui lui était échu dans la distribution faite par Mme. Michel. Où la patience de Rosette s'exerça le plus, ce fut pour faire boire le petit bonhomme. Vous savez combien il est difficile de boire pendant la marche d'un train à grande vitesse, tant la trépidation est grande. »[652]

La grande sœur s'improvise aussi quelques fois l'institutrice de ses petits frères et sœurs, voir de ses petits cousins ou cousines :

« - Je vous félicite tous les deux, dit Jean. Il y a plaisir à vous enseigner quelque chose. Vous êtes attentifs et vous vous souvenez. De plus, vous savez bien vous exprimer, ce qui est très important et rare chez les enfants de votre âge.

Jacques et adèle rougirent de joie en recevant ces éloges ; mais, tous les deux, spontanément, se précipitèrent vers Josette :

- C'est elle, s'écrièrent-ils, c'est Josette qu'il faut féliciter, elle qui, patiemment, nous aide à apprendre nos leçons, nous interroge, et, quand nous lui répondons, nous fait refaire chacune de nos phrases jusqu'à ce qu'elle soit correcte.

Ce fut le tour de Josette de rougir un peu. »[653]

Dans des circonstances « normales » (où les parents ne sont pas défaillants), la grande sœur a parfois tout autant le rôle de la « petite mère » que lorsque la mère est absente du foyer familial :

« Quand il avait sommeil, elle chantait auprès de son berceau pour l'endormir ; quand il était éveillé, elle inventait mille petits jeux pour l'amuser ; quand il pleurait, elle savait le consoler ; elle partageait toujours avec lui le lait et les fruits qu'on lui donnait pour son goûter ; elle l'aidait à se tenir debout, et le conduisait par la main quand il essayait de faire quelques pas. C'était elle aussi qui lui apprenait à parler, et qui lui enseignait tout ce qu'un enfant de son âge pouvait apprendre. »[654]

« Madeleine s'efforçait de renseigner son frère. Quand son père n'était pas là, c'était

---

[652] LEDAY J., *A travers la morale, à travers les choses, livre de lecture courante*, J.de Gigord, Paris, 1912

[653] BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916

[654] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

elle qui, de son mieux, répondait aux questions sans fin. »[655]

On peut se demander pourquoi on confie plus volontiers l'éducation et l'entretien des petits enfants à un autre enfant qu'à une voisine amie de la famille, mais cette situation a une certaine logique si on s'en réfère à la relation de puissante amitié qui unit la majorité des frères et sœurs (comme nous l'avons vu précédemment).

En effet, comme elle est très proche de ses frères, elle est sans doute la plus à même de les contrôler ; étant perçue par eux davantage comme une amie que comme une sorte de mère secondaire, ils sont paradoxalement plus enclins à suivre ses conseils, qui ne sont pas vus comme des ordres mais comme les paroles d'une camarade voulant leur bien.

Sachant cela, il arrive que les parents et les grands-parents en tirent parti :

« Après le déjeuner, promenade. Charles Dupré ne put y prendre part, car il devait garder les bestiaux. Raymond dit :

« C'est moi qui serai le guide.

- Le guide, soit ! répondit Mme Richaud ; mais non pas le chef. C'est Madeleine qui commandera. »

Il en fut ainsi décidé. »[656]

« Elle gardait le petit Paul pendant que sa mère allait travailler hors de la maison et que Sylvain était à l'école. Il fallait toute la patience de cette bonne petite pour supporter les caprices de Paul, qui avait un mauvais caractère et ne voulait jamais faire ce qui plaisait aux autres. »[657]

Pour les mêmes raisons, les petits frères écoutent plus facilement les reproches faits par leur grande sœur que par leur mère :

« Henri est un excellent garçon, rempli de bonnes intentions, qui s'étonne, chaque fois que son père a quelques invités, d'être l'objet de réprimandes sévères. Aujourd'hui, sa grande sœur Adèle veut le corriger de sa mauvaise tenue, et voici les paroles qu'ils échangent :

Adèle – Mon bon Henri, comment ne t'aperçois-tu pas de ta mauvaise tenue à table ? A peine assis, tu te mets à balancer tes jambes, tu tortilles ta serviette, tu émiettes ton pain

655 PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

656 PEROCHON Ernest, op. cit.

657 CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

(…).

Henri – Quel mal y a-t-il a cela, ma sœur ? Ne sais-tu pas que c'est sans le vouloir que tout cela s'accomplit ?

Adèle – Voilà une belle excuse ! (…)

Henri – (…) Je veux, à l'avenir, conformer ma conduite à la tienne. Je n'entendrai plus dire : « Quel dommage que cet enfant ignore les usages reçus ! » N'es-tu pas contente ?

Adèle – Je serai ravie, mon gros Henri, si tu tiens ta promesse. »[658]

Il faut aussi toute la patience d'une grande sœur pour lutter contre la tendance (naturelle, dirait-on) des petits frères à courir la campagne, cueillir les fruits des jardins des voisins et surtout dénicher les oisillons sans trop se préoccuper des dégâts qu'ils causent :

« Henri allonge le bras pour s'emparer du nid ; mais sa grande sœur, qui est près de lui, l'arrête et lui dit doucement :

- Je t'en prie, mon Riri, laisse ces petits oiseaux : ils sont si heureux, là, dans leur doux nid ! Pourquoi venir troubler leur bonheur ? »[659]

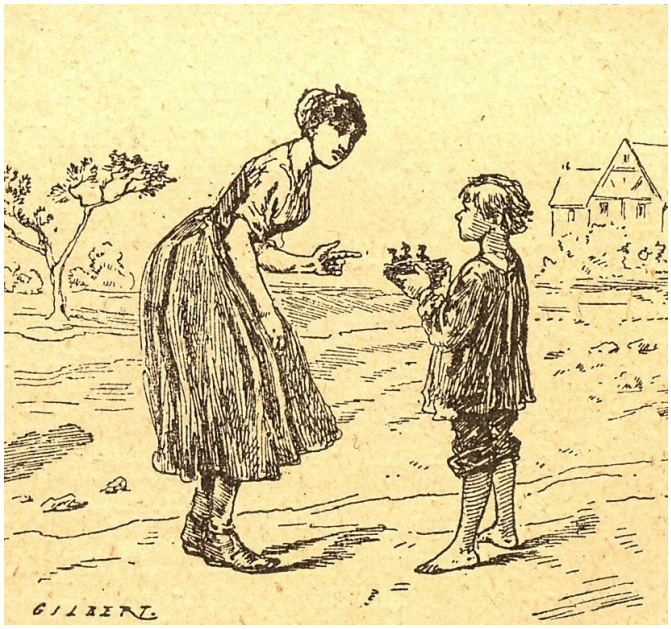


Figure 12 - Gravure de Gilbert (?), *Petit Jean*, 1888

« Petit-Jean – Louise ! Louise ! Voyez les jolis oiseaux que je viens de dénicher au bord du toit. J'ai manqué de me casser le cou deux ou trois fois, mais c'est égal, je les tiens ! N'est-ce pas, Louise, que cela vous fait bien plaisir ?

[658] FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922

[659] JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

Louise – Vraiment non. Petit-Jean, si c'est pour moi que vous avez pris cette peine, je vous remercie de votre bonne intention ; mais je vous assure que j'aimerais bien mieux voir ces pauvres petits dans leur nid, sous l'aile de leur mère, que de les avoir là tout tremblants de froid, et destinés à mourir de faim. »[660]

A défaut de jouer réellement avec le petit frère, elle lui trouve des occupations ou cherche à le distraire par toutes sortes de moyens :

« Après le déjeuner, Catherine s'en est allée dans les prés, avec Jean, son petit frère. Catherine et Jean s'en vont tout seuls par les prés. Leur mère est fermière et travaille à la ferme. Ils n'ont point de servante pour les conduire et ils n'en ont pas besoin. (…) Asseyons-nous, dit Catherine. Elle s'assied. (…) Elle tresse les fleurs bleues, les fleurs jaunes, les fleurs rouges pour en faire un chapeau. Elle pose ce chapeau sur la tête du petit Jean qui en rougit de joie. Elle l'embrasse, elle le soulève et le pose tout fleuri sur une grosse pierre. »[661]

« Un après-midi, comme Francine examinait la bibliothèque de sa cousine, elle mit la main sur un livre intitulé Nos grands hommes. En feuilletant, elle tomba sur la biographie de Pasteur.

- Tiens, dit-elle à son frère, tu ne sais que faire, voilà qui t'intéressera. »[662]

Enfin, comme nous l'avons déjà évoqué dans le chapitre consacré aux garçons, elle est la parfaite garde-malade. Dans *A l'ombre des ailes* (Ernest Perochon, 1936), elle apprend même à poser des ventouses[663], alors qu'elle ne l'avait jamais fait avant, uniquement parce que son petit frère ne tolère pas que quelqu'un d'autre le soigne.

Elle est aussi la seule à arriver à le réconforter, en se contraignant (comme vu précédemment) à ne pas pleurer même si elle a très peur pour lui :

« Madeleine ne tremblait plus ; d'un grand effort de volonté, elle avait refoulé ses larmes. Elle réussissait même à sourire.

---

660 JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

661 LYONNET A., *Le français par les choses et par les images, leçons de choses, vocabulaire, syllabaire, lecture et récitation*, Libairie Istra, Paris, 1928

662 LIQUIER P., *La joie des yeux, livre de lectures suivies, cours moyen et supérieur*, Librairies-imprimeries réunies, Paris, 1935

663 Récipients en verre à l'intérieur duquel on fait brûler un morceau de coton tout en l'appliquant sur la peau, pour créer un effet de succion. Utilisées dans la médecine traditionnelle, ces objets étaient sensés accélérer la guérison du malade.

Elle vint près du lit et posa la main sur le front de Michel.

« Ce n'est rien, petit frère !... Il va seulement falloir que tu te laisses dorloter un peu. »

Il leva les yeux vers elle. De voir le visage de sa sœur si tranquille le rassura. »[664]

Lorsqu'on prend en compte tous ces éléments (éducation, soins, jeux, conseils…), la grande sœur tend à apparaître comme une sorte de bonne fée pour ses frères, plus douce et patiente que les parents, mais aussi parfois plus indulgente, peut-être plus proche de leur monde que ne le sont les adultes, également. Le fait est rarement écrit explicitement dans les ouvrages, mais il arrive tout de même qu'il le soit :

« Thérèse, tu resteras toujours pour moi la bonne fée que je n'ai jamais cessé de trouver secourable, m'aidant quand j'étais embarrassé, me consolant de mes chagrins. (…) Un jour, je l'espère, je pourrai aussi te prouver mon affection en te protégeant et en te gâtant à mon tour. En attendant, ton souvenir me suivra partout. Je t'écrirai souvent, souvent. »[665]

Cette influence considérable qu'ont les sœurs sur leurs frères n'a pas que des avantages. Certes, elle leur permet d'avoir un certain ascendant sur eux, mais elles courent également le risque de les voir trop les imiter. Par conséquent, elles doivent constamment montrer le meilleur exemple, surveiller leurs gestes et leurs paroles…

Dans *Le droit chemin* (Marie-Robert Halt, 1902), l'auteur montre en exemple toute la persuasion qu'emploie la petite Agathe pour que ses frères l'aident à faire le ménage ou bien fassent leurs devoirs sagement, avant de se lancer dans une critique des sœurs autoritaires voire violentes avec les enfants dont elles ont la garde :

« Quoi de plus joli que le spectacle de frères et de sœurs travaillant ensemble, bien unis, les aînés allégeant et facilitant la tâche des plus petits ?

Mais, en revanche, combien pénibles, odieuses mêmes ces scènes que nous donnent parfois dans la rue, au sortir des écoles, certaines fillettes qui, sûrement, n'ont pas le cœur d'Agathe ; lorsqu'on voit ces petites mégères secouer brutalement de petits bras, claquer même d'innocentes joues, proférer d'une voix rude des mots durs, à de pauvres petites sœurs, de mignons frères dont le crime se borne souvent à avoir les jambes encore trop courtes pour

---

[664] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[665] BERGER Pauline, *Livre de lecture courante, cours moyen et supérieur. Voyage autour du monde. Les neveux du capitaine Francoeur*, Larousse, Paris, 1893

emboîter le pas de faucheux de Mademoiselle, pressée qu'elle est de rejoindre, là-bas, une méchante pie-grièche de ses amies. »[666]

Elle conclut en expliquant que ce n'est pas tant la violence de ces mauvaises sœurs qu'elle critique, mais plutôt le mauvais exemple qu'elles donnent à leurs petits frères en leur laissant croire que seule la violence peut régler les problèmes :

« On leur en veut de maltraiter ces agneaux ; mais on leur pardonne encore moins de gâter, en cet âge tendre, les douces dispositions de la nature, d'enseigner à ces petits êtres, si portés à l'imitation, la rudesse, la lâcheté, la tyrannie. »[667]

On retrouve le même thème dans les dernières pages de *La fillette bien élevée* (Louise Sagnier, 1896) ; l'auteur y explique que si les petites lectrices ont besoin d'une bonne raison pour apprendre la politesse, elles peuvent considérer qu'il est de leur devoir de donner l'exemple à leurs frères et sœurs, et donc qu'elles doivent être bien éduquées pour qu'eux-mêmes le deviennent à leur contact :

« Mais vous avez une raison plus importante encore de travailler à votre propre éducation. Dites-vous bien que votre manière d'être et d'agir a une influence énorme sur vos plus jeunes frères et sœurs, - sur vos frères tout particulièrement. Vous pouvez donc faire d'eux des enfants bien ou mal élevés selon ce que vous serez vous-mêmes. N'aurez-vous pas témoigné à vos parents, de la manière la plus utile et la meilleure, la reconnaissance que vous leur devez, si vous les aidez ainsi à élever vos petits frères ? »[668]

Lorsqu'elle est une petite sœur et non une grande, la fillette s'efforce dans certains cas, malgré tout, de réconforter son frère, comme le montre ici Adèle, la petite sœur du soldat Jean du *Tour de l'Europe pendant la guerre* (G. Bruno, 1916) :

« La petite Adèle, qui ne cesse de regarder son grand frère, devine qu'il souffre de quelque chose, elle ne sait pas trop ce que cela peut être, mais elle voudrait le débarrasser de son souci, lui faire plaisir ; timidement elle s'approche, et, à demi-voix :

---

[666] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

[667] HALT Marie Robert, op. cit.

[668] SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

- Avant ton départ, dit-elle, tu m'as fait promettre d'être une bonne petite fille, une bonne petite Française. J'y ai pensé tous les jours et je me suis bien appliquée. Tu es content de moi, n'est-ce pas, Jean ?

La prévenance de l'enfant amène un bon sourire sur les lèvres du jeune soldat ; il se sent comme soulagé par cette diversion affectueuse :

- Oui, Adèle, je suis content de toi, répond-il, et il donne un baiser à la petite qui s'installe près de lui et s'efforce de l'égayer. »[669]

Comme on peut s'en douter, la configuration frère/sœur n'est pas la seule possible. Cependant, l'autre est moins souvent représentée ; les auteurs préfèrent probablement montrer une famille comprenant à la fois un garçon et une fille, pour que les enfants se démarquent plus facilement, et pour pouvoir développer plus aisément des personnages aux caractères différents.

Lorsque la petite fille a, pourtant, une sœur et non un frère, il s'agit fréquemment d'une sœur d'âge proche du sien, et les auteurs insistent sur leur grande solidarité, de la même façon qu'ils insistent sur la solidarité entre frères.

Ainsi, dans *De tout un peu pour les petits* (Jean-Baptiste Tartière, 1890 ?), une des histoires nous montre une petite fille en retenue, se lamentant sur ce que vont dire ses parents, jusqu'à ce que sa sœur décide de convaincre l'institutrice de la laisser rentrer chez elle :

« Mais tout à coup elle entend la voix de sa grande sœur Noémi, qu'elle croyait partie comme les autres. Noémi parle à la maîtresse.

« Madame, demande-t-elle d'un ton suppliant, madame, voulez-vous, je vous prie, accorder la grâce de ma petite sœur ?

- Mon enfant, répond la maîtresse, votre sœur ne mérite pas une pareille faveur.

- Madame, insiste Noémi, si vous voulez, je vous donnerai tous mes bons points de la semaine – j'en ai douze – pour payer la punition. » Et Noémi tendait les bons points.

« Je ne puis accepter un semblable marché. C'est Claudine qui doit, il faut qu'elle paye : elle fera sa punition. » »[670]

En dernier recours, Noémi propose même de prendre la place de sa sœur Claudine, et elle finit par obtenir gain de cause :

---

[669] BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916

[670] TARTIERE Jean-Baptiste, *De tout un peu, pour les petits : premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture, à l'usage des élèves des classes enfantines et du cours élémentaire (garçons et filles)*, Larousse, Paris, 1890 ?

« - Permettez-moi de la faire à sa place, supplie Noémi, j'aurai plus tôt achevé qu'elle.

- Vous tenez donc beaucoup à ce qu'elle ne soit pas punie ?

- Oh ! oui, madame. Elle a tant de chagrin et moi aussi ! Et puis papa et maman ne seront pas contents.

- Allons, à cause de vous, qui êtes une bonne élève et surtout une excellente petite fille, je consens pour cette fois seulement à faire grâce à Claudine, si elle promet d'être plus sage à l'avenir.

Claudine s'empresse de promettre et elle se jette au cou de Noémi, qui s'est approchée d'elle pour essuyer son visage baigné de larmes. Les deux sœurs remercient la maîtresse, lui souhaitent le bonsoir et, se tenant par la main, partent en courant pour qu'on ne s'aperçoive pas de leur retard.

N'est-ce pas que Noémi est une sœur bien gentille ? »[671]

Hormis ses frères et sœurs, la fillette n'a que des interactions limitées avec le reste de sa famille. Comme nous l'avons vu, en grandissant, les enfants ont tendance à perdre une bonne part de la complicité qu'ils ont avec leur mère lorsqu'ils sont très jeunes, et les petites filles ne font pas exception. Les mères ne s'adressent guère à elles que pour leur enseigner des choses ou pour les réprimander. Bien sûr, cela ne les empêche pas de les aimer, mais il n'y a rien à ajouter à ce qui a déjà été dit sur le sujet (voir chapitre consacré aux mères).

Il n'y a guère plus à dire concernant les relations pères/filles ; notons toutefois que les ouvrages d'Ernest Perochon, en particulier, montrent bien comment les pères sont devenus plus proches des enfants dans les années 30.

Tantôt ils les consolent (ce qui est d'habitude plutôt réservé aux frères et sœurs) :

« Lucie a mangé un beau raisin doré et Rémi un gros raisin noir. Puis ils ont travaillé jusqu'au soir avec les vendangeurs. Ils étaient très contents.

Mais Lucie s'est un peu coupé le bout du doigt avec sa serpette. Il est venu une goutte de sang et Lucie a pleuré. Pour la consoler, son père lui a donné un raisin à gros grains très sucrés. Et il lui a dit : « Mange un raisin de plus pour remplacer le sang que tu as perdu. » Alors Lucie s'est mise à rire.»[672]

[671] TARTIERE Jean-Baptiste, op. cit.

[672] PEROCHON Ernest, *Au point du jour, premier livre de lecture courante*, Delagrave, Paris, 1930

Tantôt ce sont elles qui s'improvisent leurs conseillères, comme ici au sujet d'un portefeuille trouvé dans la rue (la famille est très pauvre et le père a bien envie de garder l'argent) :

« Elle mit le portefeuille dans la main de son père. « Porte-le donc tout de suite au commissariat ! » (…) « Merci ! fit-il. Tu as raison, ma fille ! » »[673]

Quant aux grands-parents, il semblerait que la fille, et en particulier la grande sœur, soit le personnage le plus proche de la grand'mère. C'est en priorité à elle qu'elle donne de bons conseils, par exemple, ou qu'elle complimente sur ses talents de future mère.

Dans *Petit-Jean* (Charles Jeannel, 1888), les conseils de la bonne grand'mère sont toujours écoutés attentivement par la sœur de Jean, Louise :

« Louise devenait grande ; elle était douce, bonne et obéissante ; c'était la gloire et la consolation de sa grand'mère. Marguerite lui disait souvent :

- Ma fille, vous ne serez pas riche ; après ma mort, je n'ai rien à vous laisser, rien que mes conseils et mes bénédictions. Toute la fortune d'une fille pauvre, c'est sa sagesse et son amour pour le travail. Soyez donc laborieuse, ma chère enfant ; par là vous éloignerez de vous la misère, et vous vous conserverez sage et heureuse. Prenez garde aussi, ma chère enfant, de vous livrer au goût des parures et des vains ajustements. On pense mal d'une fille quand on la voit occupée de ces bagatelles, et il y en plus d'une que ce seul penchant a conduites à la honte et à toutes sortes de malheurs. Si vous êtes sage et bonne, vous serez assez parée de vos vertus. Que tout en vous et autour de vous respire l'ordre, la propreté, la décence ; que votre regard soit modeste et votre maintien réservé : ce sont là les véritables ornements d'une fille chrétienne. »

Louise écoutait toujours sa grand'mère avec docilité ; aussi profitait-elle très bien de ses leçons. »[674]

Elle s'avoue aussi régulièrement étonnée des talents de ménagère de sa petite fille, et ce pendant toute la période étudiée :

« Jeanne, s'approchant tout doucement de la mère Nannette, lui dit : « Voulez-vous m'emmener aux champs avec vous ? Je garderai bien les oisons.

[673] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

[674] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

- Oui, ma Jeanne, je ne demande pas mieux. »

Après l'avoir fait déjeuner avec elle, la mère Nannette amena les oisons sous le noyer, et Jeanne les garda pendant que la vieille femme détachait sa vache et sa chèvre. Cette petite s'entendait si bien à conduire les oies et à les empêcher de faire du dommage, que la mère Nannette en était tout étonnée. »[675]

« Elle avait préparé leur déjeuner. Madeleine se montra confuse.

« A partir de demain, dit-elle, je veux me lever aussi tôt que vous. Et je vous aiderai. »

Madeleine servit la tante, puis son frère. Mme Richaud la laissait faire, admirant sa gentillesse et l'aisance de ses gestes.

« Voilà, se disait-elle, une brave petite. » »[676]

Vers le milieu d'*A l'ombre des ailes*, toute la famille tombe malade, exceptée Madeleine, qui tient alors à soigner tout le monde, et surprend agréablement sa grand'mère par son activité :

« La grand'mère lui donne, elle aussi, le conseil de s'en aller, et de même la fermière, lorsque Madeleine lui porta son bol de tisane. Mais Madeleine secouait la tête avec un doux entêtement. Elle disait en souriant :

-Je m'en irai dès que vous serez capables de vous lever et de me chasser.

Pendant toute une semaine elle vint ainsi à la ferme. Elle arrivait dès le point du jour, et aussitôt se mettait au travail. Ceux qui le pouvaient l'aidaient de leur mieux. Le grand-père s'occupait des bêtes de la basse-cour ; Charles faisait les courses ; la grand'mère, sans quitter son fauteuil, épluchait les légumes et donnait ses conseils.

Madeleine préparait les repas et entretenait la propreté de la maison. Mais son principal souci était de soigner les trois malades. Elle s'acquittait de cette tâche avec tant d'adresse, elle unissait si parfaitement le sérieux à la gentillesse, que la fermière la suivait des yeux avec admiration.(…)

La fermière murmura : « Michel est très justement fier de son père, mais il peut aussi être fier de sa sœur. Si j'avais une fille, je souhaiterais qu'elle fût en tout semblable à Madeleine. »[677]

Enfin, suivant le principe qui veut que la jeunesse prenne soin de la vieillesse, la jeune

[675] CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

[676] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[677] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

fille est bien souvent celle qui s'occupe des grands parents :

« A seize ans, Jeanne était grande et forte ; elle soignait toute seule le bétail de la mère Nannette, qui se faisait vieille ; elle pétrissait le pain et chauffait le four, car elle ne voulait pas que la mère Nannette eût la moindre fatigue ; et comme Jeanne savait bien prendre son temps, elle trouvait encore le moyen de faire quelque ouvrage pour gagner un peu d'argent.

« Ma chère mère, disait-elle quand la mère Nannette la grondait de ce qu'elle voulait tout faire, vous avez eu pitié de moi quand j'étais petite ; vous m'avez soignée comme si j'eusse été votre propre enfant : il est bien juste que j'aie toute la peine, à présent que je suis plus forte que vous. » »[678]

Après avoir étudié le thème de la petite fille dans les livres de lecture, nous pouvons dresser un portrait de la fillette idéale, telle que les auteurs la voient : elle est polie, travailleuse, s'occupe de ses frères et sœurs et maintient le moral de la famille quitte à s'interdire elle-même de pleurer quand elle en a envie.

[678] CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

Troisième partie
Les grands-parents

« Aider et honorer les vieillards, c'est rendre hommage à nos grands-parents et à tous ceux qui ont honoré la grande famille française. »[679]

Il est bien plus difficile de trouver matière à parler des grands-parents que des autres membres de la famille, que ce soit dans les livres de lecture ou tout simplement dans les ouvrages étudiant la famille en France sous l'angle de l'histoire sociale. Il semble que l'intérêt des historiens pour les grands-parents soit tout récent ; ils ont longtemps été négligés, que ce soit parce que l'on minimisait leur rôle ou, plus simplement, à cause d'un manque certain de sources. Pourtant, comme l'explique Vincent Gourdon dans l'excellent ouvrage *Histoire des grands-parents*, *« il semble aujourd'hui difficile de concevoir une sociologie de la famille qui négligerait les liens entre petits-enfants et grands-parents ou ceux qui unissent les différentes générations adultes d'une lignée. Depuis peu en effet les sociologues découvrent – ou redécouvrent – la force des liens de famille qui dépassent le seul cadre de la famille nucléaire (…). »*[680]

Le principal problème que pose l'étude des grands-parents dans les livres de lecture est le suivant : ils ne sont pas constamment présents. Il arrive (surtout dans les ouvrages les plus anciens) qu'ils vivent sous le même toit que leurs enfants, mais dans la majorité des cas, on ne les voit que lorsque leurs petits-enfants viennent leur rendre visite, pendant les grandes vacances, par exemple. Aussi, le nombre de passages les évoquant est extrêmement réduit. Pourtant, il nous semblait important de leur consacrer un chapitre, car eux aussi ont leur rôle à jouer dans les schémas et les archétypes familiaux, même s'ils n'apparaissent que par intermittence.

---

[679] NOËL. F. A., *La nouvelle lecture rationnelle, ou premier livre de lecture courante à l'usage des écoles enfantines*, Gédalge et cie, Paris, 1920

[680] GOURDON Vincent, *Histoire des grands-parents*, Perrin, Paris, 2001

Un préjugé consiste à croire que l'espérance de vie des français de la fin du XIX° siècle et du début du XX°, étant inférieure à celle de nos contemporains, privait une grande partie des enfants de la possibilité de côtoyer leurs grands-parents ; en réalité, l'espérance de vie (une moyenne, en définitive) était surtout plus faible à cause de la plus forte mortalité infantile et juvénile.

Gardons aussi à l'esprit que les grands-parents ne sont pas forcément « vieux » ; certains ont la soixantaine, la cinquantaine même.

Comme nous le verrons plus loin, ce que l'on attend en priorité des enfants face à leurs grands-parents est un profond respect, même si leur relation, en particulier vers les années 20-30, finira par ressembler davantage à de l'amitié :

« Avez-vous affaire à des vieillards, votre distraction deviendrait impardonnable et témoignerait même de votre peu de cœur. Les vieillards, en effet, craignent toujours d'ennuyer la jeunesse, de lui être à charge, et cette crainte leur est très pénible. Vous la confirmez si vous ne prêtez pas attention à leurs paroles et si, occupées d'autres choses, vous négligez de leur répondre.

C'est à eux surtout que vous devez répondre promptement et d'une manière très distincte pour qu'ils vous comprennent sans peine. Les paroles que vous leur adressez doivent être plus aimables encore et plus respectueuses que pour toute autre personne, car de vous à eux la familiarité n'est pas permise.

Rappelez-vous qu'à votre âge on ne sait rien encore, ou à peu près rien. »[681]

Dans certains cas, ils viennent à remplacer l'un des parents lorsque celui-ci est défaillant ou décédé ; dans la plupart des autres, ce sont leurs enfants et petits-enfants qui leur viennent en aide, selon un principe maintes fois répété, et résumé efficacement en quelques lignes dans le *Livre de lecture courante* de Th. Lebrun (1878) :

« Chaque homme se compose de deux êtres qui se succèdent : le premier a toute l'ardeur de la jeunesse, le travail est sa vie ; le second est usé par l'âge, par la fatigue ; le repos est son besoin. Qui nourrira le second, si ce n'est le premier ? »[682]

---

[681] SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

[682] LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans (4 tomes)*, Hachette, Paris, 1878 ?

La situation de la mère Nannette, une femme âgée ayant recueilli la petite Jeanne lorsqu'elle était enfant (*La petite Jeanne ou le devoir*, Zulma Carraud, 1852), résume bien ce double état de fait ; elle a pris soin de Jeanne dans son enfance, aussi Jeanne trouve-t-elle tout naturel de la soutenir dans sa vieillesse :

« La mère Nannette (…) lui disait quelque fois : « Tu me gâtes, petite Jeanne ; tu dépenses trop d'argent, ma fille : cela n'est pas raisonnable.

- Hé bien donc, répondait Jeanne, n'avez-vous pas assez travaillé quand vous étiez jeune, et n'est-il pas juste que vous jouissiez à présent de quelques douceurs ?

- Mais écoute donc, petite, si tu dépenses tout, tu te feras tort ; car c'est toi qui hériteras de ce que je laisserai, entends-le !

- C'est bon, c'est bon, ma chère mère ; ne vous inquiétez pas de cela ! laissez-moi faire ; j'en aurai toujours bien assez. »[683]

A mesure que l'on atteint les années 30, la famille nucléaire a tendance à se replier sur elle-même et à entretenir des liaisons plus ténues avec les oncles, les tantes, et bien sûr les grands-parents.

Les historiettes mettant en scène des personnes âgées les montrent souvent seules, ou habitant ensemble sans côtoyer leurs enfants et petits-enfants, de sorte qu'il est encore plus malaisé d'étudier leurs archétypes au sein de la famille :

« Il y avait un petit vieux et une petite vieille qui habitaient dans une petite maison.

Ils avaient été, toute leur vie, si charitables, ils avaient tant de fois secouru les malheureux, qu'ils étaient devenus eux-mêmes très pauvres.

Ils ne possédaient plus que leur petite maison très vieille, un petit âne très vieux dans une petite écurie, une petite miche dans le buffet, une petite bûche dans le bûcher et un petit bout de chandelle dans le chandelier. Ah ! J'allais l'oublier ! Ils avaient aussi trois gouttes de pétrole au fond d'une lampe.

Malgré leur pauvreté, ils étaient restés très gais. »[684]

Toutefois, on assiste davantage à des récits où les petits-enfants sont envoyés en vacances chez leurs grands-parents, ce qui donne assez d'occasions de les voir interagir pour en dresser un portrait général.

---

683 CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

684 PEROCHON Ernest, *Contes des cent un matins, livre de lecture courante pour toutes les écoles. Cours élémentaire et cours moyen (1er degré)*, Delagrave, Paris, 1929

Mais quelle que soit la décennie, le lien entre les jeunes héros et leurs grands-parents semble très fort, et d'une nature différente de celui qui les unit à leurs parents : les aïeuls apparaissent plus enclins à les gâter, à leur raconter des histoires et à leur passer leurs petits défauts. Même si la figure du grand-père (en particulier) prend parfois des allures professorales au XIX° siècle, il ne s'agit que d'une distance respectueuse, et non d'une véritable froideur ; comme le dit Vincent Gourdon, *« au cours du XIX° siècle, l'affection entre grands-parents et petits-enfants fait donc l'objet d'un discours presque unanime de valorisation. Les œuvres littéraires rivalisent pour dépeindre l'exceptionnelle intensité de cette relation entre deux générations qui, par certains côtés, sert de modèle au lien parents/enfants. »*[685]

[685] GOURDON Vincent, *Histoire des grands-parents*, Perrin, Paris, 2001

1- Le grand-père

Les sociologues (et les historiens) semblent avoir très longtemps négligé les grands-parents (et la vieillesse en général) dans leurs études, jusqu'à une date très récente. « *Ce manque de réflexion historique est d'autant plus dommageable que jamais, semble-t-il, l'engouement pour la figure des grands-parents n'a été aussi puissant qu'à notre époque* »[686], déplore Vincent Gourdon. Aussi, il est difficile de dire si les grands-pères tels qu'ils figurent dans les livres de lecture recoupent une quelconque réalité historique, ou des mentalités précises de leur époque présentes à l'extérieur de ces mêmes livres de lecture.

Contrairement à la plupart des autres membres de la famille, l'apparence physique des grands-pères est très souvent décrite par les auteurs. De fait, ces descriptions comportent plusieurs éléments récurrents, en particulier les deux suivants : des yeux brillants et une certaine « jeunesse », tantôt parce qu'ils ont toujours l'esprit vif, tantôt parce qu'ils ne font pas leur âge (et parfois les deux en même temps). Parfois, on les décrit bourrus, et bien souvent il est précisé qu'ils portent la barbe.

Dans *Les enfants de Marcel*, Louis est à plusieurs reprises en admiration devant le vieux Stephen, le grand-père de la famille qui les a accueillis, lui et son père blessé :

«*Louis regardait avec étonnement ce patriarche dont la belle tête, douce et fière, semblait porter sans trop de fatigue ces années si lourdes dont il parlait.* »[687]

Ce grand-père a déjà quatre-vingt-dix-huit ans, mais est très vif d'esprit, ce qui se voit (et les auteurs reprennent tous ce détail dans leur description) à ses yeux brillants ; ils sont sans doute le symbole de la sagesse et de ce fameux esprit vif :

« *Louis contemplait le vieillard avec admiration : le vieux Stephen avait mis ses habits de fête ; sa belle barbe blanche, tombant jusque sur sa poitrine, faisait ressortir son teint encore frais et ses yeux bleus d'une grande vivacité.* »[688]

---

[686] GOURDON Vincent, *Histoire des grands-parents*, Perrin, Paris, 2001

[687] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[688] BRUNO G., op.cit.

Les yeux brillants et l'apparence plus « jeune » que leur âge réel, que ce soit les deux à la fois ou l'un sans l'autre, se retrouvent dans toutes les descriptions :

« Quoiqu'il eût vieilli, avec son teint encore frais et son gai visage, c'était un gentil grand-père. »[689]

« (…) un monsieur âgé, grand de taille, très droit encore ; ses cheveux blancs, longs, légèrement bouclés, retombent sur le col ample et large de sa vareuse de velours brun. Sous ses épais sourcils gris, ses yeux bleus perçants ont l'éclair de la vivacité et brillent comme des vers luisants parmi les broussailles. Sa grande barbe est toute blanche, comme ses cheveux. »[690]

« Le grand-père Caïtoucoli avait l'abord et la voix rudes. Mais la bonté se lisait dans ses yeux innocents et clairs comme ceux d'un enfant. »[691]

« La flamme éclaire la figure rouge du vieux Jean-Michel, sa barbe blanche et rude, son air bourru et ses yeux vifs. Il vient près du berceau. Son manteau sent le mouillé. Il traîne en marchant ses gros chaussons bleus… »[692]

« Il ne faut pas te figurer mon grand-père sous les traits d'un vieillard perclus et voûté. Certes, il a un peu dépassé la soixantaine et ses cheveux sont gris. Mais il est encore très droit, très robuste et il marche aussi lestement qu'un homme jeune. »[693]

« Il avait une longue barbe blanche et des lunettes jaunes. Derrière les lunettes jaunes, ses petits yeux plissés et malins souriaient toujours. Malgré son grand âge, il était constamment d'humeur à plaisanter. »[694]

Les illustrations ne peuvent guère montrer les yeux brillants, mais les autres constantes y apparaissent : le grand-père est très souvent barbu, et a encore une certaine prestance :

---

[689] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

[690] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

[691] PELORSON J., *Le Foyer détruit. Livre de lecture courante*, J.Plothier, La Motte-Servolex (Savoie), 1931

[692] ROLLAND Romain, *Jean-Christophe, Livre de lecture cours élémentaire et moyen*, Albin Michel, Paris, 1932

[693] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen* (C. E. P.), Delagrave, Paris, 1933

[694] PEROCHON Ernest, op. cit.

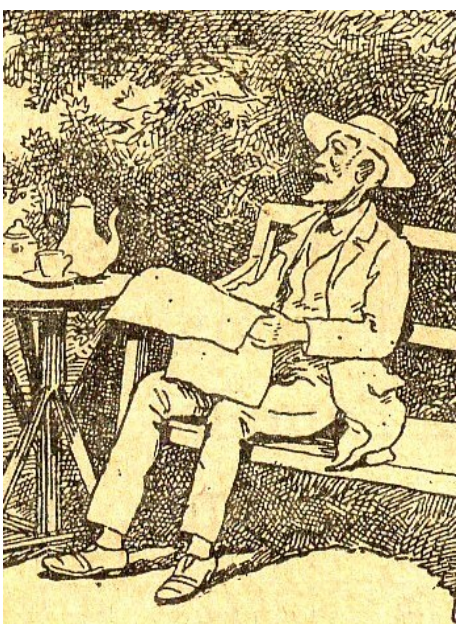


Figure 1 – Gravure de Frédéric Regamoy, *Le premier livre des petites filles*, 1886

Figure 2 – Gravure de G.Dascher, *Le ménage de Mme Sylvain*, 1895

Ce type de représentation n'évolue guère dans les années 20 et 30, et l'on continue en général à représenter le grand-père barbu ; toutefois, il affiche une attitude moins sévère et professorale :

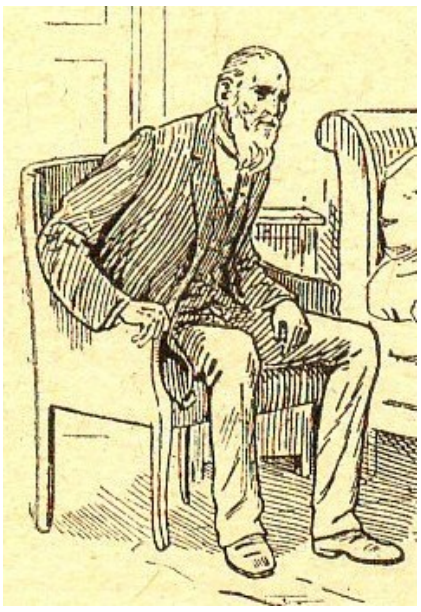


Figure 3 – Gravure de (inconnu), *Jean & Lucie*, 1920 ?

Figure 4 – Gravure de Ray Lambert, *Jean-Christophe*, 1932

Les grands-parents dans leur ensemble étant présentés par les auteurs comme des personnages positifs, sages, et en général très affectueux, nous n'avons pas pu trouver un seul

exemple de « mauvais grand-père » ; tout au plus certains sont-ils un peu plus susceptibles que d'autres.

A. Caractéristiques et place du grand-père : un patriarche parfois fragile

Etant par essence plus âgé que les autres personnages, le grand-père a un important passé derrière lui. Si, comme nous le verrons plus tard, cela peut lui permettre de raconter des histoires lors des veillées, cela peut aussi être un poids pour lui.

Les auteurs nous décrivent rarement ce qu'ont pu vivre les grands-pères dans le passé, comment cela les a marqués ou changés, et ce qu'ils en retirent aujourd'hui comme leçon. *L'enfance d'Alain Redon* (Alain Redon, 1916 ?) nous en montre toutefois un exemple ; le vieux berger qui sert, pour ainsi dire, de grand-père commun aux enfants du village (il leur raconte des histoires, les emmène en promenade, etc…) a bien des regrets :

« Le vieux berger, cet ami de tous les enfants du village, n'avait pas toujours été solitaire. Or, tandis qu'il s'exerçait à faire vibrer le flûteau champêtre, les souvenirs de son passé lui revenaient en foule à la mémoire.

Il revoyait en rêve sa gracieuse fiancée, si simple et si bonne, si charmante sous son voile de mariée ; puis son foyer paisible, heureux, rendu si doux par la présence de son cher petit Pierre, son premier né. Mais hélas ! la guerre arriva, l'arracha à sa jeune famille !... Oh ! le champ de bataille, où il était tombé grièvement blessé ! Oh ! l'exil, la terre étrangère où, durant de longs mois, il avait langui prisonnier ! Il revoyait enfin, son retour plein d'espérance. Hélas ! dans sa chaumière en ruines, sa femme était morte et son enfant unique, son petit Pierre, avait disparu, un jour, pendant une escarmouche, sans que jamais depuis on en eût entendu parler… »[695]

Toutefois, la sensibilité des grands-pères s'exprime par d'autres biais que par des souvenirs émouvants ou douloureux. Ils sont globalement plus sensibles que les pères ; ainsi, le grand-père du jeune héros des *Yeux Clairs* (Ernest Perochon, 1933) plaint le lapin qu'il a tué à la chasse :

[695] REDON ALAIN, *L'Enfance d'Alain Redon : livre de lecture courante à l'usage des garçons du cours élémentaire : morale, leçons de choses, civisme, ouvrage illustré de 110 gravures dans le texte et accompagné de causeries*, Paul Delaplane, Paris, 1916?

« Pauvre petite bête ! » a murmuré mon grand-père en caressant le lapin mort. Il semblait regretter ses deux coups de fusil… Je crois que grand-père n'a jamais dû être un chasseur bien terrible. Pour ma part, je trouve aussi qu'un lapin qui saute devant vous est beaucoup plus agréable à regarder qu'un lapin mort. »[696]

Malgré cette relative sensibilité supplémentaire, on les voit très rarement se départir de leur calme, peut-être pour mieux montrer leur sagesse. Ils parviennent, contrairement à beaucoup de pères, à résoudre les conflits sans trop élever la voix. On peut supposer que, les rares fois où ils perdent leur sang-froid, il s'agit d'un moyen employé par l'auteur pour montrer que la situation est extrêmement grave, puisque même le grand-père est furieux alors qu'il ne l'est jamais. Ici, pendant la Première Guerre Mondiale, la discussion portait sur ce qui est qualifié de « bassesses allemandes », et fait réagir le patriarche Volden :

« Le grand-père, pris d'une indignation subite, redresse sa haute taille que le poids de ses quatre-vingt-trois ans courbe un peu, une flamme passe dans ses yeux, son visage s'empourpre (…). »[697]

La plupart des grands-pères sont en bonne forme, même si certains affichent aussi ponctuellement des problèmes de santé. Si les grands-mères ont plutôt des problèmes chroniques (à commencer par la vue), ceux des grands-pères (mal de dos, etc) n'apparaissent que par à-coups.

Les enfants se joignent à l'auteur pour donner une image dynamique du grand-père, même lorsqu'il commence à se plaindre de son âge :

« Si l'on s'asseyait un peu, les enfants ? proposa bientôt le grand-père. Je n'ai plus vos jambes, moi. Je me fais vieux. »

Les enfants se mirent à rire :

« Vieux, bon-papa ! Oh ! Que non ! M. Delannoy disait justement ce matin : « il est encore bien vert, ce cher Muller. On ne lui donnerait pas soixante ans ! »

- Il disait cela, Delannoy ! Ah ! C'est un vieux flatteur. Je suis sûr qu'il attendait qu'on lui retournât le compliment, dit en riant le grand-père. »[698]

---

[696] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

[697] BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916

Toutefois, ces mêmes enfants qui louent la jeunesse de leurs grands-parents sont les premiers à les soigner lorsqu'ils sont au plus mal. Cette santé, cette jeunesse ne sont qu'apparentes ; les grands-pères sont fragiles. Ici, c'est un simple coup de froid qui a suffit à mettre le grand-père de Marguerite, dans *La fillette bien élevée* (Louise Sagnier, 1896) en danger :

« En ouvrant la porte, elle vit le fauteuil du grand-père vide et Marguerite penchée au-dessus du fourneau, occupée à chauffer des linges. (…)

- Grand-père est malade. Il a été repris de ses vilaines douleurs, cette nuit, et nous avons cru qu'il allait mourir. Maman dit que c'est parce qu'il a été mouillé en venant : vous vous rappelez, il pleuvait tant le jour de son arrivée. Et puis c'est loin de chez lui chez nous, pour lui qui ne peut plus guère marcher. Alors la fatigue, l'humidité… Oh ! que nous avions donc peur de le voir mourir cette nuit ! »

Et les larmes de la fillette coulaient toujours, mais, vite maîtresse de son chagrin, elle essuya ses yeux en disant : « Ce n'est pas le moment de pleurer ; je ferais mieux de porter ces linges à maman, les voilà chauds. » »[699]

Heureusement, tout se termine bien pour ce pauvre grand-père, qui finit par retrouver la santé, en partie grâce aux bons soins de Marguerite, qui retrouve alors sa joie passée, sans toutefois cesser de prendre soin de lui :

« Enfin le grand-père fut sur pieds et Marguerite se remit à rire, à babiller, à chanter.

Le jour où il put venir prendre le soleil dans la cour, Marguerite l'installa dans son grand fauteuil, enveloppa ses jambes dans une couverture, puis elle se mit à battre des mains. »[700]

Il s'agit cependant d'exceptions. Les auteurs préfèrent nous montrer des grands-pères pleins de santé, qui peuvent servir d'exemple à leurs enfants et leurs petits-enfants. Peut-être est-ce une manière détournée de montrer que le travail peut conserver au lieu d'user, puisqu'un des thèmes récurrents des livres de lecture reste l'importance du travail.

Dans *Les enfants de Marcel* (G. Bruno, 1887), on assiste à une scène où l'arrière-grand-père de la famille qui a accueilli Marcel et son fils Louis prouve à ce dernier que son père se remettra de la perte d'un de ses bras au combat. En effet, ce vieil homme étonnant a bientôt

[698] DES Madame, *Jean & Lucie, histoire de deux jeunes réfugiés, la guerre racontée aux enfants*, Fernand Nathan, Paris, 1920 ?

[699] SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

[700] SAGNIER Louise, op. cit.

cent ans, et a vécu la majeure partie de sa vie avec une jambe de moins :

« Louis releva la tête et vit près de lui le gentil sourire de la petite Rose. Elle tenait par la main un grand vieillard aux cheveux blancs comme la neige, qui regardait Louis avec bonté :

- Courage, mon enfant, lui dit le vieillard, tout n'est pas perdu parce qu'un homme est infirme ; regardez-moi, j'ai une jambe de moins depuis l'âge de dix-neuf ans ! Il y a eu dans ma vie des années bien lourdes, et pourtant j'ai pu élever ma famille par mon travail sans le secours de personne : l'enfant que voilà est la fille de ma petite-fille. Il y a presque un siècle que je vis !

Louis regardait avec étonnement ce patriarche dont la belle tête, douce et fière, semblait porter sans trop de fatigue ces années si lourdes dont il parlait.

- Cela vous étonne ? reprit le vieillard ; cela est vrai pourtant. »[701]

En bien des occasions, les grands-pères donnent ainsi de vraies leçons de courage à leur famille ; peut-être est-ce en partie ce que l'on attend d'eux, ayant vécu depuis plus longtemps et étant plus avisés, plus au courant des difficultés de la vie et surtout des moyens de les surmonter.

Ici, la grand-mère de Charles, d'*A l'ombre des ailes* (Ernest Perochon, 1936), lui a interdit de monter dans l'avion de M. Misbert, l'aviateur, de crainte qu'il ne lui arrive malheur. Quelques jours plus tard, elle voit l'avion voler au-dessus du village, puis atterrir dans un champ ; craignant que Charles ne lui ait désobéi, elle accourt aussitôt, et quelle n'est pas sa surprise en voyant le grand-père en descendre ! Il avait décidé de monter en avion pour prouver à la grand'mère que leur petit-fils pouvait y aller sans risque :

« L'avion atterrit, et M.Misbert demanda à son compagnon :

« Eh bien, qu'en pensez-vous ? N'avez-vous pas été un peu secoué ? »

- Peuh ! fit le grand-père, ce n'est rien ! Si j'étais jeune, je voudrais moi aussi, voyager en avion. »[702]

Le soir même, il critique la tendance de la grand-mère (qui se retrouve chez toutes les aïeules, d'ailleurs) à vouloir trop protéger ses petits-enfants et à voir du danger partout :

« Ce soir-là, il y eut, à la ferme, une discussion.

---

[701] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[702] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

« Quelle folie ! disait la grand-mère. Monter en avion, à ton âge, et par un temps pareil !

- Je voulais savoir s'il y a du danger. Or, il n'y a pas de danger !

- Comment ! Tu sais pourtant bien qu'il arrive aux aviateurs de tomber et de se tuer !

- Il arrive aussi que les trains déraillent, que les automobiles capotent, que les bicyclettes dérapent, que les chevaux bronchent et s'abattent. Il arrive même aux piétons de se faire écraser ; il leur arrive de glisser et de se casser une jambe… ce n'est pas une raison pour rester accroupi toute sa vie au coin du feu… »[703]

De fait, de part son âge et ce qu'il sait de la vie, le grand-père est le personnage le plus à même de tenir le rôle de détenteur de la sagesse familiale.

B. Le rôle du grand-père dans le foyer : le détenteur de la sagesse

Si l'on voit régulièrement des grands-parents continuer de participer au travail de la ferme dans les familles rurales (jardinage, soin des animaux, etc.), il semble qu'on n'attende pas du grand-père qu'il prenne systématiquement part à la besogne ; comme on l'a dit, les auteurs sont d'accord pour dire que la vieillesse est faite surtout pour le repos, et que ce sont les plus jeunes qui doivent soutenir et nourrir les plus vieux. Certes, il ne s'agit pas d'un repos forcé, et l'on voit fréquemment dans les livres un grand-père aider ses enfants dans leur travail, mais il s'agit toujours d'un choix pour lui. Contrairement au père, dont le travail est une caractéristique essentielle de son personnage, le grand-père ne travaille que s'il en a envie.

Notons tout de même qu'ils sont fiers de ce que leur travail *passé* a pu aider à construire ; ils sont fiers de leurs terres, de leur maison, de tout ce qu'ils ont gagné et ont pu confier à leurs enfants. Cela explique, par exemple, le désespoir du père de Philippe, le mauvais fermier de *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs*, d'Hippolyte Marchand (1889), en voyant ce que son fils fait du bien qu'il lui a cédé : les champs sont mal entretenus, quasiment laissés à l'abandon, Philippe boit, s'endette, et décide finalement de vendre ce que

[703] PEROCHON Ernest, op. cit.

son vieux père lui a donné et que ce dernier avait durement gagné en son temps. Au début, le grand-père se contentait de désespérer en silence, assis sur la même chaise du matin au soir (ce qui éprouve d'ailleurs fortement les nerfs de la femme de Philippe : « *Et le père qui est là dans un coin, qui ne prononce pas une parole, et qui, lorsqu'il nous regarde avec ses yeux égarés, semble nous maudire… Ah ! voyez-vous, madame, Durier, c'est horrible !* »[704]), puis, un jour, il finit par sortir de son mutisme pour maudire son fils et le renier lorsque celui-ci annonce qu'il va vendre les terres de la famille pour rembourser ses dettes.

L'attachement des grands-pères à leur terre, à ce qu'ils ont construit et sont si fiers de transmettre à leurs enfants, s'exprime en général dans des contextes moins tragiques ; ici, les petits héros venus de la ville s'émerveillent devant la magnifique vigne entretenue par la famille de leurs hôtes, et c'est le grand-père qui en est le plus heureux :

« *Les yeux du fermier riaient. Mais le plus content était encore le grand-père. Cette vigne, c'était lui qui, dix ans plus tôt, l'avait plantée. (…)*

Lorsqu'il découvrait quelque belle grappe blonde et translucide, ou bien quelque énorme raison noir aux grains bleuâtres, il l'élevait au-dessus de sa tête pour que chacun pût l'admirer. Souvent aussi, coupant une grappe délicate, il faisait claquer sa langue et disait aux enfants :

« *Prenez le temps de goûter ceci !* » »[705]

Même si les auteurs disent et répètent que les grands-parents doivent surtout employer leur vieillesse à se reposer (« *Le vieillard seul a droit à des jours de repos, et il en jouit d'autant mieux qu'ils ont été mérités par de longs jours de travail* »[706]), tout se passe comme si les grands-pères ne voulaient jamais quitter tout à fait leur activité précédente ; ils se sentent à l'aise aux champs, ou à soigner les bêtes, ou tout simplement à évoquer le souvenir de leurs années de travail en compagnie de leurs enfants et petits-enfants. Les pères aussi sont fiers de leur besogne, mais on nous montre toujours leur travail comme une obligation, une tâche désagréable mais nécessaire qu'ils seraient malheureusement les seuls à pouvoir remplir. L'impression donnée par les grands-pères est toute différente ; n'étant pas obligés de travailler, ils semblent en retirer une vraie joie, une satisfaction.

Le grand-père Raymond, ainsi, prend plaisir à venir soigner ses ruches :

---

[704] MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889

[705] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[706] PRIOU Louise, *Causeries paternelles, livre de lecture courante pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse*, A. Maugars, Paris, 1883

« Le grand-père Raymond, chaque matin, vient s'asseoir au jardin, tout près du rucher. Il est heureux ici. Les abeilles vont et viennent tout autour, sans lui faire aucun mal. »[707]

Figure 5 – Gravure de Diac (?), *54 lectures graduées*, 1922

Même si le grand-père se sent à l'aise dans les travaux qu'il fait, son rôle principal dans la famille n'est donc pas le travail, puisqu'il s'agit avant tout d'un rôle assumé par le père.

Il lui arrive, ponctuellement, d'aider la mère à vérifier si les leçons des enfants sont apprises, s'ils travaillent bien à l'école ; bien étudier et bien se comporter en classe est dans ce cas aussi un moyen pour les jeunes héros de respecter leur grand-père et de lui faire plaisir, puisqu'ils savent qu'il sera déçu si ses petits-enfants sont de mauvais élèves.

Ici, le grand-père des petits Pierre et Georges (respectivement six et huit ans) des *Lectures pratiques* de Guillame Jost (1878) veut vérifier si tout est prêt pour aller à l'école :

« Il est sept heures et demie. Grand-père fait la prière à haute voix. On se met à table pour déjeuner. Le plus sûr moyen d'être exact à l'école est de l'être d'abord à la maison.

[707] FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922

Grand-père dit aux enfants : « Eh bien, mes chers amis, vos devoirs sont-ils finis ? Bien soignés ? Bien écrits ? Croyez-vous que votre maître puisse être content de vous ?

- Oui, oui, oui, répondent les enfants.

- Et les leçons, les savez-vous ?

- Oui, oui, oui.

- Et les sacs, sont-ils prêts ? y avez-vous mis tout ce qu'il faudra aujourd'hui ?

- Moi, j'ai oublié mon livre d'histoire, dit Georges.

- Quels sont les jours où vous faites de l'histoire ?

- Nous faisons de l'histoire trois fois par semaine : les lundis, mercredis et vendredis.

- Il faut donc mettre le livre d'histoire dans ton sac. »[708]

Lorsque le grand-père ne vit pas dans la même maison que la famille nucléaire, et ne peut donc pas surveiller la scolarité des enfants autant qu'il le voudrait, il s'en enquiert dès que ses petits-enfants viennent lui rendre visite, comme ici pendant les vacances scolaires, dans *Le premier livre des petites filles* (Clarisse Juranville 1886) ; c'est même la première question qu'il leur pose, au cas particulier :

« - Grand-père, nous voilà tous les quatre ; nos vacances ont commencé hier, et nous avons voulu venir vous voir tout de suite.

- C'est bien, mes petits amis ; avez-vous eu des prix ?

- Certainement, grand-père, tous sans exception… (…)

- C'est parfait, mes enfants ; vous me rendez bien heureux. »[709]

Pourtant, l'activité du grand-père qui est la plus souvent mise en avant par les auteurs n'est ni son travail, ni le fait qu'il surveille les enfants ; l'écrasante majorité des aïeux (en fait, tous ceux qu'on met en contact avec leur famille dans les livres de lecture; les rares fois où une historiette nous décrit un couple de grands-parents coupés de leur famille, effectivement, le grand-père n'a guère d'auditoire pour écouter ses récits !) est douée pour raconter des histoires, des anecdotes, des souvenirs, et, parfois, pour dispenser des leçons de choses. C'est même la dernière chose qui leur reste quand leur force s'en est allée, et, par là même, on peut dire qu'il

[708] JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial*, Hachette, Paris, 1878

[709] JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

s'agit de la plus importante caractéristique du personnage du grand-père, celle qui définit son rôle fondamental, celui d'un conteur d'histoires :

« Voyez cet homme chargé d'années ! Ses joues et son front se sont ridés. Ses cheveux sont blanchis par le temps, et sa marche est chancelante.

Mais si ses forces se sont affaiblies, il a conservé la sagesse. Allez à lui, il vous enseignera à bien vous conduire. Levez-vous devant celui qui a vécu de longues années, et honorez-le. Car, lorsque le temps a pris à l'homme sa force, son activité, sa santé, que lui resterait-il pour charmer ses derniers jours, s'il ne voyait pas ses cheveux blancs entourés de respect et de déférence ? »[710]

Le grand-père a toujours une excellente mémoire, quelle que soit sa santé par ailleurs, et y puise de quoi raconter ses fameuses histoires. Les sujets en sont très variés, mais tous les prétextes sont bons quand il s'agit de rassembler les enfants autour de lui pour qu'ils l'écoutent. Parfois, il s'agit de ses propres souvenirs (que certains n'hésitent pas à romancer un peu pour mieux captiver leur auditoire) :

« On écoutait M. Lefranc, bien qu'il ne parlât pas encore. Mais, à voir ses yeux brillants chercher en l'air, dans ses sourcils en broussailles, on se doutait qu'il y avait, par là-bas, quelque bon vieux souvenir, car sa mémoire, avait-il dit, n'était qu'un fouillis d'histoires. En effet, tout à coup, il commença : « En 1842, j'avais dix-huit ans, j'étais ouvrier menuisier… (…) » »[711]

Parfois, il s'agit plutôt de leçons d'histoire récente, le grand-père ayant eu l'occasion de voir certains évènements de près pour pouvoir les raconter ; ici, il s'agit de la guerre de 1870 :

« - Oui, mes enfants, ajoute le grand-père, et toutes ces choses, il faut les garder fidèlement dans votre mémoire. Tant que vous vivez, souvenez-vous qu'il s'en est fallu de bien peu que Paris ne fût assiégé comme en 1870, et, cette fois le pillage de la grande ville avait été promis à la soldatesque allemande, et Paris devait devenir ville allemande.

- Oh ! grand-père, dit Josette, pour nous tous, je te promets que nous nous souviendrons. »[712]

---

[710] NOËL. F. A., *La nouvelle lecture rationnelle, ou premier livre de lecture courante à l'usage des écoles enfantines*, Gédalge et cie, Paris, 1920

[711] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

D'autres fois encore, il s'agit plutôt de leçons de choses :

« Georges a pris sa place à table. Grand-père profite du moment où les enfants sont réunis autour de lui pour voir s'ils retiennent ce qu'on leur apprend en classe.

Il leur dit : « vous savez que la Terre où nous vivons est très grande, très grande. De plus, elle est ronde comme une boule.

Pour en faire le tour à pied, il faudrait marcher pendant six ans et demi. (…) Mais je m'arrête. Il va être huit heures. Allez à l'école. »[713]

Le même jour, une fois l'école finie, Pierre et Georges semblent d'ailleurs pressés de retrouver leur grand-père pour qu'il continue son récit du matin. Il est sans doute bien plus agréable d'apprendre la géographie avec son grand-père qu'avec un professeur à l'école :

« Les enfants sont revenus de l'école à onze heures et demie. Ils se sont vite débarrassés de leurs sacs d'écoliers et se sont sauvés dans la cour. Grand-père, assis sur un banc, les y attendait tranquillement. Il veut leur apprendre à reconnaître où l'on est, c'est-à-dire s'orienter. »[714]

Souvent, plutôt que de raconter leurs souvenirs ou d'expliquer des choses qu'ils ont apprises, les grands-pères se servent de leur grand bagage de mémoire pour inventer des récits originaux, des historiettes qui enchantent les enfants. C'est ce à quoi le grand-père Caïtocouli du *Foyer détruit* (J. Pelorson, 1931) passe le plus clair de son temps :

« Dès que ses petits-fils le questionnaient, il commençait par maugréer ; puis comme il les adorait, il se soumettait à toutes leurs exigences et parlait, parlait, comme un moulin qui ne pourrait plus arrêter. Il avait beaucoup lu, beaucoup voyagé, observé ; aussi, sa mémoire était un vrai livre, tant elle renfermait de souvenirs et de choses vues.

(…) Grand-père est un homme remarquable. Il voit tout, observe tout. (…) Quand la journée est terminée, il vient s'asseoir sur son banc à dossier, il regarde le soleil empourprant l'occident. C'est le moment qu'attendent ses petits-enfants pour s'approcher de lui, s'asseoir

---

[712] BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916

[713] JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial*, Hachette, Paris, 1878

[714] JOST Guillaume, op. cit.

aussi sur le banc et faire raconter une de ces belles histoires que grand-père sait en si grand nombre et qu'il raconte si bien. »[715]

Cette mémoire, ajoutée à la sagesse du personnage qui a vécu longtemps, font également du grand-père une personne ayant de bonnes intuitions, devinant les relations cachées entre les choses ; ici, dans *Jean et Lucie* (Madame Des, 1920), il est le premier à pressentir l'arrivée de la guerre avec l'Allemagne :

« Il y a, mes enfants, que la Serbie a accepté l'ultimatum de l'Autriche… mais que malgré tout l'Autriche a rompu les relations. (…) » « Je jurerais, dit le grand-père, qu'il y a la main de l'Allemagne là-dessous. Il y a trop longtemps qu'elle cherche un prétexte. »[716]

Il est aussi à même de conseiller ses enfants ou ses petits-enfants lorsqu'ils envisagent de se marier :

« M. Dumay posa la main sur l'épaule de François.

- « N'est-il pas vrai, mon fils, qu'un homme doit choisir sa femme non point d'après l'argent qu'elle a en poche, mais surtout d'après les idées qu'elle a en tête et les sentiments qu'elle porte dans son cœur ? »[717]

Il s'agit également d'un personnage d'une grande malice, qui emploie des astuces pour faire comprendre leurs torts à ses petits-enfants, et en cela il peut parfois ressembler à la mère. Dès lors, les histoires, les contes servent aussi à leur donner une leçon. On peut en juger par cette courte histoire extraite de *Pour lire couramment*, de Charles Petit (1911), où un grand-père persuade son petit-fils d'avouer un gros mensonge en lui racontant qu'ils vont passer sur un pont enchanté qui punit les menteurs :

« Le petit Georges était sorti pour se promener avec son grand-père. Chemin faisant, il s'écria : « Tu sais, grand-père, j'ai vu l'autre jour un chien qui était gros comme une vache. »

- C'est bien extraordinaire, dit le grand-père ; mais j'ai vu, moi, quelque chose de plus drôle encore.

- Quoi donc, grand-papa ?

---

[715] PELORSON J., *Le Foyer détruit. Livre de lecture courante*, J.Plothier, La Motte-Servolex (Savoie), 1931

[716] DES Madame, *Jean & Lucie, histoire de deux jeunes réfugiés, la guerre racontée aux enfants*, Fernand Nathan, Paris, 1920 ?

[717] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

-C'est un pont enchanté. Tous les menteurs qui passent dessus sont impitoyablement précipités dans l'eau.

- Est-il bien loin ce pont ? demanda Georges qui commençait à avoir la chair de poule.

- Nous allons y arriver.

Au bout de quelques instants, comme la route longeait le bord de la rivière, ils aperçurent un vieux pont moussu, en dos d'âne, qui semblait dater du temps des fées.

- « Grand-père, dit le petit garçon, je ne sais pas si j'ai bien regardé. Peut-être que le chien n'était pas plus gros qu'un veau. »

Le grand-père ne répondit rien, mais il serra plus fortement la main de l'enfant et continua à avancer vers le pont. Georges voyait déjà distinctement les pierres se refléter dans l'eau profonde. Il tremblait de tous ses membres. Au moment de franchir le redoutable passage, il n'y tint plus et dit en pleurant :

- « Grand-père, j'ai menti, mon chien n'était pas plus gros qu'un autre. » »[718]

Plus l'on avance vers les années 30, plus les grands-pères ressemblent davantage à des conteurs fantaisistes qu'à des puits de sagesse et de souvenirs. Ce sont des personnages encore plus attachants et proches des enfants ; en cela, cette évolution du personnage s'accorde parfaitement avec l'ambiance des livres de lecture de l'époque : plus tournée vers les enfants et leur petit monde, plus légère dans ses sujets.

Ainsi, le grand-père des *Yeux clairs* (Ernest Perochon, 1933) passe davantage pour un vieux conteur malicieux que pour un sage :

« Il aimait à rassembler les enfants et à leur raconter des histoires. Certaines de ces histoires étaient vraies ; d'autres ne l'étaient qu'à moitié ; d'autres, enfin, ne l'étaient pas du tout. Ces dernières, il prétendait les tenir d'une cigogne, ou d'une oie sauvage, ou d'un vieux hibou. En réalité, il les inventait, tout simplement. »[719]

L'exemple le plus extrême de ces grands-pères d'un genre un peu différent est montré en la personne du grand-père Dupré d'*A l'ombre des ailes* (Ernest Perochon, 1936), assez éloigné des aïeux classiques, et ce jusque dans sa représentation graphique (figure 6 ; il s'habille de manière assez débraillée et n'a pas de barbe).

D'abord, il n'est pas spécialement sage malgré son âge, et se mêle facilement aux jeux des enfants. Un jour que la grand'mère avait interdit aux jeunes héros de faire des glissades sur

[718] PETIT Charles, *Pour lire couramment, premier livre de lecture courante à l'usage du cours préparatoire*, Delalain frères, Paris, 1911

[719] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

la glace devant la maison, craignant qu'ils ne se cassent une jambe, ceux-ci lui désobéissent et le grand-père vient se joindre à eux, soi-disant pour surveiller que tout se passe bien, avant de finir par lui aussi faire des glissades sur la glace. Une autre fois, pendant qu'il vendange avec les enfants, il fait avec eux une course de vitesse de cueillette.

A chacun de ses « exploits », comme lorsqu'il décide de monter en avion, la grand'mère le dispute comme un enfant. Globalement, elle désapprouve son comportement, même lorsque, comme tous les grands-pères, il raconte des histoires à ses petits-enfants :

« Le grand-père Dupré taquinait les enfants et leur disait des contes bizarres, où beaucoup de magie se mêlait au réel. La grand'mère haussa les épaules en murmurant : « Quelles histoires ! Mangez bien, mes enfants, et ne l'écoutez pas ! » »[720]

D'ailleurs, il semble nettement préférer la compagnie de ses petits-enfants à celle des gens de son âge :

« Le grand-père Dupré était assis entre la grand'mère et Mme Richaud. Les deux vieilles femmes ne quittaient pas des yeux les jeunes mariés dont le visage rayonnait de bonheur. Les deux vieilles femmes étaient fort émues ; de temps en temps, elles essuyaient furtivement une larme.

« En voilà des façons ! dit le grand-père.

- C'est que nous sommes trop contentes », répondirent-elles pour s'excuser.

La grand'mère repris : « Oui ; je suis contente d'avoir vu cela avant de mourir.

- Moi de même ! » dit Mme Richaud.

Alors le grand-père leva les deux mains en signe d'accablement. « Voilà qu'elles parlent de mourir, à présent !... Ont-elles perdu la tête ?... Je ne sais qui me retient d'aller m'asseoir au bout de la table, au milieu des enfants : avec eux, au moins, la conversation serait plus gaie ! »[721]

[720] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[721] PEROCHON Ernest, op. cit.

Figure 6 – Gravure de Ray Lambert, *A l'ombre des ailes*, 1936

Pour finir, il ne se considère pas lui-même comme une vieille personne, ce qui peut probablement expliquer une partie de son comportement :

« Au dessert, il s'agita sur sa chaise et dit :

« C'est le moment de chanter ma chanson !

- Oh ! » fit Mme Richaud en haussant les épaules.

Et la grand'mère essaya de le retenir par un pan de son veston.

« J'espère que tu vas garder le silence ! Tu ne vois donc pas que tu serais ridicule ?... Tu es bien trop vieux pour chanter !

- Vieux, moi ! riposta le grand-père en se dégageant. Vous finirez bien, vous deux, par me le faire croire ! Si vous êtes vieilles, tant pis pour vous ! Moi je ne suis pas vieux ! Eh ! Eh ! Je n'ai que 78 ans, après tout ! » »[722]

Notons toutefois que, dans de rares cas, les grands-pères avouent ne pas tout savoir, malgré leur grande mémoire ; voire même, comme ici, ils déclarent que leurs petits-enfants, grâce à l'école, en savent plus qu'eux :

« Je n'ai pas eu l'éducation de mon petit-fils Jean. J'ignore bien des choses que j'aurais aimé à connaître et qu'il a apprises ; aussi, voyez comme je l'écoute avec plaisir ! De mon temps, les écoles ne ressemblaient guère à celles d'aujourd'hui. Vous êtes plus heureux que nous ne l'avons été. Profitez donc de tout votre cœur des bonnes heures que vous passez à l'école ; bien employées, elles feront de vous des Français qui contribueront à la grandeur de leur pays. »[723]

Comme on le voit d'ors et déjà à travers le rôle principal du grand-père dans la famille, il s'agit d'un personnage qui a beaucoup d'interactions privilégiées avec ses petits-enfants, plus même qu'avec ses propres enfants.

C. Le grand-père par rapport aux autres membres de la famille : du professeur à l'ami des enfants

L'impression générale que dégage le grand-père vis-à-vis des autres membres de la famille est celle d'une grande dépendance. Non pas parce qu'il n'est pas capable de se débrouiller seul, mais parce qu'il semble avoir grand besoin de la présence des autres, de sentir qu'on l'écoute. Le simple fait qu'il demande à ses petits-enfants de venir l'écouter raconter ses histoires prouve que leur présence lui est importante.

[722] PEROCHON Ernest, op. cit.

[723] BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916

Dans *Maurice ou le travail* (Zulma Carraud, 1875), monsieur Maréchal se retrouve seul après que son gendre, Maurice, soit parti vivre au loin avec sa femme (la fille de Maréchal) et son enfant nouveau-né, après s'être fâché avec lui pour des questions d'argent. Plusieurs années plus tard, Maurice décide de faire la paix avec lui et de lui rendre visite à l'improviste pour le jour de l'an. On se rend compte alors combien Monsieur Maréchal est heureux de les revoir, et de découvrir ses petits-enfants :

« En entrant chez le vieux Maréchal, ils le trouvèrent assis tout seul au coin de son feu, pensant au plaisir qu'il aurait eu à voir ses enfants dans ce jour où toutes les familles se réunissent. Il fut bien étonné, en se retournant au bruit que fit la porte, de les trouver devant lui. Il essaya de leur battre froid, mais quand sa fille lui eut mis son nourrisson dans les bras, et que le petit Charles, grimpant sur ses genoux, essaya d'atteindre à sa figure pour l'embrasser, il n'y put tenir, et il pleura comme un enfant. »[724]

Rien, en effet, ne semble rendre les grands-pères des livres de lecture plus heureux que d'être entourés d'une grande famille, des enfants, des petits-enfants, voire dans le cas (unique) de l'arrière-grand-père Stephen des *Enfants de Marcel* (G. Bruno, 1887), des arrière-petits-enfants… peut-être est-ce un moyen comme un autre, pour eux, de se tranquilliser sur l'avenir de la famille, ou simplement d'avoir plus d'oreilles attentives à ses histoires et ses conseils :

« - Songez donc, fit-elle, c'est l'anniversaire de la naissance de mon aïeul ; il a aujourd'hui quatre-vingt-dix-huit-ans !...

Louis contemplait le vieillard avec admiration : le vieux Stephen avait mis ses habits de fête ; sa belle barbe blanche, tombant jusque sur sa poitrine, faisait ressortir son teint encore frais et ses yeux bleus d'une grande vivacité. Ses deux fils, qui dépassaient soixante-dix ans, avaient l'air tous jeunes auprès de lui ; ses petits-enfants étaient tous mariés, et il y avait aux deux bouts de la table la troisième génération, dont la petite Rose faisait partie.

Au dessert, tout le monde se leva, et par rang d'âge on s'approcha du patriarche : chacun lui offrait son présent ; chacun, en l'embrassant, recevait un bon conseil et un souhait de bonheur. Rose, étant la plus jeune, vint la dernière et, comme elle était aussi la plus petite, elle monta sur une chaise pour attacher à la boutonnière de l'aïeul son joli bouquet.

(…) Là-dessus, le bon aïeul félicita Rose.

- Je suis content de toi, mon enfant, lui dit-il ; continue de t'appliquer, afin que dans un an, si je suis encore vivant, je puisse te féliciter comme ce soir.

[724] CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875

- Oh ! grand-père, dit Rose, nous vous aimons trop pour que vous ne viviez pas longtemps, longtemps encore…»[725]

Mais tous les grands-pères ne vivent pas constamment en compagnie de leurs enfants et de leurs petits-enfants. C'est très souvent le cas dans les livres les plus anciens, puis ce type de configuration se raréfie à mesure que le principe de famille nucléaire prend de l'ampleur, et place les grands-parents au second plan, dans une maison différente et souvent éloignée. Ainsi, les occasions que les grands-pères ont d'être auprès de leur famille se raréfient, et se résume le plus souvent aux vacances scolaires. Dès lors, ils joignent leur voix à celle de la grand'mère et trouvent toutes sortes d'excuses pour proposer une visite chez eux :

« Le mois dernier, mes grands-parents sont venus à Paris, voir l'Exposition Coloniale. Ils sont restés avec nous pendant une semaine. (…)

Tu sais que j'ai été un peu malade au mois de juillet. Chaque jour, pendant qu'ils étaient à Paris, mes grands-parents disaient en me regardant : « il est pâlot, ce pauvre petit ! L'air de chez nous lui vaudrait mieux que l'air de la grande ville. »

Moi, je ne me doutais de rien ; je ne me méfiais pas.

Or, voilà que la veille du départ, mon grand-père dit tout à coup à mes parents : « vous le ferez mourir, à le garder toujours ici ! Laissez-le venir à la campagne ! » Mes parents résistaient un peu, à cause du certificat d'études que je dois essayer d'obtenir l'été prochain. Mais ma grand'mère a ajouté : « Nous avons chez nous une école qui vaut bien les écoles de Paris ! »

Et grand-père, de son côté : « Le jeudi, Jacques m'aidera : j'ai besoin de lui. »

Mes parents ont fini par dire oui ; alors, de peur qu'ils ne viennent à changer d'idée, mes grands-parents m'ont emmené bien vite. »[726]

L'ouvrage dont est tiré cet extrait et que nous avons déjà cité à plusieurs reprises, *Les yeux clairs* (Ernest Perochon, 1933), montre d'ailleurs de manière éclatante l'affection des grands-pères pour leurs petits enfants (renforcée dans les années 30) puisque son héros y passe une année entière chez ses grands-parents. L'aïeul de Jacques lui raconte des histoires, bien sûr, mais prend aussi grand soin de lui, l'emmène à la chasse, en promenade, le présente à ses amis, et quoi qu'il fasse ou dise, ne montre aucune sorte de sévérité - plutôt de la fierté d'avoir un brave petit-fils :

[725] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[726] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

« Mes chers parents ; (…) je ne manquerai pas l'école un seul jour, à moins de maladie. Grand-père vous en a fait la promesse. Vous lui avez fait promettre également de se montrer sévère avec moi. J'espère bien ne jamais lui en donner l'occasion. Jusqu'à présent je n'ai point ressenti les effets de cette sévérité. Je couche dans le meilleur lit, j'ai la meilleure place à table et j'ai beau protester, les bons morceaux viennent toujours dans mon assiette.

Tout ce que je dis est bien dit, tout ce que je fais est bien fait.

(…) Grand-père me conduit dans les champs. Il me présente à ses vieux amis.

« C'est mon petit-fils ! » dit-il.

Mais, à son air, on comprend très bien qu'il a envie d'ajouter : « vous n'avez pas souvent rencontré un gaillard pareil ! » »[727]

Jacques comprend bien que son affection pour lui aveugle son grand-père sur ses défauts, mais décide de mériter toutes ses louanges :

« Grand-père, pour le moment, n'a aucune raison d'être fier de moi. Je veux que, bientôt, il puisse au moins dire à ses vieux amis : « Mon petit-fils est un bon écolier ! » »[728]

A l'origine, l'affection du grand-père pour ses petits enfants ne s'extériorise pas toujours autant ; il est parfois moins expansif, presque professoral, et s'efforce d'enseigner toutes sortes de leçons à ses petits-enfants. Il y a aussi une certaine distance entre eux et lui, à la fois instaurée par le respect dû à son âge mais aussi visuelle, grâce aux gravures ; sur la figure 7, les enfants sont restés debout pour lui parler, quasiment en rang, presque comme devant un maître d'école, même s'ils sourient tous et semblent bien heureux de le voir.

D'ailleurs, le texte associé à cette gravure, extraite du *Premier livre des petites filles*, de Clarisse Juranville (1886), montre bien le grand-père dans le rôle de professeur ; il donne une pièce de cinq francs à chacun des enfants pour les récompenser de leurs bons résultats scolaires, mais détermine ensuite lequel d'entre eux en a fait le meilleur usage, comme s'il leur attribuait des notes :

« Pour vous récompenser, je vais vous donner à chacun une belle pièce de cinq francs ; vous serez libres d'en disposer comme vous voudrez. Seulement, vous me direz dimanche prochain l'emploi que vous en aurez fait. »

Au jour indiqué, chacun prit la parole. Louis s'exprima ainsi :

- J'avais besoin d'un buvard et d'un dictionnaire ; je me suis procuré ces deux objets.

[727] PEROCHON Ernest, op. cit.

[728] PEROCHON Ernest, op. cit.

- C'est bien ; tu aimes les choses utiles. Et toi, Marie ?

- Moi, j'ai acheté des bonbons de toutes sortes pour faire la dinette avec mes petites amies.

- Ici, nous sommes en plein pays de gourmandise. Passons vite. A ton tour, Paul.

- J'ai gardé mon argent pour le placer à la caisse d'épargne.

- Tu es prudent, mon garçon ; j'augure que tu seras économe, c'est fort bien. Et toi, chère Marguerite ?

- J'ai porté mes cinq francs à notre voisine. Elle a trois enfants en bas âge, et son mari a été blessé dans un chantier. Ces pauvres gens étant dans le besoin, j'ai pensé que je ne pouvais mieux faire que de leur remettre ce que vous m'aviez donné. »

A ces mots, le vieillard attira Marguerite sur son cœur. Il l'embrassa avec effusion et lui dit, les larmes aux yeux :

- C'est toi qui as fait le meilleur usage de ton argent. Penser aux autres avant de penser à soi, soulager les malheureux aux dépens de ses plaisirs, c'est beau, c'est sublime mon enfant. Continue à être bonne, tu feras ton bonheur et celui de ta famille. »[729]

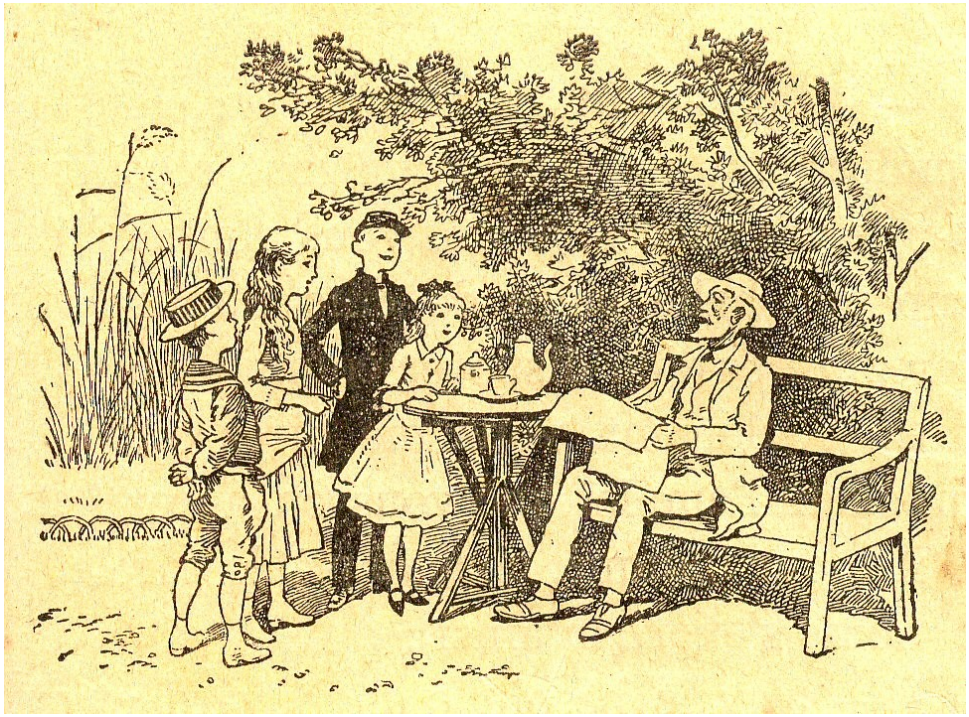


Figure 7 - Gravure de Frédéric Regamoy, *Le premier livre des petites filles*, 1886

Pour autant, cela ne signifie pas que tous les grands-pères des livres des années antérieures à 1900 se comportent ainsi avec leurs petits-enfants ; mais il faut noter, toutefois,

[729] JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

que cet archétype finit par disparaître, et que le grand-père ami des enfants devient la règle générale.

Au fil des années et des publications de livres de lecture, le grand-père se fait ainsi moins docte, plus familier, et contrebalance même parfois l'autorité des parents avec des traits d'humour.

Cet extrait de *Suzette* (Marie-Robert Halt, 1889) montre bien, d'ailleurs, que cet archétype du grand-père ami des enfants est tout aussi vieux que celui du grand-père docte et professoral :

« Mais sa petite fille Marguerite le ramène à une autre question. Elle veut arriver la première à ces buissons, là-bas.

Obéissant, il la met sur son dos.

- Et vite, vite, grand-père !

Il presse le pas et si bien qu'il prend la tête. Bientôt, au haut de la colline, les deux silhouettes, la grande et la petite, se dessinent sur le fond clair du ciel. »[730]

Dans *Le ménage de Mme Sylvain* (même auteur, 1895), la suite de *Suzette*, les enfants sont d'ailleurs tout aussi heureux de le revoir, et il est même dit que lui et la plus jeune, Madeline, forment « une paire d'amis » :

« A peine l'enfant achevait-elle sa soupe, que la barrière à claire-voie s'ouvrit, et M. Dumay apparut.

- « Grand-papa ! »

Les trois ainés coururent à lui.

Quoiqu'il eût vieilli, avec son teint encore frais et son gai visage, c'était un gentil grand-père. Madelinette agita vers lui ses menottes, car elle le connaissait bien, et tous deux faisaient une paire d'amis. »[731]

Le grand-père de Jean-Christophe, dans l'ouvrage éponyme, l'emmène souvent aller se promener dans les champs, en bons amis, et ils discutent ensemble. Lorsqu'il veut revenir dans son rôle de grand-père conteur, il tente de le faire comprendre en toussotant :

« Au bout d'un moment, grand-père toussote. Christophe sait ce que cela veut dire. Le

[730] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[731] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

vieux brûle d'envie de raconter une histoire mais il veut que l'enfant la lui demande. Christophe n'y manque pas. Ils s'entendent ensemble. Le vieux a une immense affection pour son petit-fils. Il aime à conter des souvenirs de sa vie ou l'histoire des grands hommes… »[732]

On peut se demander si les grands-pères déploient tant d'énergie à raconter des histoires pour distraire leurs petits-enfants, ou pour se distraire eux-mêmes en les voyant si heureux de les écouter… Un élément de réponse est fourni dans *La fillette bien élevée* (Louise Sagnier, 1896) : le grand-père s'ennuie, et c'est sa petite-fille, cette fois, qui vient le distraire en lui racontant des histoires à son tour :

« En entrant dans la loge Berthe fut surprise d'y voir un vieillard qu'elle ne connaissait pas. Il était dans un grand fauteuil de paille et Marguerite, installée à ses côtés devant un paquet de bas qu'elle raccommodait, riait et bavardait à plaisir.
Le vieillard paraissait tout heureux du rire de la fillette et prenait un réel plaisir à écouter les histoires qu'elle lui contait.

Marguerite vint au-devant de Berthe en la priant d'entrer et lui présenta son grand-père. Le bon vieux était arrivé la veille d'un village voisin pour passer quelques jours avec sa fille et sa chère petite-fille. Berthe expliqua à Marguerite qu'elle venait la chercher pour jouer avec elle.

« Oh ! mademoiselle Berthe, je suis bien fâchée de vous refuser, mais grand-père s'ennuierait si je n'étais pas là ; n'est-ce pas, grand-père ?

- Oui, petite ; mais tu t'amuseras avec cette jolie petite demoiselle et alors tu vas la suivre.

- Mais non, mais non, reprit vivement Marguerite, Mlle Berthe comprend très bien que je ne peux pas te laisser et elle m'excusera. »[733]

Peut-être les souvenirs, les contes, les anecdotes qu'ils racontent d'ordinaire sont un moyen de retenir les enfants auprès d'eux pour leur éviter de s'ennuyer trop…

L'inconvénient de ce rapprochement des générations est peut-être une petite diminution du respect. A trop prendre les grands-pères pour des amis, les enfants peuvent parfois aller trop loin avec eux, comme dans *Jean-Christophe* :

---

[732] ROLLAND Romain, *Jean-Christophe, Livre de lecture cours élémentaire et moyen*, Albin Michel, Paris, 1932

[733] SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896

« Un jour, il invente de lui jeter à la figure quelques aiguilles de pin, et de lui dire qu'elles sont tombées de l'arbre. Le vieux le croit. Cela fait bien rire Christophe. Mais il a la mauvaise idée de recommencer ; et, juste au moment où il lève la main, il voit les yeux de grand-père qui le regardent.

C'est une méchante affaire, le vieux n'admettant point que Christophe oublie le respect qu'il lui doit. Ils restent en froid pendant plus d'une semaine. »[734]

Toutefois, la manière dont est représentée cette dispute sur la gravure qui l'accompagne, figure 8, permet de douter de la gravité de celle-ci, puisque le grand-père et Jean-Christophe sont représentés (non sans quelque humour) se tournant le dos comme deux enfants fâchés :

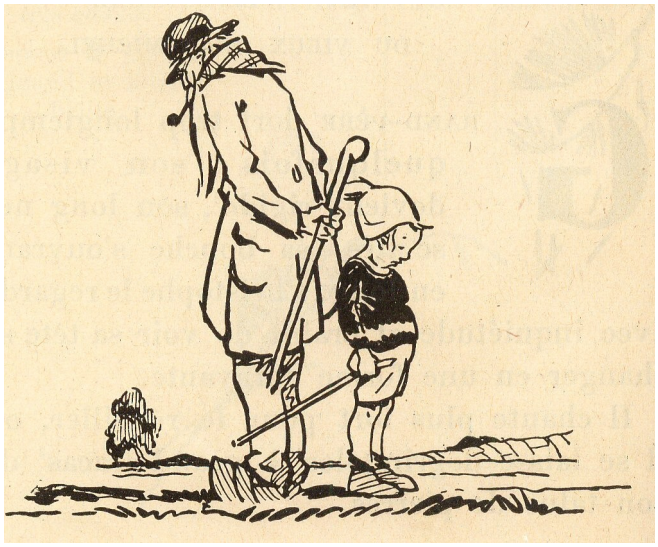


Figure 8 - Gravure de Ray Lambert, *Jean-Christophe*, 1932

Les grands-pères sont également aptes à régler les conflits entre leurs petits-enfants plus efficacement même que les parents, peut-être justement parce qu'ils sont amis avec eux ; ici, les enfants, garçon et fille, se disputent au sujet de l'intérêt de ce qu'ils apprennent dans leurs écoles respectives :

« Déjà, les petites mains étaient levées de part et d'autre, prêtes à retomber sur la joue du voisin pour appuyer le bon droit de chacun, lorsque le grand-père intervint. Il abaissa ces mains menaçantes, les prit dans les siennes, et dit : « Du calme, mes chéris, pas de vilains gestes surtout. Pourquoi vous disputer puisque vous avez raison tous les deux ! J'ai tout entendu, tout, et je trouve que dans l'une et l'autre école on vous apprend des choses très

[734] ROLLAND Romain, op. cit.

intéressantes. Je ne suis plus surpris que vous teniez à ne pas manquer la classe et que vous aimiez le maître et la maîtresse. Sur ce, faisons la paix. Embrassez-vous et allez continuer votre jeu. »[735]

Contrairement au père, figure parfois intimidante, c'est plutôt vers le grand-père (après la mère) que les enfants se tournent pour se rassurer lorsqu'ils ont peur :

« On entend la grosse voix du tonnerre qui gronde en roulant d'échos en échos. Le petit Louis en est tout effrayé. Il va se jeter dans les bras de son grand-père qui lit tranquillement son journal au coin du feu. »[736]

Enfin, le meilleur exemple (mais aussi le plus extrême) du grand-père des années 30, ami des enfants et qui se met au même niveau qu'eux en jouant avec eux, reste le grand-père Dupré d'*A l'ombre des ailes*, dont nous avons déjà parlé.

Il participe à une course de vendanges avec les enfants, et la grand-mère le gronde comme s'il était un garnement, malgré son âge :

« Le grand-père Dupré ayant conté le match des vendangeurs, et comment Charles s'était légèrement blessé au pouce, la grand'mère, tout de suite alarmée dès qu'il s'agissait des enfants, fit des remontrances.

« C'est ta faute ! dit-elle au grand-père. Pourquoi t'es-tu prêté à ce jeu ? Ces pauvres petits pouvaient s'estropier avec leur serpette !

- Bah ! Bah ! si l'on t'écoutait, on élèverait les garçons dans du coton.

La grand'mère reprit : « Veux-tu que je te dise la vérité ?... Eh bien, tu t'amusais autant qu'eux ! » »[737]

Pendant l'hiver, il va aussi faire avec eux des glissades sur la glace derrière l'écurie ; là encore, il se fait gronder par la grand'mère, et sursaute comme un enfant coupable qu'on aurait pris sur le fait :

---

[735] TARTIERE Jean-Baptiste, *De tout un peu, pour les petits : premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture, à l'usage des élèves des classes enfantines et du cours élémentaire (garçons et filles)*, Larousse, Paris, 1890 ?

[736] PETIT Charles, *Pour lire couramment, premier livre de lecture courante à l'usage du cours préparatoire*, Delalain frères, Paris, 1911

[737] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

« Ils étaient à peine au jeu que le grand-père parut à son tour. Il se plaça à l'extrémité de la glissade, prêt à rattraper au besoin le maladroit qui perdrait l'équilibre. Il était là pour surveiller et donner des conseils.

« Ne prenez pas votre élan de trop loin !... Tiens-toi bien droit, Raymond !... Surtout, ne te penche pas en arrière !... Si ta tête ne suit pas le mouvement, je connais un marmouset qui arrivera ici sur le dos !... A votre âge, mes enfants, je glissais les mains aux hanches, moi !... et je savais aussi glisser « en petit bonhomme ». C'est très amusant de faire « le petit bonhomme », mais n'y réussit pas qui veut ! » (…)

Le grand-père criait :

« Attention !... Hop là !... Bravo ! Bravo ! »

Tant de bruit ne pouvait manquer d'attirer l'attention. Tout à coup, comme le grand-père applaudissait très fort, une voix indignée le fit sursauter.

« Qu'est-ce que je vois ? As-tu perdu la tête ? »[738]

Il est même attristé de les voir trop concentrés sur leurs devoirs, ce qui est un comble, puisque d'ordinaire les grands-parents ont plutôt tendance à encourager le travail de leurs petits-enfants :

« Charles et Michel ne perdaient pas non plus leur temps. Raymond, délaissé, obligé de jouer tout seul, s'en plaignait un peu. Et le grand-père murmurait parfois :

« Ces deux enfants travaillent trop. Je voudrais les voir, de temps en temps, batifoler, comme ils faisaient naguère. Un de ces jours, quand les prés seront fauchés, il faudra que je les emmène à la pêche. » »[739]

En dehors de ses petits-enfants, on ne voit que rarement le grand-père interagir directement avec les autres membres de la famille. Dans les années 30, on le voit souvent se disputer de façon plus comique que sérieuse avec la grand-mère, lorsqu'il y en a une ; on en a déjà quelques exemples dans les extraits que nous venons de citer. Dans *Les yeux clairs*, le sujet de dispute qui revient le plus souvent est la façon dont chacun s'occupe des animaux de la ferme :

« Ce matin, je t'ai encore vu puiser en cachette dans mon coffre à avoine !... Oui ! Tu portes l'avoine de mes poules à ton gros fainéant de Pandour[740] *! »*

[738] PEROCHON Ernest, op. cit

[739] PEROCHON Ernest, op. cit

[740] Pandour est le nom du cheval de la ferme.

Grand-père baisse la tête en souriant. C'est vrai qu'il fait cela. Mais de son côté, grand'mère, sans rien dire, multiplie les couvées. »[741]

Quant aux parents (que le grand-père soit maternel ou paternel), ils n'ont, bizarrement, que peu de contacts avec lui. Tout au plus le consultent-ils avant de prendre une décision importante (comme nous l'avons vu dans la partie sur le père). Toutefois, une historiette extraite de *Pour lire couramment* (Charles Petit, 1911) montre que le respect dû aux parents durant leur vieillesse n'était pas toujours présent ; sans surprise, c'est le petit-fils, avec astuce, qui prend la défense de son grand-père et qui réussit à convaincre ses parents de revenir à de meilleurs sentiments :

« Il y avait une fois un pauvre homme si vieux qu'il pouvait à peine marcher. Ses yeux voyaient trouble. Il n'avait presque plus de dents et ses genoux tremblaient. Quand il était à table, il pouvait à peine tenir sa cuillère. Il répandait quelque fois de la soupe sur la nappe.

Son fils et sa belle-fille finirent par se dégoûter de ce spectacle. Ils mirent le pauvre vieux dans un coin, derrière le poêle, et lui donnèrent à manger dans une écuelle en terre.
Le vieillard avait souvent les larmes aux yeux et regardait tristement du côté de la table. Un jour, ses mains tremblantes ne purent tenir l'écuelle ; elle tomba à terre et se brisa. La jeune femme le gronda sévèrement. Il n'osa rien dire et baissa la tête en soupirant. Alors on lui acheta pour deux sous une écuelle en bois dans laquelle on lui donna à manger.

Quelques jours après, son petit-fils, âgé de quatre ans, assis sur le plancher, s'amusait à assembler quelques petites planchettes.

- « Que fais-tu là, lui demanda le père ?

- Dame ! répliqua l'enfant, je fais une petite auge pour donner à manger à papa et à maman quand ils seront devenus vieux. »

A ces mots, le mari et la femme se regardèrent un instant sans rien dire, puis ils se mirent à pleurer. Ils reprirent le vieux grand-père à table et ne dirent plus rien quand il répandait un peu de soupe sur la nappe. »[742]

Comme nous l'avons vu, le personnage du grand-père est une figure familiale positive, à la vieillesse active mais parfois de santé fragile, très proche des enfants au point d'être parfois, tardivement, assimilé à l'un d'entre eux.

La grand'mère, en revanche, nous montre un visage tout différent.

---

[741] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

[742] PETIT Charles, *Pour lire couramment, premier livre de lecture courante à l'usage du cours préparatoire*, Delalain frères, Paris, 1911

2- La grand'mère

Contrairement au grand-père, la grand'mère est, comme les parents, rarement décrite par les auteurs de livres de lecture. Toutefois, ils insistent de la même manière sur deux points en particulier : des yeux usés mais affectueux, et son âge, qui l'a rendue fragile même si elle est toujours vaillante.

Globalement, les descriptions des grand'mères insistent bien plus que celles des grands-pères sur les inconvénients d'un âge avancé :

« (…) la bonne grand'mère, si patiente, si habile, malgré ses yeux de soixante ans et ses grosses lunettes (…)

Jeanne a maintenant vingt ans et grand'mère Bernard en a près de soixante-dix. Elle est toujours vaillante, mais ses yeux et ses jambes se sont affaiblis, et si elle n'avait pas auprès d'elle Martine, la fille de la pauvre Rousselotte, adoptée et aimée par les Bernard, elle serait bien seule. »[743]

Toutefois, certains expliquent que l'âge n'est rien lorsque la bonne humeur et la gentillesse sont là :

« Bonne grand'mère, combien ses cheveux sont blancs à cette heure !... Mais l'œil est toujours vif et la bouche souriante, en dépit de ses quatre-vingts ans ! Du point un peu élevé où elle se trouve, elle domine presque toute l'étendue des terres de Petite-Alsace. »[744]

« Quel est son âge ? Jamais on n'a songé à se le demander. Quand le regard est toujours affectueux, la bouche toujours souriante, le visage toujours épanoui, la voix toujours douce, la vie s'écoule, les années se succèdent, le temps passe, la vieillesse même peut arriver sans

[743] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

[744] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

qu'on s'en aperçoive. Comment tenir compte des rides qui sillonnent un front, alors qu'on sait que chacune d'elle sert de nid à une bonne et généreuse pensée ? »[745]

La grand-mère est un personnage rare sur les gravures. Toutefois, lorsqu'elle apparaît, on peut remarquer que, comme la plupart des personnages précédemment étudiés, certaines constantes reviennent, créant un certain archétype visuel de la grand'mère : une vieille femme en général fatiguée, aux rides marquées (à la différence de la plupart des grands-pères), avec un fichu ou un bonnet sur la tête.

Figure 1 – Gravure de Frédéric Regamoy, *Le premier livre des petites filles*, 1886
Figure 2 – Gravure de (inconnu), *Jean & Lucie*, 1920 ?

Comme on le voit, cet archétype graphique n'évolue pas par la suite :

[745] HUMBERT Auguste, *Les Dimanches de ma tante Émélie, livre de lecture courante*, E.Gauguet, Paris, 1878

Figure 3 – Gravure de Ray Lambert, *Contes des cent un matins*, 1929

Figure 4 – Gravure de (inconnu), *Le français par les choses et par les images*, 1928

Tout comme pour le grand-père, la grand'mère est toujours un personnage positif, et il n'en existe pas de contre-modèle. Tout au plus pourra-t-elle souvent être triste, sombre en pensant à l'avenir.

A. Caractéristiques et place de la grand'mère : émotive, fragile, mais ingénieuse

S'il y a bien un personnage familial dont les émotions sont souvent mises en avant, c'est la grand'mère. Contrairement au grand-père, ou du moins à la plupart des grands-pères mis en scène dans les livres de lecture, qui sont plutôt positifs et joyeux, la grand'mère est souvent pleine de regrets ou d'inquiétude, ou les deux. Elle regarde vers le passé avec tristesse, ou bien elle désespère de se sentir devenir chaque jour plus vieille, ou encore ce sont ses enfants ou ses petits-enfants qui lui causent du souci. Comme nous le verrons en détail plus loin, en effet, elle a tendance à s'inquiéter plus que de raison pour la santé des jeunes héros, jusqu'à en devenir quasiment étouffante.

La plupart du temps, elle garde ces sentiments pour elle, et les autres protagonistes n'en sont pas informés, mais l'auteur permet au lecteur d'en prendre conscience. C'est le cas de la grand'mère des *Enfants de Marcel*, de G. Bruno (1887) :

« Parfois, ses yeux devenaient humides en s'arrêtant sur le bras mutilé de son cher fils, et en voyant Marcel obligé de recourir à Louis pour trancher sa viande ; mais aussitôt elle dissimulait son émotion sous un sourire, et les soupirs qui lui échappaient ressemblaient tous à des soupirs de bonheur. »[746]

De même, elle est la seule personne de la famille à ne pas être heureuse de voir du pays lorsque le sergent Marcel décide d'aller s'installer en Algérie, car elle a trop de souvenirs en France. Là encore, elle préfère cacher ses sentiments :

« Pendant que les enfants se livraient à la joie insouciante de leur âge, la grand'mère, assise sur le pont, seule sur un banc isolé, regardait, elle aussi, cette ligne onduleuse de la côte, et elle lui adressait des yeux et du cœur un dernier adieu.

Cette ligne empourprée par les splendeurs du soleil couchant, c'était la mère patrie qui s'éloignait, la terre de France ! C'était là que la grand'mère avait vécu les soixante-dix années sous lesquelles se courbait sa tête ; c'était là qu'elle avait jusqu'alors espéré dormir le dernier sommeil de la tombe ; et maintenant, sans doute, jamais plus elle ne reverrait ce cher pays…

A cette pensée son cœur se fondit : de grosses larmes montèrent à ses yeux. Pour les retenir et n'attrister personne, elle ferma doucement les paupières, continuant de rêver ainsi les yeux clos. »[747]

Elle finira toutefois par aimer l'Algérie :

« Terre bénie, murmure-t-elle, tu m'es devenue presque aussi chère que la mère patrie. Mes enfants, après tant d'efforts, tant de souffrances que nous avons tous endurées, te devront l'aisance, le bonheur et la santé. Quand mon heure sera venue, je m'endormirai sans regret de mon dernier sommeil sur le sein de ma nouvelle Alsace… »[748]

Les grands-parents en général ont beau être particulièrement tournés vers le passé (surtout les grands-mères), ils ne sont pas réfractaires au changement, aux nouvelles

[746] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[747] BRUNO G., op. cit.

[748] BRUNO G., op. cit.

technologies (le grand-père Dupré d'*A l'ombre des ailes* qui monte en avion, la grand'mère d'une historiette des *Contes des cent un matins* qui fait rénover sa maison et installer l'électricité…), et la plupart disent grand bien des nouvelles écoles où vont leurs petits enfants, par exemple. Tout cela est loin de les montrer comme des réactionnaires passant leur temps à dire que, de leur temps, tout était beaucoup mieux.

En prenant toujours l'exemple de la mère du sergent Marcel, celle-ci trouve que certaines inventions, comme la Caisse des Retraites, sont bien utiles :

« La grand'mère les écoutait avec plaisir, du fond de son fauteuil.

- (…) Pour moi, si j'ai un regret, c'est que la Caisse des retraites n'existât point dans mon jeune temps. Je n'ai pu profiter que de la Caisse d'épargne. En ce moment même, mes enfants, nous sommes bien heureux que j'aie réussi à épargner autrefois quelques sous tous les jours, car nous vivons avec l'argent que j'avais placé à la Caisse d'épargne. »[749]

Notons malgré tout le cas de la mère du fermier Bernard, la grand'mère de la petite Jeanne de *Tu seras ouvrière* (L.-Ch. Desmaisons, 1892), qui utilise de vieux proverbes plutôt que de réfléchir par elle-même, et passe son temps à dire que de son temps, tout était bien mieux :

« - Pierre qui roule n'amasse pas mousse, répondit-elle. Le proverbe le dit et le proverbe a raison. Si Jeanne veut entrer en apprentissage, il faut qu'elle réfléchisse bien avant de commencer. »[750]

« Chacun souriait, tout en se gardant bien de discuter avec la bonne grand'mère dont l'innocente manie était d'admirer le passé au préjudice du présent. (…) Bernard (…) savait que la sagesse consistait à juger clairement les évènements comme ils se présentaient, c'est-à-dire à voir le bon et le mauvais, jamais l'un sans l'autre. »[751]

On peut aussi remarquer que, les rares fois où l'on nous montre une grand'mère autre que celle de la famille des personnages principaux, elle a en général un défaut, comme par exemple le manque d'hygiène, ou une certaine ignorance… Ici, il s'agit de superstition :

« Suzette répondit par quelques douces paroles à ces plaintes touchantes ; elle savait qu'il est inutile de contrarier un vieil esprit ancré dans sa foi aux songes, aux sorts, aux

[749] BRUNO G., op. cit.

[750] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

[751] DESMAISONS L.-Ch., op. cit.

maléfices, toutes balivernes qui, de bonne heure, y ont remplacé le jugement, la notion exacte des choses. Non, sa vie déjà longue n'avait rien enseigné à la mère de Vincent ; les douleurs, la misère qui l'accablaient, semblaient, aux yeux de la pauvre créature, autant d'injustice, de coups frappés par un mauvais génie. »[752]

Même lorsqu'elles sont heureuses, il semble que les grand'mères trouvent moyen de dramatiser la situation, à l'image de l'extrait précédent où, malgré son bonheur, la mère du sergent Marcel trouvait moyen d'évoquer sa propre mort :

« Les deux vieilles femmes ne quittaient pas des yeux les jeunes mariés dont le visage rayonnait de bonheur. Les deux vieilles femmes étaient fort émues ; de temps en temps, elles essuyaient furtivement une larme.

« En voilà des façons ! dit le grand-père.

- C'est que nous sommes trop contentes », répondirent-elles pour s'excuser.

La grand'mère repris : « Oui ; je suis contente d'avoir vu cela avant de mourir. »[753]

Peut-être parce qu'elles vivent en moyenne plus longtemps, les auteurs ont tendance à davantage évoquer les problèmes de santé des grands-mères, des problèmes au long court : mal de dos, problèmes aux jambes, aux yeux, etc :

« Quelques heures après, toute la famille était assise autour de la table pour souper. La bonne grand'mère, dont les jambes étaient parfois presque paralysées par les rhumatismes, n'avait point quitté ce jour-là son large fauteuil à roulettes. Mais il suffisait de pousser doucement le fauteuil : elle se trouvait transportée ainsi soit à table pour les repas, soit au seuil de la porte pour se réchauffer au soleil, soit à la fenêtre pour y voir clair en travaillant. »[754]

Le manque de mobilité de certaines grands-mères les place un peu dans la même situation que les grands-pères conteurs ; elles ont besoin de leurs petits-enfants auprès d'elles pour ne pas trop s'ennuyer :

---

[752] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

[753] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[754] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

« La grand'mère de Robert et d'Emilie souffre de douleurs aux jambes. Elle ne peut plus aller, venir ; depuis quelques temps, elle reste du matin au soir clouée sur son fauteuil, et elle s'ennuie beaucoup, surtout quand ses petits-enfants ne sont pas là.

Mais Robert et Emilie savent le plaisir qu'ils procurent à grand'mère en restant auprès d'elle ; aussi, pour ne pas la quitter, se privent-ils souvent d'aller jouer avec d'autres enfants. Il faudrait voir, lorsqu'ils arrivent de l'école, comme le visage de grand'mère s'épanouit ! Emilie et Robert sautent sur ses genoux et couvrent de baisers les joues ridées de l'excellente femme, qui les aime tant. Et ce sont, de part et d'autre, des questions et des réponses, et ce sont des pourquoi et des parce que à n'en plus finir !

« Comment vont tes jambes, grand'mère ? disent les enfants.

- Toujours mal, mes chéris ; ce sont deux vieilles paresseuses qui ne veulent plus me porter. Avez-vous été punis aujourd'hui ?

- Oh ! non, au contraire. Nous avons gagné un bon point chacun. (…)

- Vous êtes deux enfants bien mignons, mes chéris, et ce soir vous aurez un conte avant d'aller au lit. »[755]

Même lorsque les problèmes de santé des grands-mères ne sont pas mentionnés en toutes lettres, on les sent dans leur comportement. Par exemple, les auteurs précisent parfois, lorsqu'elles regardent quelque chose, qu'elles prennent leurs lunettes :

« La bonne grand'mère met ses lunettes pour s'assurer du fait, et après examen elle dit : « Oui, c'est une belle petite dent, et elle est bien plantée, celle-là ! »[756]

« - Voilà une lettre de votre fils Jean, la mère !

- De mon fils Jean ? Ah ! mon Dieu ! que lui est-il arrivé ?

La bonne vieille est très troublée. Elle cherche en vain ses lunettes, sa main tremble. »[757]

Les grands-mères semblent elles aussi avoir une excellente mémoire, aussi bonne que celle des grands-pères, mais elles l'emploient différemment. Tandis que ceux-là racontent des anecdotes, des histoires, celles-ci trouvent des astuces pour rendre la vie plus simple, ou donner des conseils avisés aux petits-enfants.

---

[755] TARTIERE Jean-Baptiste, *De tout un peu, pour les petits : premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture, à l'usage des élèves des classes enfantines et du cours élémentaire (garçons et filles)*, Larousse, Paris, 1890 ?

[756] JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886

[757] FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922

La grand'mère Ursule des *Lectures pratiques* (Guillaume Jost, 1878), par exemple, a trouvé un bon moyen d'arrondir les fins de mois de sa famille :

« [Lucien et Georges] cueillent les fleurs du tilleul, en remplissent leurs sacs, et les rapportent à leur grand'mère, la vieille Ursule.

Que peut-elle faire de ces petites fleurs ?

Ce qu'elle peut en faire ? C'est bien simple. Elle les fera sécher, et puis elle les vendra au pharmacien. Elle en garde une petite provision pour elle. Lorsque ses petits-enfants souffrent d'un refroidissement et qu'elle veut provoquer une transpiration, elle met une pincée de ces fleurs dans un pot, elle a une infusion, une tisane bien bonne qui guérit ses chers malades.

N'est-ce pas que la mère Ursule a raison de faire récolter les fleurs du tilleul ? »[758]

D'ailleurs, elles sont tout aussi économes que les mères, ce qui est après tout logique puisqu'elles ont été mères avant d'êtres grands-mères :

« On vivait avec la plus grande économie dans la famille de Marcel, car on ne voulait ni emprunter, ni acheter à crédit.

- Une fois qu'on a commencé à faire des dettes, disait la bonne grand'mère, on n'arrive plus à se tirer d'affaire. Une dette est pire qu'un trou à un tonneau. »[759]

Même lorsqu'elles ne sont plus là, on fait encore référence à leur légendaire ingéniosité. Ainsi, le père de Suzette, de l'ouvrage éponyme, lui raconte l'histoire d'un chiffon vert qu'elle a trouvé dans la maison. C'est, dit-il, tout ce qui reste de « l'habit vert », que sa propre mère avait transformé grâce à ses dons de couturière à chaque fois qu'il s'usait pour le rendre de nouveau portable ; il est devenu veste lorsque les coudes se sont usés, puis gilet lorsque les manches n'ont plus été assez solides. Mais son histoire ne s'est pas arrêtée là, car la grand'mère de Suzette était pleine de ressources :

---

[758] JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial*, Hachette, Paris, 1878

[759] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

« Vous ne valez pas votre grand'mère, ma Suzette, si vous croyez qu'un habit a fini son temps quand il a passé d'habit en veste et de veste en gilet ! L'hiver qui suivit m'en trouva coiffé. »[760]

Enfin, elles donnent de bons conseils à leurs petits-enfants, sur toutes sortes de sujets. Ici, il s'agit de mariage :

« Vous savez sans doute, la réponse d'une vieille mère-grand à qui son petit-fils, désirant prendre femme, demandait conseil.

- « Ah ! mon garçon, vous voulez, dites-vous, une femme d'un esprit sérieux, attentive, ponctuelle à son devoir, soigneuse des affaires de votre maison ?... Eh bien ! choisissez celle qui, en quatre jours d'affilée, aura cuit quatre fois des œufs à la coque qui ne seront ni crus, ni durs, mais à point chaque fois. » »[761]

Dans *Petit-Jean*, de Charles Jeannel (1888), les trois-quarts de l'ouvrage sont même dédiés aux soirées où la vieille Marguerite raconte des récits instructifs à ses petits-enfants, leur donne des conseils pour le présent et l'avenir… Elle se réfère régulièrement à des anecdotes de l'histoire de France ou à des passages de la Bible, ce qui donne un bon prétexte à l'auteur pour insérer ce genre de récit dans son ouvrage, grâce à ce genre d'accroche :

« La bonne grand'mère faisait remarquer à ses petits-enfants combien la jalousie est un vice haïssable, puisqu'elle peut porter les hommes à commettre des crimes aussi énormes que celui des frères de Joseph. »[762]

Ailleurs, elle les met en garde contre la superstition :

« Ordinairement, les rêves ne signifient rien. Il n'y a que les sots et les ignorants qui cherchent à les expliquer. (…) Non, mes amis, casser les verres, renverser le sel, poser en croix les couteaux et les fourchettes, voir passer les corbeaux, entendre la voix d'une chouette, et mille autres choses semblables, ne portent pas malheur. Ce qui porte malheur, c'est d'offenser Dieu et de faire du mal au prochain. »[763]

---

[760] HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889

[761] HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895

[762] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

[763] JEANNEL Charles, op. cit.

Jusqu'à la fin de sa vie, elle leur donnera de précieux conseils :

« La vieille Marguerite prit le coin de son tablier pour essuyer une larme qui coulait sur sa joue ridée ; puis, prenant chacun de ses petits-enfants par la main et les plaçant à ses côtés, elle leur dit :

- Mes enfants, je suis vieille, et je mourrai bientôt. Il y a deux choses que je vous recommande : la première, c'est de vous rappeler toute votre vie combien Dieu est bon, et de toujours mettre votre confiance en lui. (…) La seconde chose que je vous recommande, mes chers enfants, c'est de vous aimer toujours tendrement, de vous aider l'un l'autre, et de vous rendre service tant que vous pourrez. Il n'y a rien de si doux pour le cœur que d'avoir un ami avec qui on partage ses plaisirs et ses peines ; alors les plaisirs sont plus doux, les peines sont plus légères, le travail est moins rude ; on se console, on s'encourage l'un l'autre ; et où peut-on trouver un meilleur ami qu'un frère ou une sœur ? (…) Voilà, mes bien-aimés, toutes mes recommandations, rappelez-vous-les souvent quand je n'y serai plus.

Lorsque la vieille Marguerite eut dit cela, les deux enfants l'embrassèrent en silence, d'une manière qui lui disait : nous vous avons bien écoutée, et nous ferons certainement ce que vous venez de nous dire. »[764]

Mais l'ingéniosité et le savoir ne sont pas tout, et malgré les problèmes de santé qui accompagnent la vieillesse, les grands-mères sont encore plus actives que leurs homologues masculins au sein de la famille.

B. Le rôle de la grand'mère dans le foyer : une travailleuse infatigable

Si le grand-père prend parfois part aux travaux de la maison, la grand'mère, elle, déploie une énergie débordante. Elle trouve toujours à s'occuper : couture, ménage, cuisine, entretien des animaux de la ferme… De ce point de vue, elle ressemble assez à la mère. Toutefois, il y a entre la mère et elle la même différence qu'entre le père et le grand-père : travailler lui semble moins une obligation qu'un plaisir.

La grand'mère des *Yeux clairs* (Ernest Perochon, 1933) offre un bon exemple de cette activité débordante et enthousiaste :

[764] JEANNEL Charles, op. cit.

« Grand'mère se lève la première et se couche la dernière. Du matin au soir, on la voit trottiner. A peine s'assied-elle au moment des repas et, pour un rien, hop ! la voilà debout ! Ce que j'aime surtout en elle, c'est son bon sourire accueillant. Avec elle, impossible de rester longtemps triste, en colère ou découragé.

La semaine dernière, elle s'est absentée pendant une journée pour soigner une parente malade : grand-père et moi nous étions tout à fait désorientés. »[765]

Celle-ci, au cas particulier, trouve même des prétextes pour empêcher son petit-fils de la décharger d'une partie de son travail quotidien :

« Je pourrais aussi aider grand'mère à soigner ses couvées, mais elle ne m'en croit pas capable. Elle se contente de me faire grimper aux échelles quand des poules volages vont pondre sur le tas de paille. Elle dit souvent : « Ce n'est pas le travail d'un garçon que de soigner ces petites bêtes. Ah ! Si Madeleine était là ! » »[766]

Ledit petit-fils est étonné, d'ailleurs, de la voir aussi active du soir au matin, et pour un peu la trouverait épuisante ; il souhaite aussi à sa sœur de garder pareille santé quand elle sera grand'mère à son tour :

« Je te souhaite, ma chère Madeleine, de lui ressembler en tout. Je te souhaite d'être aussi bonne ; et je te souhaite d'être aussi gaie et aussi alerte lorsque tu auras, comme elle, atteint la soixantaine. »[767]

Lorsqu'elles sont plus âgées et frappées par les handicaps cités plus haut, les grands-mères ne s'arrêtent pas pour autant de travailler.

Au début de l'ouvrage, celle de Jeanne, de *Tu seras ouvrière*, lui apprend la couture tout en faisant la cuisine, alors qu'elle a de sérieux problèmes de vue :

« Comme elle s'applique, tout en cousant avec sa grand'mère ! Ecoutons-la :

- Grand'mère, maintenant que j'ai achevé les manches, que vais-je faire ?

La vieille femme pose sur le fourneau la casserole qu'elle tient à la main et, prenant ses lunettes, elle examine le travail de sa petite fille.

---

[765] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

[766] PEROCHON Ernest, op. cit.

[767] PEROCHON Ernest, op. cit.

- Vraiment, mignonne, c'est gentiment cousu, cela, et c'est à ne pas croire que tu ne sois jamais allée dans un atelier. Voilà un surjet aussi bien fait que les miens… d'autrefois…, à l'époque où j'avais de bons yeux… »[768]

Dans les *Enfants de Marcel*, le fait que les jambes de la grand'mère ne lui obéissent plus guère n'est pas, à son avis du moins, une raison suffisante pour se reposer à la maison. Le travail lui plaît :

« Quelques heures après, toute la famille était assise autour de la table pour souper. La bonne grand'mère, dont les jambes étaient parfois presque paralysées par les rhumatismes, n'avait point quitté ce jour-là son large fauteuil à roulettes. Mais il suffisait de pousser doucement le fauteuil : elle se trouvait transportée ainsi soit à table pour les repas, soit au seuil de la porte pour se réchauffer au soleil, soit à la fenêtre pour y voir clair en travaillant.

Car elle travaillait encore, la bonne mère Marcel, et même merveilleusement bien. – Si mes jambes sont engourdies par moment, disait-elle, mes bras et mes doigts ne le sont pas, ma vue non plus, grâce à Dieu ! Tant que cela durera, je ne serai pas à plaindre. Ici-bas, mes enfants, ce qu'il y a de meilleur, c'est le travail, c'est l'activité ![769]

« La grand'mère, en effet, ne perdait pas une minute. Elle faisait des ouvrages de passementerie : des glands ornés de perles, des houppes de laine ou de soie, des embrasses de rideaux brodés. Elle gagnait souvent ainsi ses vingt à trente sous par jour, en dépit des années.

Ce soir-là, elle semblait toute rajeunie par le bonheur. Du haut de son grand fauteuil elle présidait le repas ; et c'était plaisir de voir ses mains ridées, mais si alertes, distribuer dans les assiettes de ses enfants la soupe aux pommes de terre et les tranches de lard qu'on avait ajoutées pour fêter les arrivants. »[770]

Dans les foyers sans mère, il arrive qu'elle s'y substitue, et prenne alors toutes les responsabilités et les activités qui sont liées à cette place, malgré son âge ; dès lors, on ne fait plus guère de différence entre le rôle de la mère et celui de la grand'mère :

---

[768] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

[769] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

[770] BRUNO G., op. cit.

« Chère grand'mère ! elle est levée depuis longtemps ! La soupe est prête, le père et le frère vont se mettre à la manger, puis ils iront aux champs, pendant que grand'mère, faisant seule le ménage, regardera tristement le lit vide de la fillette… »[771]

Certains personnages secondaires n'ont même parfois plus que leur grand'mère au monde, comme Nadi et la Sauterelle, deux petits bohémiens vivant dans une roulotte avec leur aïeule, complètement sourde, dans *L'Enfance d'Alain Redon* (Alain Redon, 1916 ?).

Dans *Le droit chemin*, de Marie-Robert Halt (1902), les jeunes héros font brièvement connaissance avec un petit garçon qui se trouve à peu de chose près dans la même situation :

« L'un montre sa grand'mère, cette petite vieille, au bout du dortoir, en train de mettre son châle… C'est la mère Bontemps !... Il n'a pas d'autres parents… A eux deux, chacun avec sa hotte, lui et la mère-grand, ils vendent du mouron pour les p'tits oiseaux… Seulement le commerce, ce n'est pas toujours commode !... »[772]

Il y a également deux cas où le personnage principal, au début de l'histoire, est adopté par une grand'mère quasiment sans famille.

Dans *Petit-Jean*, de Charles Jeannel, la petite Louise trouve un bébé abandonné dans un cimetière, et le rapporte à sa grand'mère, qui est sa seule famille. Elle s'empresse de s'occuper de lui :

« La bonne Marguerite fut bien étonnée de voir ce pauvre petit ; elle lui ôta ses habits mouillés, l'enveloppa d'une de ses jupes, et lui fit une bonne bouillie qu'elle lui donna tout de suite à manger. Ensuite elle alla par tout le village, pour tâcher de savoir à qui était cet enfant. Malgré tous ses soins, elle ne put rien apprendre sur lui ; alors elle le rapporta chez elle (…) »[773]

Elle se résout ensuite à l'adopter, malgré son âge et la charge de travail supplémentaire que l'enfant trouvé va représenter :

« - Louise, c'est un frère que le bon Dieu t'a envoyé ; puisque ce pauvre petit garçon n'a point de parents, apparemment que dieu l'a remis entre nos mains, parce qu'il veut que nous

[771] DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892

[772] HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902

[773] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

en prenions soin. J'étais déjà vieille quand ta pauvre mère mourut ; et toi, tu étais toute petite, je croyais que je ne pourrais jamais parvenir à te soigner et à travailler pour toi et pour moi ; pourtant, avec l'aide de Dieu, j'en suis venue à bout. Te voilà grande à présent ; tu m'aideras à élever ce pauvre orphelin, et le bon Dieu nous bénira, toi et moi, à cause de lui. (…)

La vieille Marguerite le fit baptiser, car elle ne savait pas s'il l'avait été ; et elle voulut le nommer Jean, parce que c'était le nom de son fils qui était mort.»[774]

Dès lors, ils forment une sorte de famille recomposée, où la grand'mère serait la mère, et où la grande sœur protège son petit frère adoptif.

De même, dans *La Petite Jeanne*, de Zulma Carraud, 1852, on retrouve un schéma similaire. L'histoire commence avec la mère Nannette, une brave vieille dame désormais seule au monde :

« Il y avait dans un bourg du département du Cher une bonne veuve âgée de soixante ans, qu'on nommait la mère Nannette. Elle possédait une petite maison avec une petite chènevière et un jardin planté de pommiers, de pruniers et de groseilliers. (…) Quoiqu'elle possédât une vigne et un beau morceau de terre, elle n'avait que bien juste ce qu'il lui fallait pour vivre. »[775]

Un jour, elle accueille chez elle une mendiante et sa fille, touchée par sa triste condition, et aussi parce qu'elle a l'air différente des autres indigents qu'elle a déjà vus :

« Comment vous appelez-vous donc ? demanda la mère Nannette.

- On m'appelle Catherine Leblanc.

- Eh bien ! Catherine, j'ai là un vieux lit, une paillasse et une couverture ; si vous voulez rester ici, je vous logerai de bien bon cœur ainsi que votre petite ; j'aime beaucoup les enfants ; j'en ai eu quatre, que le bon dieu m'a retirés, et je suis bien seule au monde. »[776]

Après quelques temps, durant lesquels elle les héberge, Catherine tombe gravement malade, puis meurt, laissant sa fille, Jeanne, toute seule. La mère Nannette décide alors de la garder auprès d'elle :

---

[774] JEANNEL Charles, op. cit.

[775] CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852

[776] CARRAUD Zulma, op. cit.

« - Et qu'allez-vous faire de cette enfant ?

- Je vais la garder avec moi, madame ; comme je le disais hier à M. le curé, c'est le bon Dieu qui me l'a envoyée ; elle prendra soin de ma vieillesse comme je vais prendre soin de son enfance. »[777]

Peu à peu, la grand'mère Nannette s'affaiblit et les rôles s'inversent ; c'est à Jeanne de s'occuper d'elle, désormais. A l'entendre se lamenter sur la mort prochaine de celle qu'on pourrait appeler sa grand'mère adoptive, on comprend que, pour elle, Nannette n'est maintenant plus juste une personne généreuse qui a accepté de l'héberger, mais un membre de sa famille :

« Au bout de dix-huit mois, la mère Nannette était devenue si faible qu'elle ne sortait plus de la maison. Comme elle ne se plaignait de rien, Jeanne ne lui disait pas combien elle la trouvait malade, de peur de l'effrayer ; mais, quand elle allait voir Mme Dumont, elle pleurait à chaudes larmes, en disant qu'elle voyait bien que sa chère mère Nannette ne passerait pas l'hiver. (…)

« Ne te désole pas trop, ma petite Jeanne ; nous ne t'abandonnerons pas, lui disait Isaure.

- Je le sais bien, mademoiselle, et je vous en remercie de tout mon cœur ; mais ce n'est pas parce que je vais me trouver toute seule que je pleure ; grâce à Dieu, je suis forte, et, grâce à vous aussi, je saurai bien gagner ma vie ; je me désole parce que j'aime la mère Nannette de toute mon âme ; et puis, qui donc m'aimera jamais comme elle, qui m'a prise toute petite et m'a accoutumée au travail, puis m'a appris à aimer Dieu, et de qui j'ai toujours reçu de si bons exemples ? »[778]

[777] CARRAUD Zulma, op. cit.

[778] CARRAUD Zulma, op. cit.

C. La grand'mère par rapport aux autres membres de la famille : de l'aïeule en quête d'affection à la « mamie-gâteau »

Nous avons déjà eu l'occasion de constater la façon dont les grands-parents ont tendance à interagir entre eux durant les années 30. Auparavant, les auteurs ne citent guère de famille où il y ait un couple de grands-parents, peut-être à cause de l'espérance de vie un peu inférieure.

Quoi qu'il en soit, la grand'mère a, tout comme le grand-père, une relation privilégiée avec ses petits-enfants. Toutefois, contrairement à lui, elle ne se met jamais à leur niveau et n'est jamais considérée comme une enfant. Elle ne prend jamais une part active dans leurs jeux et se contente de discuter avec eux, ou même de les regarder s'amuser, pour avoir la simple joie de les voir :

« La bonne grand'mère riait, tout à la joie de voir ses petits-enfants si lestes et si joyeux. »[779]

La Miette, une grand'mère mentionnée dans *Joies d'enfants* (J. Combier, 1933), explique la raison pour laquelle elle aime voir les enfants lui rendre visite :

« Charles soulève le loquet ; il pousse la porte qui tourne en grinçant, et il entre avec Hélène. Près de la fenêtre, la Miette est assise, tricotant. Elle pose son ouvrage, enlève ses lunettes et regarde les enfants qui s'avancent vers elle. Un bon sourire éclaire son visage. (…) « Mes enfants, vous me faites un grand plaisir. J'aime voir la jeunesse de vos visages. Mais j'aime encore mieux la bonté que je lis dans vos yeux. »[780]

Dans *Le français par les choses et par les images* (A. Lyonnet, 1928), une autre aïeule regarde des enfants jouer parce qu'ils lui rappellent son enfance :

« Ce sont de vieilles chansons, des chansons que leur grand'mère chantait elle aussi sur le chemin, quand elle était toute petite. Elle regarde, la bonne grand'mère, elle regarde et sourit aux enfants. Elle songe à sa jeunesse, à tous ceux qui chantaient avec elle de belles

[779] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[780] COMBIER J., *Joies d'enfants, premier livre de lecture courante,* Bourrelier et Cie, Paris, 1933

rondes sur le chemin. Combien dorment au cimetière, et tous ceux, et toutes celles qui les chantaient il y a cent ans. Et dans cent ans, d'autres fillettes, d'autres garçons, à leur tour les chanteront, sur le chemin, d'une voix claire. »[781]

Par extension, les grands-mères semblent aimer être très entourées, que ce soit par leurs petits-enfants ou leurs enfants. Mais une fois de plus, une des rares grands-mères dont les auteurs expriment clairement les sentiments est la mère du sergent Marcel, des *Enfants de Marcel*, et une nouvelle citation de ce livre s'impose, au risque d'employer une maigre variété de sources. Ici, ses craintes d'aller vivre en Algérie s'estompent lorsque sa famille se regroupe autour d'elle :

« (…) le bon petit cœur de Lucie devina que sa grand'mère était triste. Sans bruit, d'un signe elle appela son père et ses deux frères. Sur les paupières de l'aïeule des baisers se posèrent. Elle, tout émue, rouvrit les yeux : voyant à ses pieds ses cinq enfants réunis qui l'entouraient d'un cercle de tendresse, elle se sentit comme réconfortée, et, souriante, elle leur dit :
- Si loin que vous soyez obligés d'aller, ô mes enfants, je vous suivrai, heureuse ; car ce qu'il y a de plus doux en ce monde, quand la vieillesse arrive, c'est la tendresse d'une nombreuse famille ! »[782]

Plus loin dans l'histoire, après s'être habituée à ce nouveau pays, elle réitère son affection et montre à nouveau à quel point elle apprécie être entourée de toute sa famille, au point même qu'elle se plaint de ne pas pouvoir tous les serrer dans ses bras en même temps :

« Pendant que la grand'mère rêve ainsi, la porte s'est ouverte. Rose s'avance tout émue. Louis la tient par la main, Marcel, Lucie et Bernard les suivent.
L'aïeul ouvre ses bras à la jeune femme :
- Soyez la bienvenue, lui dit-elle, dans votre nouvelle famille ! (…) Ma chère fille, ne l'oubliez pas, c'est sur les genoux des mères que les enfants doivent apprendre à aimer leur patrie. Ce sera sur vos genoux que mes petits-fils apprendront à aimer la France.
Pendant que l'aïeule parlait, le petit enfant de Lucie ne la quittait point de ses grands yeux naïfs et étonnés : il aurait voulu comprendre ses paroles. Derrière le fauteuil, Robert et Mariette étaient venus à petits pas. Marcel, debout, regardait tour à tour avec attendrissement

[781] LYONNET A., *Le français par les choses et par les images, leçons de choses, vocabulaire, syllabaire, lecture et récitation*, Librairie Istra, Paris, 1928

[782] BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

sa vieille mère et ses enfants. Toute la famille se trouvait ainsi groupée en cercle autour de l'aïeule. Elle, émue, tremblante, les contemplait avec une tendresse profonde. Ses yeux allaient de l'un à l'autre : elle semblait les compter.

- Huit ! dit-elle en ouvrant les bras comme si elle eût voulu les presser tous sur son cœur. Allons, ma gerbe devient trop grosse à présent : je ne puis plus l'enserrer de mes bras…

Prenant alors des mains de Lucie son arrière-petit-enfant, elle le baisa sur sa chevelure blonde, donnant ainsi à ce dernier venu les caresses destinées à tous. »[783]

La plupart des grands-mères ne sont pas aussi expansives dans leur envie d'avoir toute leur famille auprès d'elles ; en général, elle se traduit plutôt de ce genre de manière :

« Grand-père et grand'mère ont réuni tous les enfants, petits et grands. (…) nous avons dit un compliment. Grand'maman nous a embrassés tendrement. »[784]

On peut supposer que tous les membres de la famille aiment se retrouver, tous ensemble, de temps à autre, mais les grands-mères semblent l'apprécier tout particulièrement. On retrouve cette même peur de la solitude chez les grands-pères, mais elle se traduit plutôt, comme on l'a vu, par la volonté de retenir leurs petits-enfants auprès d'eux.

Ponctuellement, on retrouve aussi chez les grands-mères certaines caractéristiques des mères, notamment la capacité de deviner les bêtises des enfants ou de savoir s'ils leur cachent quelque chose :

« La bonne Marguerite ne voyait presque plus clair ; mais elle était si accoutumée à lire dans le cœur de son petit-fils, qu'elle connut tout de suite qu'il ne lui disait pas la vérité. »[785]

Mais globalement, ce schéma de la grand'mère en manque d'affection est plutôt caractéristique de toute la période précédent les années 30. Par la suite, les aïeules prennent un tout autre visage, qu'on pourrait, pour simplifier, appeler « mamie-gâteau ».

Notamment, elles sont nettement plus indulgentes envers leurs petits-enfants, et les excusent même devant les parents, lorsque ceux-ci leur reprochent quelque chose ou leur demandent de faire quelque chose, comme ici se lever :

---

[783] BRUNO G., op. cit.

[784] LYONNET A., *Le français par les choses et par les images, leçons de choses, vocabulaire, syllabaire, lecture et récitation*, Librairie Istra, Paris, 1928

[785] JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888

« Ils se réveillèrent tous les deux à la fois : leur mère venait de pénétrer en leur chambre. Elle ouvrit la fenêtre, poussa les volets ; tous les bruits de la cour entrèrent, avec la fine lumière du soleil. Les deux enfants se dressèrent sur leur séant. La mère vint près d'eux et les embrassa.

« Voyez comme le soleil brille ! Il est temps de se lever, mes enfants ! »

Mais la grand-mère vint aussi.

« Laissons-les dormir encore un peu, dit-elle. Pourvu qu'ils soient debout à l'heure du repas… »

La mère sourit et ne dit plus rien. »[786]

Un peu plus tard dans la matinée, lorsque les enfants sont enfin levés, longtemps après le reste de la famille, leur grand'mère parvient encore à trouver qu'ils se soient levés trop tôt :

« Leur grand'mère, qui allait à la basse cour avec une corbeille pleine d'avoine, leur demanda : « Avez-vous bien assez dormi, mes petits ? Comme vous vous êtes levés tôt ! »
Un étranger eût pu croire qu'elle se moquait. Mais les deux enfants, habitués aux gâteries de leur grand'mère, comprirent bien qu'elle n'y mettait pas malice. »[787]

Ici, les enfants se font gronder pour avoir fait rentrer les animaux une heure plus tôt que prévu. Même si le grand-père n'ose guère prendre leur défense, la grand'mère, elle, leur trouve une excuse :

« Ni le grand-père qui bêchait au jardin, ni la grand'mère occupée à faire manger ses poussins, n'osèrent prendre leur défense.

Le grand-père souriait, appuyé sur sa bêche, et il plaisantait, disant à Charles :

« C'est sans doute la mère des mouches qui t'a piqué le bout du nez, garçon ! »

Charles, tout confus, se rapprocha de sa grand'mère. Jamais sa grand'mère ne le grondait. Cette fois encore elle lui trouva, malgré tout, une excuse.

« Il te faudrait une montre, dit-elle. Si tu avais une montre, tu ne te tromperais pas de la sorte. » »[788]

Peut-être cette indulgence est-elle liée au fait que, comme le dit le jeune héros des *Yeux clairs*, les grands-parents aiment leurs petits-enfants « beaucoup plus [qu'ils] ne le [méritent] », et qu'ils leur trouvent constamment des qualités :

[786] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

[787] PEROCHON Ernest, op. cit.

[788] PEROCHON Ernest, op. cit.

« Il faut te dire que ce sont mes grands-parents qui nous ont élevés jusqu'à l'âge de deux ans, ma sœur Madeleine et moi. Ils nous aiment beaucoup plus que nous ne le méritons.

(…) Et Madeleine par-ci ! Et Madeleine par-là !... Il a été entendu, une fois pour toutes, entre toi et moi, que tu étais une demoiselle du plus grand mérite. Eh bien ! grand-père et grand'mère réussissent pourtant à découvrir chez toi des qualités auxquelles je n'avais pas pensé…(…) Ils admirent tout ce que nous faisons, vois-tu. »[789]

La grand'mère des années 30, elle, ne fait guère référence à son savoir et à sa sagesse, contrairement aux décennies précédentes ; lorsqu'elle se réfère à un certain savoir des choses passées, c'est pour mieux gâter ses petits-enfants. Ici, elle va jusqu'à inventer un proverbe pour justifier le fait de faire des galettes pour les jeunes héros :

« « J'amène une petite cuisinière pour m'aider, dit Mme Dupré.

- Une cuisinière ! fit la grand'mère. A son air, je devine que c'est plutôt une pâtissière. Et c'est moi, d'abord, qu'elle va aider. »

Elle chercha dans son armoire un beau tablier blanc, dont elle ceignit la taille de Madeleine.

« Nous allons commencer par préparer des œufs en neige, dit-elle. Jour de vendanges, jour de galettes ; c'est un vieux dicton de mon temps.

- Hum ! fit la fermière. Ce dicton est-il si vieux ? C'est peut-être Raymond qui l'a inventé à son profit. Je l'ai entendu vous parler de galettes, ce matin… »

La grand'mère baissa la tête en souriant. »[790]

Enfin, elles ont tendance à surprotéger leurs petits-enfants, à les habiller chaudement plutôt dix fois qu'une en hiver, à leur défendre toutes sortes de choses, et à leur donner énormément de recommandations.

Ici, il s'agit du début d'une historiette où le jeune héros part dans la montagne avec des bergers. Comme on s'en doute, sa grand'mère est folle d'inquiétude :

« Michel était orphelin ; il n'avait plus au monde que sa grand'mère. Il était tout jeune et il allait dans la montagne pour la première fois. Aussi la bonne vieille avait-elle bien du chagrin de le voir partir. Elle lui faisait mille recommandations, bourrait ses poches, lui demandait, pour la dixième fois, s'il ne manquait rien.

[789] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

[790] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

« Quand tu seras là-haut, disait-elle, soigne-toi bien, mon cher petit ! Ne commets pas d'imprudences… Ne bois pas d'eau glacée lorsque tu auras trop chaud… Méfie-toi aussi de la fraîcheur des nuits… »

- Oui, grand-mère ! sois tranquille : je serai raisonnable. »

Elle disait encore, en promenant sur les épaules du petit ses pauvres mains amaigries :

« Ecoute les bons conseils ! Suis les bons exemples ! Obéis au chef des bergers ! Sois toujours complaisant et poli !

- Oui, ma bonne grand'mère ! Je te le promets !

- Allons ! Allons ! » fit le vieux berger qui s'impatientait. »[791]

Rappelons aussi les passages d'*A l'ombre des ailes* déjà évoqués à propos du grand-père ; la peur de la grand'mère lorsque son petit-fils Charles lui annonce que M. Misbert veut l'emmener faire un tour dans son avion se traduit par une interdiction totale :

« Charles voulait monter en avion ; il le voulait passionnément. Ses parents y eussent consenti, son grand-père également, mais sa grand'mère, effrayée à l'idée de le voir passer entre ciel et terre, disait non. Elle disait, la bonne grand'mère :

« Demande-moi ce que tu voudras, mon cher petit ; je ferai l'impossible pour te le procurer. Mais si tu ne veux pas me faire de peine, renonce à monter en avion. »

Charles ne voulait point faire de peine à sa grand'mère. Il ne parlait plus de monter en avion, mais il y pensait toujours, et la nuit il en rêvait. Il était visiblement malheureux.»[792]

Quant aux glissades sur la glace, encouragées par le grand-père, elles évoquent à la grand'mère toutes sortes d'accidents horribles, et c'est pour cela qu'elle les a défendues :

« La grand'mère arrivait, suivie de Mme Richaud. Pendant un moment, il ne fut plus question que d'épaules luxées, de jambes fracturées, de visages ensanglantés, de têtes fendues… Le grand-père essayait bien de se défendre, mais assez mollement, car sa cause n'était pas très bonne et il se sentait vaincu d'avance. La grand'mère et Mme Richaud lui firent tant de reproches qu'il vaut mieux n'en plus parler. »[793]

Nous pouvons voir que la grand'mère, sous son meilleur jour, est présentée émotive, de bon conseil, ingénieuse et travailleuse, et qu'elle est très fortement attachée à sa famille, peut-

[791] PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

[792] PEROCHON Ernest, op. cit.

[793] PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936

être même plus que le grand-père. Vers les années 30, ce personnage évolue et la grand'mère devient encore plus liée à ses petits-enfants, est très indulgente avec eux, les gâte de toutes sortes de façon et a tendance à les surprotéger.

Conclusion

Après avoir étudié les différents livres de lectures et ce qu'ils nous apprennent sur les mentalités liées aux personnages familiaux entre 1881 et 1939, nous avons pu voir se dégager quelques grands archétypes (le père travailleur, la sœur « petite mère »…) qui nous semblent donner de bonnes indications sur ce que l'on pensait être une famille idéale à cette époque. A défaut de représenter la réalité historique de ces décennies, ces grandes figures archétypales récurrentes sont autant d'indices pour mieux comprendre leur temps, la société de leur époque, l'éducation des enfants, etc…

La période que nous avons étudiée ne représente qu'une petite partie du corpus des livres de lecture existants ; après la Seconde Guerre Mondiale, le nombre de ces ouvrages se réduit progressivement pour être remplacés par des méthodes de lecture, comprenant la plupart du temps elles-mêmes des lectures choisies en fin d'ouvrage (la *Méthode Boscher*, de M. et V. Boscher, rééditée des années 1920 à nos jours, est particulièrement populaire bien qu'elle ait connu un certain déclin dans les années 60). Les romans scolaires en tant que tels disparaissent peu à peu. De plus, la mixité scolaire intervenue dans la seconde moitié du XX° siècle a été a l'origine d'une petite révolution dans la société française.

En parallèle, les bouleversements sociaux et culturels postérieurs à 1939 sont tels que le monde de la famille, tel que les livres que nous venons d'analyser nous le montrent, subira de profondes métamorphoses, certes progressives, mais considérables.

Bibliographie

Travaux généraux

BROGAN Denis, *The Development of modern France (1870-1939)*, Hamish Hamilton, Londres, 1967, 744 pages

PARIAS Louis-Henri (dir), *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, Nouvelle Librairie de France, Paris, 1981-1982

COMBES Jean, *Histoire de l'école primaire élémentaire en France*, Presses universitaires de France, collection Que Sais-je ?, Paris, 1997, 128 pages

BECCHI E., JULIA D. (dir), *Histoire de l'enfance en Occident*, Le Seuil, Paris, 1998

ARIES Ph., DUBY Georges (dir), *Histoire de la vie privée*, Le Seuil, Paris, 1999

SIRINELLI Jean-François (dir), *Dictionnaire de l'histoire de France*, Larousse, Paris, 1999

THELOT Claude, *Anthologie de la littérature française sur la famille*, Le Cherche Midi, Paris, 2008

Travaux en rapport avec la recherche

BORDEAUX Henry, *Les pierres du foyer : essai sur l'histoire de la famille française*, Plon, Paris, 1918

LEBRUN (?), CAMUSS Jean, *La famille française actuellement : l'esprit de famille diminue-t-il en France ?*, Imprimerie d'études sociales et politiques, Boulogne-sur-Seine, 1929

BORDEAUX Henri, *La crise de la famille fançaise*, Flammarion, Paris, 1935

BRON Claude, *Lire en classe, pourquoi ? comment ? : Guide méthodologique de la lecture suivie en classe à l'intention du corps enseignant primaire et secondaire inférieur*, H.Messeiller, Paris, 1971

FURET F. et OZOUF J., *Lire et écrire, l'alphabétisation des français de Calvin à Jules Ferry*, Editions de Minuit, Paris, 1977

SHORTER Edward, *Naissance de la famille moderne*, Seuil, Paris, 1977

CRUBELLIER M., *L'enfance et la jeunesse dans la société française, 1800-1950*, Armand Colin, Paris, 1979

SMITH Frank, *Comment les enfants apprennent à lire*, Retz, Paris, 1980

LUC Jean-Noël, *La petite enfance à l'école, XIX°-XX° siècles - textes officiels*, Economica, Paris, 1982

LE MEN Ségolène, *Les Abécédaires français illustrés du XIXe siècle*, Promodis, Paris, 1984

BURGUIERE André (dir), *Histoire de la famille*, Armand Colin, Paris, 1986

SAUGNIEUX Joël, *Les Mots et les livres : études d'histoire culturelle*, Presses universitaires de Lyon, Lyon, 1986

NOESSER Laura, *Fonds ancien de littérature pour la jeunesse, catalogue de livres imprimés avant 1914*, Bibliothèque de l'heure joyeuse, Paris, 1987

OTTEVAERE-VAN PRAAG Ganna, *La littérature pour la jeunesse en Europe occidentale (1750-1925), histoire sociale et courants d'idées*, Peter Lang, Berlin, 1987

DUPAQUIER J. (dir.), *Histoire de la population française*, Puf, Paris, 1988

CHARTIER, Anne-Marie, *Discours sur la lecture : 1880-1980*, Bibliothèque publique d'information, Centre George Pompidou, 1989

LELIEVRE Claude, LELIEVRE Françoise, *Histoire de la scolarisation des filles*, Nathan, Paris, 1991

BETTELHEIM Bruno, *La lecture et l'enfant*, Hachette, Paris, 1993

REID Roddey, *Families in jeopardy, regulating the social body in France, 1750-1910*, Stanford university press, Stanford, 1993

DIAMENT Nic, *Dictionnaire des écrivains français pour la jeunesse, 1914-1991*, L'école des loisirs, Paris, 1993

SOHN Anne-Marie, *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIX°-XX°siècles)*, deux volumes, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996

OTTEVAERE-VAN PRAAG Ganna, *Le roman pour la jeunesse, approches, définitions, techniques narratives*, Peter Lang, Berlin, 1997

MOLLIER Jean-Yves, "L'histoire de l'édition, du livre et de la lecture en France aux 19°-20° siècles", *Actes de la recherche en Sciences sociales*, n°1, 1999

OTTEVAERE-VAN PRAAG Ganna, *Histoire du récit pour la jeunesse au XX° siècle (1929-2000)*, Peter Lang, Berlin, 1999

SAGAERT Martine, *Histoire littéraire des mères, de 1890 aux années 1920*, L'harmattan, Paris, 1999

ANTOMARCHI Véronique, *Politique et famille sous la IIIe République : 1870-1914*, L'Harmattan, Paris, 2000

CHARTIER Roger (dir), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Seuil, Paris, 2001

GOURDON Vincent, *Histoire des grands-parents*, Perrin, Paris, 2001

ROLLET C., *Les enfants au XIX° siècle*, Hachette, Paris, 2001

GREW Raymond, *L'école primaire en France au 19e siècle : essai d'histoire quantitative*, Edition de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, 2002, Paris

RIPA Yannick, "La fabrique des filles", *L'Histoire*, 2002, février, n°262

WALCH Agnès, *Histoire du couple en France de la Renaissance à nos jours*, Ouest-France, Rennes, 2003

CARRERE Pierre-Jean, *L'album de littérature de jeunesse au cycle des apprentissages*

fondamentaux : étude sémio-linguistique et implications didactiques pour apprendre à lire, (non trouvé), Paris, 2003

LUC Jean-noël, NICOLAS Gilbert, *Le temps de l'école, de la maternelle au lycée, 1880-1960*, Editions du chêne Hachette livre, Paris, 2006

RAUCH André, *Histoire du premier sexe, de la Révolution à nos jours*, Hachette littératures, Paris, 2006

Livres de lecture

CARRAUD Zulma, *La Petite Jeanne, ou le Devoir, livre de lecture courante spécialement destiné aux écoles primaires de filles*, Hachette, Paris, 1852, 234 pages

COULAUD L., *Premier Livre de lecture courante, faisant suite à la "Méthode de lecture, avec ou sans épellation"*, C.Fouraut, Paris, 1860, 40 pages

DUHAMEL Louis, *Le Livre de lecture des écoles primaires, suivi d'un choix de poésies avec des notes historiques, géographiques, etc. : extrait des meilleurs écrivains et de livres approuvés par le Conseil de l'Instruction publique*, 5e édition, E. Giraud, Paris, 1860, 284 pages

LABONNEFON, H.de, *Pierre Valdey, ou le Bon fils, essai d'éducation pratique, livre de lecture courante*, H.Oudin, Poitiers, 1867, 375 pages

BARRAU, Théodore-Henri, *Félix, ou le Jeune cultivateur, livre de lecture courante à l'usage des écoles rurales*, Hachette, Paris, 1868, 106 pages

HOUET E., *Pierre Dumont, livre de lecture courante à l'usage des classes et des familles*, Delagrave, Paris, 1873, 372 pages

HUMBERT Auguste, *Jean le Dénicheur, ou Misère et richesse, livre de lecture courante*, Hachette, Paris, 1874, 141 pages

CARRAUD Zulma, *Maurice, ou le travail : livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1875, 224 pages

BRUNO, G., *Francinet, livre de lecture courante*, E.Belin, Paris, 1876, 284 pages

DUPUIS Eudoxie, *Daniel Hureau, livre de lecture courante à l'usage des écoles et des familles*, Delagrave, Paris, 1877, 283 pages

GUYAU Jean-Marie, *La première année de lecture courante : morale, connaissances usuelles, devoirs envers la patrie : ouvrage contenant 88 figures instructives, des devoirs oraux, un lexique*, Armand Colin, Paris, 1878, 336 pages

HUMBERT Auguste, *Les Dimanches de ma tante Émélie, livre de lecture courante*, E.Gauguet, Paris, 1878, 216 pages

JOST Guillaume, *Lectures pratiques destinées aux élèves du cours élémentaire, éducation et instruction, leçons sur les choses usuelles, suivi de Notice de livres élémentaires : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial*, Hachette, Paris, 1878, 183 pages

LEBRUN Th, *Livre de lecture courante, contenant la plupart des notions utiles qui sont à la portée des enfants de 8 à 12 ans* (4 tomes), Hachette, Paris, 1878 ?

GUERIN Léon, *Lectures et premières notions de grammaire pour les jeunes enfants, cours normal d'enseignement élémentaire, suivi de "Notice de livres élémentaires" : à l'usage de l'enseignement dans les salles d'asile, de l'enseignement primaire, de l'enseignement spécial et professionnel*, Hachette, Paris, 1879, quatre tomes, 1477 pages

BRAUD Augustin, *Nouveau Syllabaire : ou méthode simple et facile pour apprendre à lire en 24 leçons et 90 exercices*, Delagrave, Paris, 1880, 66 pages

JANNETAZ Ernest, *Recueil de morceaux choisis de lecture et de récitation : à l'usage des classes élémentaires (classe préparatoire et classe de huitième) : avec des notes historiques, géographiques littéraires et grammaticales*, 2° édition, P.Dupont, Paris, 1881, 262 pages

POUSSIELGUE Ch. (?), *Lectures courantes : cours moyen : enseignement primaire : livres classiques rédigés en trois cours gradués pour chaque série du programme officiel : en rapport avec le programme du 27 juillet 1882 pour les connaissances usuelles et la morale*, A. Mame & fils, Paris, 1882 ?, 372 pages

PRIOU Louise, *Causeries paternelles, livre de lecture courante pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse*, A. Maugars, Paris, 1883

JURANVILLE Clarisse, *Le premier livre des petites filles*, Larousse, Paris, 1886, 144 pages

BRUNO G., *Les enfants de Marcel, instruction morale et civique en action, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1887

LAVISSE Emile, *Tu seras soldat*, A. Colin et cie, Paris, 1887, 317 pages

JEANNEL Charles, *Petit-Jean*, Delagrave, Paris, 1888, 322 pages

BRUNO G, *Le tour de la France par deux enfants, livre de lecture courante*, Belin, Paris, 1889

DURAND Hippolyte Théodore, *Lectures expliquées, nouvelle édition, revue et augmentée*, H. Lecène et H. Oudin, Paris, 1889, 252 pages

HALT Marie Robert, *Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1889, 328 pages

LEFORT J., *Enseignement chrétien, livre de lecture, cent histoires*, J. Lefort, Lilles, 1889, 247 pages

MARCHAND Hippolyte, *Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs, livre de lecture*, Armand Colin, Paris, 1889, 319 pages

MONIEZ Hélène, *Les Premières lectures de Bébé. Premier livre de lecture courante pour les petits enfants : ouvrage rédigé conformément au dernier programme officiel à l'usage des classes enfantines et des cours élémentaires des écoles maternelles, des écoles primaires, des lycées et des collèges*, 3e édition, E. Belin, Paris, 1889, 88 pages

VESSIOT Alexandre, *La deuxième année de lecture courante, cours élémentaire*, H. Lecène et H. Oudin, 1889, Paris, 144 pages

TARTIERE Jean-Baptiste, *De tout un peu, pour les petits : premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture, à l'usage des élèves des classes enfantines et du cours élémentaire (garçons et filles)*, Larousse, Paris, 1890 ?, 156 pages

BECOUR Julia, *Livre de lecture courante. Géneviève et Michel, leçons de morale résumées en sentences. Notions de jardinage, d'histoire naturelle, de botanique, classification de la cryptogamie, usages, coutumes et produits de l'Algérie*, C.Robbe, Lille, 1890, 226 pages

DUPUIS Eudoxie, *Autour du monde, voyage d'un petit algérien, livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Delagrave, Paris, 1890, 356 pages

VESSIOT Alexandre, *Pour nos enfants, petites récréations morales : livre de lecture courante à l'usage de la division élémentaire des lycées et collèges de garçons et des cours préparatoires annexés aux collèges de jeunes filles*, Lecène, Oudin et cie, Paris, 1890, 252 pages

DESMAISONS L.-Ch., *« Tu seras ouvrière », simple histoire. Livre de lecture courante, à l'usage des écoles de filles*, Armand Colin, Paris, 1892, 246 pages

BERGER Pauline, *Livre de lecture courante, cours moyen et supérieur. Voyage autour du monde. Les neveux du capitaine Francoeur*, Larousse, Paris, 1893, 384 pages

DELAVENNE, Henri, *Le Livre de lecture courante des écoles et des pensionnats*, A.Taffin-Lefort, Paris, 1893

NONUS S-A, *Le Livre des petits enfants. Premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture*, A.Fouraut, Paris, 1894, 107 pages

HALT Marie Robert, *Le ménage de Mme Sylvain, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1895, 372 pages

CHAILLEY-BERT Joseph, *"Tu seras commerçant !" Livre de lecture courante anecdotique, avec des notions de droit usuel et commercial, des biographies, etc*, Armand Colin, Paris, 1896, 308 pages

SAGNIER Louise, *La fillette bien élevée : livre de lecture à l'usage des écoles de filles*, Armand colin, Paris, 1896, 172 pages

HALT Marie Robert, *L'enfance de Suzette, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Delaplane, Paris, 19. ?, 142 pages

CARTAULT (?), *Histoire de la famille Lebrun, prévoyance et mutualité, livre de lecture courante*, Garnier frères, Paris, 1901

HALT Marie Robert, *Le droit chemin, livre de lecture courante à l'usage des jeunes filles*, Paul Delaplane, Paris, 1902, 316 pages

REDON Alain, *Livre de lecture courante : à l'usage des garçons, des cours moyen et supérieur : morale, devoirs sociaux, civisme, culture de la volonté, de l'intelligence et de la raison : ouvrage illustré de 200 gravures dans le texte*, Paul Delaplane, Paris, 1904, 254 pages

GUECHOT, M, *Par l'effort, livre de lecture courante pour aider à la formation de la volonté. Cours moyen, avec résumés, questions et exercices*, Hachette, Paris, 1909, 296 pages

PETIT Charles, *Pour lire couramment, premier livre de lecture courante à l'usage du cours préparatoire*, Delalain frères, Paris, 1911

LEDAY J., *A travers la morale, à travers les choses, livre de lecture courante*, J.de Gigord, Paris, 1912, 253 pages

TESSON Louis, *Méthode naturelle et raisonnée pour apprendre en même temps à parler correctement, à lire et à écrire le français*, C.Amat, Paris, 1913, 96 pages

REDON ALAIN, *L'Enfance d'Alain Redon : livre de lecture courante à l'usage des garçons du cours élémentaire : morale, leçons de choses, civisme, ouvrage illustré de 110 gravures dans le texte et accompagné de causeries*, Paul Delaplane, Paris, 1916?, 144 pages

BRUNO G., *Le tour de l'Europe pendant la guerre : livre de lecture courante : cours moyen*, Belin frères, Paris, 1916, 219 pages

RIEHL, B.(?), *Mes premiers livres de français : lecture, prononciation, vocabulaire, grammaire*, Fernand Nathan, Paris, 1919 ?, 96 pages

SARTHOU M., *Pages héroïques de la grande guerre, livre de lecture pour les cours moyen et supérieur*, Fernand Nathan, Paris, 1919, 181 pages

DES Madame, *Jean & Lucie, histoire de deux jeunes réfugiés, la guerre racontée aux enfants*, Fernand Nathan, Paris, 1920 ?, 360 pages

NOËL. F. A., *La nouvelle lecture rationnelle, ou premier livre de lecture courante à l'usage des écoles enfantines*, Gédalge et cie, Paris, 1920, 141 pages

FOURNIER M., *54 lectures graduées*, Gedalge, Paris, 1922, 192 pages

DUPUIS Eudoxie, *La France en zigzag : livre de lecture courante à l'usage de toutes les écoles*, Delagrave, Paris, 1925, 415 pages

MICHEL R-E, *La Lecture française au cours supérieur*, Société de patronage des écoles publiques, Paris, 1926, 258 pages

LYONNET A., *Le français par les choses et par les images, leçons de choses, vocabulaire, syllabaire, lecture et récitation*, Libairie Istra, Paris, 1928, 128 pages

PEROCHON Ernest, *Le livre des quatre saisons*, Delagrave, Paris, 1928

PORNIN-JANET Mme, *Claude et Francine*, Gedalge, Paris, 1928

PEROCHON Ernest, *Contes des cent un matins, livre de lecture courante pour toutes les écoles. Cours élémentaire et cours moyen (1er degré)*, Delagrave, Paris, 1929, 271 pages

MALOT Hector, *Capi et sa troupe, épisode extrait de « Sans Famille » par Hector Malot ; livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires*, Hachette, Paris, 1930, 201 pages

PEROCHON Ernest, *Au point du jour, premier livre de lecture courante*, Delagrave, Paris, 1930, 150 pages

PELORSON J., *Le Foyer détruit. Livre de lecture courante*, J.Plothier, La Motte-Servolex (Savoie), 1931, 215 pages

ROLLAND Romain, *Jean-Christophe, Livre de lecture cours élémentaire et moyen*, Albin Michel, Paris, 1932, 307 pages

HALDEN Ch.Ab Der, *Fauvette et ses frères, lectures suivies, cours préparatoire et cours élémentaire 1° année*, Bourrelier et cie, Paris, 1933, 159 pages

COMBIER J., *Joies d'enfants, premier livre de lecture courante,* Bourrelier et Cie, Paris, 1933, 109 pages

PEROCHON Ernest, *Les Yeux clairs, livre de lecture courante pour le cours moyen (C. E. P.)*, Delagrave, Paris, 1933

BERGER Marguerite et TRUILLET Lucienne, *Le coffre aux joujoux, histoire pour apprendre à lire*, Société universitaire d'éditions et de librairie, Paris, 1934, 53 pages

LIQUIER P., *La joie des yeux, livre de lectures suivies, cours moyen et supérieur*, Librairies-imprimeries réunies, Paris, 1935, 335 pages

PEROCHON Ernest, *A l'ombre des ailes, roman scolaire, cours moyen CEP*, Delagrave, Paris, 1936, 303 pages

PEROCHON Ernest, *Nicolas et Nicolette au bois charmant, roman scolaire CE 1*, Delagrave, Paris, 1938